

ACADÉMIE SERBE DES SCIENCES ET DES ARTS

INSTITUT DES ÉTUDES BALCANIQUES

BALCANICA

I

BEOGRAD 1970

СРПСКА АКАДЕМИЈА НАУКА И УМЕТНОСТИ

ГОДИШЊАК ИНСТИТУТА ЗА БАЛКАНОЛОГИЈУ

БАЛКАНИКА

I

ПОСВЕЂЕНО
II МЕЂУНАРОДНОМ КОНГРЕСУ
БАЛКАНСКИХ СТУДИЈА

Уредник
академик ВАСО ЧУБРИЛОВИЋ

Секретар
НИКОЛА ТАСИЋ

Редакциони одбор
ВАСО ЧУБРИЛОВИЋ, ДИМИТРИЈЕ ЂОРЂЕВИЋ, НИКОЛА ТАСИЋ,
ДРАГОЉУБ ДРАГОЈЛОВИЋ, КЛИМЕ ЦАМБАЗОВСКИ, ПЕТАР МИ-
ЛОСАВЉЕВИЋ, ДРАГОСЛАВ АНТОНИЈЕВИЋ

БЕОГРАД 1970.

ACADÉMIE SERBE DES SCIENCES ET DES ARTS
ANNUAIRE DE L'INSTITUT DES ÉTUDES BALCANIQUES

BALCANICA

I

DÉDIÉ
AU II CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ÉTUDES BALCANIQUES

Rédacteur
VASO ČUBRILOVIĆ
membre de l'Académie

Secrétaire
NIKOLA TASIĆ

Comité de Rédaction
VASO ČUBRILOVIĆ, DIMITRIJE ĐORĐEVIĆ, NIKOLA TASIĆ,
DRAGOLJUB DRAGOJLOVIĆ, KLIME DŽAMBAZOVSKI, PETAR
MILOSAVLJEVIĆ, DRAGOSLAV ANTONIJEVIĆ

BEOGRAD 1970.

IZDAJE
SRPSKA AKADEMIJA NAUKA I UMETNOSTI
BALKANOLOŠKI INSTITUT

TIRAŽ : 1000

ŠTAMPA
„NAUČNO DELO“
BEOGRAD, VUKA KARADŽIĆA 5

S O M M A I R E

Academicien <i>Vasa Čubrilović</i> : L' institut d'études balkanologiques de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts	3
Academicien <i>Blaže Koneski, B. Nastev, O. Jašar-Nasteva</i> : Interférence au niveau de la langue de la poésie populaire des peuples balkaniques	13
Dr <i>Nikola Tasić</i> : Genetische probleme der Gruppen Baden, Kostolac und Vučedol im Jugoslawischen Donaugebiet und Zentralbalkan	23
Dr <i>Dragoljub Dragojlović</i> : Bogomil political roll among Balkanic nations	43
Dr <i>Skender Rizaj</i> : Counterfeit of money on the Balkan peninsula from the XV to the XVII century	71
Dr <i>Metodi Sokolowski</i> : Le développement de quelques villes dans le Sud des Balkans au XV ^e et XVII ^e siècles	81
Др <i>Климент Цамбазовски</i> : Влияние автономии сербского княжества на транзитную торговлю балканских народов на территории княжества в первой половине XIX века	107
Dr <i>Dimitrije Đorđević</i> : Projects for the federation of South-East Europe in the 1860's and 1870's	119
Dr <i>Andrija Radenić</i> : Die Balkanländer in der Strategie Österreich—Ungarns	147
Др <i>Петар Милосављевић</i> : О неким питањима паралелног изучавања радничког покрета југоисточне Европе	165
Academicien <i>Mirko Deanović</i> : Atlas linguistique balkanique	179
<i>Zivan Milisavac</i> : Origines sociales des thèmes balkaniques de Jovan Steria Popovic	183
Dr <i>Hasan Kaleshi</i> : Le rôle de Chemseddin Sami Frachery dans la formation de deux langues littéraires: turc et albanaise	197
Dr <i>Dragoslav Antonijević</i> : Die Frau als Träger Epischen Tradition bei einigen Balkan Völkern	217
Dr <i>Verena Han</i> : Les courants des styles dans les métiers d'art des artisans chrétiens au XVI ^e et durant les premières décennies du XVII ^e siècle dans les régions centrales des Balkans	239
Le comité interacadémique pour la balkanologie	275
Le Comité national yougoslave pour la balkanologie	279
Informations sur les résultats des recherches effectuées par le Centre d'études balkaniques	282
Закључци Радне конференције за балканолошке студије, одржане у Београду 26. марта 1968.	285

AVERTISSEMENT

L'Institut d'études balkaniques de l'Académie serbe des sciences et des arts fonde son périodique annuel le BALACANICA. Cette revue publiera des traités relevant de tous les domaines de la balkanologie dans ses rubriques consacrées à l'archéologie, l'histoire, la linguistique, l'ethnologie, la sociologie, l'histoire de la littérature et des arts, l'économie et le droit. Dans le supplément ont publiera aussi les comptes-rendus, les critiques, les bibliographies et les nouvelles du monde balkanologique. Afin que le public international soit complètement renseigné sur les résultats des recherches du domaine de la balkanologie yougoslave, la Rédaction a l'intention de publier les contributions en langues étrangères. De même, la Rédaction se fait un plaisir d'accueillir dans sa publication les résultats des travaux non seulement des balkanologues yougoslaves, mais aussi ceux de l'étranger. La Rédaction est consciente du fait que la science moderne dépasse les frontières locales et nationales et que l'on ne peut arriver à des résultats satisfaisants que dans un échange complet, ouvert et sincère des expériences scientifiques, dans une atmosphère de collaboration mutuelle de tous les experts en balkanologie, tant sur le plan yougoslave que sur le plan international.

Le premier numéro du *Balcanica* est consacré au II^e Congrès International des études sud-est européennes qui a lieu à Athènes du 7—13 mai 1970.

La Rédaction

Académicien VASA CUBRILOVIC,
Directeur de l'Institut d'études
balkanologiques de l'Académie serbe
des Sciences et des Arts

L'INSTITUT D'ETUDES BALKANOLOGIQUES DE L'ACADEMIE SERBE DES SCIENCES ET DES ARTS

Les milieux scientifiques dans les pays yougoslaves commencent très tôt à s'occuper d'études comparées dans divers domaines scientifiques qui sont englobés aujourd'hui dans le nom d'études balkanologiques. Il est compréhensible qu'il en soit ainsi. La plus grande partie des pays yougoslaves se trouve sur la péninsule balkanique tandis que presque tous appartiennent à la région de l'Europe sud-orientale. C'est pourquoi il était impossible d'étudier l'histoire, l'ethnographie, la langue, la littérature, le folklore et les coutumes nationales de n'importe quel peuple yougoslave ou pays yougoslave et de ne pas s'engager dans des études semblables d'autres peuples et d'autres pays des Balkans ou de l'Europe sud-orientale. La composition géographique et la situation de ces régions rattachées aux changements historiques qui y ont eu lieu, ont provoqué le mélange de leurs peuples, l'entrecroisement de leur culture et ont donné naissance à des influences mutuelles variées et à des symbioses. Sans une connaissance approfondie de ces influences mutuelles et de ces entrecroisements ethnoculturels il est très difficile, presque impossible, d'étudier la vie de l'importe quel peuple en Europe sud-orientale.

Partant de ce point de vue méthodologique, étudiant les divers aspects de la vie et du passé de leurs peuples, les savants des pays yougoslaves effectuaient en même temps la comparaison avec les manifestations semblables des pays voisins de l'Europe sud-orientale, en y recherchant les influences mutuelles. C'est ainsi qu'agissaient en linguistique et en littérature Vuk Karadžić, Đura Daničić et Vatroslav Jagić; en histoire Franjo Rački, Stojan Novaković, Milan Šufraj et Konstantin Jireček; en anthropogéographie et ethnographie Jovan Cvijić etc. Les recherches scientifiques modernes dans le domaine des études balkaniques en Yougoslavie, surtout lorsqu'il s'agit de l'époque turque, nous dirigent encore plus vers des recherches détaillées, même alors que cela concerne la vie et le passé de quelque peuple ou pays yougoslave. On peut comprendre que cela soit ainsi. La Yougoslavie d'aujourd'hui, prise dans son essence, représente l'Europe sud-orientale en petit. Là vivent

en tant que peuples, nations, nationalités ou minorités nationales, égaux en droits aux peuples yougoslaves, les Albanais, les Turcs, les Bulgares, les Roumains et les Hongrois. La République Fédérative Socialiste de Yougoslavie peut devenir une communauté socialiste unie de peuples à droits égaux uniquement si elle implante dans l'âme de ces peuples le sentiment de cohérence mutuelle, non seulement de nos jours, mais aussi dans le passé. De même, la Yougoslavie peut édifier sa politique de collaboration pacifique et de réciprocité des peuples dans l'Europe sud-orientale cherchant dans leur culture, dans leur passé ce qui les rattache et les oriente les uns vers les autres. D'après nous, ce devrait être l'une des tâches les plus importantes des études balkaniques en général. La science yougoslave tâchera de diriger ses efforts dans ce sens. Pour provoquer les guerres il n'est pas nécessaire ni d'avoir terminé l'école primaire. C'est à travers l'étude scientifique objective des rapports entre peuples au long des siècles que l'on peut toujours trouver les fils qui rattacheront ces peuples. C'est dans ce sens que les institutions scientifiques qui s'occupent d'études balkanologiques doivent orienter leurs efforts tant chez nous en Europe sud-orientale, que dans le monde entier.

La plus ancienne institution de caractère balkanologique en Yougoslavie était le «Institut für Balkanforschung» à Sarajevo. Il fut créé en 1908, ayant à sa tête le distingué archéologue autrichien Karl Patch. L'Institut eut des succès appréciables dans ses travaux dans différents domaines de la balkanologie. Il cessa ses travaux en 1918 après la débâcle de l'Autriche-Hongrie et le départ de Karl Patch.

L'Institut balkanologique travailla à Belgrade entre les deux guerres de 1934 à 1941. A sa tête se trouvaient deux balkanologues yougoslaves connues, les professeurs d'Université, Milan Budimir et Petar Skok. Cet institut avait développé des activités scientifiques étendues. Il fit paraître quelques publications particulières remarquées et éditait le périodique Revue Internationale des Etudes Balkaniques. L'Institut interrompt ses travaux au cours de la seconde guerre mondiale en 1941.

Après la seconde guerre mondiale on ouvre en Yougoslavie de nouvelles Universités, on crée de nouveaux Instituts, de nouvelles chaires, de sorte que l'intérêt pour les études balkanologiques ne fait que croître. C'est surtout après 1945 que l'on fait des recherches sur l'époque turque dans l'histoire des peuples balkaniques. On a fait de sérieux travaux dans le domaine des études préhistoriques des pays yougoslaves, en relation avec les nouvelles recherches et fouilles archéologiques. On a étudié les rapports mutuels et les influences des mouvements ouvriers en Europe Sud-orientale, les relations et la collaboration des mouvements révolutionnaires dans les Balkans pendant les guerres de libération nationale et les révolutions socialistes.

En 1954 la Société Scientifique de Bosnie et Herzégovine à Sarajevo fonde l'Institut Balkanologique. L'initiateur de la création de cet Institut et son premier directeur fut le remarquable linguiste yougoslave Henrich Barić. Cet institut a édité plusieurs publications scientifiques et fait paraître quatre numéros de ses Annales. Après la mort de Henrich

Barić en 1959, l'ethnologue Milenko Filipović lui succéda comme directeur. Il déplaça le centre des activités de l'Institut: on s'y occupa d'ethnologie plutôt que de philologie comparée. Cependant, à cause du manque de cadres qui devaient se consacrer à parvenir à tout les buts que se proposait à atteindre l'Institut, la Société scientifique de Bosnie et Herzégovine convertit cet Institut en 1962 en Centre pour les recherches balkanologiques. Ce centre, sous la direction de Alojz Benac professeur d'Université, concentre ses activités sur l'étude de l'époque préhistorique et antique de l'histoire de la péninsule balkanique.

Les pays de l'Europe sud-orientale vivent dans la première moitié du XX^e siècle une histoire très agitée. Après la ruine de l'Empire Ottoman et de l'Autriche-Hongrie lors des guerres de 1912—1918 et l'édification des Etats nationaux dans l'Europe sud-orientale, les troubles sociaux dans ces pays, accompagnés de la crise politique et sociale générale de la société européenne entre les deux guerres mondiales, ont provoqué de profonds changements dans le sud-est européen. Lui aussi fut entraîné dans le tourbillon de la seconde guerre mondiale et sortit de la secoue par des transformations et de puissants mouvements sociaux. Tout ceci va raffermir l'intérêt de la science européenne et mondiale pour les études balkanologiques après 1945. Suivant cet intérêt du monde moderne pour l'Europe du sud-est l'UNESCO a contribué à la création de l'Association Internationale d'Etudes du sud-est européen, l'AIESEE. Cette association internationale dès le début de ses activités en 1963 encourageait, soit directement soit par l'intermédiaire de ses commissions scientifiques et comités nationaux des pays-membres, une approche plus organisée aux études balkanologiques partout dans le monde et chez nous en Yougoslavie.

Le Comité national pour les études balkanologiques de Yougoslavie a déjà en 1963 donné l'initiative de fonder en Yougoslavie un Institut d'études balkanologiques. Sa tâche serait de coordonner les études balkanologiques des institutions scientifiques de Yougoslavie et en même temps de s'occuper lui-même de recherches dans les diverses branches de la balkanistique. En même temps on fonde le Comité Interacadémique pour la balkanistique du Conseil des Académies yougoslaves. C'est à lui qu'incombe la tâche de coordonner les travaux scientifiques et de recherches dans les études balkanologiques effectuées dans les institutions scientifiques en Yougoslavie, tandis que l'Académie serbe des Sciences et des Arts s'est engagée d'organiser l'Institut d'études balkanologiques.

Lors des discussions sur l'organisation des études balkanologiques en Yougoslavie on partit du point de vue que par suite de la complexité de ces études et différents intérêts de certaines collectivités scientifiques pour certaines branches de ces études, dans certaines de nos républiques, il faut aller vers la déconcentration des recherches scientifiques. Le Comité national rattachera les institutions scientifiques yougoslaves aux institutions scientifiques et sociétés semblables existant à l'étranger. Le Comité interacadémique pour la balkanologie coordonnera les travaux effectués dans le pays, tandis que l'organisation des

travaux scientifiques et de recherches, dans un sens plus étroit, se déroulera là où les conditions le permettront, avant tout là où il y a suffisamment de caches scientifiques. Suivant ce principe de division du travail, le Centre de Balkanologie de l'Académie des sciences de Bosnie et Herzégovine a limité le domaine de ses activités à certains problèmes de la préhistoire et l'époque antique. De même, la tâche du Département pour les Études balkanologiques de l'Institut pour l'histoire nationale de Macédoine de Skoplje, sera limitée. D'un autre côté on a assigné à l'Institut d'études balkanologiques de l'Académie serbe des Sciences et des Arts des tâches plus étendues. Étant à Beograd, où se trouvent de nombreuses institutions scientifiques et les cadres qui s'occupent de sciences relevant de la balkanistique, cet Institut a plus de possibilités d'embrasser les études balkanologiques dans toute leur étendue et leur diversité.

Prenant tout ceci en considération l'Académie serbe des Sciences et des Arts a décidé lors de son assemblée annuelle du 16 décembre 1965 de créer l'Institut d'études balkanologiques. Elle a autorisé en même temps la Présidence de l'Académie de fixer par une résolution les tâches et l'organisation adéquate de cet Institut et de déterminer sa situation à l'Académie même.

Par la résolution du 18 mai 1967 sur la création de l'Institut la Présidence de l'Académie s'est conformée à la résolution de l'Assemblée de l'Académie. L'Institut fut fondé comme unité de travail autonome de l'Académie serbe des Sciences et des Arts. D'après l'article 5 de la Résolution les tâches de l'Institut sont:

de travailler par des méthodes scientifiques à l'étude et la solution de problèmes du domaine de la balkanologie, à savoir: l'archéologie, l'histoire, la linguistique, l'ethnologie, la sociologie, l'histoire de la littérature et des arts, l'économie et le droit qui sont en connexion avec au moins deux peuples balkaniques ou un peuple balkanique et un peuple en dehors des Balkans. Son devoir est entre autre de, stimuler, orienter et coordonner les recherches scientifiques relevant du domaine de la balkanologie en collaboration avec les institutions scientifiques yougoslaves analogues. Sa tâche est de collaborer avec les semblables institutions de l'étranger, en particulier avec celles des pays de l'Europe sud-orientale.

L'Institut étendra ses activités à d'autres domaines scientifiques en rapport avec la collaboration scientifique des peuples et des pays sur la péninsule balkanique et dans le sud-est de l'Europe en général.

Conformément à ces tâches on a assigné à l'Institut une organisation appropriée. Chaque branche scientifique sera représentée à l'Institut par une section. Dans chacune de ces sections travailleront les collaborateurs de l'Institut et tous ceux du dehors qu'intéressent les problèmes étudiés dans la section.

L'Institut d'études balkanologiques de l'Académie serbe des Sciences et des Arts a le caractère d'une institution de recherche et de coordination ainsi que celui d'une institution scientifique représentative. C'est pourquoi l'on a décidé que ses collaborateurs permanents ne peu-

vent être que des scientifiques ayant déjà les titres scientifiques requis (doctorat, les sciences) et des connaissances spécialisées acquises, relevant du domaine des branches des études balkanologiques. On attache de l'importance plutôt à la qualité qu'au nombre des collaborateurs permanents. Ceci parce que les collaborateurs permanents seront chargés non seulement de travailler aux problèmes de recherche de leur branche scientifique spéciale, mais d'organiser et de diriger le travail collectif sur les grands projets de problèmes importants des sciences balkanologiques.

Nous estimons qu'un tel Institut doit avoir cette méthode de travail et d'organisation. Sans une liaison mutuelle et un travail organisé en commun en vue de travaux de recherche sur les problèmes de différents domaines des sciences balkanologiques importants, mais souvent très complexes, qui rattacheront non seulement les scientifiques et les institutions du pays, mais aussi ceux de l'étranger, il est difficile d'arriver à des résultats durables. Nous avons commencé à nous servir de ce système de travail et nous avons invité toutes les institutions du pays et de l'étranger à collaborer avec nous.

En s'organisant progressivement, l'Institut complète ses cadres choisissant ses collaborateurs parmi les scientifiques de Yougoslavie qui se relie immédiatement par l'intermédiaire des sections de chacune des sciences balkanologiques. Jusqu'à maintenant nous avons organisé les sections: de l'époque préhistorique et antique, du Moyen Age, des Temps Modernes, du XIX^e et du XX^e siècle de l'histoire des peuples balkaniques. Nous avons aussi organisé une section d'ethnologie. Nous comptons organiser cette année les autres sections, soit avec des collaborateurs permanents, soit avec des collaborateurs engagés à l'Institut temporairement.

Nous avons posé quelques problèmes relevant de certaines branches des études balkanologiques, desquels nous pensons qu'il sont d'un intérêt général. C'est pourquoi nous espérons faire, lors de l'étude de ces questions, le même travail que les institutions scientifiques à l'étranger qui s'occupent de ces mêmes questions.

Je citerai quelques-unes de ces questions: Les mouvements des éleveurs sur la péninsule balkanique et dans l'Europe sud-orientale à travers les siècles; Droit coutumier et autonomies dans les Balkans et en Europe sud-orientale; Broderies nationales et art national dans les Balkans.

Ces trois projets embrasseront des recherches complexes d'importantes questions de la vie des peuples du sud-est européen. C'est pourquoi l'entier Institut y travaillera avec tous ses cadres scientifiques et invitera à collaborer toutes les institutions scientifiques et savants de Yougoslavie et en dehors d'elle, qui s'occupent de cette question.

Nous prêterons surtout notre attention aux mouvements des éleveurs sur la péninsule balkanique et en Europe sud-orientale. Ils ont eu lieu des temps les plus reculés jusqu'à nos jours, embrassant toute l'Europe sud orientale depuis les Alpes et les Karpathes au nord, jusqu'aux montagnes de l'Épire et la Thessalie, au sud de la péninsule

balkanique. A la base de l'étude de ces mouvements on peut étudier non seulement la culture matérielle et intellectuelle des peuples de l'Europe sud-orientale et de leurs rapports mutuels mais aussi leur ethnogénèse. C'est pourquoi nous sommes d'avis que l'une des premières tâches des études balkanologiques, non seulement en Yougoslavie mais en général, seraient de continuer les recherches en ce sens, coordonnant les efforts des institutions scientifiques et de savants particuliers.

L'étude du Droit coutumier et des autonomies dans les Balkans et en Europe sud-orientale a la même importance. Un phénomène intéressant dans l'histoire sociale de la péninsule balkanique est que dans son sein se maintiennent et vivent à travers les siècles, l'une à côté de l'autre, les sociétés patriarcales et claniques. Les premières sociétés à classes nettement définies sont organisées dans les anciennes polisgrecques. En même temps se maintiennent des sociétés sans classes, claniques, avec leur démocratie patriarcale. Ils vivent les uns aux côtés des autres, en des rapports variés, jusqu'à nos jours. Les sociétés claniques apparaissent non seulement en Albanie et au Monténégro jusqu'au XIX^e et XX^e siècle, mais en des formes plus modérées dans une bonne partie de la péninsule balkanique où prédominait la culture patriarcale. Il est très intéressant d'examiner du point de vue scientifique, les rapports des sociétés claniques dans les Balkans avec les Etats à classes à travers les siècles. Surtout l'influence du droit coutumier de la société clanique sur la législation de l'Etat et *vice versa*. Il est aussi très intéressant d'étudier comment les sociétés claniques se défendent des sociétés à classes et de leurs Etats cultivant les autonomies et organisant dans leurs cadres leur vie en général basée justement sur le droit coutumier.

La civilisation industrielle moderne a détruit finalement les sociétés claniques dans les Balkans au XIX^e et XX^e siècle. C'est la raison pour laquelle nous pensons qu'il est temps de recueillir les données sur ces sociétés et leurs institutions juridiques avant qu'elles ne disparaissent tout à fait.

Ayant tout ceci en vue, le Comité interacadémique pour la Balkanologie et l'Institut d'études balkanologiques de Beograd ont le projet d'organiser un symposium international sur le Droit coutumier et les autonomies dans les Balkans et en Europe sud-orientale. Les thèses sont déjà établies et on se propose d'adresser des invitations au cours de 1970, aux institutions scientifiques et aux particuliers de Yougoslavie et de l'étranger avec prière d'y participer.

Sous l'influence de la civilisation industrielle moderne les arts nationaux disparaissent brusquement des Balkans. Ceci se reflète surtout dans le changement de la manière de s'habiller, de la broderie etc. Il est temps d'aborder, avec les efforts associés des institutions culturelles et scientifiques sud-européennes, le rassemblement et l'étude parallèle des branches particulières de l'art national de l'Europe du sud-est. L'Institut d'études balkanologiques prêtera une attention marquée à ces travaux.

Outre ces thèmes généraux, auxquels travaillera l'Institut entier; certains de ses sections élaboreront leurs projets auxquels se consacra-

creront les collaborateurs scientifiques de l'Institut en collaboration avec d'autres institutions scientifiques et savants en dehors de l'Institut.

Le section de préhistoire et de l'époque antique se propose d'étudier les rapports socio-économiques des cultures préhistoriques de la partie centrale de la péninsule balkanique et la percée thraco-kimérienne dans la région danubienne et la péninsule balkanique. Cette section participe aux travaux du Centre Illyrien de documentation de l'Académie des Sciences de Bosnie et Herzégovine, en vue de l'étude des peuples paléo-balkaniques.

La section du Moyen Age tâchera d'organiser le rassemblement, le classement et la publication des sources et de la bibliographie pour l'histoire des néomanichéens, des bogomiles du Proche-Orient et de la péninsule balkanique. On devra inviter à collaborer, pour mener à bien tous ces travaux, toutes les institutions scientifiques et tous les savants du pays et de l'étranger qui s'occupent de cette question. Ces temps derniers la science européenne montre un intérêt de plus en plus vif pour ce problème et nous sommes d'avis qu'il serait très utile de recueillir tout ce qui a été écrit à ce sujet.

L'Empire ottoman régna quelques siècles dans l'Europe sud-européenne. Grâce à l'obligeance des autorités de la Turquie les riches archives de Constantinople et Ankara qui nous parlent de l'histoire de cet Empire, deviennent de plus en plus accessibles à la science moderne. On étudie aussi les sources historiques se rapportant à cet Empire dans les archives d'autres pays. La science yougoslave s'est jointe à ces recherches et formé un assez grand nombre de cadres qui étudient l'histoire des peuples yougoslaves de l'époque du pouvoir ottoman dans leurs pays. Ils ont été inévitablement orientés vers l'étude de l'histoire de l'Empire ottoman en général, mais surtout dans les Balkans. Ils ont été intéressés en particulier par l'organisations administrative et militaire de l'Empire ottoman, en particulier dans les pays yougoslaves et en Europe sud-orientale en général. La Section de l'Institut de Balkanologie des Temps modernes prêtera à cette question une attention particulière et tâchera de se mettre en contact, lors de ces études, avec tous ceux qui s'occupent, dans le pays et à l'étranger de ces questions.

Le XIX^e siècle avait été en Europe sud-orientale sous le signe de la décadence de l'ancien système féodal et de l'édification des rapports capitalistes économiques, de la société bourgeoise et des Etats bourgeois en général. Tout ceci avait été accompagné de mouvements nationaux libérateurs des peuples du sud-est européen contre l'Empire ottoman et la Monarchie austro-hongroise d'un côté, et leur résistance à la politique impérialiste des grandes puissances européennes, de l'autre. La Section de l'Institut balkanologique du XIX^e siècle orientera ses efforts les plus importants vers l'étude de ces questions.

Le XX^e siècle dans l'histoire de l'Europe sud orientale a apporté à ses peuples non seulement la ruine de l'Empire ottoman et de la Monarchie austro-hongroise et l'édification des Etats nationaux, mais aussi des crises sociales et des troubles qui amèneront au cours de la seconde guerre mondiale et après elle, la débâcle de l'ancien ordre social et les

anoviens Etats dans la plus grande partie de l'Europe sud-orientale. Ces immenses changements doivent être étudiés, en particulier, par Etat et par peuple et rattachés aux recherches de celles des données générales qui ont amené ces changements et les relations mutuelles dans les mouvements de certains peuples et certains Etats en Europe sud-orientale. C'est pourquoi l'Institut d'études balkanologiques souhaite que la section du XX^e siècle de l'histoire de l'Europe sud-orientale, étudiée de façon complexe, de concert avec les sections d'économie et de sociologie (qui doivent s'organiser), les rapports économiques et sociaux de l'Europe sud-orientale dans la première moitié du XX^e siècle. On a là en vue d'abord les différents mouvements et les troubles sociaux qui provoqueront les révolutions socialistes. On étudiera parallèlement les rapports internationaux en Europe sud-orientale examinés en particulier du point de vue de la politique imperialiste des grandes puissances en Europe sud-orientale dans la première moitié du XX^e siècle, mais surtout pendant la première et la seconde guerre mondiale.

La section d'ethnologie de l'Institut va se consacrer, outre à l'étude de thèmes généraux, à l'organisation de l'étude de l'art national, des broderies nationales où elle sera l'un des collaborateurs des plus importants lors de l'étude des mouvements des éleveurs, du droit coutumier et des autonomies dans les Balkans et en Europe sud-orientale. De plus, elle orientera ses efforts vers l'approfondissement d'encore quelques questions en rapport avec les relations culturelles entre les peuples balkaniques et en rapport avec leur ethnogenèse.

Il y a eu plusieurs raisons à cause desquelles l'Institut d'études balkanologiques de l'Académie serbe des Sciences et des Arts commence son travail par l'élaboration de ses projets et plans quant à ses activités scientifiques et de recherche non seulement comme un tout, mais aussi selon le partage du travail entre les sections et certains collaborateurs scientifiques de l'Institut et en dehors de celui-ci. Cette manière de travail est en usage dans toutes les institutions scientifiques en Yougoslavie. Elles reçoivent les moyens nécessaires à leur entretien à la base de plans exactement fixés et de projets détaillés. L'Institut d'études balkaniques reçoit aussi de cette façon les moyens qui lui sont nécessaires.

La seconde raison réside dans le fait que la collectivité de l'Institut est convaincue qu'elle parviendra à s'acquitter de son devoir, comme un ensemble et individuellement, si elle sait d'avance ce qu'il faut faire, comment le faire et si elle rassemble en conséquence les collaborateurs en vue de devoirs et projets concrets et se procure les moyens nécessaires pour parvenir au but proposé.

Il n'est possible de travailler aux études balkanologiques, à cause de leur complexité, qu'en collaboration avec toute une suite d'institutions du pays et de l'étranger. Pour que cette collaboration se réalise et prenne un aspect concret il est indispensablement nécessaire que l'on sache d'avance non seulement comment l'on travaillera mais aussi avec qui. En même temps la collectivité doit s'efforcer de renseigner non seulement le public scientifique en général mais aussi, en premier lieu, les scientifiques intéressés et les institutions scientifiques, sur les prob-

lèmes traités. Ceci était la troisième raison qui a poussé l'Institut des études balkanologiques de l'Académie serbe des Sciences et des Arts de commencer dès le début à déterminer les cadres dans lesquels se dérouleront les activités de ses collaborateurs scientifiques. En renseignant à ce sujet les milieux scientifiques dans le monde qui s'occupent d'études balkanologiques, nous les invitons indirectement à collaborer à la résolution des questions que nous soulevons. Nous sommes, de même, prêts à collaborer à tous les problèmes qu'ils poseront, dont le but est non seulement d'étudier la vie des peuples de l'Europe sud-orientale, mais aussi d'inspirer des sentiments de réciprocité entre eux. Outre ce but scientifique, l'Institut d'études balkaniques considère comme le plus important de ses devoirs cette seconde tâche: la création d'un sentiment de réciprocité entre les peuples de l'Europe sud-orientale et du monde en général.

B. KONFSKI, B. NASTEV, O. JASAR NASTEVA
Faculté de Philosophie, Skoplje

INTERFÉRENCE AU NIVEAU DE LA LANGUE DE LA POÉSIE POPULAIRE DES PEUPLES BALKANIQUES

1. Comme il faut s'y attendre à l'intérieur d'une sphère culturelle et comme les études faites jusqu'à présent l'ont prouvé — il y a toute une série de particularités qui servent de liens à la poésie des peuples balkaniques. Ces particularités concernent les divers domaines de l'énoncé poétique et embrassent des métaphores et des motifs communs, ainsi que certains types de mesure et de structure du vers.

Comme il s'agit là de contacts entre des structures de l'énoncé artistique, il est bien possible qu'il y ait eu aussi une influence mutuelle directe au niveau de la langue poétique. Cela signifierait que certains traits particuliers à la langue poétique, en dehors de la métaphore, pouvaient se constituer en traits communs à la poésie des peuples balkaniques, sans l'entremise ou, tout au moins, sans l'action prépondérante de la langue parlée dans laquelle ils sont inhabituels, voire même inexistantes.

Quant à la poésie des peuples slaves du Sud, il n'est pas difficile de démontrer qu'une pareille possibilité y est parfaitement possible. Comme on le verra plus loin, certaines particularités communes caractérisent la langue de cette poésie et la distinguent des diverses langues nationales des Slaves du Sud. Ces particularités communes forment, une espèce de *koiné* poétique située au-dessus de la différenciation linguistique de l'aire slave du Sud.

La tâche se complique, bien entendu, lorsqu'on veut aborder de ce point de vue la situation balkanique prise dans son ensemble, car les langues balkaniques sont loin de présenter une parenté semblable du matériel linguistique, chose très importante pour l'expression poétique. On connaît, pourtant, les relations intimes entre les diverses langues balkaniques, dans lesquelles se réalise très souvent un même modèle linguistique. Mais, c'est précisément cela et surtout à l'étape actuelle où ce problème est à peine entamé, qui rend la tâche du linguiste plus délicate lorsqu'il se propose de mettre en lumière ce qui pouvait, en fait de particularité de la langue poétique, passer d'un milieu à un autre, sans l'action du filtre obligatoire de la langue parlée.

Voilà pourquoi cette communication vise à poser le problème plutôt qu'à le résoudre.

2. L'adaptation incomplète des chants populaires dans un nouveau milieu linguistique constitue l'exemple le plus marquant du transfert par le chant des éléments linguistiques d'un milieu à un autre. Elle nous fait approcher de l'intéressant problème de la transposition des chants en une matière linguistique nouvelle, celui de la traduction dans le domaine de la poésie orale.

Les exemples relatifs à l'adaptation incomplète des chants sont assez nombreux dans l'aire slave du Sud, ce qui nous dispense d'en faire ici un inventaire complet. Il suffirait, pour le but que nous poursuivons, de citer un chant du Rechueil de Šapkarev, noté à Ohrid:

Da odberam junak sproti mene,
 Ščo ne pijat vino i rakija,
 Ščo ne pijat kafe i *duhana*; —
 Ot kafe je srce pocrnato,
 Ot *duhana kuk'a popljuvana*,
 Od vino je dušek pobaljavano,
 Od rakija moma neljubena!

(S' 162)

Le mot *duhana* et tout le vers *Ot duhana kuk'a popljuvana* prouvent d'une façon évidente qu'il s'agit là d'un chant importé au siècle dernier des régions serbes. C'est ainsi que dans le texte, qui est autrement complètement traduit dans le parler d'Ohrid, des parties entières sont restées inadaptées, non traduites. Le chant en question a apporté avec lui des éléments linguistiques d'un autre milieu et ils ont pu se maintenir pendant un temps plus ou moins long. On trouve le même chant chez M 348, où le vers en question est devenu: *Ot tutuna kuk'a popljuvena*. Dans cette variante, le vers a déjà fait un pas vers une adaptation linguistique complète, vu que *duhana* est remplacé par *tutuna*.

Ce n'est pas cependant dans le milieu slave du Sud seulement que l'on trouve des adaptations incomplètes de chants populaires, mais là aussi où il y a des contacts avec la poésie orale des autres peuples balkaniques. Weigand en a noté un exemple dans le chant aroumain de Noël, recueilli à Bitola et à Krouševo: *Kolinde, melinde, sarava godina, tsintsi kako, in z baligo vaka* etc. (W, p. 128) où *sarava godina* égale »*surova godina*«.

Dans le chant suivant, dit de »Tayancé« et noté à Prilep, on trouve également un exemple d'adaptation incomplète:

Tajane, Bojane, imam brat sveti Jovane
 Unkeši, unkeši, unkeši po maglata,
 Po magla, po magla, po magla sitna rosa,
 Po rosa, po rosa, po rosa moma bosa.
 Igrale momite kraj manastiro,
 Kalug'er gleda od pendzerina.
 Frli si kapa na karanfilo,
 A petrailo na trendafilo.²

¹ La liste des abréviations est donnée à la fin du texte.

² Koneski, Blaže, *Jazikot na makedonskata narodna poezija*, Makedonski jazik XVIII, 1967, p. 36.

La forme d'*unkeši* du deuxième vers constitue en fait un élément non traduit (*iu nkisiš* »où es-tu parti«) d'un chant aroumain de »Tayané«. Cf. le même élément dans un chant relevé à Bitola (W, p. 136):

Tayani yanizmata
Kokožo š ma nikožo!
iu nkisiš
di n tn adorăș?

Pour ce qui est de la coutume populaire de »Tayané«, il faut noter qu'elle est d'origine grecque. Ce qui importe, cependant, c'est que le chant en question a pu être importé par l'intermédiaire de l'aroumain, puisqu'il contient même des mots aroumains non adaptés.

La chanson suivante, chantée à la Saint Georges, a été notée à Debar (I 74):

Ludaj, lulaj, Dostole!
Ata gale, mja gale!
Ajde gale, Petre le!
Petreva e bre nevesta,

Dans le deuxième vers de cette chanson, on reconnaît malgré tout, le mot albanais de *djal* (= enfant, garçon).

Les cas d'adaptation linguistique incomplète des chants populaires ont une importance de principe dans la mesure où ils témoignent de la transposition d'éléments linguistiques tout faits lors de la traduction d'un chant étranger. Ces cas constituent un lien supplémentaire dans le contact des langues. Mais, il faut bien en convenir, ce n'est là qu'une possibilité de nivellement des particularités de la langue poétique et non pas une preuve directe qu'un processus de ce genre ait réalisé des résultats concrets.

Les exemples que nous venons de mentionner et qu'on pourrait multiplier à volonté, illustrent en réalité une influence occasionnelle lors de la transposition des chants d'un milieu linguistique à un autre. Il s'agit d'éléments isolés, qui dans le nouveau contexte n'ont souvent qu'une durée éphémère, et non pas de particularités de la langue poétique en tant que telle. Cependant, notre intérêt se porte davantage sur les traits caractéristiques et durables de la langue poétique, sur ceux qui la distinguent de la langue de communication courante.

3. Bien qu'il faille insister sur le caractère occasionnel des cas d'adaptation linguistique incomplète, on ne saurait méconnaître qu'ils ont, malgré tout, une certaine fonction par rapport à l'expression linguistique. Les éléments de la langue étrangère, conservés dans les cas cités, confèrent à l'énoncé quelque chose d'étrange qui distingue le chant de la langue courante, et, de cette manière, on renforce l'effet poétique, bien que celui-ci soit lié aussi à une impulsion instantanée lors de l'improvisation du chant. Voilà pourquoi, il est difficile de dire s'il s'agit ici d'une »négligence« dans la recreation du chant en une nouvelle matière

linguistique ou d'un progrès spontané dans cette récréation, où le seul souvenir de la forme linguistique originale devient la source d'une valeur expressive particulière.

Cette observation est, nous semble-t-il, confirmée par les cas où il y a combinaison consciente d'éléments de diverses langues, comme cela arrive parfois dans les chants populaires du milieu balkanique. C'est surtout le refrain qui présente cette sorte de combinaison comme dans ce chant, relevé dans le village de Tanuša (région de Gorna Reka):

*Imaš oči
Kako fildžan.
Janđim, aman;
Jalvaraim,
G'bej januma.
Pat boj ridža, čiko,
Fale e češ me mu.
Sojte benimle of, of!
Zbori sos mēne!*

(N 41)

Ce chant contient encore quelques strophes de ce genre dans lesquelles les deux premiers vers forment le couplet et les sept autres vers le refrain. Du point de vue de la langue, il y a là une contamination bizarre: le couplet est en macédonien, tandis que le refrain contient des vers en trois langues: le turc, l'albanais et le macédonien.

L'exemple est instructif à plusieurs titres. Tout d'abord, la structure même du chant découle naturellement de sa réalisation à partir d'éléments appartenant à plusieurs langues. Ensuite, ces éléments divers sont là pour produire un effet particulier grâce justement au contraste linguistique et à la surprise qu'il provoque. Enfin, l'exemple est intéressant surtout parce qu'il met en évidence toutes les possibilités de combinaisons linguistiques qu'offre le chant en tant que structure particulière dans un milieu caractérisé par une interférence linguistique intense. La région de Gorna Reka, dans la Macédoine occidentale, est sans aucun conteste une de ces régions où le contact des langues est très intime. La population en est bilingue (on y parle le macédonien et l'albanais); en outre une partie en est musulmane, comme celle du village de Tanuša. De telles observations pourraient soutenir notre hypothèse d'un contact direct éventuel au niveau de la langues poétique dans un semblable milieu où certaines particularités de cette langue pouvaient se répandre, indépendamment de la différenciation linguistique concrète.

4. Comme nous l'avons dit, la constitution de certaines particularités communes aux langues poétiques des peuples slaves du Sud est un fait normal que l'on peut observer aisément. Ces particularités peuvent avoir une extension plus ou moins importante dans l'aire slave du Sud. La tâche des linguistes serait de les dépister et de dresser un tableau exact de leur diffusion, car cela n'a malheureusement pas été fait jusqu'ici. Sans vouloir entrer dans les détails, nous citerons ici quelques-unes de ces particularités, situées à divers niveaux de la langue poétique.

Sur le plan morphologique, on notera l'élision des voyelles dans les clitiques. En ce sens, nous attirerons l'attention sur la forme *je* (3^{ème} per. sing., présent du verbe auxiliaire). La suppression de l'élément vocalique de cette forme est un phénomène fréquent dans les chants populaires tant serbocroates que bulgares et macédoniens. Cf.: *Lasno j' s djecom mejdan dijeliti*; *Ova j' puška za ova junaka* (K III 6, 26); *Tova j' momče uglaveno* (Ko 59); *Imala j mama, imala* (S 144). Cette particularité tient des phénomènes que l'on désigne sous le nom de «*licencia poetica*», ce qui veut dire que nous sommes là en présence d'un procédé typique qui sépare la langue de la poésie de la langue courante. Bien entendu, l'élision dont il est question joue également un rôle considérable dans la mesure du vers.

Parmi les particularités morphologiques il faut noter surtout l'emploi des formes courtes du pluriel: *dvori, mosti* (*dvorove-dvorovi, mostove-mostovi* dans les langues slaves du Sud modernes). Ce sont en réalité des formes archaïques conservées, comme il arrive souvent, dans la langue de la poésie populaire. Cf.: *dvori su mu žikom požikam / i u dvoru stoli poređani* (K I 5); *Odnel mi je caru dvori, turil mi je caru skuti* (S 303); *Mara po dvori hodeše* (S 152).

Quant à la syntaxe, on constate quelques particularités bien caractéristiques. Mentionnons tout d'abord l'introduction de l'expression numérale par la préposition *do*, particularité que la langue courante ignore: *Vino piju do tri pobratima* (K IV 8); *Carot pušti do trista momcina* (M 57); *Do trista šajki gimijki* (S 148).

Le désir de donner une valeur expressive au vers a imposé aussi l'emploi du vocatif à la place du sujet: *progovara pope Crnogorče*; *bog da čuva j sveti Jovane* (K IV 3); *Izgovore Sava igumene* (M 55); *Prodava ja car Sultan Murate* (Ko 138). Cette particularité est très marquante dans la poésie populaire, vu qu'on ne la rencontre guère dans les parlars populaires et, par conséquent, il est difficile d'imaginer la situation d'où a pu sortir un pareil emploi.

Bien que l'emploi du datif éthique soit courant dans les langues slaves du Sud et dans les autres langues balkaniques, sa fréquence dans la langue de la poésie populaire est si grande qu'on ne saurait manquer d'y voir une particularité de plus du langage poétique. Cf.: *Tu mi sedi mlado momče* (K I 164); *Nemoj mi si idi / Ovde pod drvata ... Tuva mi si ima / Sedum samovili*; *Posvršil se Simon dobar junak / Si se svrši i mi se ožena* (M 8, 65); *Mi si videle popovo momče, / če si igralo s tanki koprani* (S 146).

Les particularités que nous venons de mentionner sont typiques, ainsi qu'on a pu le voir, de la langue de la poésie populaire d'une aire très large slave du Sud. Arrêtons-nous un instant à certains traits limités aux régions où l'influence qu'ont exercée les langues balkaniques sur le groupe de langues slaves du Sud, surtout dans la territoire bulgare et macédonien, a été la plus forte.

La disparition de l'ancienne déclinaison synthétique et le développement des formes prépositionnelles dans le territoire en question ont

créé la possibilité d'une action conservatrice encore plus variée dans la langue de la poésie populaire. Les anciennes formes casuelles, supprimées dans la langue courante, se retrouvent souvent dans la langue poétique, à laquelle elles donnent un cachet particulier. D'autre part, la langue poétique prend également une couleur archaïque grâce à l'emploi fréquent des formes sans articles dans des situations où la langue moderne ne saurait les tolérer.

Une particularité intéressante de la langue de la poésie populaire macédonienne et bulgare serait l'accord des substantifs masculins ou féminins avec des mots prédicatifs, et même avec d'autres, au neutre. Le plus souvent l'accord dans ces cas se fait au moyen du participe en —1. Cf.: *Me sililo, me redilo / Moi mili tatko . . . Me sililo, me redilo / Moja milna majka; Na časot Korun ftasalo* (S 269, 336); *Jodilo li e njakoj njakade / Viždalo li e čudo goljamo* (S 16). Cette particularité s'ajoute aux autres pour différencier une fois de plus la langue poétique de la langue courante qui l'ignore.

5. La diffusion même des particularités citées montre que c'est le contact au niveau de la langue poétique qui s'est manifesté dans l'aire linguistique slave du Sud. Si, dans certains cas, on peut imaginer un développement parallèle et indépendant de certaines particularités, l'image que l'on s'en fait à partir de l'ensemble des phénomènes linguistiques ne saurait en être aucunement modifiée. L'ensemble embrasse et domine les phénomènes même ceux qui, d'après leur origine, devraient être territorialement plus limités. Ainsi, l'emploi archaïque des formes casuelles et des formes sans article ne pouvait se réaliser ailleurs que dans la région où la déclinaison synthétique avait disparue et où s'était développée la catégorie des formes définies. Cependant, on ne peut pas négliger non plus l'action de la poésie populaire serbe sur la poésie macédonienne et bulgare. Cette action était un facteur constant qui contribuait à la conservation dans celle-ci des formes casuelles et sans article. La présence déjà évoquée des chants serbes non adaptés complètement dans la région mentionnée est une preuve de la permanence de cette action.

Cependant, les particularités dont nous parlons, qui font partie de la langue de la poésie populaire et lui donne une tonalité particulière, ne sont pas toutes du même caractère. En réalité, on constate tout un spectre de variétés. Il y en a qui sont dues à une distribution quantitativement différente; d'autres sont des traits autrefois normaux de la langue parlée devenus aujourd'hui des archaïsmes typiques; d'autres, par contre, n'ont pu se développer que dans la langue poétique et, par conséquent, tiennent de la »*licencia poetica*«.

Bien entendu, la propagation des particularités du dernier type illustre le contact direct au niveau de la langue poétique, sans qu'il y ait eu filtration préalable dans la langue de communication courante. Telles sont, parmi les particularités précédemment mentionnées, l'emploi du vocatif à la place du sujet et l'accord des noms masculins ou féminins avec les formes du neutre.

Nous ne pouvons pas faire ici une analyse historique de toutes ces particularités.³ Cette analyse, qui s'avère souvent difficile, mettrait sans doute en lumière les germes de la langue parlée d'où elles ont pu dériver. Ainsi, on pourrait expliquer l'accord avec les formes du neutre par certaines constructions impersonnelles du type de: *dremka go fatilo, zavrnało dožd*, etc. Mais ces constructions ne sauraient expliquer l'usage aussi large qu'on en fait dans la langue poétique précisément et non pas dans la langue courante. Nous arrivons ainsi au contexte poétique qui a constitué le fond favorable sur lequel ces particularités ont pu se développer et évoluer dans un sens précis.

Il est aisé de définir les motifs psychologiques qui ont été à l'origine d'un type aussi étrange d'accord dans la langue de la poésie populaire. En réalité, souvent, dans le chant, la mère s'adresse à son enfant et le héros des chants lyriques est souvent un «ludo mlado». Dans la poésie épique aussi: *Detë Dukadinče et Sekula Detence* tiennent une place importante. Ces vers, par exemple, se rapportent à *Sekula Detence*: *Vide junak oti ne biduat, Vide-nevide da ne go živo vatat!* (§ 360). Le barde populaire n'a certainement pas oublié de quel héros il parlait. Certaines commodités de la mesure du vers ont pu actualiser un croisement semblable des idées, qui est à l'origine de cet usage. Mais, lorsque, pour une raison ou pour une autre, la langue poétique a eu recours à cet usage, celui-ci ne s'est pas arrêté aux cadres primitifs où il a pu naître. Il a passé également dans des contextes où il n'avait plus aucune motivation. Et de cette façon, la langue poétique a été enrichi d'un moyen supplémentaire pour se différencier de la langue courante. Les chanteurs avaient adopté cette manière et l'ont ensuite répandue tout en répandant les chants populaires.

6. L'examen des particularités de la langue de la poésie populaire des Slaves du Sud nous a permis d'y dégager quelques traits typiques et de voir comment ils se sont généralisés dans la langue poétique, indépendamment de la différenciation existante des langues. Si différentes qu'elles soient, les langues slaves du Sud demeurent cependant proches les unes des autres et se réduisent à une même matière linguistique.

Il va de soi que dans l'aire balkanique plus large, qui comprend aussi des langues non slaves, l'interférence au niveau de la langue poétique n'a pas la même intensité. On sait que l'interférence des systèmes des langues balkaniques a été si radicale qu'elle a conditionné leur transformation selon un modèle commun. Il est encore difficile, vu l'état précaire des recherches dans ce domaine, de se rendre exactement compte de la puissance des tendances convergentes manifestées dans la langue des poésies populaires balkaniques et des résultats concrets qu'elles ont donnés. Cependant, si l'on constatait même que ces résultats ne sont pas aussi riches qu'on s'y attendrait vu l'interférence constante des langues, les recherches nous conduiraient sans doute à une importante conclusion de principe sur le rôle prépondérant de la matière linguistique dans la constitution de la langue poétique.

³ Cf. Koneski, Blaže, *Op. cit.*, pp. 26—29.

Nous avons dit que certains éléments avaient pu se maintenir non traduits, plus ou moins longtemps, dans diverses adaptations de chants populaires et nous avons convenu que la structure des chants avait pu dériver elle aussi de la situation plurilingue du milieu balkanique. Nous ajouterons à ces conclusions quelques nouvelles observations relatives aux interférences des langues poétiques dans ce milieu.

Très intéressante et frappante en elle-même nous paraît une particularité de prononciation que l'on constate pendant l'interprétation des chants populaires et qui consiste à employer très souvent un *j* «ornamental» au début du mot commençant par une voyelle. Chez les Slaves du Sud, elle est pratiquée sur les territoires bulgare et macédonien. Nous ne sommes pas à même de préciser combien elle est répandue dans les régions serbes méridionales. Mais, il nous semble, cependant, que son extension n'a va pas très loin au Nord.

Ce *j* apparaît très souvent lorsqu'on chante la poésie et c'est de là qu'il tire son origine. Il peut, cependant, se retrouver aussi dans la récitation et on le rencontre fréquemment dans les recueils de poésies populaires bulgares et macédoniennes. Cf.:

Dala go, dala pop da se juče...
 Jona go dala za tri godini,
 Jono se naučilo jof tri meseca,
 Joti bilo umno i razumno.
 Jogrej mi gorā zilenā...
 Juf kašta bulkā Mārīnkā...

(S 131)
 (S 11)

L'emploi du *j* «ornemental» s'est généralisé sur une large aire balkanique. Les exemples suivants illustrent l'existence de cette particularité sur le territoire albanais: Zbriti Çelua ne *j* Arile; Hajde jun'kur jeshā djale; Sc na kemi *j* Uçkalane; jedhe burren Feime Çame, Kijo jan'e lumit; (St 236, 244, 248, 252). On la retrouve aussi dans les chants populaires aroumains: Boj, boj tru jubor (Gopeš, région de Bitola).

L'emploi du *j* «ornemental» ne saurait être expliqué par la nécessité d'éviter l'hiatus quand on chante. Il est conditionné par le désir de provoquer un effet émotionnel puissant, grâce à l'adjonction d'un élément contraire à l'usage normal, mais qui de par son caractère phonématique n'est pas de nature à compromettre la fonction distinctive de la langue. Il ne faut pas négliger non plus la diffusion de ce procédé dans le milieu slave du Sud. Comme nous l'avons déjà dit, ce procédé est courant dans les régions où l'influence balkanique sur les parlars slaves est la plus sensible et, pour cela même, il s'intègre aux éléments typiques de cette région.

Une particularité lexicale, à laquelle nous nous arrêterons un instant, a presque la même extension géographique. Dans les chants populaires bulgares et macédoniens, *ludo mlado* ou, simplement, *ludo* est la dénomination la plus fréquente du *jenne homme*, de l'*amant*. D'après D. Matov⁴, c'est un calque de *μωρός*, employé avec le même

⁴. Matov, Dimitar, Gracko-balgarski studii. Sbm IX, 1893, p. 35.

sens dans la poésie populaire grecque. Il s'agirait là d'un contact au niveau de la langue poétique, car *ludo (mlado)* est un élément qui appartient à cette langue et non pas à la langue de tous les jours. L'expression *ludo mlado* a son pendant dans les chants populaires. C'est une autre expression: *staro (h)aro* que l'on emploie pour désigner, non sans une note de plaisanterie et de malice, le vieillard. Dans les chants lyriques, *ludo mlado* et *staro (h)aro* sont, en réalité, les personnages qui s'opposent et autour de qui gravite l'action. Dans le mot de *(h)aro*, nous reconnaissons l'emprunt direct au grec: *ὄχλος* qui, dans la poésie populaire grecque symbolise la vieillesse et la mort. Ce mot existe dans le bulgare et dans le macédonien courants, mais il est fréquent surtout dans les chants populaires.

Bien que ces deux expressions soient formées, comme nous l'avons dit, sur des modèles grecs, il convient de signaler également un élément indigène qui lui a sans doute servi d'appui et qui a contribué à sa conservation: c'est la rime que forment les deux éléments de chacune de ceux deux expressions, partielle dans la première, pleine dans la seconde. Et c'est la rime qui leur donnait une grande valeur expressive.

Pour terminer, mentionnons encore un balkanisme que l'on trouve dans la poésie populaire macédonienne, surtout dans les chants provenant de la Macédoine de l'Ouest: l'emploi d'un *što* »superflu«, sans lequel le lien logique de l'énoncé demeurerait intact, mais qui, par contre, a un caractère stylistique bien marqué en tant qu'élément de la langue poétique.⁵ Cf.: *Šetal Marko niz gora zelena, / Što mi šetal tri dni i tri nok'a; Što mi došol crna Arapina, / Što kondisal pod Soluna grada* (M 9, 154).

Même rôle revient aux pronoms respectif de la poésie populaire albanaise, aroumaine et grecque. En albanaise et en aroumain ils constituent des pendants lexicaux à *što* (*çe, ç', çkalshkal*, aroum. *tsi*), tandis qu'en grec il y a *ποῦ*: *Nentë djere ç' m' i përmyse* (*Nentë pajë ç' m' i zhurite*) *Nentë dyfeke ç' m' i shite!*, (Sa, p. 47); *Tsi ñ vidzui, le dado no lilitse arōšo* (W, p. 4); *Ἦσυκα ποῦ εἶναι τὰ βουνά, ἦσυκαι ποῦ εἶναι οἱ κάμπου* (Th, p. 202).

Dans les parlers macédoniens modernes, on ne note aucun usage semblable du pronom *što*. Dans certains contes populaires, recueillis par M. Cepenkov dans la seconde partie du dernier siècle, on trouve des indices qu'un tel emploi n'était pas tout à fait inconnu dans les parlers de l'Ouest. Aujourd'hui, le *što* »superflu« est un élément caractéristique de la langue poétique.

L'emploi des éléments »superflus« n'est pas inconnu dans la poésie populaire des autres peuples slaves. Ainsi, dans les chants populaires russes, qui présentent beaucoup plus souvent un tel emploi de *kak*, on rencontre aussi le *što* »superflu«. Sa distribution, cependant, n'est pas

⁵ Cf. Koneski, Blaže et Jašar-Nasteva, Olivera, Un balkanisme dans la langue de la poésie populaire macédonienne. *Die Welt der Slaven*, XI 1—2, 1966, pp. 172—175. Il est intéressant de noter que dans les parlers macédoniens du Sud on rencontre *de* (= *gde*), correspondant au *ποῦ* grec, en fonction d'élément purement »superflu« (cf. S 638, 639).

la même qu'en macédonien où le *što* »superflu« introduit toujours un verbe, tandis que dans la poésie russe le *čto* peut relier aussi d'autres mots. Voilà pourquoi on peut affirmer que le *što* »superflu« de la poésie populaire macédonienne est un balkanisme.

Si l'on suppose même que cet élément a connu dans le passé un certain usage dans les parlers macédoniens de l'Ouest, il est très probable que des modèles de la poésie populaire des peuples voisins ont eu une action directe et dominante sur son affirmation en tant qu'élément caractéristique et durable de la langue de la poésie populaire macédonienne.

7. Comme nous l'avons dit au début de notre communication, plus que par l'intention de faire un inventaire complet des cas qui appartiennent à ce domaine de la langue poétique, nous avons été mus par le désir de poser ici la question de l'étude comparative de la langue de la poésie populaire, développée dans le milieu balkanique. S'ajoutant aux études variées de la poésie populaire de cette sphère culturelle et historique, ce procédé linguistique promet de donner de bons résultats. Dans la langue poétique se reflète sous un angle particulier ce qui est commun aux langues balkaniques, jusqu'aux emprunts lexicaux directs. Il est d'autant plus intéressant de suivre les nivellements éventuels dans le domaine de cette langue.

ABREVIATIONS DES TEXTES CITÉS

1. I = *Ikonomov*, Vasil. *Sbornik ot staro-narodni pesni i običaj v De-bârsko i Kičevsko* (Zapadna Makedonija). Sofija 1893.
2. K = *Karadžić*, Vuk. *Srpske narodne pjesme I—IV*. Nolit. Beograd 1969.
3. Ko = *Kostik'*, Stanko. *Maleševski narodni pesni*. Skopje 1950.
4. M = *Miladinovci*, bratja. *Bălgarski narodni pesni*. Zagreb 1861.
5. N = *Nedeljković*, Dušan. *Gornjorekanska etnopsihološka grupa*. Skoplje 1934.
6. S = *Stoin*, Vasil. *Narodni pesni ot sredna i severna Bălgarija*. Sofija 1931.
7. Sa = *Sako*, Zihni. *Folklori shqipëtar*. Tiranë 1955.
8. St = *Stockmann D., Fiedler W., Stockmann E.* *Albanesische Volksmusik I, Gesänge der Çamen*. Berlin 1965.
9. Š = *Šapkarev*, Kuzman. *Sbornik ot bălgarski narodni umotvorenija. Čast pârva*. Sofija 1891.
10. Th = *Thumb*, Albert. *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*. Strassburg 1910.
11. W = *Weigand*, Gustav. *Die Aromunen II*. Leipzig 1894.

NIKOLA TASIC,
Institut für Balkanologie
Serbische Academie der wissenschaften und Künste, Beograd

GENETISCHE PROBLEME DER GRUPPEN BADEN, KOSTOLAC UND VUČEDOL IM JUGOSLAWISCHEN DONAUGEBIET UND ZENTRALBALKAN

Das jugoslawische Donaugebiet und der Zentralbalkan stellen archäologisch ein ausserordentlich interessantes geographisches Gebiet dar, in dem man in verschiedenen Zeitabschnitten der Vorgeschichte, stärker oder schwächer, die Vermischung der Elemente verschiedener Kulturgebiete fühlt. Im äneolithischem Zeitabschnitt, zur Zeit der Kulturen von Baden, Kostolac und Vučedol stellen diese Mischungen und Oszillationen eine bedeutende Angabe dar für die Bestimmung der relativ-hronologischen Beziehungen und für die Erforschung der genetischen Verbindungen unter den einzelnen Kulturgruppen. Wegen der fundamentalen Bedeutung dieser Kulturgruppen für das Wissen um den ersten und ältesten Zeitabschnitt der Metallzeit im Gebiete des nördlichen Teiles der Balkanhalbinsel und im Karpathenkessel, ist es notwendig, ihre tatsächliche Beziehung im Sinne der bestimmten kontinuierlichen genetischen Entwicklung auf Basis der Stratigraphie der einzelnen Fundorte und stilistischen Charakteristiken, in erster Linie der Keramik, festzustellen.

Die Entwicklung der Kulturgruppen, ihre stilistischen Charakteristiken in verschiedenen Gebieten sind in grossem Masse von der autochthonen Basis abhængig. Durch dieses Prisma kann die Evolution der aneolithischen Kulturgruppen im jugoslawischen Donaugebiet auf der Strecke Baden—Kostolac—Vučedol betrachtet werden. Allgemein gesehen, bilden diese Gruppen einen einheitlichen Kulturkomplex, deren Evolution als Folge von Änderung ihrer sozialökonomischen Struktur einerseits von stärker ausgedruckten stilistischen Veränderung, und andererseits durch eine gewisse Renaissance ihrer autochthonen Basis begleitet wird. Das erste Element ist evident beim Übergang des Stils von Baden in den von Kostolac und das andere bei der Bildung verschiedener Varianten der Kulturgruppe von Vučedol.

Bei der Deutung der Entwicklung der Gruppen von Baden, Kostolac und Vučedol, als breiteren einheitlichen Komplexes, nützt man folgende Angaben: Stratigraphie mehrschichtiger Fundorte, stilistisch-typologische Analysen und geographische Übereinstimmungen der Gebiete, wo sie sich entwickeln.

a. Das Gebiet der Ausbreitung

Dank der immer intensiveren Forschungen in der Tschechoslowakei, in Österreich, Ungarn, Rumänien und auch in Jugoslawien ist es heute möglich die Ausbreitung der Gebiete der Gruppen Baden, Kostolac und Vučedol weitaus präziser zu bestimmen, als in der Zeit, als R. Schmidt¹ und so etwas später J. Banner² sich damit befasst hatten. Auf Grund neuer Ergebnisse kann als Gebiet der Badener Gruppe die Pannonische Tiefebene, mit den zu ihr gravitierenden Gebieten, bezeichnet werden, was bedeuten würde, Gebiete vom Bodensee im Westen bis zu den Karpathen im Osten und vor der Slowakei im Norden bis zur Save und Donau im Süden³. Eine Variante der Badener Gruppe (Prominista) kann man auch nördlicher von den Grenzgebieten auf den Fundstellen in Südpolen (z. B., um Krakau) verfolgen⁴. Funde südlich der Save und Donau, wie mehrmals hervorgehoben wurde, stellen nur zeitweilige Einbrüche der Träger des Badener Stils dar, welche zeitlich begrenzt sind⁵.

Das geographische Areal der Gruppe Kostolac bekommt erst nach neuen Forschungen in der Tschechoslowakei, in Ungarn und Jugoslawien klarere Konturen. Augenscheinlich ist das Gebiet der Gruppe von Kostolac bedeutend grösser als es im ersten Augenblick schien. Die Kartierung der Fundstellen (die vollkommenste von V. Nemejcova-Pavukova) zeigt, dass sich mehrere geographische Gruppen mit der charakteristischen Keramik von Kostolac klar absondern: a) Das Gebiet um das Donauknie mit ungarischen und tschechoslowakischen Fundstellen; b) Gruppe von Fundstellen im Theiss-Gebiet; c) Fundstellen im serbischen Donaugebiet; d) Fundstellen in Bosnien und e) Fundstellen im Tal der südlichen Morava. Geographisch betrachtet wäre das Gebiet der Gruppe von Kostolac (oder genauer des Kulturkomplexes von Kostolac) im Norden durch die Fundstellen in der Slowakei (Iža, Patince, Fundstellen im Vahtal) begrenzt und im Süden reicht es bis zum Kosovo und Metohia. Im Osten ist die Gränze der Timok (die Höhle von Zlot) und im Westen der Fluss Bosna (Karta 1).

Beim Vergleichen der Gebiete der Gruppen von Baden und Kostolac bemerkt man, dass sich die Gruppe von Kostolac fast im gleichen Gebiet befindet, das in der vorhergehenden Phase von der Badener Gruppe besetzt war. Eine gewisse territoriale Ausbreitung der Gruppe von Kostolac sieht man nur gegen Süden in den Gebieten, die die Gruppe

¹ R. R. Schmidt, Die Burg Vučedol, Zagreb 1945. pass.

² J. Banner, Die Peceler Kultur, Acta Arch. Hungarica, 1956, 18—137.

³ Vergleich: N. Tasić, Badenski i vučedolski kulturni kompleks u Jugoslaviji, Beograd 1967, 14—19.

⁴ K. Bielenin, Materialy Archeologizne I, Krakov 1953. 63 ff.

⁵ Zufällige oder einzelne Funde im Laufe der Ausgrabung registrierten in Vinča (Ausnahmsweis kann man hier und mit der Wohnhorizont rechnen — Vergleich: B. Jovanović, Archeologia Jugoslavica IV, 1963, 19) auf Žuto Brdo, in Saraoci, Kičevac Korbovu u.A. (Vergleich: N. Tasić, op. cit. 18 und anführende Literatur).

⁶ V. Nemejcova-Pavukova, Aneolitische Siedlung und Stratigraphie in Iža, Slovenska Archeologia XVI, 1—2, 1968, 351 und abb. 42.

Bubanj—Hum besetzt hatte⁷, während in den westlichen Gebieten (Gruppe von Lasinja) Fundstellen der Gruppe von Kostolac nicht vorhanden sind.

Schliesslich sind bei der Bestimmung des Gebiets der Gruppe von Vučedol, besonders beim Vergleich derselben mit dem früheren Gebieten von Baden und Kostolac, die Fundstellen in den Grenzgebieten bedeutend, von denen einige erst in den letzten zehn Jahren entdeckt wurden⁸. Obwohl wir noch immer nicht über eine vollständige Karte der Fundstellen des Komplexes von Vučedol verfügen, konnte man seine Grenzen in folgendem Rahmen bestimmen: 1) im Norden durch die in der Slowakej registrierten Fundstellen von Vučedol; 2) im Süden durch Fundstellen in Serbien (in der Umgebung von Kragujevac); 3) in Südwesten geht die Grenze bis zur Adriaküste; 4) im Westen bis zu den Alpen und 5) im Osten ist die Grenze durch neue Fundstellen im rumänischen Teil des Banats erweitert⁹. Auf diese Weise ist ein grosses Gebiet umgrenzt, welches seiner Lage nach mit den Zentren der vorhergehenden zwei Kulturen übereinstimmt. In seiner weiteren Ausbreitung umfasst es auch Gebiet anderer Kulturgruppen. Dabei meint man in erster Linie die Fundstellen an der Adriaküste auf den Inseln oder die Fundstellen in Norditalien¹⁰.

Wenn man die Territorien der Gruppen von Baden, Kostolac und Vučedol vergleicht, kommt man zur Schlussfolgerung, dass ihre Gebiete grösstenteils übereinstimmen, und zwar würde geographisch das jugoslawische Donaugebiet, genauer die Gebiete um die Mündung der Drau in die Donau, das Zentrum dieses gemeinsamen Kulturkomplexes bezeichnen. Das bedeutet nicht, dass es sich auch um genetische Zentren handelt, obwohl es nicht ausgeschlossen ist, dass sich die Evolution auf der Linie der Gruppen Baden, Kostolac, Vučedol nicht auch irgendwo in diesen Gebieten, oder spontan im breiteren Gebiet der pannonischen Tiefebene, entwickelt hat. Was für die Erforschung der Genesis und der Entwicklung der drei neolithischen Gruppen an dieser Stelle von Bedeutung ist, ist die Tatsache, dass im Momente des vollen Aufstieges in der

⁷ Vermischen der Elementen charakteristisch für die Gruppe von Kostolac, und Bubanj — Hum bemerkte man auf den Fundstellen. Jelenac, Bubanj, Hisar und auf noch anderen. Die Grenze zwischen den Gruppen Bubanj und Kostolac konnte die Linie der Zapadna Morava und weiter nach dem Osten in der Richtung Paraćin — Zajčar, über der Ebene, die natürliche Grenze diesen zwei Kulturgebiete macht, sein (Vergleich: für Jelenac — R. Galović, Zbornik Narodnog muzeja II, 1959, 329; für Bubanj — M. Garašanin, Germania 35, 1957, 198; für Hisar — J. Todorović, Arch. Jugoslavica IV, 1963, 25 u.A.).

⁸ Die kleinere Ausgrabungen in Serbien (Sumadija) führen in den Fundstellen Đurđevačka Glavica und Jasik aus, beide in der Nähe von Kragujevac (Vergleich: N. Tasić, Starinar XI, 1960, 143 und A. Junsić — B. Stalić, Starinar XI, 1960, 157 u.A.). Das sind in Serbien die südlichste bis jetzt entdeckte Fundstellen der Vučedoler Gruppe.

⁹ V. Dumitrescu und I. Stratan publicierten einige typische Fundstellen der Vučedoler Gruppe aus Rumänien (Vergleich: Dacia VI, 1962, 411 u.A.).

¹⁰ P. Lavioza-Zambotti, Le più antiche culture agricole Europee, Milano, 1963, 454 ff. Korosec, Arheološki vestnik VII, 1956, 375.

Entwicklung des Stiles von Baden, Kostolac, Vučedol ihre Gebiete übereinstimmen, was andererseits auch die bestimmte Bedeutung in der Auslegung deren genetischen Verbundenheit hat.

b. Stratigraphische Angaben

Ausser der territorialen Ausbreitung, die, wie wir sehen konnten, in der Hauptsache für alle drei Kulturen gleich ist, hat eine ausserordentliche Bedeutung für die Auslegung der gegenseitigen Verbindungen. Beziehungen und für das Übertragung aus einer in die andere Kultur ähnliches ist, hat das Festsetzen der gegenseitigen relativ chronologischen Beziehungen auf Basis der vertikalen Stratigraphie mehrschichtiger Fundstellen. Leider befindet sich auf einem so grossen Raum eine relativ kleine Anzahl von Fundstellen, an denen sich in zeitlicher Reihenfolge die Siedlungen dieser drei Kulturen ablösen, indem sie geschlossene Kulturhorizonte bilden. Als besonders aufschlussreiche Siedlungen die in dem jugoslawischen Donauegebiet und in den zentralen Balkangebietern bei der Lösung bestimmter relativ chronologischer und spezielle genetischen Fragen mehr bedeuten können, können die Siedlungen Sarvaš, Vučedol, Gomolava, Belegiš, Dobanovci, Zlotska pećina und Bubanj genutzt werden. Hier hat man kleinere und grössere systematische Ausgrabungen vorgenommen und festgestellt ihre genaue Stratigraphie, die aussergewöhnlich viel bedeutet für die Feststellung der relativ chronologischen Beziehungen unter einer grösseren Anzahl von Kulturgruppen des Zentralbalkans und der Panonischen Tiefebene.

Die Stratigraphie von Sarvaš, kann nach Angaben, die wie bei R. Schmidt finden, nicht in Gänze für die Lösung der relativ chronologischen Beziehungen der Gruppen Badener, Kostolac, Vučedol genutzt werden¹¹. Es können jedoch gewisse Ergänzungen, durchgeführt von S. Dimitrijević auf Grund von Durchsicht des nichtpublizierten Materials und Autopsie des Materials im Museum von Osijek¹², im Rahmen des äneolitischen Teils der Kulturschicht, die Absonderung der Wohnhorizont mit ziemlich sicherer kultureller Determination ermöglichen. Nach S. Dimitrijević¹³ zeigt sich die Badener Kultur über der Schicht mit der *sopsko-lendjeler* Gruppe in zwei »Bauperiode«, und unter zwei Wohnhorizonten von Vučedol. Die Stratigraphie des äneolitischen Teiles der Schicht sieht folgendermassen aus:

Bei dieser so interpretierten Stratigraphie fällt die ausgesprochene massive Schicht der Badener Gruppe auf, mit zwei Wohnhorizonten

5,50 — 4,00 m	—	Badener Gruppe (älterer Wohnhorizont)
4,00 — 3,20 m	—	Badener Gruppe (jüngerer Wohnhorizont)
3,20 — 2,60 m	—	Vučedoler Gruppe (älterer Wohnhorizont)
2,60 — 2,00 m	—	Vučedoler Gruppe (jüngerer Wohnhorizont)

¹¹ R. R. Schmidt, *op. cit.*, 127—135.

¹² S. Dimitrijević, *Prilog stupnjevanju badenske kulture u sjevernoj Jugoslaviji*, *Arheološki radovi i rasprave JAZU* II, 1962, 253.

¹³ S. Dimitrijević, *Problem neolita u Slavoniji i Srijemu* (Disertation — handschriftlich, Tl. III und V).

und einer Stärke von 2,30 m, was eure einzigartige Erscheinung in der Badener Gruppe, im ganzen Gebiete ihrer Ausbreitung, darstellen würde. Jedoch bei Durchsicht des Materials aus Sarvaš in den Museen von Zagreb und Osijek, fällt die prozentuell grosse Anzahl von Keramikfunden in Furchenstich und anderen Ornamenttechniken auf, die charakteristisch sind für die Gruppe von Kostolac. R. Schmidt hat leider nicht die gleiche Art von Beziehung der Keramik wie bei Vučedol angewandt, so dass eine vollständigere stratigraphische Zergliederung der Keramik fast unmöglich ist. Es verbleibt uns, analogiam mit anderen Fundstellen in Slawonien und Syrmien die Voraussetzung, dass am Sarvaš die Badener Schicht einem Horizont der Badener Wohngruben angehört und dass der »jüngere Wohnhorizont« mit Bauten auf der Erde der Gruppe von Kostolac angehört. Eine so interpretierte Stratigraphie, obwohl ungenügend argumentiert, hat die Bestätigung im Material und in der analogen Stratigraphie in Vučedol und in Gomolava.

Die Stratigraphie von Vučedol ist bedeutend annehmbarer schon durch die Tatsache, dass R. Schmidt an jedem Fund dessen Lage und Tiefe bezeichnet hat, so dass auch die Möglichkeit der Handhabung des Materials bedeutend umfangreicher ist. Charakteristisch ist, dass sich auch an dieser Fundstelle die Badener Schicht (Schicht der Kultur von Baden, Stufe I A nach S. Dimitrijević)¹⁴ über der von Sopot—Lengyel entwickelt. Diese Schicht gehört zur klassischen Badener Gruppe mit polierter Keramik, verziert mit »punktiertes« Ornamentik, eingeritzten Linien in Fischgrätenmuster, Tannenzweigen und andere.¹⁵ Dem stratigraphisch höheren Horizont gehört die Keramik aus Kostolac an, welche nach den bezeichneten Tiefen zu schliessen, auch in selteren Vučedoler Horizont vorkommt (Vučedoler Bauschicht I zwischen 2,65—2,00). Bei der Deutung der Stratigraphie von Vučedol ist die Grundschwierigkeit die Unmöglichkeit, das Material mit den Hauseinheiten zu verbinden mit wenigeren Ausnahmen wo R. Schmidt auch die Zugehörigkeit einzelner Funde zur bestimmten geschlossenen Ganzheit bezeichnet hat. Bei präziser Nuanzierung des Materials und auch am Sarvaš ist es möglich, leider nur typologisch, eine Gruppe Keramik auszuondern, die im Grunde der Vučedoler Gruppe angehört, aber nach dem Stil ihrer Ornamentik noch immer der Gruppe von Kostolac zufällt¹⁶. Diese Art Keramik wurde in grösserer Anzahl an der Fundstelle Sancine in Belegiš¹⁷ entdeckt und hat Bedeutung für die Deutung der Genesis der Vučedoler Gruppe. Sie stellt eigentlich eine stilistische Übergangsvariante in der Evolution von der Gruppe Kostolac zur Gruppe Vučedoler dar.

¹⁴ S. Dimitrijević, Prilog stupnjevanju badenske kulture u sjevernoj Jugoslaviji, ARR II, 1962, 253.

¹⁵ R. R. Schmidt, op. cit.

¹⁶ ibid., T. 42.

¹⁷ Ausser einige kürzere Berichte von den Ausgrabungen 1961 und 1962 Jahre (verglech: N. Tasić, Arheoloski pregled 3, 1961, 34 ff. und Arh. pregled 4, 1962, 46), Material aus der Vučedoler Siedlung Sancine bei Belegiš unpubliziert ist (Museum Zemun).

Auf Grund des Profils, publiziert von R. Schmidt,¹⁸ und auf Grund der Durchsicht des Materials in Vučedol kann man in Kostolac mit zwei Wohnhorizonten rechnen, so dass ihre Stratigraphie aussehen sollte:

3,60 — 3,40 m	zerstörter Badener Horizont (wahrscheinlich Wohngruber Charakters)
3,40 — 3,00 m	Schicht I von Kostolac
3,00 — 2,65 m	Schicht II von Kostolac, der die Keramik mit Übergangscharakter angehören konnte (Keramik von Vučedol verziert in der Furchenstich Technik und andere)
2,65 — 2,00 m	älterer vučedoler Horizont I in dem noch Übergangsform von Kostolac enthalten sind (gerillte Keramik hat noch nicht ganz überhand genommen) Wohn
2,00 — 1,63 m	Vučedole Horizont (die beste Qualität der Keramik von Vučedol — volle Entwicklung Vučedoler Stils)
1,63 — 1,04 m	zerstörte Vučedoler Schicht

Eine so vorgeschlagene Stratigraphie des äneolitischen Teiles der Kulturschicht in Vučedol hat als Basis die von S. Dimitrijević¹⁹ vorgeschlagene Revision. Sie ist andererseits ergänzt durch die stratigraphischen Analysen anderer Fundstellen, in erster Linie jener von Gomolava und Belegiš. Wegen der oben angegebenen Schwierigkeiten bei der Nützung des Materials von Vučedol und Sarvaš hat die so vorgeschlagene Stratigraphie zweifellos auch ihre Schwächen, was sich vor allem auf den Umstand bezieht, dass die Kulturwertung und Verbindung mit den Wohnhorizonten nicht auf Grund geschlossener Einheiten (Haus Grube oder andere) erfolgte. In jedem Falle wird die notwendige Revision der Ausgrabungen (von denen die Ausgrabung in Vučedol noch in Laufe ist)²⁰ neue Angaben geben besonders im Sinne der stufenweisen Evolution des Stiles von Kostolac in den von Vučedol. Die Stratigraphie von Gomolava bei Hrtkovci bietet bedeutend verlässlichere Angaben und grössere Möglichkeiten zur Erfassung der genetischen Entwicklung auf der Linie Baden, Kostolac, Vučedol. Dies nicht so sehr wegen des aussergewöhnlichen Reichtums der Fundstellen und des Materials als wegen der Tatsache, dass die systematischen Ausgraben in der Zeit erfolgten, als auch unsere Kenntnisse von den Problemen des Aneolitikums im jugoslawischen Donaugebiet bedeutend umfangreicher waren.²¹ Wegen all diesem bietet die Stratigraphie von Gomolava Möglichkeiten, wie oben angegeben, zur Durchführung bestimmter Korrekturen bei ähnlichen Fundstellen, z.B. Vučedol und Sarvaš.

Der Teil der Schicht in dem sich die Keramik von Baden, Kostolac, Vučedol befindet, beträgt in Gomolava circa 1,10 m. Er variiert

¹⁸ R. R. Schmidt, op. cit.

¹⁹ S. Dimitrijević, Arheološki radovi i rasprave JAZU, II, 253 und Anm. 47; N. Tasić, Badenski i vučedolski kulturni kompleks u Jugoslaviji, 22.

²⁰ Die Kontrollgrabungen auf Gradac führte S. Dimitrijević aus. (Vergleich: Arheološki pregled 9, 1967).

²¹ Für frühere Ausgrabungen vergleiche R. Rasajski, Rad vojvodanskih muzeja 3, 1954, 187 u.A.; M. Girić, Rad vojvodanskih muzeja 9, 1960, 130 u.A. und für die jüngeren Ausgrabungen B. Jovanović, B. Brukner und N. Tasić, Rad vojvodanskih muzeja 14, 1965, 133 u.A.

abhängig von der Intensität der Bevölkerungsdichte und andere geologisch-sedimentäre Bedingungen. Dieser Teil bildet sich über einen in ziemlichem Masse sterilen äneolitischen Humus, der gleichzeitig einen Einschnitt bildet zwischen den spät-neolithischen Gruppen und der äneolitischen bzw. Badener Gruppe.²² In vertikaler Stratigraphie ist die Badener Siedlung mit ihren Wohngruben und Gruben in eine Schicht von äneolitischem Humus eingegraben. Mit Bezug auf den Charakter der Siedlung konnte man nicht immer am ganzen ausgegrabenen Teil von Gomolava in vertikaler Stratigraphie den Horizont der Badener Gruppe feststellen. Typologisch gehört er auf Grund der charakteristischen Keramik, zur entwickelten Phase der Badener Gruppe (Schalen in Zwiebelform, Punktmotive auf der Keramik, Fischgrätenmuster und Kombinationen von Einstich und Einschnitt).²³

Der folgende, mächtigste äneolitische Horizont von Gomolava gehört zur Gruppe von Kostolac. Vertreten ist er durch zwei sicher gesonderte Wohnniveaus, sich dieskontinuierlich einer über das andere entwickelten. Charakteristisch für diesen Horizont ist die hier am zahlreichsten vertretene typische Keramik von Kostolac, verziert in der Furchenstichttechnik, mit kleinen Einschnitten, der Stempeltechnik und Andere,²⁴ aber parallel zeigt sich im selteren Horizont Keramik in badener Manier und im jüngeren Horizont Keramik, die ihren Motiven nach dem ornamentalen Stil von Vučedol angehört. Dieser Umstand ist bei der Deutung der stufenweisen Evolution einer Gruppe in die andere von besonderer Wichtigkeit, sowie auch bei der Evolution eines ornamentales Stils in einen anderen. Die Entwicklung war augenscheinlich nicht schnell, sie erfolgte durch eine längere Zeit mit allen jenen Nuancen des Stils, die erst nach grösseren systematischen Arbeiten und nach Prüfungen und Gegenüberstellungen des Materials aus einer grösseren Anzahl von Fundstellen bemerkbar werden.

Die Vučedol Schicht ist am Gomolava nicht nur stratigraphisch über der von Kostolac sondern kommt fast aus derselben hervor, so dass es sehr schwer ist, die stratigraphische Grenze zwischen diesen beiden Horizonten festzustellen. Der Übergang aus der Gruppe von Baden in die von Kostolac war schärfer und begleitet nicht nur mit dem Auftreten neuer Formen und einer neuen Konzeption in der Ornamentik, sondern auch mit dem Übergang auf eine neue Lebensart, welche bedingt war durch die Änderung der ökonomischen Basis der Träger der Kultur. Bei der Vučedoler Gruppe ist die stufenweise Evolution des Stiles charakteristisch, was sowohl bei der Keramik von Gomolava evident ist, wie auch an anderen Fundstellen, an welchen in den vergangenen Jahren Forschungen gemacht wurden.²⁵

²² N. Tasić, Rad vojvođanskih muzeja 14, 1965, 178—9.

²³ Ibid. T. I.

²⁴ Ibid. 180, T. II—IV.

²⁵ Hier denk man vor allem an zwei Fundstellen aus Sirmien: Belegiš und Gradina bei Vrdnik, wo D. Popović machte eine kleinere Ausgrabung und erreichte bedeutende Ergebnisse. (Material unpubliert).

Die Stratigraphie von Gomolava und die Deutung der Entwicklung ihrer äneolitischen Gruppen könnte ein Rahmenklischee sein in der Erklärung der Evolution der Gruppen Badener und der von Vučedol auf breiterem Gebiete des jugoslawischen Donauraumes, Savagebiet und engeren Serbiens, Die Badener Gruppe, die formiert in die südlichen Gebiete der Pannonischen Tiefebene kommt, ändert allmählich ihre Wohnweise und ihre Ökonomik. Unter dem Einfluss der autohtonen Landarbeiter-Kulturen aus dem Donaugebiete und aus dem Balkan, geht die Badener Gruppe in eine ansässige Kulturgruppe über. Statt Siedlungen nomadischen Charakters vom Wohngrubentyp zeigen sich Siedlungen der Gruppe von Kostolac mit mehreren Wohnhorizonten mit Bauten über der Erde in denen sich die Bewohner länger aufhalten. So wurde auch die Siedlung in Gomolava im Stil von Kostolac und mit zwei Wohnniveaus gebildet. Seine weitere Entwicklung ist gekennzeichnet durch stufenweisen Übergang auf eine neue Art der Verzierung, auf neue Formen in der Keramik, was in Gomolava zuerst durch Erscheinen von Keramik mit Furchenstich-Ornamentik im Vučedoler Ornamental Schema, vermerkt ist und später durch Erscheinen eines typischen Vučedoler Stiles in Rillentechnik.

Die Siedlung Šančina in Belegiš, deren Material leider noch nicht publiziert ist, hat keine so komplette Stratigraphie wie Gomolava, Sarvaš oder Vučedol, aber sie ist bedeutend mehr nach den typologischen Charakteristiken des vorgefundenen Materials.²⁶ An dieser Fundstelle wurde eine Schicht mit Tizapolgar-Material entdeckt (Gruben im ursprünglicher Humus), zwei Wohnhorizonte aus Vučedol Material, ein Horizont der Vatiner Gruppe, eine Schicht mit Keramik der älteren Eisenzeit (Basarabi Horizont) und die vorrömische Latenschicht.²⁷ Für uns ist an dieser Stelle eine sterile Schicht zwischen der Tizapolgar Siedlung und das Vučedoler Horizontes von Bedeutung und die Tatsache, dass dem Vučedoler Horizont zwei in vertikaler Stratigraphie abgesonderte Siedlungen mit Material, welches auch seine stilistischen Unterschiede hat, angehören. Die sterile Schicht, gebildet auf der mit den Tizapolgar Gruben, entspricht dem kurzdauernden Einbruch von Bodrog-Kerestur in die südlichen Gebiete und der Zeit der Gruppe von Baden und Kostolac.

Zwei Vučedoler Wohnniveaus sind folgendermassen charakterisiert: in der älteren Schicht die Keramik vorwiegend mit Verzierungen

²⁶ Die Ausgrabungen führten auf dieser Fundstelle in 1961 und 1962. Jahre aus. Material ist publiziert nur in Rahmen einem kurzen Bericht (vergleiche: N. Tasić, *Arheološki pregled* 3, 1961, 34—38).

²⁷ Die Stratigraphie Šančina hat V. Trbuhović ungenau in seinem Dissertation interpretiert (Vergleich: *Problemi i datovanja bronzanog doba u Srbiji*, Beograd, 1968, 95). Er behauptet, dass vatinische Keramik zwischen älterer und jüngerer Vučedoler Horizont erscheint, was der Situation auf dem nordischen Teil des Plateau befindet sich pünktlich über einem Grund des Hauses aus jüngere Vučedoler Gruppe. Einige Vermischung der Material ist als Resultat der Nivellierung des Terrains für das Aufbauen des vatinschen Hauses gekommen. In stratigraphischer Analyse V. Trbuhović erwähnt nicht die Schicht mit dem Material der älteren eisernen Zeit, das auf der Fundstelle evident ist.

in der Furchenstichtechnik, im oberen Nievau Erscheinen der Keramik mit Rillenstich Ornamenten. Man kann hier zweifellos mit einer internen Evolution der Vučedoler Gruppe rechnen, die sich in ihrer Anfangsphase sehr stark die Vorbilder aus Kostolac annlehnt.

Bedeutende Angaben zur Lösung der Auftretens und der Entwicklung der Gruppen von Baden, Kostolac und Vučedol, als Etappen einer kontinuierlichen Evolution, bietet auch die Siedlung in Dobanovci.²⁸ Obwohl an dieser Fundstelle, an der mehrmals Ausgrabungen stattgefunden haben (1954, 1955, 1960, 1964, 1968, 1969) keine vertikale Stratigraphie besteht die Tatsache dass auf einem begrenzten Raum sich im horizontaler Zergliederung Gruben der Guppen von Baden, Kostolac und Vučedol zeigen, bietet Möglichkeit deren gegenseitige hronologische und genetische Beziehungen zu bestimmen. Bei Ausgrabungen im Jahre 1969 wurde in Dobanovci ein System von Gruben entdeckt von welchen eine Wohngrube zur Badener Gruppe gehörte, eine Grube gehörte zur Gruppe von Kostolac und nicht weit entfernt wurde eine Grube mit Vučedoler Frühkeramik entdeckt. Nach der geprüften Oberfläche und den tipologischen Charakteristiken des gefundenen Materials, dauerte das Ansiedeln in Dobanovci eine längere Zeitspanne welche die Zeit der Gruppen von Baden, Kostolac und Vučedol umfasst. Besonders charakteristisch ist die Keramik der jüngsten Gruppe, die, obwohl in kleiner Anzahl entdeckt, Merkmale der Frühphase dieser Kultur trägt. Ein Becher in Vučedoler Form mit zylinderförmigen Fuss, ist mit für Kostolac typischer Ornamentik im Furchenstichtechnik verziert. Andererseits wurde in einer Grube, zwei Meter weiter von dieser, unter der Schicht mit Anwurf eine flache Schüssel gefunden, die in der Vučedoler Gruppe öfters vorkommen (verziert am Rand mit einem horizontalen Band mit Netzmotiven) zusammen mit einem Gefäss verziert in reiner Technik von Kostolac. An diesem Ort stellt sich die Frage der Zugehörigkeit dieser geschlossenen Ganzheit, Vermutlich sind wir hier an der Grenze, wo ein Stil in den anderen übergeht und der parallelen Existenz des Stiles von Kostolac und des Früh—Vučedoler Stils, was ausser der hronologischen auch seine genetische Bedeutung hat.

Ausser den Fundstellen im jugoslawischen Donaugebiet bieten bedeutende Angaben für die Feststellung der Lage der Gruppen von Baden, Kostolac und Vučedol in der äneolitischen Entwicklung dieser Gebiete, die Ansiedlungen südlich der Save und der Donau. Die stratigraphischen Angaben auf diesen Fundstellen sind umso bedeutender weil es sich um Randgebiete handelt, in denen die Gruppen von Baden, Kostolac und Vučedol in Berührung kamen mit nachbarlichen Kulturgruppen und mit dem Kulturkomplex, der in der vorhergehenden Periode eine vollkommen unabhängige Entwicklung hatte. Hier kechnet man in erster Linie mit den Fundstellen Bubanj bei Niš, Hisar bei Suva Reka

²⁸ Besonder sind bedeutende die Ergebnisse aus der letzten Ausgrabung in Dobanovci in 1969 Jahre, wann zum ersten Mahl das Material aus Vučedoler und Kostolacer Gruppe entdeckt ist (Material in Stadtmuseum, Beograd).

und der Höhle von Zlot bei Bor.²⁹ Für alle drei Fundstellen ist es charakteristisch, dass sich in den älteren Schichten welche der Badener Entwicklung im Donaugebiet entsprechen würden, Material der Gruppe Bubanj—Hum zeigt, bzw. Salcute in breiterem Sinne.

In Bubanj soll sich wie M. Garašanin gezeigt hat,³⁰ das Material der Schicht mit frühem Material aus Bubanj. Ein etwas komplizierteres stratigraphisches Bild bietet die Höhle von Zlot. An dieser Fundstelle ist die Keramik aus Kostolac gemeinsam mit spätem Cotofeni Material, über der ältesten Ansiedlung die der Guppe Salcuta—Gumelnita angehört (grafitierte Keramik, Henkel mit eingedrücktem Unterteil und andere).³¹

Die Stratigraphie von Hisar bei Suva Reka, muss, wenigstens wenn es sich um die jüngsten Schichten handelt, mit Reserve angenommen werden.³² Vor allem des Umstandes wegen, dass das Material nur teilweise publiziert wurde (nach freier Auswahl) und dass seine zeitliche und kulturelle Zugehörigkeit nicht immer stimmt. Der Horizont von Baden—Kostolac, was, wie es uns scheint, an dieser Fundstelle gewise ist, zeigt sich, wie es der Fall auch bei anderen Fundstellen ist, über der Schicht mit Salcuta Keramik. (Hisar Ia).³³

Aus der kurz zusammengefassten Analyse der Stratigraphie der Fundstellen südlich der Save und der Donau kann man schliessen, dass sich die Gruppen von Baden, Kostolac und Vučedol niemals gemeinsam in vertikaler Stratigraphie zeigen, so wie es mit den Fundstellen in Syrmien und Slawonien der Fall ist. Dieser Umstand kann einzig durch die Tatsache erklärt werden, dass das Gebiet des Zentralbalkans Gebiete von sekundärer Ausbreitung der Gruppen von Kostolac—Vučedol darstellt und in kleinerem Masse der Badener Gruppe. In diesen Gebieten kann die genetische Entwicklung auf der Linie Baden—Kostolac—Vučedol nicht verfolgt werden, jedoch andererseits, ist an den Fundstellen die Berührung von zwei lange isolierte gewesenen Kulturgebieten augenscheinlich sehr bedeutend. Mitteleuropäischer Kulturkreis mit dem Balkankulturkreis und durch ihn mit dem Mediterankulturkreis.

Alle erwähnten mehrschichtigen Fundstellen aus dem jugoslawischen Donaugebiet, Südserbien und Metohien sind als Bestätigung der stratigraphischen Beziehung der Gruppen Baden, Kostolac und Vučedol angeführt. Neben ihnen bestehen ausserhalb dieser Gebiete ähnliche

²⁹ In der Schicht auf Bubanj kam in Berührung die importierte »Badener — Kostolacer« und Bubanj Gruppe, wie das Fall auch an Hisar ist. In der Höhle von Zlot ist etwas zusammengesetztere Situation: über der Schicht mit Salcuta-Gumelnita Material befindet sich die Schicht mit Kostolacer und Cotofeni Keramik (Vergleich: M. Garašanin, *Germania* 35, 1957, 198.; J. Todorović, *Arch. Jugoslavica* IV, 1963, 25 und N. Tasić, *Zlotska pećina, Bor* 196, 5).

³⁰ M. Garašanin, *Rezultati ispitivanja i problematika bronzanog doba u Podunavlju*, ARR I, 1959, 189 I. II, 2—3.

³¹ N. Tasić, *Arheološki pregled* 6, 1944, 19, T. IV — VI, *Zlotska pećina, Bor*, 1968, 5.

³² Die Schicht Hisar IIb nach J. Todorović gehört der früh-bronzenen Zeit, dem Typ Kritzana (Vergleich: J. Todorović, *Arch. Jugoslavica* IV 1963, 28 ff. T. VI).

³³ *Ibid.*, 26 T. I—II.

Ansiedlungen deren Stratigraphie bestimmte Möglichkeiten bieten würde im Sinne einer Feststellung genauer hronologischer Beziehungen und Möglichkeiten für eine Deutung deren engerer genetischen Verbundenheit. Hier können wir von den neuen Ansiedlungen jedenfalls auch die Fundstellen in der Slovakei anführen, in erster Linie Iza bei Komara.³⁴ An dieser Fundstelle wurden in vertikaler Stratigraphie äneolitische Gruppen entdeckt und zwar Boleraz, Gruppen von Baden und Kostolac die uns an dieser Stelle interessieren. Ausser der bereits bekannten Nitransky Hradok Siedlung,³⁵ ist dies die zweite Ansiedlung, deren Stratigraphie gute Angaben bietet und bestätigt, dass die Stratigraphie an den Fundstellen bei uns nicht eine lokale Erscheinung ist, sondern eine Charakteristik des ganzen Kulturkomplex von Baden, Kostolac und Vučedol.

Die Stratigraphie der mehrschichtigen äneolitischen Fundstellen im jugoslawischen Donauraum ist, ausser der bereit oben citirten territorialen Übereinstimmung, noch eine Bestätigung der Deutung, dass diese drei Kulturen eine kontinuierliche Evolution auf breitem geographischem Gebiet bilden. Die Evolution war allmählich wie es z.B. das Material aus Dobanovci oder Belegis zeigt, besonders wenn es sich um den Übergang des Stiles in den von Vučedol handelt. Die Technik der Ornamentik bleibt, oder sie wird bei neuen Formen angewandt, die Charakteristiken des neuen Stills sind, wie es der Fall auch bei ornamentalen Kompositionen ist. Als Bestätigung dieser Deutung wird auch der Umstand angegeben, dass sich fast regelmässig in den Siedlungen der Gruppe von Kostolac in Syrmien und Slawonien in der nächsten Phase die Vučedoler Guppe entwickelt, und zwar zuerst die ältere Phase mit Furchenstich Motiven.

c. Elemente der Kontinuität in der Keramik

Ausser geographischen und stratigraphischen Angaben bei der Deutung der genetischen Entwicklung der Gruppe Baden, Kostolac und Vučedol hat eine besondere Bedeutung die Keramik, an der die sehr subtilen Veränderungen in der Evolution eines Stiles am besten illustriert sind. Hier kann mit drei Grudelementen gerechnet werden: Keramische Formen, Ornamentale Komposition und Technik der Verzierung. Aus deren vergleichenden Analose ist ersichtlich in welchem Ausmasse die ältere auf das Bilden der jüngeren Kultur eingewirkt hat.

Bei der keramischen Formen, als führende Formen in allen drei Kulturen, können angeführt werden: Schüsseln mit leicht-bikonischen Profil, Schalen mit Henkel in Bandform, Fischbutten und einige Formen, charakteristisch für gröbere Gefässe. Die Schüsseln der Badener Gruppe

³⁴ V. Nemejcova Pavukova, Archeologische Siedlung und stratigraphie in Iža, Slovenska archeologia XVII — 2, 1968, 419, Abb. 42.

³⁵ A. Točik, K otazke mladeho eneolitu na juhozapadnem Slovensku, SZ AUSAV 11, 1963, 12 u.A.; Nemejcova-Pavukova, Sidlisko bolezaskeho typu v Nitranskom Hradku, Slov. archeologia XII — 1, 1964, T. VI II.

unterscheiden sich wenig von denen aus der Gruppe von Kostolac und Vučedol. Hauptsächlich sind es Schüsseln mit hohem Hals mit kurzer Rundung auf der sich das Ornament entwickelt. Führende Formen von Schüsseln in der Gruppe von Kostolac zeigen sich in zwei Varianten: als Schüsseln in ähnlicher Form wie die aus der Gruppe von Baden und Kalotenschüsseln mit schwachem Übergang in den untern Konus. Die Gruppe von Vučedol behält diese Formen, und zwar gibt sie ihnen eine mehr ausgedrückte Bikonität, so dass diese allmählich in die klassische Form der C Vučedol terrine evolvieren. Auf diese Weise können wir die Entwicklungslinie der am meisten vorkommenden Gefäßform im Äneolitikum des jugoslawischen Donaugebietes verfolgen, uzw. der bikonischen Schüsseln die sich von den bekannten Badener leicht-bikonischen Schüsseln bis zur Vučedoler Terrine entwickeln (Abb. 1a, b, c).

Eine andere Form die für den Baden, Kostolac und Vučedol Komplex charakteristisch ist, bilden die Schalen mit Henkeln der vom Rand beginnt. In der Badener Gruppe charakterisiert diese Form die sehr oft vorkommende Schale mit Zwiebelmuster—Recipient. Sie wird mit Recht als Grundcharakteristik des Badener Stils betrachtet, und verschwindet mit dieser Gruppe aus unseren Gegenden. In der Gruppe von Kostolac kommen Schalen mit zylindrischen Recipienten vor und breitem bandförmigen Henkel, der manchmal den Schalenrand um einige Höhen der Schale selbst überragt. Als eine besondere Variante der Gruppe von Kostolac zeigen sich Schalen mit komischem Recipient und spitzförmigem Boden. Beide Arten dieser Schalen zeigen sich als Evolution der Badener Form, deren Dekadenz man schon gegen Ende der Badener Gruppe spürt. Die Vučedol Schalen bedeuten ein Nachlassen in der Entwicklung dieser Keramischen Form und eine Rückkehr zu Form der Badener Schalen, jedoch ohne Rillen und zwiebelartige Recipient. Der Recipient bei diesen Schalen ist fast halbkugelförmig und der bandförmige Henkel ragt über den Rand benahe nicht hinaus. Nach ihrer Form erinnern diese Schalen an die Formen aus der frühen Bronzezeit, welche in der Gruppe von Vinkovci oder in den ungarischen Gruppen aus der frühen Bronzezeit vorkommen (Nagyrev, Kizsapostag u.w.).⁶

Die spezifische Form den Gefasses mit elipsoiden horizontalen Durchschnitt (Fischbutte) ist noch ein Element der kontinuierlichen ruhigen Entwicklung der Gruppen von Baden, Kostolac und Vučedol (Abb. 2a, b, c). Sie erscheint zuerst in der Badener Gruppe als ein Spezifikum auf den Fundstellen der entwickelten Phase dieser Gruppe (Peceler in Ungarn). Ausser der Form charakterisiert das Gefäß Ornament in Form einer vertikalen oder schrägen Kanelure, was übrigens das Grundmerkmal der Badener Keramik ist. In der Kultur von Kostolac erleidet diese Form in gewissem Masse Änderungen, die nicht so sehr typologischer Natur sind, als dass sie bedeuten, dass man die Ornamentik für eine gewisse Zeit vollkommen aufgegeben hat. In der Gruppe von Vučedol begegnet man der Form »Fischbutte« viel seltener.

⁶ S. Dimitrijević, Arheološka iskopavanja na području vinkovačkog muzeja (Sonderdruck aus »20 godina muzeja Vinkovci«), 29 u.A. J. 11. sl. 3; R. Shreiber, Korabronzkori Budafokon, Budapest regisege XX, 1963, sl. 4/3—4.

Charakteristisch ist ein Fund aus dem Tumulus in Batajnica, wo die Fischbutte von ausserordentlicher grosser Dimension als Urne gebraucht wurde.³⁷ Die Veränderungen an ihr zeigen sich in der Form (Hals besonders hoch, Henken bedeutend breiter) und in der Erscheinung der typisch Vučedoler Ornamentik (Dreiecke in Rillentechnik- »Mystische Augen«). Die Evolution dieser Form ist augenscheinlich der allgemeinen Evolution des Stils unterstellt, was sich besonders klar in den Ornament Techniken und Motiven ausdrückt.

In der Keramographie der Gruppen Baden, Kostolac und Vučedol besteht noch eine ganze Reihe Formen die beibehalten oder mit kleinen Änderungen von einer in die andere Gruppe übernommen werden. Dies betrifft besonders die Massiven groben Gefässe die der Evolution nicht in dem Masse, wie z.B. die feine Keramik, unterlegen sind. Wir haben an dieser Stelle nur drei, nach unserer Meinung führende Formen, erwähnt, die nur für die Entwicklungslinie Baden, Kostolac, Vučedol charakteristisch sind. In anderen äneolitischen Kulturen fehlen diese Formen vollkommen, oder sie stellen eine Erscheinung dar, die keine Merkmale des Stilsträger hat.

Das Problem der kontinuierlichen Entwicklung im Gebiete der Ornamentik kann man noch aus zwei Aspekte betrachten: Verzierungstechnik und Ornamentale Komposition. Bei der ersten Kategorie ist bedeutend, dass in der Badener Gruppe Einschnitte und punktierte Einstiche überwiegen, in der Gruppe von Kostolac die Furchenstichtechnik und »Stempeltechnik« und in der Vučedoler Gruppe ist die Rillenkeramik Träger des Stils. Der erste Eindruck ist, dass sie sich um vollkommen verschiedene Techniken handelt, die sich unabhängig eine von der anderen formiert haben. Jedoch bei einer genaueren Analyse des Materials sieht man, dass in dieser ganzen Entwicklung ein Element besteht, dem diese Techniken untergestellt sind. Das ist die Inkrustation, die besondere die Keramik von Kostolac und Vučedol charakterisiert. Sie zeigt sich zuerst in der Badener Gruppe, wo das »punktierte« Ornament mit einer Auflage weisser Farbe aufgefüllt wird, und dann übernimmt sie die Gruppe von Kostolac in der die Furchenstichtechnik der Inkrustation untergeordnet ist (scharfe Vertiefungen halten die weisse Füllung länger). Zuletzt in der Vučedoler Gruppe technisch ein hohes Niveau von Gefässverzierung mit weisser Inkrustation wird erreicht. Die grobe Ornamentik auf der Vučedoler Keramik z.B. (die Phase von Mitrovica) wirkt nur so, weil mit der Zeit die weisse Masse aus den gerilten und geschnitten flächen herausgefallen ist. In Wirklichkeit, wenn diese Oberfläche mit weissem Auftrag geföhlt werden, wirken sie sehr effektiv durch schwarz-weissen Kontrast.

Keramik mit eisser Inkrustation ist ein Erzeugniss des Stils von Baden, Kostolac und Vučedol in dem diese Verzierungstechnik eine stufenweise Evolution erlebt. Sie entwickelt sich von bescheidenen

³⁷ N. Tasić, Praistorijska sekcija I, Ohrid 1960, 113; Der selbe, Neki problemi porekla i razvoja vučedolskog stila u Jugoslaviji, Simpozium über neolit und Äneolit der Slavonija, Vukovar, 1969, 108 u.A., Abb. 4.

kreisförmig inkrustierten Flächen auf Badener Gefäßen, über die etwas reichere Keramik von Kostolac, zur Baroken Ornamentik auf den Gefäßen von Vučedol (T. 1).

Diese Art von Verzierung ist den übrigen äneolitischen Kulturguppen des jugoslawischen Donaugebiets und am Balkan vollkamen (Tizapolgar, Bodrogkerezstur, Salcuta, Gumelnita, Bubanj—Hum Gruppe).

In den Motiven der Keramik von Baden, Kostolac und Vučedol ist noch stärker ihre genetische Verbundenheit hervorgehoben. Gewisse Motive werden mit kleinen Korrekturen direkt aus einer in die andere Gruppe übertragen, was besonders bei der Vučedol Gruppe bemerkbar ist. Das Verzieren der Badener Schüsseln mit eingeschnittenen Linien und punktierten Stichen beeinflusste zweifellos die Formierung der Motive an der Schüsseln von Kostolac, wo Flächen in Furchenstück mit punktierten Stichen abwechseln³⁸ Oder z.B. das Vorkommen hängender Dreiecke in der Gruppe von Kostolac hat seine Vorbilder in der Dreiecken der Badener Keramik, nur sind sie in einer anderen Technik ausgeführt (in der Badener Gruppe ist das Einritzen und in der von Kostolac die Parallelen Einschnitte in der Furchenstichttechnik).³⁹

Die genetische Bindung zwischen der Keramik von Kostolac und Vučedol ist bei Betrachtung ihrer Ornamentalen Motiven noch evidenter. Im stufenweisen Übergang von einem zum anderen Stil ist es oft schwer zu bestimmen, zu welchem Stil ein Motiv gehört: ob es sich um ein Produkt der Vučedoler Gruppe handelt oder ob es ein von der Kostolacer Gruppe übernommenes Motiv ist. Nehmen wir zum Beispiel ein sehr charakteristisches und verbreitetes Motiv: horizontales Band am Gefäßrand zusammengestellt aus rechteckigen Flächen in verschiedenen Kombinationen (schräge Einschnitte und punktierte Felder vertikale und horizontale Reisen u.A.). In der Gruppe von Vučedol zeigt sich dieses Motiv in der gleichen Kombinationen wie in der von Kostolac. Der unterschied ist nur, dass in der Gruppe von Kostolac dieses Band mit einer Linie in Furchenstichttechnik eingefasst ist und in der Vučedoler ist das Band von beiden Seiten eingefasst.⁴⁰ Das andere Beispiel betrifft das Ornament welches sich unmittelbar unter dem Rand scharf-bikonischer Schüsseln befinden. In der Gruppe von Kostolac ist es gewöhnlich ein Kranz von kurzen Einschnitten (wird auch später behalten), und in der Vučedol Gruppe ist es meistens eine gebrochene Linie.⁴¹

³⁸ A. Benac, Pivnica kod Odžaka i neki problemi kostolačke kulture, Glasnik Zemaljskog muzeja, HVII, 27 1962, T. IV; N. Tasić Pozno eneolitski, bronzanodobni i sloj starijeg gvozdenog doba na Gomolavi, Rad vojvođanskih muzeja 14, 1965, ABB. 6. T. IV, 1, 2, 9.

³⁹ N. Tasić, Rad vojvođanskih muzeja 14, 1965, Abb. 7.

⁴⁰ Ibid. Abb. 6 (Kostolacer) oder Abb. 7 und T. VII, 2 (Vučedoler Keramik).

⁴¹ A. Benac, Glasnik Zemaljskog muzeja HVII, 1962, T. IH (für Kostolacer); S. Dimitrijević, Opuscula archeologica I, 1956, (für Vučedoler Keramik).

Ausser diesen Motiven könnten wir auch noch eine ganze Reihe anderer anführen (wie z.B. Verzierung der breiten bandförmigen Henkel auf den Terrinen von Vučedol, welche von ähnlichen Verzierungen an den Schüsseln von Kostolac usw. abstammt). Wir sind jedoch der Ansicht, dass in einem bestimmten Kontext der Analysen der materiellen Kultur der Gruppe Baden, Kostolac und Vučedol die angeführten Elemente klar zeigen, dass der Übergang von einer in die andere Gruppe charakteristisch ist für den Übergang eines Stils in den anderen, ohne irgendwelche grossere ethnische Veränderungen, für welche sich einzelne Fachleute einsetzen.



Aus der Gegenüberstellung der Stratigraphie der Fundorte, der geographischen Verbreitung einzelner Gruppen und deren Stilcharakteristiken geht hervor, dass die Badener, Kostolac und Vučedol Gruppe einen einheitlichen Komplex der Kulturen im Raume von der Slowakei bis Mazedonien und von den Karpathen bis zu den Alpen bilden. Auf diesem Territorium entwickeln sich stilistische Veränderungen allmählich im Rahmen einer breiteren palaoethnischen Kernes. Die Grundveränderungen können verursacht werden a) durch innere Gründe (Änderungen der Wirtschaftsstruktur u.A.) und b) durch seitliche Einflüsse, direkte oder indirekte Einwirkung anderer kulturellen Gebiete und anderer kulturellen Gruppen. Es scheint, dass an der Veränderung des Stils der Badener Gruppe von ausschlaggebendem Einfluss waren: einerseits die Erscheinung neuer wirtschaftlicher Tätigkeiten bzw. der Übergang von der Sammel-nomadischen zur Agraransässigen Wirtschaft und dann auch eine gewisse Renaissance der autohtonen Basis, auf welche die Badener, für unsere Gebiete Invasion-Kulturgruppe, gekommen ist.⁴²

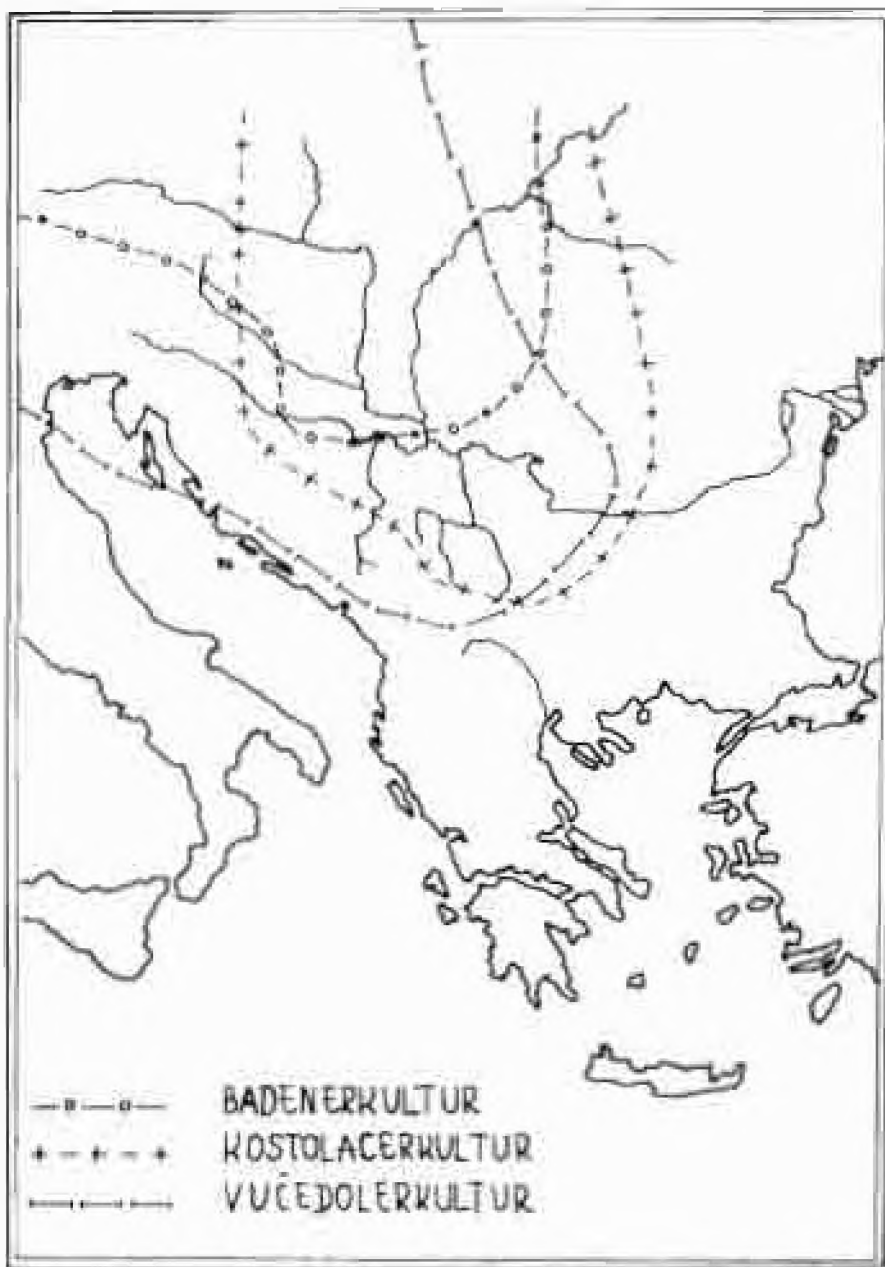
Die erste Kategorie manifestiert sich im Verlassen des Nomadenlebens. Vom vorläufigen Verweilen in Wohngruben einer Ansiedlung (Badener Gruppe charakterisieren im Donaugebiete kurzdauernde Wohngruben-Ansiedlungen, als einzige Art von Wohnarchitektur), geht man auf das Bauen dauernder Ansiedlungen über mit Gebäuden über der Erde. In der Gruppe von Kostolac wird der Wohngruben-Typ fast ganz aufgegeben. Man wohnt weiter in Gebäuden über der Erde mit Boden und Feuerstellen. Erneuerung einzelner Gebäude und Erscheinung in vertikaler Stratigraphie von mehreren Wohnhorizonten in einer Ansiedlung, zeigen, dass sich eine Gruppe Menschen, gebunden an neue Wirtschaftstätigkeiten, länger an einer Stelle ansiedelt.

Ausser der Wohnarchitektur kommt es auch zu Veränderungen in der allgemeinen Urbanisierung und Topographie der Ansiedlungen. Die

⁴² Über der invazionen Bewegung Badener Gruppe, mit entstehender Diskussion über der Abstammung dieser Gruppe vergleiche: N. Tasic, Badenski i vučedolski kulturni kompleks u Jugoslaviji, 1967, 23 u A.

Badener Ansiedlungen, welche von der Viehzucht abhängen werden in ebenen Gebieten gebaut und entwickeln sich horizontal (Dobanovci, Perlez, Pančevo, Neuzina usw. wie auch andere Ansiedlungen in der Pannonischen Tiefebene), während die Ansiedlungen von Kostolac enger lociert sind mit der Möglichkeit ihre Entwicklung vertikal in der Kulturschicht verfolgen zu können (Gomolava, Vučedol, Sarvaš). In der Gruppe von Kostolac südlich von der Save und der Donau zeigt sich ein neuer Typ Ansiedlung, der mit den älteren Badener Ansiedlungen nichts gemein hat. Das sind Ansiedlungen auf Brachfeldern oder Bergabhängen (Čot bei Rača von Kragujevac und zwei Brachfeldersiedlung in der Umgebung von Majdanpek — Strmac bei Klokočevac und »Gradina« bei Crnajka- Ostserbien). Dieser neue Typ von Ansiedlung könnte sich zeigen als Folge entweder eines stärkere Aufschwunges der primären Metallurgie und des Bergwerkbaues, oder als Folge der Rückzugs der Träger des Stils von Kostolac vor der Erscheinung neuer früh-bronzezeit Gruppen. Eine Ähnliche Erscheinung charakterisiert auch einige Fundstellen in Rumänien, des Typs von Kostolac, welche fälschlich und die Cotofeni Gruppe gebunden wird werden.⁴³

⁴³ I. Crisan, Săpături și Sondaje în Valea Mijlocie a Muresului, Acta a Muzei Napocensis II, 1965, 42 fig. 3.



Karte 1. Annähernde südliche Grenze Badener, Kostolac- und Vučedol-Gräpfe



Bil. 1 a-c. Die Entwicklung der hohleichen Schüssel: a. Reifeform; b. Übergang; und c. Vieredelform.



Bd. 1 a—s Badener (a) und Kostolac Form Fischblase



Табла 3. Део гробне Одроманског Војводства, Керачић код Београда.

DRAGOLJUB DRAGOJLOVIĆ

Institute for Balkan studies Serbian
Academy of Sciences and Arts — Beograd

BOGOMIL POLITICAL ROLL AMONG THE BALKAN NATIONS

Research work on the Bogomil political roll through Middle Ages is very difficult and complex. First of all methodologically, because elaboration of such a problem overlaps the economics, sociology, law, philosophy and theology of the Middle Ages and is based upon a small number of exclusive and interrogatory sources, and secondly, in principle, because our conclusive results obtained from all these inadequate and, for science, uncertain and problematical sources are determined by our final designation.

Occurrence of heresy on Balcans can be observed from a historical, economic or religious aspect. Nowadays it is very difficult to determine the individual significance of each factor in a particular historic age, as well as their interdependence and dependence on other internal and external factors. But it is certain that Bogomilism appears at critical historical moments, having the form of the political and the religious movement for liberation from the foreign supremacy during the loss of independence of the State, or being a popular movement, when the individual's or the State's independence is either internally or externally jeopardised. Underlining the religious aspect of the Bogomil movement is a common phenomenon in our science as well as world science and that leads us to unilateral and uncomplete solutions. However, in spite of Bogomilism's doubtlessly being a Cristian sect, in its appearance and its historical roll it is much more important as a political and social movement.

The formal Church often neglected man as a social being and social problems were handed only by destiny. Bogomils, on the contrary, did not pass by these problems indifferently, although the centre of their sotyrology was in heaven. In such an outstand, it certainly is not difficult to discover class and social background, because resistance to exploitation, apathetically ignored by the formal Church hierarchy, doubtlessly had its social and political dimension.¹

Bogomil literature clearly shows that they had almost no interest in usual theological speculation which was in the Church normally fol-

¹ From Acta Archelai, cf. Mig. P.G. X, 1453, we see that Mani renoucing Old Testament from economic rather than telogical motives.

lowed by bloody and longlasting social crises. With the exception of apocryphs and those scripts, which were adopted by both, Eastern Church and Western Church, Bogomil literature is summarized on a few tracts with a rather more political than religious content. While underlining theological fallacies in Bogomil teachings, their opponents, most of the time, had in mind subjugating and conquering the South Slavs. Therefore, it is not just a matter of chance that the charges against Bogomils appeared at times of liberation from foreign political and religious dependence, or when passive resistance grew into revolts against the foreign conquerors.

I

Bogomils earliest appearance was noted in Bulgaria together with Christianization and Feudalization, which on one hand accelerated the ruin of the agricultural communes, and on the other hand, strengthened class differentiation and the growth of the influence of the military nobility and the high priests. The pressure that privileged classes asserted upon peasantry who were, with the ruin of the agricultural communes, losing their economic and political liberties, increased simultaneously with the development of feudalism.² It is quite a well known fact in science that the settlement of the Slavs in the Balkans and the way of life of the peasantry brought about a significant economic and social regeneration of Byzantium.

The peasantry's social status was regulated and protected by the Farmer's Law.³ According to this law, they were free and independent landowners and masters of their moveable and real property in their agricultural communes. They were not subject to anyone, nor was their freedom of movement limited.

But the foundation of independent Bulgaria, followed by long-lasting and tedious wars, strengthened the power of the central government and the military nobility and diminished the power of the gentile nobility, who had been more and more growing into a straightforward opposition against the Tsar and the new feudal nobility. Simultaneously, the peasantry's political status deteriorated. The peasants, exposed to exploitation of feudal landlords, were losing their economic freedom, and as a consequence, falling into mysticism and pessimism, Christianity was not at all helpful; in fact, the Church was given the most ungrateful task of strengthening feudalism in the country. A general discontent with feudalism, helped by various ideas, different from those

² D. Angelov, *Bogomilstvo v Balgarija*, Sofija 1947, 139, considers Bogomilism to be a resistance of the old gentile society to feudalism; S. Runciman, *The Medieval Manichee*, Cambridge 1960, 68, considers Bogomilism to be Slavic reaction against Bulgarian and Byzantine nobility. Cf. *Istorija naroda Jugoslavije I*, 272.

³ W. Ashburner, *The Farmer's Law*, *Journal of Hellenic Studies* XXX (1910) 96—98; G. Ostrogorski, *Istorija Vizantije*, Beograd 1959, 148—150, Serbian version of the text published by Đorđe Sp. Radojičić, *Srpski rukopis Zemljoradničkog zakona*, *Zbornik radova Viz. inst.* 3 (1955), 15—26.

of the Christian Orthodox, enabled birth of Bogomilism, at first only in Macedonia, and later in other districts of Bulgaria, in which the peasants' mysticism and pessimism found ideological substance. Predominance of either social or ideological factors in Bogomil ideology manifested itself in the existence of several trends and directions of the heresy, with a strong or less strong dualistic orientation.⁴

Except The Letter of Patriarch Theophilact, only Kozma Presviter's Sermon against the Heretics has been used for studies on the Bogomil movement and its political role of the tenth century in Macedonia and Bulgaria. Kozma's Sermon was written soon after the fall of the first Bulgarian Empire when the grounds were ready for the unsatisfied and the oppressed, especially those of the frontier districts of the former Bulgarian Empire, to spread religious and social protest.⁵

In historical science Kozma's Sermon is at times overestimated and at other times utterly ignored. To some scientists it is a first class historical source and to others a simple political pamphlet, actually a translated and adopted former Byzantine source.⁶ It is clear that both opinions are hypothetical and apriori. And when the hypotheses are so defined beforehand, we know that all means and treatments that have helped us to obtain them can not be in accordance with the principles of critical historiography. We have a great number of scientists who are ready to interpret historical sources freely, in order to adopt them to their own concept of the Bogomil problem. The idea is to build up audacious combinations and introduce them as facts, whose effects as evidence is matched in power and greatness only by the ingenuity of the conception. All this indicates, as we have already pointed out, the interdependence of methodological and principal questions in studies resembling this one.

One cannot deny the originality most of Kozma's Sermon, although the value of the whole as a historical source is not comparable, because of its prejudiced and malicious outstand towards Bogomils.⁷ One can easily spot the inconsistencies. Kozma, on one hand, acknowledges the Bogomils eagerness to be greater than that of the orthodox, but on the other hand, he calls them parasites who eat other men's property and charges them for preaching social anarchy and for denouncing as of from God the instituted Tsar's and masters' power.⁸ He

⁴ G. Schmidt, *Histoire et doctrine de la secte des Cathares ou Albigeois* Paris 1849, I, 71; II, 271; Cf. J. Ivanov, *Bogomilski knigi i legendi*, Sofija 1925, 361—364; D. Obolensky, *The Bogomils. A study in Balkan Neo-Manichaeism* Cambridge 1948, 62—65; 111—167; I. Klinčarov, *Pop Bogomil i negovoto vreme*, Sofija 1927, 108—115.

⁵ A. Gilferding, *Pisma o istoriji Srba i Bugara*, Beograd 1860, 73, names them »liberators« and thinks that they were in the pith of Samuel's state.

⁶ A. Solovjev, *Svedočanstva pravoslavnih izvora o bogumilstvu na Balkanu*, *Godišnjak Ist. društ. BiH V* (1953), 6—7; Cf. and D. Obolensky, *The Bogomils*, Appendix I, 268—270.

⁷ N. P. Blagoev, *Besedata na Prezviter Kozma protiv bogomilita*, Sofija 1923, 36 et passim; V. Glušac, *Problem bogumilstva*, *Godišnjak V* (1953), 122.

⁸ M. G. Popruženko, *Kozma Presviter bolgarski pisatelj X vjeka*, *Blgarski starini knigi XII* (1936), 35.

blames them for not going to Church but fails to indicate the peasantry's reluctance toward the church as the institution which has, by forming Church estates, transformed the peasantry from free owners into dependent serfs. He becomes agitated because many citizens believe that Bogomils perish in prisons and chains become of because they fight for their rights, but very carefully avoids indicating where Bogomils are imprisoned and for what kind of rights they fight.⁹

In Kozma's Sermon political polemics and theological polemics are so much interlaced and interdependent that it is impossible to differentiate the former from the latter. It is certain that Kozma would not implicate political problems in a purely theological debate if he had not seen Bogomilism not only as a religious movement but also as a political movement readily accepted, though for different reasons, both by serfs and gentile nobility. With its religious dualism and early Christian pluralistic organisational structure, which fitted outstandingly well into Slavic gentile and social structure, Bogomilism serves both, peasantry and gentile nobility. In theological dualism Bogomils look for a political balance between centralized rule and gentile self-governing and democracy, and in the pluralistic organisational structure of the Church commune for protection of the village borough and the commune's village land which has, by feudal laws become the ruler's property. This clearly indicates dialectic relation between Bogomil theological and political ideology which, in some of its aspects, represents nothing but a growth of social desires, among the gentile nobility and the peasantry, for the return to previous social structure, which had been condemned to death by the natural course of history.

Although their ideology was regressive, we must have a broad understanding of their movement and observe it as a branch and as a the activities of St. Clement. One can note a great analogy between St. Clement in Macedonia. We know very little, or at least we do not pay enough attention to the relation between the Bogomils movement and the activities of St. Clement. One can note a great analogy between St. Clement's teaching and the Bogomil movement.¹⁰ Both have, to a certain extent, similar outlooks and aims, because both were popular movements and Slavic movements. Bogomilism was a Slavic political movement in Macedonia and Bulgaria, founded on a religious basis, manifesting itself in the field of theology through acceptance of dualism and pluralism contrary to orthodox monism and centralism and in the field of politics, in struggle against feudalism, the avaricious Byzantine nobility and their own nobility as well.

Bogomilism developed first in Macedonia, and later spread throughout the Bulgarian Empire. From the Life of St. Clement by Theophlact of Ochrid, we learn that the heresy appeared soon after St. Clement's death.¹¹ Reinerius Sacconi also wrote that all the dualistic Churches

⁹ *Idem* 22.

¹⁰ D. Obolensky, *The Bogomils*, 154—155.

¹¹ S. Runciman, *The medieval Manichee*, 66.

originate from two basic Churches: the Bulgarian Church and the Dragovitch Church.¹² Bogomilism spread by word at mauth and by rich apocryphal literature, thus eventually assuming various heretical elements and building up one syncretistic product which never completely defined the dogmatic system. However, syncretism among the Bogomils can already be observed in the Letter of Patriarch Theophylact to the Bulgarian Tsar Peter: »unchaste Manichaeism mixed with Paulicianism«. But in opposition to the Manicheism and Paulicianism in the Bogomil movement, as we can see from Kozma's Sermon, religious and social elements predominate, and, in certain instances even took the form of rebellious and liberating elements, that emerged from the political position of the Macedonian Slavs within the frame work of the Byzantine Empire.

Continuing St. Clement's activity the Bogomils were the most logical group in Macedonia to revive a movement of the masses, a movement helped externally by the loss of freedom and the renewal of the Byzantine government and its avaricious bureaucracy and internally by the oppression of the people and by their discontent with the previous politics of Tsar Peter and his nobility. N. Blagoev well understood that Macedonia was the centre of the opposition against Tsar Peter, not only because he illegally seized power, but also because at that time the Bogomil movement in Macedonia had a rebelious and a revolutionary character.¹³

The political role of the Bogomils and the revolutionary character of their movement were full expressed in the rebellion of the Macedonian Slavs during the rule of Tsar Samuel. But the role of Bogomils during Samuel's rule is more or less ignored in historical science, partly due to the lack of evidence, and partly because of an incorrect methodological attitude which observed Bogomilism only as a religious movement, independent from historical events in Macedonia, which made it a political and social movement.

Without taking into account all problems that historical science usually consider, we must observe the Bogomil movement in Macedonia within the wider frame of mystical trends, not only as a substratum of religion, but also as a social and historic phenomenon, whose foundation and development have depended on a great number of social factors. The appearance or disappearance of these factors determined the further destiny of the Bogomil movement during the alter-

¹² D. Kniewald, *Vjerodostojnost latinskih izvora o bosanskim krstjanima*, Rad JAZIU 270 (1949), 214.

¹³ D. Angelov, *Bogomilstvo*, 139, differentiates three periods in which Bogomilism has been a revolutionary movement, first one being the resistance of the gentile nobility to feudalism, the second one has been at the beginning of XI century because of their position being worsened by the formation of pronia, and the third one at the beginning of XIII century, being the resistance to formation of the Church feudal property. About Bogomilism as a forerunner of the rising of the peasantry and the revolutionary movement wrote M. Popowitsch, *Bogomilen und Patarener, Eine Beitrag zur Geschichte des Sozialismus*, Die Neue Zeit, 24 Jahrg. I Bd. Stuttgart 1905.

native phases of its rise and fall. The Bogomil movement in Macedonia developed within the framework of a widespread movement of mysticism, which followed the ruin of gentile society's organisation in the direction of the disintegration of the agricultural commune. From mysticism and theological dualism Bogomil eschatology obtained its ideological and political meaning, thus becoming a part of the rebellious rising of the Macedonian Slavs and giving it the active support and religious legitimacy, so necessary at a time when society viewed the world largely in terms of hierarchy.

Numerous facts speak in favour of the Bogomil roll in the rising of the Macedonian Slavs. First, the Bogomils in Macedonia were, if we can say so, the only partially organized anti-Byzantine party with a definite popular and Slavic orientation. Second, in the tenth century, Bogomilism had spread most widely in the districts of the rebellion. And last, the majority of their church communes that we know of from the historical sources have been within the boundries of Samuel's Empire.¹⁴

Perhaps the Life of St. Vladimir, rejected by V. Zlatarski as a historical source reliable enough to prove that Bogomils had supporters among the members of the Royal family, should be considered: According to this Life, Samuel's nephew, Jovan Vladislav, and his wife were heretics. When Jovan Vladislav came to power, he called Princ Vladimir of Dioclea married to Saumel's daughter Kosara, and executed him by deception because Vladimir, according to biography, »destroyed the Bogomils, unorthodox Massalians, wracked unorthodoxy and revied orthodox beleif.« By defending orthodoxy from the Bogomils, Vladimir opposed Jovan Vladislav and lost his life because of it.¹⁵

It was clear that Bogomilism in Macedonia had not been defined in the field of theology. Appearing as a form of proselytism in several trends and directions, with a strong or the less strong heretical orientation, it never formally organized itself in a united Church organization, but remained unorganized and scattered in miniature Church communes. Such an organizational structure, in the Bogomil Church itself, was later fatal and one of the most responsible for its disappearance from the historical stage. It was certain that the most popular Bogomil

¹⁴ G. Balašev, *Klement episkop slovjenski i službata mu po starslovjenski prjevod*, Sofija 1898, XXXIV; Đorđe Sp. Radojičić, *Književna zbivanja i stvaranja kod Srba u srednjem veku i u tursko doba*, Novi Sad 1967, 112; D. Obolensky, *The Bogomils*, 111—167; D. Angelov, *Bogomilstvo*, 97, thinks that Samuel has been tolerant towards Bogomils, and V. Levitsky, *Bogomilstvo* 372, that Samuel was completely indifferent to the orthodox. A. Gilferding, *Istorija Serbov i Bolgar*. *Sabranie sočinenii I*, St. Petersburg 1868, 236, quotes that Samuel's name is absent in Bulgarian orthodox literature and covered by a veil of mysteriousness. The fact indicating against this is that Samuel has built a Church in memorium to his father, mother, and brother, and that he established a patriarchy with residence in Ochrid, and that in 986 after conquering Larise he transformed St. Achileus' mostha to the place of his residence, Prespa. Cf. *Cedr.* II, 436.

¹⁵ V. N. Zlatarski, *Istorija na blgarskata država prjez srjeduitje vjekov*, I, 760—765; F. Rački, *Bogomili i Patareni*, SAN knj. LXXXVII, Beograd 1931, 362—364.

trende was the one resembling the popular movement founded by St. Clement. This was confirmed by Kozma Prezviter's acknowledgement that Bogomils did go to Church, kissed icons and worshipped the Cross, but only in those places where they made up a minority. A rigid dualistic orientation in some of the Church Communes in Macedonia was obviously the most complete and the most conspicuous sublimation of the extremely vigorous anti-Byzantine inclinations that the Macedonian Slavs possessed at the time being. There was no doubt, though Kozma concealed it, that the resistance to Byzantinization was a struggle for the protection of the nation and the patriarchal old Slavic economic agricultural commune, which in the frame of the Byzantine Empire exerted its vitality, and, according to most Byzantologists, helped Byzantine economic and social revival.¹⁶ Kozma seemed not to be disguising his pro-Byzantine attitude when he called the people to obey the Tsar, but he justified it by pointing out that it was the priests' responsibility to save the people from destruction. Even though he avoided mentioning the Tsar and those who threatened the people by destruction, it is not hard to guess, that he means the Byzantine Tsar and the Byzantine army, who oppressed popular resistance by the most ruthless means. In other words the Bogomils' national and Slavic orientation enabled them to have, if not public sympathy, then at least tolerance in the eyes of Samuel and his government.¹⁷

The religio-political aspect of Bogomil activity during Samuel's rule was best observed in one religio-political tract which speaks about the three Earthly Empires, in which Bogomil eschatological ideas moved from the theological field into the field of politics, thus playing an important part in the rebellious movement. Contrary to the Byzantine political ideas about a union of the Christian Civilizations and an eternal Christian Empire that would last to the end of the world, the new concepts about the plurality of Christian Empires and centres of Christian Civilizations were much earlier born in the Eastern provinces of the Byzantine Empire as a resistance to Constantinople's leadership. The earliest critics of one of those concepts was found in Montan's teaching about the successive periods of man's history in connection with divine revelation. Montan tried to insert the processes of history into Christian dogmatic system so that the Christian trinity corresponded to the three earthly empires; that of the Father, of the Son and of the Holy Spirit. Mani, the founder of Manichaeism, adopted Montan's ideas, but from

¹⁶ A. A. Vasiliev thinks that they should be abandoned, G. Ostrogorski is of the opinion that there has been »a process of regeneration and reparation of Byzantium« and the Soviet writers I. D. Martisević, S. V. Uškov i N. P. Dimitrijević think that the Farmer's Law has a great resemblance with the unwritten law of Slavic communes that have settled upon the territory of the Empire. By Slaves it has often been called the »Slavic Code«. Cf. Đ. Sp. Radojičić, *Književna zbiranja*, 351.

¹⁷ D. Angelov, *Bogomilstvo*, 97; A. Gilferding, *Pisma o istoriji Srba i Bugara*, 73.

an other aspect.¹⁸ But their common point was the chiliastic belief in the arrival of the third thousand-year-long Empire of the Holy Spirit, by Manichaeism and Bogomil called Paraclit, who would establish the true spiritual unity among men.

The above mentioned Bogomil tract, preserved in XVI and XVII century manuscripts, represented one branch of these Montanist—Manichaeism political ideas about the three Earthly Empires: the Greek Empire, the Slavic (Bulgarian) Empire and the Alamanic Empire, which corresponded to the successive periods of divine revelation.¹⁹ The first Empire, was the Greek Empire, corresponding to the period of revelation of the Father, the second one was the Slavic (Bulgarian) Empire, corresponding to the period of revelation of the Holy Spirit, and the third was the Alamanic Empire, corresponding to the period of revelation of the Son. With the general manuscript, one finds a list of the world's nations and their division, analogous to the three successive periods, of the orthodox, the semi-orthodox and the unorthodox.

The Bogomil character of this manuscript is not trivial, because one of the most important components of Bogomil political eschatology was the arrival of the Holy Spirit (Paraclit).²⁰ The connection of Paraclit's Empire with the Slavic Empire could arise only from the Bogomil circles, who intended to use these ideas to push Slavic multitudes into rebellion against Byzantium. Except Manichaeism utopias the first apostolian-communistic agricultural communes of liberty and equality developed under the influence of these ideas in the Samuel's State. Such were the Dragovitch and the Melenik²¹ communes. What their organic relation to the contemporary conditions of parochial life and social life was could be concluded from the reflection caused by these common inclinations, not only in the West, where it was to be found in the birth of Beggars' orders and the doctrines preached by the Beggards, Humiliats, Pauperes Catholici, Lolards and the Radical Husists, but also in the Balkans, where, as we could see from Kozma's Sermon, it was found in the appearance of wandering preachers and torbeshi, whom Kozma named parasites and anarchists; but during the rebellion those same parasites and anarchists turned into a rebellious army that wanted to

¹⁸ About the politically — historical conceptions of Montan and Mani has written E. Anitchkof, *Joachim de Flore et les milieux courtois*, Paris 1931, connecting it with the teaching of Joachim de Flore about the successive periods of the mankind history.

¹⁹ J. Ivanov, *Bogomilski knigi*, 268; Đ. Sp. Radojičić, *Književna zbivanja*, 34—36.

²⁰ Rad. M. Grujić, *Legenda iz vremena cara Samuila o poreklu naroda*, *Glasnik Skopskog naučnog društva XIII* (1934), 199.

²¹ M. Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, Paris 1806, XIV, 449; G. Schmidt, *Histoire et doctrine I*, 151; F. Rački, *Bogomili i Patareni*, 373; N. S. Deržavin, *Bogomilstvo i bogomili Istor. pregled III* (1945, 6, 3—17, considers Bogomils to be against a united Government and supporters of the independence for each tribal union. Because of this they have denounced private property, and built their communes on the principle of common property. J. Šidak, *Oko pitanja »crkve bosanske« i bogumilstvo*, *HZ III* (1950), 339, reject these hypothesis.

overthrow Byzantine feudalism and where the messengers of a new epoch of the rising of the peasantry and restlessness in Europe.

The Bogomil politico-historical concept about the three Earthly Empires was adopted, in the West, by the Calabrian monks, who had already by the end of the tenth century, established close relations with the Balkan Bogomils. From the Life of St. Nill we discover that Montecasino's monks, while protesting against fasting on Saturdays, attributed this custom to Manichaeism.²² Between them a new concept of the Bogomil idea about the three Earthly Empires was born. It was given by Joachim de Flore, an abbot from a South Italic Catholic monastery. According to Joachim's teaching, all three Empires, similar to the symbolic seven, developed one after another, within seven periods, or, as we read from the Bogomil Sacred Book, within seven days, that corresponded to the days of Biblical cosmogony.²³ Gerardo da Borga San Donino was a very eager supporter of Joachim de Flore. He summarized his teacher's works, giving them the name the Eternal Gospel, which was soon condemned as heretical. However, Joachim's Eternal Gospel played a very important role at the time of the struggle between the Pope and the Empire, also for the chiliastic anticipations in Italy during the fight of Gwelfs against Gibelins, for the sacred prophesies in Dante's Divine Comedy, for the apostoral-communistic ideas of Ubertin de Cazala, for the communist ideology of cisterians, and even for the socialist ideas of the XIX century.²⁴

The Bogomil idea of the Slavic Empire did not disappear even in 1018 when Macedonia was completely conquered by Byzantium. Basil the Second's heirs were very much responsible for that, because they foresook Basil's politics of tactfulness in ruling and his way of gathering taxes, by increasing the exploitation of the Slavs, by ruining the Slavic agricultural communes and by swiftly converting to the Byzantine feudal system, that caused new restlessness in which the Bogomils were the most numerous anti-Byzantine party.²⁵ In both rebellions that followed, that is in 1040, a rebellion led by Peter Deljan and in 1072 by Djordje Vojteh, they played a very important and possibly a leading part.²⁶ Because the proclamation of Bodin, the son of the Zeta's king

²² Mig. P. G. CXX, 35—36.

²³ E. Anitchkof, Joachim de Flore, 38, 64, 143, et passim.

²⁴ V. Mošin, Joahimizam i istočna teologija, Bogoslovlje XI, 2 (1936), 12 et passim.

²⁵ K. Jreček, Istorija Bolgar, Odesa 1878, 203, 211—212; D. Obolensky, The Bogomils, 173.

²⁶ D. Angelov, Bogomilstvo, 102, believes that after 1018 Bogomilism has been more and more obtained elements of people's consciousness and becoming an important factor in struggles against the foreign conquerors. Further on he guarantees, page 139, that the new renaissance of Bogomilism has been caused by the establishment of pronia in Macedonia and Bulgaria. Also, from Barski Anali, we are able to notice that after the defeat of the rebellion led by Peter Deljan numerous heretics Macedonians and Paulicians fled to Southern Italy. From Guil. Tyrrii, Hist. sacr. belli, lib. II, c. 13 obtain knowledge that the Crusaders in 1097, when they approached Ochrid, found that most of the inhabitants were heretics.

Michael, as Tsar was not based upon the historical legitimism which belonged to Rome and Constantinople, but rather upon the principles belonging to Bogomil political ideas.²⁷

After the two successive defeats of the rebels certain new changes occurred in Macedonia. The centre of the rebellion was moved East, to Bulgaria, and Bogomils and Paulicians were drawn nearer to each other in a common struggle against the Byzantine Empire. In 1078 somewhere near Sophia, a man called Lecus, a Paulician from Philippopolis, married to the daughter of a Pecheneg, rose up in rebellion against the Byzantine Empire.²⁸ He was soon joined by Dobromir from Mesembria, who was a Bogomil, as we learned from Michael Attalates and Joannes Scylitzes.²⁹ With the help of the Pecheneg and Kumans they gathered an army of 80000 men, but were defeated, after a decisive fight, by the Byzantine army, lead by the future Byzantine emperor Alexius Comenus. At that time, Bogomilism most probably spread among the Pechenegs, because after their second unsuccessful penetration into the Balkans in 1091, Alexius Comnenus had placed strong military forces east of the Vardar, in the region of Moglena, which by the middle of XII century become an important Bogomil point of support.³⁰

Historical science quite underestimates the part payed by Bogomils in the liberation of Bulgaria and the formation of the Second Bulgarian Empire. A very important piece of information that enlightened the above problem has been found in the works of the Byzantine historian, Nicetas Choniates. While speaking of the Bulgarian Tsars, Peter and Asen, Choniates pointed out that they, in order to arouse the Bulgarians against the Byzantines, gathered in the Church of St. Dimitria a great number of the ones »overtaken by Devils«, of either nationality, the Bulgarians and the Vlachs, who had started screaming that the time, destined by God, had come for the Bulgarians to recover their independence. When the Bulgarians rebelled, they rose as if inspired by God himself.³¹

It is easily anticipated that these »overtaken by Devil« were Bogomils, as they were often referred to by the Byzantine writers. Bogomils were as usual due to their Slavic and national orientation not only the strongest opposition to the Byzantine Church and the Byzantine Empire, but also the most active factor of the rebellion.

Bogomil influence upon the political life of Bulgaria during Tsar Asen I's rule was of great significance. Almost no changes took place

²⁷ From *Letopis popa Dukljanina* we are informed that Samuel has ordered to call his Tsar (*qui se imperatorem vocari iussit*, ed. Šišić, 330). The same has been done by Bodin, Šišić, 358. Their proclamations for Tsar have not been in accordance with the historic legitimacy, that has belonged to Rome and Constantinople, but it has been in accordance with the national legitimacy, that has proclaimed by Bogomils.

²⁸ K. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, Prague 1876, 208—209.

²⁹ M. Attaliat, *Hist.* 302; J. Scylitz, *Hist.* 741.

³⁰ Ed. Đ. Daničić, *Starine I* (1869), 66—85.

³¹ D. Angelov, *Bogomilstvo*, 136, doubts that the Bogomil roll has been very important. The place from Honiat, that M. Orbini, *Kraljevstvo Slovena*, Beograd 1968, 256—257.

during the rule of Kaloian, Asen's younger brother's, even though he opposed Asen for some time, but the formation of the Latin Empire and the new threat to Bulgarian independence from the Crusaders, who asked pope Innocent III consent to fight »the Turks and other enemies of the cross« (Bogomils), enabled him to reconcile himself with the Bogomils.³²

Kaloian's successor, Boril, issued at the meeting of the general assembly in Trnove in 1211, the very famous Synodicon against the Bogomils, in order to eliminate their political and religious influence.³³ But by the edict proclaimed in the assembly in Trnovo nothing was attained in limiting Bogomil religious and political influence. They were again given protection by Boril's successor, Asen II. During his rule Bulgaria became the strongest power in the Balkan.³⁴ Asen's yielding to the Bogomils had something in common with Samuel's relations with the Bogomils. Their motives for supporting the Bogomils were dictated only by their political and in no way by their religious aims. Because Asen II, as a capable politician succeeded, by forming an autocephalous Bulgarian Patriarchate and, by an energetic fight against the Latins in Constantinople, to neutralize Bogomil political influence, in spite of Bulgaria's being, according to a Western source, »full of heretics«.³⁵ Asen's policy towards the Bogomils had the far reaching consequences for the Bogomil movement, because after his death, when Bulgaria was in a State of chaos, Bogomil influence was not felt though it was mentioned in Bulgarian and Byzantine sources for almost two more centuries.³⁶

II

Similar to the spreading of Christian belief among the Serbs, the development of the Bogomil movement in Serbia can not be entirely followed. First references to Bogomils are to be found in Zeta, during Prince Vladimir's rule. From the preserved Greek Life of Prince Vladimir we learn that he persecuted Bogomils and finally lost his own life

³² A. Theiner, *Veter. monum. Slav.* I, 41.

³³ M. G. Popruženko, *Sinodik carja Borila, Blgarski starini VIII* (1928). D. Angelov places it in connection with the desire of the Church to form new feuds and to expand the existing ones

³⁴ D. Obolensky, *The Bogomils*, 250.

³⁵ A. Theiner, *Vet. monum. hist. Hung.* I, 160: *Perfidus Assanus recepit in sua terra hereticos et defensat, quibus tota terra ipsa infecta dicitur et repleta.*

³⁶ From *Žitija sv. Teodosija Trnovskog* we notice that we can find them at the beginning of XIV century. Cf. V. S. Kiselkov, *Žitieto na sv. Teodosij Trnovski kato istoričeski pametnik*, Sofija 1926. Simeon, the archbishop of Solun, at the beginning of XV century, refers to them as »kudugeri«. Cf. *Mig. Dial. c. hereses*, P. G. CLV, 65—74, 89—97. D. Angelov, *Bogomilstvo*, 148, thinks that at end of the XIII century Bogomils stop being an active factor in the development of the Bulgarian State, and instead they degenerated into opportunists. A critical account of that conception has been given by J. Šidak, *Oko pitanja »crkve bosanske« i bogumilstva*, HZ III (1950), 342.

due to their existence.³⁷ All steps in the evolution of the Bogomil movement from Vladimir's rule in Zeta till Stephen Nemanja's rule in Rashka can not be fully reconstructed, but it is almost certain that Bogumils played an important role in the internal strifes of both Rashka and Zeta from Bodin's death till 1183. Unfortunately, the information that we have on hand prevents us from obtaining the social basis of internal strife. A definite political, economic and religious basis which enabled the invasion and adoption of Bogomil ideas must have existed at the time. And the fact that during Nemanja's rule, the nobility also adopted Bogomilism, by all means indicates long time social strife in Rashka between new feudal nobility and the gentle nobility on one hand, and between the supporters of the central government and the supporters of the agricultural communes, who had the support of the Bogomils, on the other hand.

Serbia was the scene of an extremely powerful struggle between the supporters of centralism and the defenders of gentle communal self-government until the reign of Stephen Nemanja. This can easily be found in the Serbian translation of Kozma's Sermon, from the first half of the XII century where it was written that the Bogomils »teach their own people not to obey their masters, they revile the saints and the Tsar, ridicule their elders, condemn the bojars, dislike those who work for the Tsar, and try to persuade each slave not to work for his master«.³⁸ In the Serbian addition of Kozma's Sermon a priority was given to chapters with social and political contents, that is to chapter 19, 20 and 21 which discussed the Bogomil outstand towards work, towards elders and toward Central Government. It was not by chance that the entire account of the Bogomils' revolutionary protest against their government and their ruler, against feudalism as a social system, against the forced labour of the state and against all forms of slavery and serfdom was put at the beginning.³⁹

From »The life of St. Simeon« by Stephen-the-First-Crowned we obtain knowledge that Nemanja, when informed about the existence of heresy among his nobility, called an assembly where he accused the heretic« of serving Satan himself . . . and preaching the teachings of the mindless Arius.⁴⁰ After condemning the heretics, Nemanja sent armed forces against them and had them caught. Some of them he burned at the stake and others the punished by various other means. The rest he had exiled, their property confiscated, and their teachers' and leaders tongues cut out.

Stephen the-First-Crowned did not call them Bogomils, neither did he give them the usual name Babuni from the Serbian monuments nor did he present their teaching as dualistic. This caused lot of unneces-

³⁷ F. Rački, *Bogomili*, 364.

³⁸ *Zbornik popa Dragojla »O oučeni vjeri«*. Published by V. Kačanovski, *Starine XII* (1880), 230—259.

³⁹ A. Solovjev, *Svedočanstva*, 27.

⁴⁰ P. J. Šafarik, *Pamatky drevniho jihoslavanskeho pismenistvi, v Praze 1871*, 6—8.

sary discussion and contradictory conclusions that varied, from the complete acceptance to the utter rejection of Stephen-the-First-Crowned's statement. It was claimed that there had not been a word about Bogomils and that the whole story had been about heretics Aryans, who, at that time were not to be found in Europe at all, and that the story had been a simple literary fabrication, which Stephen-the-First-Crowned used for establishing the cult of Nemanja, who had illegally seized the throne by overthrowing his older brother Tichomir, or that the Assembly had been interpreted not as a religious but as a political struggle against Nemanja.⁴¹ Nemanja's calling the Assembly immediately after the battle of Patina in 1172, after Tichomir's death, in order to settle accounts with his political opponents who he had charged with heresy, was taken as a proof in favour of this hypothesis.

That Stephen's statement concerned the Bogomils, in fact those with the strongest dualistic orientation, could easily be proved. Kozma wrote that the Bogomils considered Satan to be God's elder son, and the more strict ones respected him even as a god, calling him Satanael, the God Satana.⁴² In Michael Psellus works we read that the Massalians, who were given the names Bogomils and Babuns in »Mihanićeva krmčija«, called themselves Sataniyans, because they served Satan.⁴³ Euthymius of Peribleptos accused the Bogomils of worshiping the devil, and we know that, in the Balkans, the devil was called Dabo, Dabog or Babo.⁴⁴ The cult of Dabo or Babo, after whom the name Babun developed in Serbian writings, as a general name for Bogomils, belonged to ancient pagan religious inheritance, which Christianity could not have in any way removed before that time.⁴⁵

In the »Life of St. Simeon« we must distinguish the two phenomena. Primarily, Nemanja's struggle to root out the remainders of the pagan religion which had, by integrating with Christianity, accepted a Bogomil orientation and thus, as V. Marković pointed out, very nearly became the national religion of the South Slavs, and secondly, Nemanja's attempt to strengthen central government by breaking the clannishness and the democratic self-government which, found its ideological countenance in Bogomilism, the gentile nobility, whose privileges were being abolished by the strengthening of the central government.⁴⁶ The peasantry, who did not easily accept serfdom, were joining the Bogomil movement, while looking for salvation from feudalism, which more and more

⁴¹ V. Glušac, Srednjovekovna crkva bosanska bila je pravoslavna, PKIJF IV (1924), 14; J. Šidak, Problem »bosanske crkve« u našoj historijografiji, Rad 259, 37; N. P. Blagoev, Besedata na Prezviter Kozma, 42—43.

⁴² J. Ivanov, Bogomilski knigi, 25, bel. 1.

⁴³ Mig. P. G. CXXII, 820; F. Miklošich, Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen, Wien 1886, 6.

⁴⁴ A. Solovjev, Svedočanstva pravoslavnih izvora, 21; D. Dragoljović, Poreklo i geneza babunske jeresi u Srbiji, JIČ 3—4 (1968), 108—109.

⁴⁵ Bogomil Dabo, Dabog, Babo is a former Serbian diety. Cf. V. Cajkanić, O srpskom vrhovnom bogu, SAN pos. iz. 132 (1941), 146—156; Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika II, 216.

⁴⁶ V. Marković, Pravoslavno monaštvo i manastiri u srednjovekovnoj Srbiji, Sremski Karlovci 1920, 54—55.

oppressed them, because feudalism was breaking the clan economic organisation, and because the land, which previously could never become a private property was, by feudal law, that is by degradation of former landowners into *otroks* and *pariks* becoming, little by little individual feudal property.⁴⁷

Building the Serbian feudal State was neither easy, nor without great trauma. In fighting the Bogomils, feudalism undertook harsh and energetic steps and quite soon broke their resistance. In Sava's *Nomokanon* it said that those who taught evil dogmas had to be punished by death, and in the Assembly in *Žiča* in 1221, an anathema against the heretics was passed.⁴⁸ But fighting heretics was not undertaken only upon the field of theological speculations, because the political aspect of Bogomilism had been much more significant. Thus Nemanja, by forming a despotic monarchy, had wisely avoided meddling in the self-governing rights of the nobility, but instead he tried to eliminate Bogomil influence by conciliating centralism and gentile self-government, which he did by forming an Assembly that consisted of nobility and clergy. Sharing the Bogomil fears that Byzantium and Rome would exert their political pressure through the Church, Nemanja's son Sava had gained the independence of the Serbian Church, and formed its hierarchy upon the principles of the Serbian communal organisation. The democratic movement that developed under the protection of Bogomilism thus lost its contagiousness and had no more success in Serbia.⁴⁹ While the state and the Church very seriously repressed Bogomil political influence, Bogomil theology had been tolerated, so that some elements of various Bogomil teachings have been retained almost to the present day.

III

The beginning of the heretic movement in Dalmatia and its background are enveloped with darkness.⁵⁰ When the Roman Church tackled the problem of the heresy in Bosnia it accused Kulin, the Ban of Bosnia of only one thing: of letting the heretics into his country from Dalmatia.⁵¹ From this meagre information it is rather difficult to conclude anything particular about the religious and political trends of the Dalmatian heretics, about their class or social origin.

⁴⁷ Đ. Sp. Radojičić, *Jedan bogomil kod Srba iz osme decenije XIV veka*, *Književna zbivanja*, 113—115.

⁴⁸ *Zakon gradski gl. 55*. About the Assambly in *Žiča* cf. A. Solovjev, *Sve-dočanstva*, 37—44.

⁴⁹ Bogomils have a strong foothold in *Machva*, cf. A. Theiner, *Vet. mon. hist. Hung. I*, 340; I, 348; The nother of king Ladislav, Elisabeth in one letter of 1280 obliges that the will as the Dutches of *Machva* and Bosnia by any destroy Bogomils who wreck the Church and the religion, cf. A. Theiner, *Vet. mon. hist. Hung. I*, 347. But as soon as *Machva* has become Serbian Bogomils desappear.

⁵⁰ D. Kniewald, *Vjerodostojnost*, 120

⁵¹ *Cod. Diplom. II*, 351.

In his studies of the Bogomil movement in Bosnia, Fran Milobar also tackled the heretic movement in Dalmatia, seeing in it Slavonic clergy which, at the time when Rome started to oust the Glagolitic alphabet, forbidding it even for church service in the vernacular, deviated towards heresy.⁵²

A connection between the heretics and the Glagolitic priests cannot be denied, but the evidence provided by Fran Milobar to prove it is not conclusive as it is based on national and political conceptions.⁵³ Of course, this scepticism concerning a close connection between the heretics and the Glagolitic priests does not deny the existence of those connections not a possibility of a certain parallelism strengthened by mutual causes and intentions that helped them in their struggle against the Catholic Curia.

It is a known fact that at the Split Assembly, in 925 the struggle started against the native language in Croatia, and that King Petar Krešimir had to let the use of the native language be forbidden.⁵⁴ However, that was no reason for the appearance of the heresy, as that ban could not be completely carried out. Therefore not only that we have no data about the prosecution of the vernacular mass in Dalmatia but also we can see certain tolerance of the Catholic Church. On the occasion of the ceremonial entrance into Zadar of Pope Alexander III, in 1177, the people and the Catholic clergy greeted him singing a song in the Slavonic language which, no doubt, proves that the vernacular service was used in Dalmatia in spite of the strong opposition of certain clerical circles.⁵⁵ The Catholic Curia eventually acknowledged the Slavonic alphabet and language in the church service on March 29th, 1248, and on January 26th, 1251 gave permission to the friars of the St. Nikola Monastery in Omiš to conduct the mass in the Slavonic language.⁵⁶

There was, of course, a possibility that some of the Glagolitic priests became heretics, as the Bogomil movement was not a movement closed in upon itself without any elements and aims in common with the Glagolitic priests. However, from this standpoint it would be hard to explain the fact that the Glagolitic priests persisted in their heresy, as the use of the Slavonic language in churches was tolerated for a long period of time and, since the middle of 13th Century officially acknowledged by the Church. Moreover, the service in the Bosnian heretic church not only was of no significance, as it did not fall in with the religious concepts of the Bogomils, but was not even tolerated among them.

Another hypothesis about the appearance of the Bogomils in Dalmatia was given by I. Pilar. When, with the collapse of the national church, its supporters lost their political backing, they, according to I. Pilar, found support and a secure shelter in Bosnia, merging with the

⁵² F. Milobar, *Ban Kulin i njegovo doba*, GZM XV (1903) 497, 514.

⁵³ Šidak has already pointed that out.

⁵⁴ F. Šišić, *Povjest Hrvata u vrijeme narodnih vladara*, Zagreb 1925, 417—418.

⁵⁵ D. Farlati, *Illyr. sacr.* V, 60.

⁵⁶ *Cod. Diplom.* IV, 343, 479.

religious movement of the Glagolitic priests which had, in its struggle for the national language and the national church, lost a battle against the Catholic clergy which was supported by the Venetians and Hungarians. They both accepted the Bogomil movement as an expression of their protest and resistance against Rome.⁵⁷

As a whole, the Bogomil movement appeared in Dalmatia only in the second half of the 12th century, when the Venetians seized power in Dalmatian towns. The Split Assembly condemned all heretics and their supporters.⁵⁸ As the documents of the Split Assembly have not been preserved, we do not know about which heretic sect it concerned itself. But from the confirmation of the Assembly decisions, issued by Pope Urban III on November 11th, 1186, we know only that the Pope agreed with the Assembly ban of *conventicula que fraternitates appellatur*.⁵⁹ There are some opinions that hold that these *conventicula* are identical to the brotherhoods mentioned some time earlier at the Bolino Polje Abjuration.⁶⁰

Although it is hard to accept this supposition, it is certain that the appearance of the heresy in Dalmatia was caused, above all, by political reasons, i.e. the resistance against the Venetian occupation of Dalmatian towns. Therefore, from the Papal confirmation of the Assembly decisions it seems that these *conventicula* were religious and political organisations, presumably the remnants of the collapsed national party which was kept alive among some of the Croatian nobility and clergy who were hostile to the Roman clergy. The clash between the national and Catholic clergy in Dalmatia may have been only a political and not a religious one, as the Catholic Curia, although it distrusted the use of the national language in churches, was compelled to tolerate it and soon to permit it officially. The Slavonic clergy, orientated towards its people, could struggle against foreign invaders and still had to the Church Orthodoxy.

As in other places, the heresy spread in Dalmatia, mainly among the nobility. In his description of the taking over of Zadar by the Crusaders in 1202, Thomas the Archideacon of Split writes that the nobility let the heresy spread among them.⁶¹ The names of certain heretics and their supporters are known.⁶² By the middle of the 12th century the heretic *Ecclesia Dalmatiae* is mentioned, and some authors think that the *Ecclesia Slavoniae* mentioned in the list of the heretic churches by Reinerius Sacconi, was also in Dalmatia.⁶³ S. Runciman attempted in vain to prove that the *Ecclesia Duguntia* was a heretic church in Tro-

⁵⁷ I. Pilar, *Bogomilstvo kao religiozno-povjesni, te kao socijalni i politički problem*, Zagreb 1927, 47–48, 52.

⁵⁸ *Cod. Diplom.* II, 192.

⁵⁹ *Cod. Diplom.* II, 203.

⁶⁰ D. Kniewald, *Vjerodostojnost*, 119, considers it to be the pitch of the Bosnian Neo-Manichaean Church.

⁶¹ Thomas Archidiaconus, *Historia Salonitana*, ed. Rački, Zagrabiae 1894, 80.

⁶² S. Ćirković, *Istorija srednjovekovne bosanske države*, Beograd 1964, 58.

gir. His assertion cannot be proved either linguistically or historically and they haven't been scientifically accepted.⁶⁴

The accusations of the Roman Church against the heretics in Dalmatia can be followed up to the middle of 13th century. In 1264. The Dubrovnik Archbishop's diocese was accused of »lapsa«. It all goes to prove that at the turn of the 12th to the 13th century the heretic movement in Dalmatia was in full swing. That was a common phenomenon on the Balkans which all ways sprang up at the moments when the national and state integrity was imperilled by the Hungarians and Venetians from without and the Roman clergy, working for foreign powers and protected by the Catholic Church, and at times by national kings from within.⁶⁵

IV

The Bogomil political ideas were best expressed in Bosnia which because of its particular religious conditions, common to all mediaeval European countries, was in that respect an exception. The heretic »Bosnian Church« favoured and supported by the nobility and, at times, from the central government represented a powerful political factor and its influence on state affairs was felt during the whole period of the existence of the Bosnian state.

The success of the Bogomil movement in Bosnia should not be sought only in the religious speculations of mediaeval heretics. They themselves could not make as popular as it became in such a short time. Its success resulted from a political and social attitude, from the reaction of old social and legal attitudes on the new social and legal system brought about by the growing christianity and feudalism of Bosnia.⁶⁶

Springing up as opposition to a church organisation imposed from without and whose victory insured Hungarian rule over Bosnia, Bosnian Church became an important factor in the struggle against foreign invaders. At the same time it was the only church in Europe which did not accept the dogmas and the organisation of neither Catholic nor Greek Orthodox Churches, nor their often undignified role, but it returned, in a specific way to the primordial Christianity, understanding it not only as a religious but also as a social and democratic movement, which was in accord with the mediaeval gentile organisation in Bosnia. The Bogomil movement was, at the beginning of the 13th century in Bosnia

⁶⁴ M. Bouquet, *Récueil des historiens*, XIV, 448, *Ecclesiae Romaniae et Dragomititiae et Melenguae et Bulgariae et Dalmatiae*. Cf. A. Solovjev, *Novi podaci za istoriju neomanhejskog pokreta u Italiji i Bosni*, *GZM* 8 (1953), 330; J. Sidak, *Heretički pokret i odjek husitizma na slovenskom jugu*, *Zbornik Matice srpske za društ. nauke* 31 (1962), 6—8, and »*Ecclesia Sclauoniae*« i misija dominikanaca u Bosni, *Zborn. Fil. fak. u Zagrebu* 3 (1955), 37. squ.

⁶⁵ S. Runciman, *The Medieval Manichee*, 100—101.

⁶⁶ M. Barada, *Sidakov problem »bosansek crkve«*, *Nast. vjesnik* XLIX (1941) 402.

⁶⁶ V. Corović, *Istorija Jugoslavije*, Beograd 1933, 61.

not only a religious but also a social and democratic movement which, owing to the unfavourable political conditions mainly acted on a social and political plan.

When Vukan, the sovereign of Zeta, informed Pope Innocent III in 1199 that a heresy is being spread in Bosnia under the protection of Ban Kulin, the Pope asked the Hungaryan king, Emerik, to banish Ban Kulin and the said heretics from Bosnia and confiscate their belongings in case they do not renounce heresy.⁶⁷ To these accusations Ban Kulin answered that there was no heresy in his state and that he is ready to send some of the accused to Rome so they can state their teaching there. The Pope then ordered Bernardus the Archbishop of Split and his own chaplain J. Casemaris to go to Bosnia on his behalf and investigate the matter.⁶⁸ Thus J. Casemaris came to Bosnia on April 8th, 1203 and at Bolino polje the priores of an *societatis fraternitatis* signed a statement in which they renounced their heresy and communications with manicheans and their up to then name and promised they would subject to the decrees of the Roman Church.⁶⁹

An attempt to analyse the Bolino Polje statement is not easy.⁷⁰ In the text there is a clear distinction between the priores, probably representatives of *genes* and *societates fraternitatis* and a kind of *fratrum conventus*, which was not known either in the Western nor the Eastern Churches, and which in many ways resembles former orphic religious associations from the central Balkans. Judging from what the Catholic Curia requires from it, it might be a kind of rudimentary form of a monastic community, adapted to the Slavonic gentile structure.⁷¹ The priores have much in common with the »priores«, outstanding members of clans with whom Duke Mihailo Viševich of Zahumlje attended the Assembly in Split 925 where the problem of the jurisdiction of the Archbishop of Split's diocese over the Bishop's diocese of Zahumlje was discussed. It leads us to presume that the priores of the Abjuration of Bolino Polje were tribal and religious priores at the same time, as it was customary with ancient Slavs. That would be quite in accord with the political and social system of Bosnia of that time which had all the characteristics of a patrimonial state with its clans connected through cosanguinity, which gave archaic traits to the organisation of Bosnian nobility.⁷²

Christianity which set agoing in Bosnia, giving large concessions on the theological field to old pagan cults, was not homogenous but scattered by religious communities which must have coincided with gentile organisations. Also the heretical Bosnia Church which sprang up from

⁶⁷ Cod. Diplom. II, 334, III, 566—567.

⁶⁸ Cod. Diplom. III, 14—15.

⁶⁹ Cod. Diplom. III, 24—25.

⁷⁰ S. Ćirković, *Istorija Bosne*, 56—57; F. Rački, *Bogomili*, 392—394.

⁷¹ D. Kniewald, *Vjerodostojnost*, 127—144, sees them as the Christian heretics. M. Miletić, I »Krstjani« de Bosnia alla luce dei loro monumenti di pietra, *Orient. christ. analecta* 149 (1957), 49 sq., considers them Vasilian monks.

⁷² S. Ćirković, *Istorija Bosne*, 94—95.

these christianized gentile municipalities retained more or less all the characteristics of gentile organisation. On top was a »ded«, tribal chief of Ancient Slavs. There was also a »strojnik« and definitely a »starac« for whom Constantine Porphyrogenetos wrote that he was the head of a fraternity, the kelson of lose clan organisation with Slavs.⁷³

Comparing the organisational form of state assemblies and the organisation of the hierarchy of the Bosnian Church one can see a connection between them. According to a custom, a state assembly was attended by the Ban and 12 noblemen; the Bosnian Church was represented by the Ded and 12 clerical officials.⁷⁴ It is not, as might be assumed, a number which compelled all the noblemen to observe the decrees of an assembly, but was a remain of an old customary law accepted by the Bosnian Church which adapted its organisation to the tribal organisation in Bosnia. The same custom was practised by nearly all South Slavs. That number of »twelve fair Bosnians« was later enlarged and its role was taken up by »all Bosnia«. In the struggles Bosnia had to undergo, repelling foreys of the Catholic Church and Hungary, Bosnian nobility was aided by the Bosnian Church and, as the champion of the resistance gained stronger influence in the political life of the country on account of the central governments. As early as 1233 Matej Ninoslav complained in his letter to Pope Gregory IX that the heretical nobility opposed the old custom according to which the sovereign could, on his own discretion, give or take away districts and villages, the custom that had been observed during the reign of his predecessors. The nobility kept them now against the will of the sovereign.⁷⁵

The attitude of Bosnian Bogomils towards the state and the feudal power was to a large extent different from the former attitude of Bogomils in Bulgaria and Macedonia. Fitting into the feudal system, the Bogomil movement, being a keeper of customary laws and patriarchal relations, left a specific impact on the Bosnian society. Both social classes, the Bosnian feudal nobility and the Bosnian Church, which represented the basis of the Bosnian feudal system, originated from the same social background.⁷⁶ Here are the beginings of the support the heretical church gave to the Bosnian nobility. The Bosnian Church had a powerful patron in the nobility, who enabled its existence, and the nobility had in the Church a powerful ally in its struggle against the central government which endeavoured to disperse the tribal self-government and lessen the political rights of the nobility. The ally was all the more suitable as he was no rival in the race for feudal lands and did not try to take a direct part in the managing of the state affairs. Its own teach-

⁷³ D. Obolensky, *The Bogomils*, 244—245. Cf. and M. Miletić, I »Krstjani«, 117—121, that gave an account of the so far given hypothesis and some unsuccessful solution.

⁷⁴ M. Dinić, *Državni sabori srednjovekovne Bosne*, SAN knj. CCXXXI (1955) 13; V. Corović, *Historija Bosne*, Beograd 1940, 186.

⁷⁵ *Cod. Diplom.* III, 388.

⁷⁶ J. Šidak, *Oko pitanja*, HZ III (1950), 343, considers the king, the nobility and the Church to be the three factors upon which the medieval Bosnian state relies.

ing forbade the Bosnian Church both, i.e. gaining land and managing state affairs. But although it did not take a part in the managing of the state affairs it largely influenced, through its loyal nobility, the home and foreign policy of the state and sometimes directly influenced certain political affairs.⁷⁷

On the other hand, Bosnian sovereigns were never as close to the Bogomils as the nobility, but they knew what an important part the heretical church played in in the struggle for the defence of Bosnian independence and autonomy and whenever there was a need, found in it a powerful supporter in the wars against Hungary and the Crusaders. Its political orientation towards defending the state autonomy and the preservation of tribal self-government ensured for it a lasting influence on the state affairs. K. Jireček was right to assert that »Bosnian Church« was powerful and had an upper hand in many affairs even as early as 1200⁷⁸ Bosnian sovereigns who were Roman Catholics did not dare take any steps against it as its influence in the state was not only great but also irreplaceable in keeping the balance between the nobility and the sovereign. Thus it helped the building up and establishing of the state as well as preserving its independence. Playing that role it became a positive force of immense significance.

Catholic Church knew well that its success in Bosnia largely depended on the establishment of a powerful church organisation, with strong monastic orders and, on the dispersal of the alliance between the heretical church and the nobility which supported it. It counted only on the central government which tried, whenever possible, to lessen the political influence of the church and its support to the nobility opposed to the central government. Another menace to the Catholic Church were Slavonic priests, who were the most deserving for spreading Christianity intermingled with old pagan cults, the latter persisting among common people throughout the Middle Ages. But that was a decisive factor for the final acceptance of Christianity in which Catholic Church had failed in the course of a few preceding centuries and also decisive for the heretical orientation of the Bosnian Church.⁷⁹

The clash between the Catholic and the Bosnian Church, which started at the beginning of the 13th Century, continued with shifting luck until the Turkish invasion of Bosnia. The outcome of the struggle largely depended on a number of factors within and without the country, from the readiness and capability of Hungary to comply with the demands of the Catholic Curia, and on the existing relations between

⁷⁷ M. Dinić, *Državni sabori*, 12—13. J. Šidak, *Nast. vjesnik L* (1941), 8, is of the opposite opinion.

⁷⁸ K. Jireček, *Istoriija Srba*, Beograd 1952, 129.

⁷⁹ F. Rački, *Bogomili*, 354, thought that Bogomilism was readily adopted because it was faithful to the ancient belief. Similar opinion had N. Nodilo, J. Šidak, *Problem*, 50, was quite reserved to these hypotheses. The connection of Bogomilism with Slavic dualism also rejects E. Anjičkov, *Maniheji i bogumili*, *Glas. Skop. nauč. društva V* (1928), 140. Nowadays not only the connection of Bogomilism with the old Slavic dualism but also with the old Balkanic dualism has been proved.

the Bosnian nobility and the central government. When, at one moment, Bosnia had to give in under Hungarian pressure and Ban Matej Ninoslav had to grant large complexes of land to the Catholic Bishop of Bosnia's diocese, a strong reaction of the Bosnian Heretic Church was provoked. Having neither churches nor monasteries, i.e. no feudal land, it was supported by Bosnian nobility and annihilated all the gains of the Catholic Church, so that the Bishop of Bosnia was forced to leave the country and settle in Slavonija, in Đakovo, wherefrom he never returned to Bosnia again, not even when conditions became favourable.⁸⁰

It seemed that the position of the Bosnian Church grew worse at the beginning of the reign of Ban Stepan Kotromanić (1322 to 1353 A.D.). Protected by Hungary he succeeded in settling the situation in the country but was forced to be tolerant towards the Bosnian Church and respect its demands. The decrees from his time could never deny the religion to a nobleman without the consent of the court of noblemen and the Ded of the Bosnian Church.⁸¹ The houses of Bosnian Patarens became shelters for the noblemen who disagreed with the sovereign.⁸² When King Stefan Ostoja was forced to return the lands to Pavle Klešich, egziled to Dubrovnik, he says in his letter directed through the Bosnian Church that he »is giving him over to Lord Ded and his Strojnik and the Church and that no injustice shall be done to him without the consent of the Bosnian Church and nobility.« And Dede himself, in his accompanying letter to Pavle Klešich, openly declares his disagreement with the King's former act.⁸³

The citizens of Dubrovnik knew well the political influence of the Bosnian Church and often send rich gifts to its priores whenever they asked for some favours. Some authors even think that Bosnian Church, through its representatives or through its loyal nobility, took direct part in state assemblies.⁸⁴

Owing to the political situation at what period, King Tvrtko (1353 to 1391) succeeded in strengthening the central government without the opposition from the nobility. But his tendencies towards Hungary and eagerness for the Catholic Church which disadvantaged the Bosnian Church had lead to an open rebellion of the nobility in 1366, so that he was forced to leave throne and flee to Hungary. But after his return to the throne, he always kept sides with Patarens during moments critical for the state, even though he himself had been a Catholic.

The end of XIV and the beginning of the XV century were decisive for the further destiny of the Bosnian Church, they also gave it its final opportunity to play its political part to the highest degree. A sudden ascent of several aristocratic families disturbed the existing balance between nobility and the central government and lead to the collapse

⁸⁰ Cod. Diplom. IV, 94. Cf. S. Ćirković, *Istorija Bosne*, 60—63.

⁸¹ L. Thaloczy, *Studien zur Geschichte Bosniens und Serbiens im Mittelalter*, Leipzig 1913, 11.

⁸² *Idem*, 14.

⁸³ Lj. Stojanović, *Stare srpske povelje i pisma I*, 2, 433.

⁸⁴ M. Dinić, *Državni sabori*, 12.

of the country's political harmony and the united frame within which the Church had influence so far. A number of clergy began playing a more active but independent and uncoordinated roll in the political life of the country, as the advisers and diplomats of the local feudal lords, thus completely intergrating with feudal system and very much abandoning their heretical orientation and their former revolutionary and bellicose roll. Some Church chierarchs even became the owners of considerable possessions and estates. A contemporary of King Tomash was wrote that the King had felt very much attraction towards the possessions of the Bosnian Patarens which made him start their persecution.⁸⁵ And in one Turkish document, certain land that the »curses King« had confiscated from »christiani« and given to peasants, had also been noted.⁸⁶ Benko Kotruljich from Dubrovnik attributed the immoderate worship of wealth of his fellow-citizens as an influence Bosnians »who follow Manichaeian customs, by honoring the rich and welcoming them to their homes and driving out the poor, declaring that thus they follow the customs order imposed by God and happiness«.⁸⁷

By breaking from the rebellious spirit of their forerunners and by becoming allies and the cooperators of the rich, the chierarchy of the Bosnian Church thus transformed into the ideology of the social inequality. It even showed a tendency to overtake the political destiny of Bosnia completely in their own hands, because anarchism that caught hold of Bosnia at the beginning of XV century threatened to lead to utter decadence. The solution that the Bosnian Church suggested for overcoming the political crises could be noted from a heretic text by Razumnik, preserved in Serbian text, but definitely originating from Bosnia.⁸⁸ It consisted from the division of society on three classes: the Patarens, the nobility and the peasantry, but so that the political power should belong to the Church, defense of the country to the nobility, and the cultivation of the land to the peasantry. This was a Platonic political doctrine, which had been very popular among in the heretic circles. In such a doctrine Bosnian Patarens desired to find a way of overcoming discord of nobility, to avoid strengthening of the central government, to retain preserve self-governing democracy and economic differentiation, by return to the collective communal property of land and finally, to provide themselves with the leadership in political questions.

Though the ideas of the Bosnian Patarens had no practical significance at all, they showed that in spite of various difficulties, the poli-

⁸⁵ T. Okic, *Les Kristjans (Bogomiles Parfaits) de Bosnie d'après des documents Turcs inédites*, *Südostforschungen* 19 (1960), 122—129.

⁸⁶ J. Lučić, *Prilog pitanju nestanka bosanskih bogumila*, *HZ* 14 (1961) 239—242.

⁸⁷ M. Vujić, *Prvo naučno delo o trgovini Dubrovčanina Benka Kotruljića*, *Glas* 80 (1909), 109.

⁸⁸ The text has been published by S. Novaković, *Primeri knjiž. i jezika Beograd* 1904, 527 The Bosnia origin of text can be noted because of the Friday cult in this manuscript. C. Truhelka, *Još o testamentu gosta Radina i o patarenima*, *GZM XXV* (1913), 369, takes the Friday kult as bases for their rediness to approach Islam. The Friday kult a has been present in the Eastern Church as well, Cf. Novaković, *Dvanaest petaka*, *Starine IV* (1872), 28.

tical roll of heretics in Bosnia had not diminished, but that in the XV century in fact it had been so strong and powerfull that the Pope Eugen III accepted the motives of the King Stephen Tomash, who, himself had been a catholic, and had to be polite with the Patarens, because they were numerous and powerfull in his state.⁸⁹ In 1445 he cursed »Manichaeian sect impregnated with the devil's s unrighteousness and deceit«, but two years later sent to the sons of the duke Ivan Dragishich a bill in wich he had confirmed certain rights that could not be lost neither in case of treason nor in case of the unloyalty to King himself, untill it had been proved in front of Ded of the Bosnian Church and gentle Bosnian's.⁹⁰ He had no wish to offend the Manichaeians, who had emerged stronger from the political crises of the begining of the XV century because he feared »that he might loss his crown« if he came to a conflict with them.⁹¹ His attitude had been dictated only by his political aims, because king Stephen Thomash had well been aware of the Bogomil political influence at the time being.

From the letter written in May 1459 by a Dominican priest Nicolas Barbucha to Pope's legate we found out that the political situation of Bosnia had been complicated, and that the Kings roll had been delicate. It informed us about the Kings desire to persecute Bogomils and to Wind out their political influence in Bosnia, but that he could not have fought them by himself for »they had prefered Turks to Chrisians and the majority of people probably were Manichaeians.⁹² The Turks had been, as we found from the statement of the ambassador of king Stephen Tomashevich, Tomash's successor, to Pope Pius II »polite to the peasants promissing that every one of them who step on their side would be free, and the simple peasants mindscould not have understood the deceat and could believe that the freedom would last for ever«. ⁹³

When king Tomash made an alliance with Hungary, under the excuse of defendence from the Turks, the unsatisfied Bogomils had asked Turks for help. After Bogomils had made such a step, the Pope on June 14 1459, assigned him the very rights of Crusadors »in the war that he lead against the Turks and heretic Manichaeians«. The conditions for the liquidation of the Bosnian Church had been ready and king Thomash took the advantage of this opportunity. By his actions the Bosnian Church had been wreckad. A great number of Bogomils with their Ded and their religious patrons had taken refuge in Hum, ruled by Herceg Stephen who had been an ennemy of king Stephan Tomash.⁹⁴

In spite of the Bosnian Church being wrecked, Bogomilism had not been wiped out from Bosnia. Through the crises that the Bosnia had

⁸⁹ F. Rački, *Bogomili*, 456.

⁹⁰ D. Farlati, *Illyr. sacr.* IV, 257; F. Miklošić, *Monumenta serbica*, Vienne 1858, 438.

⁹¹ D. Farlati, *Illyr. sacr.* IV, 257.

⁹² L. Thalloczy, *Studien*, 415.

⁹³ Gobelinus ap. *Pray: annal.* p. III, 275.

⁹⁴ F. Rački, *Bogomili*, 455—457.

been passing Bogomilism had been experiencing its own rise, because in its essence Bogomilism had a deeply pessimistic outlooks that rejected not only the given social system but the whole real world, but at such times it stumbled upon the favourable grounds (foothold) and met the great response especially among the multitudes of peasantry. The conflict of the King and the Patarens had broken the last link between the rule of the government and the rule of the peasantry. That had been fatal for the Bosnian Church as well. Stephen Tomashevich, the successor of king Tomash, had tried to make peace with Bogomils but nevertheless had no success in saving Bosnia. The Pope Pius II wrote not without motivation, that the Manichaeians had betrayed the Bosnian State and that a certain Lord »Radac a former Manichaeian, later an untrue Christian« had given the city-fortress Bobovac over to Turks.⁹⁵

Frequent wars and the general poverty had not only been strengthening pessimism and mysticism, but had also again established Bogomilism as a rebellious and a revolutionary power. Social anarchy and the discontent with the government and the social system, which had been condemned together with all of the material world had not been registered as fully as it should have been. When king Stephen Tvrtko II in 1436 allowed the Franciscan friers to preach Catholicism in Bosnia Patarens had soon begun the struggle with them and, as Jacobus the Vicar of the Bosnian Bishops diocese wrote that they had started »rebellng not only the crowds but also some of the respected clergy«.⁹⁶ From another notification, from the year 1464, we found that the »Bogomil mob« had attacked the Franciscan Catholic monastery near Visoko, and had mercilessly slaughtered five Franciscan friers and buried the monastery to the ground.⁹⁷ According to the facts, from the Life of St. Stephen Lazarevich by Constantine the Philosopher discovered by Grigorić the inhabitants of Srebrenica rebelled against the Serbian rule, because all of them been »the Bogomil heretics«.⁹⁸

The unfriendly Bogomil outstand had not been only against the two Churches and the Crusador campaigns, but also against their own nobility and clergy who directly or indirectly served the Church of Satan. Because in the embittered struggle that they lead against the catholic Church, tortured and persecuted, they were persuaded that the Satanian Church would disappear and that in the end, they would triumph. They had expected that the Satanian Church would come to an end in the end of the 7000th year from the world creation, and the God would pull down the rule of the rich and powerful and create his Empire of love and freedom without the prominent Church and the sacre-

⁹⁵ S. Runciman, *The Medieval Manichee*, 114.

⁹⁶ F. Rački, *Bogomili*, 453.

⁹⁷ M. Batinić, *Delovanje franjevaca u Bosni i Hercegovini*, Zagreb 1881, 143.

⁹⁸ *Glasnik SUD XX (1866)*, 148; A. Solovjev, *Svedočanstva*, 91—98.

⁹⁹ In glos 9 of Srećković Gospel the rich is called the »princ of the century«, and in glos 10 »the lord of the century«. A. Solovjev thinks that it concerns Soton. But from a miniature of Miroslavljevo Gospel which represents the lion with the human head in his front paws we find that the lion

ments. That teaching was well preserved in the Bogomil Sacred Book, in which Jesus said to his pupils »my father allowed him (Satana) to rule for seven days, which are seven centuries«¹⁰⁰. In the last century, the seventh century, which would last one thousand years, Satana was the Pope himself and the rule was of Satana's Church, as it was named in one Bogomil text.

Such a teaching developed among Hielasts of the eastern provinces of the Bizantine Empire. In the letter of St. Ipatije it was written that the »poslednije biti sedmije tisušte,«¹⁰¹ last would be the seventh millennium. We could find the same letter in the Bogomil Sacred Book. Instead of the ideas about the Slavic Empire of Paraclit, that would come instead of the Greek Empire, Bosnian Bogomils adopt the idea of the general decay (ruin) of the world at the end of the 7000th year, and of all social classes that had the economic or political power. The struggle between Bosnian and Catholic Church, in the apocalyptic literature, gradually transfers to the struggle between the rich and the poor, and between the oppressed and the oppressors. The idea of the renewal of the world after the general catastrophe when the »country would be common and when there would be no walls, nor boundaries, nor the small, nor the kings, nor the aristocracy, as we could read in a nor the small, nor the kings, nor the aristocracy, as we could read in a mediaeval text with the apocalyptic contents, best illustrates the general crises that overwhelmed. The basis for that teaching the heretics had found in Johan's Apocalipsa that according to the words of J. Bech at the inquisitorial procedure, and according to the manuscript's of the Bosnian literature, had been one of the most significant books of the Bosnian Church.¹⁰²

Historical conceptions of Bosnian Bogomils had also their political significance. Stephen II Kotromanić, The Ban of Bosnia, granted of February 15th, 1333 Rat, Ston, Prevlaka and the islands around Rat to the Republic of Dubrovnik »do zgorenja svijeta.«¹⁰³ In these mystical moods we might find a psychological explanation for the cooperation between Bosnian heretics and the Turks who were considered to be the heralds of this expected happening. Kuten, a historian from Split, writing about the religious propaganda of Patarens in Dubrovnik, noted that the phenomenon of the celestial fire (coelestis ignis) from the East which burned many mountains along with their animals and birds was interpreted as a sign of exceptional divine love. Therefore all the disasters

is a symbol of the rich man and a feudal lord who has taken away everything from the poor man and only spared his life. Cf. D. Dragojlović, *Simbolika i alegorija u srpskoj srednjovekovnoj književnosti i umetnosti*, Književnost 7 (1968), 58—59.

¹⁰⁰ J. Ivanov, *Bogomilski knigi*, 80.

¹⁰¹ *Spomenik V* (1890), 14.

¹⁰² Đ. Sp. Radojičić, *Bosanska bogumilska pismenost*, Književna zbiranja, 108—110.

¹⁰³ F. Miklošić, *Monumenta serbica*, 105—107.

caused by the Turkish invasion were interpreted in the same manner as a foresign of the allenclosing celestial fire.¹⁰⁴

The expectance of the general catastrophe came into the literature of both the Eastern and the Western Churches from the heretics. We can find it in Glagolitic manuscripts, in the Cyrillic manuscript of the Leipzig Lectionary, in the Pashalies of yeromonach Danilo etc.¹⁰⁵ When the relations between Serbia and Bosnia became cordial during the reigns of Duke Lazar and King Tvrtko, the exchange of ideas grew stronger and the teaching of Bogomiles can often be found in Serbian manuscripts. Monk Grigorije, who wrote in 1407/8 thought that the »end on the age« was at hand.¹⁰⁶ Inoch Gavriilo, wrote in 1411/12 that he was writing »in the last times and the end«.¹⁰⁷ Also in an undated inscription of the 15 century it is spoken of the »last days«. At the same time was probably copied the manuscript »O budućih preinudroga Lava« which tells about the fall of Rome and Byzantium, but the »sedmorično i sedam tisuščno« is also mentioned.¹⁰⁸

According to the Byzantines, the 7th century A.D. began on September 1 st. 492, and the end of the Satanic Church was expected on August 31th. 1942.¹⁰⁹ However, as there was no end of the world in 1492, as it had been expected, general peace and social justice which started with the Turkish rule, was for the heretics a proof that a new era has begun, which according to some surviving manuscripts was called »the second age«. Our Moslems took that from the Bogomils. The Grand Vezir, Ahmed Pasha of Herzegovina wrote a letter in our language and in Cyrillic, dated April 20th of the 8nd year of the »Second age«.¹¹⁰ Č. Truhelka and Lj. Stojanović paid no attention to this extraordinary way of dating.¹¹¹ G. Elezović, in his Turkish Monuments, in the index, puts a question mark beside the entry »second age«. The Grand Vezir adopted the heretical way of dating. The 8th year of the »Second age« means eight years after 1492 which proves the inscription on the reverse of the letter which reads: 9 magio 1500. In a letter of Sultan Bayazit of April 25th 1501 was also written, in Cyrillic: »written in the Month of April on the 23 day in Constantinople, of the B (second) age, the ninth year, the year of the Birth of Christ a thousand five hundred and first.«¹¹² Awaiting the end of the Satanic Church, many heretics, converted into Catholicism, with the coming of the Turks went back to their old

¹⁰⁴ F. Rački, Bogomili, 438.

¹⁰⁵ Đ. Sp. Radojičić, Srpska književnost od sredine XIV do početka XVII veka, SKG LXII, 3 (1941), 208.

¹⁰⁶ Idem, 206.

¹⁰⁷ Idem, 209.

¹⁰⁸ Đ. Sp. Radojičić, Razvojni luk stare srpske književnosti, Senta 1962, 186.

¹⁰⁹ A. Vasiliev, End of the World, Byzant. XVI, 2 (1942—43), 469, 497.

¹¹⁰ G. Elezović, Turski spomenici I, 1, Beograd 1940, 634.

¹¹¹ C. Truhelka, GZM XXII (1911), 121—122. Lj. Stojanović, Stari srpski rodoslovi i letopisi namb. 959.

¹¹² C. Truhelka, GZM XXII (1911), 122.

¹¹³ A. Solovjev, Nestanak bogumilstva i islamizacija Bosne, Godišnjak I (1949), 42—79.

religion. Turkish sources also inform about a fast moslemisation of pagans.¹¹³ For the Greek Orthodox the year of 1453 meant the beginning of what for the heretics meant the end. For, the coming of the Turks meant the coming of slavery and a thousand years rule of Satan on the Earth. It can clearly be seen from the Psalter printed by T. Ljubović in Goražde in 1521. In the closing notes of the Psalter after the »Ukaz večnim letom« reads: »konac sedmom veku. Počelo osmom veku poslednjim letom.« (The end of seventh century, the beginning of eighth, the last century).

In this short survey it can be seen that the Bogomil movement of Balkan peoples was very conservative from the theological point of view, and very versatile from the political point of view: it ranged from the preaching in favour of the destruction of feudalism to one of its essential foundations. In the course of its incessant changing and qualitative converting in all those qualities and contradictions, springing up from it, the movement, although at the beginning including a small number of supporters, whose ideas were strange to common people, grew a movement of the masses, expressing wider social and class trends. Bogomils were, therefore, on one hand a backbone of feudalism, tied in various ways with the interests of the nobility, and, on the other hand the main destroyer of feudalism. Starting as extreme revolutionaries and enemies of feudalism, they became, in the end, political opportunists, standing for political and religious ideas which were outdated, and, with the coming of the Turks accepted the Turkish rule and Islamic religious orientation.

Dr. SKENDER RIZAJ

COUNTERFEIT OF MONEY ON THE BALKAN PENINSULA FROM THE XV TO THE XVII CENTURY

In the early days of Turkish rule money gradually lost its nominal value, as the consequence of misuse and deterioration. For this reason Turkey was already at that time faced with monetary problems. Turkish sources point out that not only silver money but even gold deteriorated. This deterioration had its origin in both the Turkish provincial mints and in those located in the capital. Sultan Mehmed II the Conqueror, and his successor Sultan Bajazid II made strong efforts in the XVth century to prevent counterfeiting and the circulation of the counterfeited money, as is clearly shown by various laws passed by these rulers¹.

¹ The Law on Silver (*gümüş yasagi*) provided for the control of treasuries of *bezisthans* and *caravansarais* as well as ship cargoes in ports and passengers' luggage. If a *czar's* deputy (*kul*) found anyone carrying silver without a stamp (*imihursuz*), i.e., old silver, it would be forfeited and sent to the *darbhane* (state mint). Owners deprived of silver in such a way were given two *aspers* for every *dirhem* (3,207 gr) of silver. But if the owners of the old silver failed to act in compliance with the Law and displayed it for sale on the market, the Sultan's *kul* would arrest them and punish them accordingly (*hakkindan gele* — punishment by death). Craftsmen in towns (*sehr*), who made silver filigree articles (*kuyuncu ve sinkis*), had the right of purchasing not more silver than 20 *dihems*.

If any *kalb* (counterfeited) *asper* was found on a person, he was handed over to the *sanjak-beg* and local *cadi*, who would be responsible for his investigation, on the basis of *shariat*, as to whether he was guilty of counterfeiting. If this latter fact was proved, a judicial verdict (*hüccet*) was issued to the Sultan's deputy (*kul*), who was bound to hang the offender and forfeit his property (*rizkini beglik eyleye*) on behalf of the State. (R. Anhegger — H. Inalick, *Kanunname-i sultani ber mucebi 'orfi Osman-i, Turk Tarih Kurumu, Ankara, 1956, page 5*).

The Law on Gold stipulated that goldsmiths, *sarrafs*, and goldprocessors were obliged to reveal and sell any quantity of gold in their possession to *darbhane* and not to other places (...). For the coinage of gold money (*flurs*) outside of the state mint, the Law laid down that such counterfeits should be transported to Istanbul and punished as specified (*hakkindan gele*) (Anhegger-Inalick, *ibidem*, pages 3, 4).

The Law on Novo Bido Mine laid down that, in the search for counterfeited money (*kalb akce*), the luggage of passengers travelling to Dubrovnik and other Christian countries, should be carefully examined. (N. Beldicaunu, *Les actes de premiers sultans conserve dans les manuscrits turcs de la Bibliotheque Nationale a Paris, T. I. Paris, la Haye, 1960, p. 70*).

Counterfeiting was a mass phenomenon in the second part of the XVIth century, particularly in the Balkans, as is evidenced in various ferman (official orders) which were sent to the sanjak-beg (Turkish official in the district division of a willayet) or *cadi* (inferior magistrate or judge in a Turkish town or village) of various sanjaks and kazas (regions and districts) of Rumelia (the European division of the Turkish Empire, including Albania, Macedonia and Thrace). In his ferman of September 1564 (Turkish date 972 H), Sultan Suleiman the Magnificent ordered the Skoplje *cadi* as follows: »Gold coins and akce (aspers, Turkish silver coins) now arriving at Der Saadet (Gate of Happiness) of the Skoplje coinage are mostly *kallb* (counterfeit) because of the malversation of the *sahib-i 'ayar* (expert coin forger of the mint). The gold coins are lighter than standard ones, and the silver akces contain impurities. For this reason, when you receive the order you shall suddenly and personally go there and take a number of specimens of these gold coins and akce forged by *sahib-i 'ayar* in that moment. Then you shall arrest him and hand over him to *chaush* (Turkish petty policeman) who shall bring him by the fastest way to my Der-Saadat (Gate of Happiness)«².

On September 18, 1564 (10th Safer, 972), the Czar's decree was sent to the Skoplje *cadi* where it had been noticed that a number of gold coins forged in the Skoplje mint were counterfeit. For this reason it was ordered that some samples should be taken from the lot made by *sahib-i 'ayar* in the Skoplje *darbhane* (mint), and sent to Istanbul. A copy of this ferman was also sent to the *cadis* of Bruse, Srebrenica, and Novo Brdo³. On September 20, 1564 (12th Safer 972), the Sultan's order was sent to the sanjak-begs of Krusevac (Alaca Hisar) sanjak, and to the *cadis* of Smederevo, Skoplje, Kjustendil, Zvornik, Vidin, Sofia, Thessaloniki, and Seres, requesting them to start investigations against counterfeiters and to arrest them⁴. On October 12, 1564 (5th Rebiyülevvel 972), a Czar's order was sent to the *cadi* and the *subashi* (the latter being a Turkish officer governing a village; also a constable), asking them to capture Hasan's accomplice *kallab* (counterfeiter) Mustafa Kratovac, and to deliver him to Istanbul⁵. From a ferman of December 27, 1564 (22nd Cemaziyelevvel, 972), which was sent through Ali Chaush to the Novo Brdo *cadi*, we learn the following: »Suleiman, a *nazir* (supervisor) of the mine in the Novo Brdo *Cadiluk* (an area under the responsibility of a *cadi*) sent a letter (mektub *gödenrub*) to the High Porta (the Supreme Turkish Political and Governmental Body), informing it that counterfeiters had flooded the area (*etrafdä kallablar cogalub*); that the Novo Brdo *darbhane* (mint) and the Skoplje *darbhane*, etc., were centers of counterfeiting (*sikkelerin artirub kalb akce islerler*); that there was no witness of their misdeeds«. The-

² Basbakanlık Arsivi Constantinopol (Istanbul), Mühimme defreti 6, page 64.

³ Mühimme defteri 6, page 66.

⁴ Mühimme defteri 6, page 82.

⁵ Mühimme defteri 6, page 113.

refore, my order is as follows: when you receive my lofty writ (hükümî serif), you shall immediately undertake a secret search of all forests and valleys; you shall capture all miscreants known as counterfeiters; you shall register all tools and all money found in hands of the counterfeiters; you shall deliver all the counterfeiters to my Sûdde-i Saadetime (Gate of Happiness)⁶. On the same date, i.e., on December 27, 1564, a circular letter was sent to the begs and cadis of a larger region of the Balkans, viz., to the governmental officials of Krushevac (Alaca Hisar), Livada, Edirne, Pirov (Sehirköy), Seres, Siderokapse, Skoplje, Zvornik, Smederevo, Bosnia, Dukadjin, Tirhal, Skadar (Iskenderiye), Thessaloniki (Salanik), Vuchitrn, Vidin, Elbasan, Valone (Avlonya), Janina, Ohrid, etc., directing them to arrest kalbzanlar (counterfeiters)⁷.

The next year a large amount of counterfeited money was also in circulation. It is reported that in March, 1565, there was a great deal of counterfeit of money in the villages in the Skoplje and Novo Brdo districts⁸ and a ferman was issued ordering the secrete arresting of a gang of counterfeiters in the Novo Brdo Cadiluk, including the following persons: Tasalu Hasan, Kara Ferkhat, Arnavud Prevezne, Istanbuli Meral, Jeri Huscin etc.⁹. On March 27, 1565, (23rd Shaban, 973) it was ordered that the money counterfeiters in the vicinity of Kratovo and Novo Brdo were to be arrested, and some of them, together with their tools, sent to Istanbul¹⁰. In May, 1565, some counterfeiters appeared in the vicinity of Thessalonika and Edrene¹¹. The ferman of June 5, 1565 (5th Zilkade, 973) shows that Hadji-Ibrahim, the Belgrade Mint's sahibi 'ayar, had forged new and brilliant aspers (cil akce) and sent them to the Czar's treasury (hatane-i amire); the guilty person was ordered to be arrested, bound and delivered, through Jacob Chaush, to Sûdde-i Saadet (Gate of Happiness)¹². A ferman of September 7, 1565, (10th Safer, 973) was sent to the Krushevac (Alaca Hisar) cadi, with the following instructions: »Vuk, son of John, said to the Porta that a Czigan Mustapha, forger by profession, had counterfeited money, and during a search of his luggage a »kuruş groses« (a packet of grosches) and an amount of verious metals were found«. For this reason the said Mustapha was to be arrested, and together with his tools, sent to Istanbul¹³. On September 9, 1565 (12th Safer, 973), a ferman was sent to the Edrene cadi, ordering him to catch money counterfeiters who appeared in that area¹⁴. The cadi of Larisa (Yeni Sehir) received, on October 10

⁶ A. Refik, Osmanlı devrinde türkiye madenleri, Constantinopol, 1931, page 5, 6.

⁷ Mühimme defteri 6, page 255.

⁸ Mühimme defteri 6, page 427 (firmam of 26th March 1565 — 22 Saban 972).

⁹ Mühimme defteri 6, page 427.

¹⁰ Mühimme defteri 6, page 434.

¹¹ Mühimme defteri 6, page 522, 552 — firmans adressed to the bey and cadi of Thessaloniki of 17th May 1565 (15 Seval 972) and to the cadi of Jedrene of 21th May 1565 (19 Seval 972).

¹² Mühimme defteri 6, page 563.

¹³ Mühimme defteri 5, page 89.

¹⁴ Mühimme defteri 5, page 93.

1565 (14th Rehlyülevel, 973), the czar's decree to capture counterfeiters together with their tools and to send them to Istanbul¹⁵. On November 6, 1565, (11th Rebyülahir, 973) the cadis of Kavala, Drama and Zihna received a ferman containing the following: »Men of the Kavala port's captain captured eight kalbazan (counterfeiters); one of them an amil (tenant) of Drama, was freed, while all others were arrested. For this reason I now order as follows: the arrested shall be sent to Der-Saadet (Gate of Happiness), while the release of the amil of Drama shall be revised and the reasons underlying his release found out. You shall inform me on all these matters«¹⁶. By a ferman of December 5, 1565, (11th Cemayülevel, 973) the High Porta informed the cadi of Svrljig (Idferlek) that three members of the fort crew had handed over to Der-Sadet (Istanbul) the belongings, tools and money (esya, alat ve sikkeler) of a deceased counterfeiter, czigan Hajreddin Reisin¹⁷.

»Kalpazanlik« (counterfeited money) was forged also in 1566 on the territory of Vuchitrn sanjak¹⁸, while the next year, 1567 (975), fifty counterfeited gold coins of foreign origin were dug out of Topchi Mehmed's cellar, on Midilli (Lesbos) Island. The inside of these gold coins were of silver (Ici gümüs üstü altun kaplu frengi sikkely 50 altun kesildi¹⁹).

In 1573, the cadi of Novo Brdo was requested to send to Istanbul some Christian kalapasan (counterfeiters) who were to be sent on kürege konulmak (slave ships) for punishment²⁰; an Imer coined, in 1576, counterfeited akce and groses in the mints of Novo Brdo and Skoplje²¹; 1578 in Novo Brdo a certain Ibrahim forged cauterfeide money²²; in the same year, counterfeited money was produced in the Skoplje mint²³; in 1578, the cadi of Smederevo joined the counterfeiters in Skopje; he maltreated raivah and beraiyah (non-moslem population of the Ottoman Empire), and under the pretext of going to Istanbul, he escaped to Sofia with 15 yük (a yük equals to 50 kilos approximately²⁴).

¹⁵ Mühimme defteri 5, page 152.

¹⁶ Mühimme defteri 5, page 192.

¹⁷ Mühimme defteri 5, page 279.

¹⁸ G. Elezovic, From the Turkish Archivs of Constantinopol, Belgrade, 1950, page 342.

¹⁹ Mühimme defteri 7, photo 46 (This photo-copy can be found in the Oriental Institute of Sarajevo).

²⁰ Mühimme defteri 22, page 5; B. Rizaj, Mining of Kosovo and the neighbouring regions (XV—XVII), Prishtina, 1968, page 68.

²¹ Mühimme defteri 28, page 131.

²² Mühimme defteri, photo 245 (This photo-copy can be found in the Oriental Institute of Sarajevo).

²³ Mühimme defteri 35, page 164, 15. IX 1578 (12. B 986) a command was addressed to the bey of Skoplje: in the rooms of the professional head of the forge of money (sahib-i 'ayar), Hadzi Ibrahim and some persons called Kinrli (Foul), then in the inns of Musein Hodza and Sula and also in the houses of two Jews, the servants of the forge of money (darbhane), false money is forged. Consequently, the order is that confident persons should be sent to the above-mentioned places to come in secretly and to arrest the falsifiers of money in the fortress with their equipment for the falsification of money (Mühimme defteri 35, page 217).

Several other fermans of the year 1579, which are now on our disposal, also refer to counterfeiting. On January 6, 1579, the beg and cadi of Skoplje received an order with the information that the High Porta had been advised of counterfeited aspers being forged in the Skoplje mint. In this connection, they were told to take the said mint by surprise; to discover the counterfeited aspers, and to sentence the Skoplje mint's sahib-i 'ayar to death²⁵. The ferman of June 2, 1579 (5th R. 987), sent to the sanjakbeg of Skoplje, points out that Hadji-Bajli and a Bakir, together with the counterfeited aspers and tools on them, were to be delivered to Istanbul (Der-Saadet). Their delivery was to be made through Yarar (reliable people)²⁶.

On June 9, 1579 (11 L. 987) an order was sent to the cadis of Skoplje, Novo Brdo and Belasica. According to it, a person named Ali, who was to supervise the quality of silver (gümüs arayaci) within the above cadiluks, went to Istanbul and reported the following: »Some people in the mentioned cadiluks, i.e. Nikola, Rusto, Valia... (and several other non-moslem names which could not be read), Hadji-Mehmed, Ridvan and Tur Ali, have dies and other tools (mütellik alet) needed for counterfeiting money«. Owing to this report, an order for the arrest of the named counterfeiters and their delivery to Istanbul was issued²⁷.

Another five fermans, issued in the beginning of 1580, mention counterfeited money in the Balkans, to be precise, in the Centre. Thus, the ferman of January 19, 1580 (Gurre Z, 987), which was sent to the cadis of Skoplje and Novo Brdo, indicates the following: »In darbhan (mints) aspers with reduced carat value (kem ayar akceler kesilbub) are manufactured, and these kalb (counterfeited) aspers are sent to the State Treasury (hazinr-i meriyye)«. Therefore, the cadis of Skoplje and Novo Brdo received an order to make a sudden inspection of the mints, to put the counterfeited aspers into a bag, to seal this bag (mühürleyüb), and to send it through a chaush to Sedd-i Saadat (Gate of Happiness)²⁸. From the ferman issued on January 23, 1580 (4 Z 987), it can be seen that it was necessary to arrest and deliver to Der-Saadet an emin (manager) of the Skoplje mint, named Kejvan²⁹. The same order was repeated on February 3, 1580³⁰, which means that the Skoplje cadi had not carried out the Sultan's first order. The ferman of February 2, 1580 (14 Z 987) indicates that new and brilliant aspers (cil akce) were coined in Siderkapsa³¹. The cadis of Skoplje and Novo Brdo, and such falsified aspers are being sent to the State Treasury. Therefore, immediately upon the reception of my lofty order, you shall rush into the mints and

²⁴ Mühimme defteri 35, photo 246 (The photo-copy can be found in the Oriental Institute of Sarajevo).

²⁵ Mühimme defteri 36, page 12. Firman is dated: 7 Za 986 = 6th January 1579.

²⁶ Mühimme defteri 36, page 293.

²⁷ Mühimme defteri 39, page 15.

²⁸ Mühimme defteri 39, page 107.

²⁹ Mühimme defteri 39, page 110.

³⁰ Mühimme defteri 39, page 135.

³¹ Mühimme defteri 39, page 132.

homes of Suleiman and Rejep, seize the counterfeited aspers and bars, put them into a bag which must be sealed, and sent, through chaush Silahdar Mehmed, to Sedd-i Saadat³².

In 1581 only one ferman was found to be issued, at the end of that year. It was addressed to the *cadi* of Skoplje. It requested him to capture Rejep, the *emin* of the Skoplje mint, and Mehmed, the *sahib-i 'ayar* of the same mint, and to hand them over to Hasan, the *chaush*, who would hand them over on to Mehmed, one of the High Porta's *chaushes*; and this latter would bring them to Istanbul³³.

In 1582 there were also counterfeits in the country of Rumelia. On August 6, 1582, (15 B 990), an order was sent to both the *beg* and the *cadi* of Skoplje, instructing them to collect all aspers with reduced weight and carat value from the population, according to the financial ordinance. After their collection, they should be returned to the mint for recoinage into aspres with correct weight and carat value, and again returned to their former owners³⁴. An order was issued advising the *begs* of Vučitrn and Skoplje, and the *cadis* of Vuchitrn, Skoplje, Novo Brdo and Prishtina, of the following: »New and brilliant aspers of Husein-chaush, originating from the Novo Brdo mint, were found, in the examination in Der-Saadet (Gate of Happiness), to be made, generally, half of copper, although some of them were entirely of copper. For this reason I order a sudden rush in to the mint. The forgers of the aspers involved, whoever they may be, are to be punished by cutting their hands off. Meanwhile, if the above punishment is not applied, and if the counterfeiters are ignored and their escape to another places is made possible, then all those who have not executed this my order shall also be punished³⁵«. Another ferman was sent to the *beg* and the *cadi* of Skoplje, stating the following: »We are informed that the counterfeiters are Rejep, *emin* of *tophane* (Ordinance Shop) and Mehmed, *sahib-i 'ayar*, and before them, *kalpazan* (counterfeiter) Emrullah, a *gümüs yasakcis* (treasury ward). Many people witness this to be truth. Therefore, I order the public execution of Emrullah, while Rejep and Mehmed shall be arrested. If they are found guilty of counterfeiting, they shall be also executed³⁶. The same order was repeated. Another ferman was sent specifically to the Skoplje Sanjak-*beg*, to the effect that the *nazir* (supervisor) of the Skoplje mint, named Emrullah, was to be handed over to Husein Chaush as a *kalpazanlik* (counterfeiter)³⁷. This means that the former order was not enforced.

³² *Mühimme defteri* 39, page 138. The date of the firman: 17 Z 987 = 5th February 1580.

³³ *Mühimme defteri* 46, page 242. The date of the firman: 15 Za 989 = 12th December 1581.

³⁴ *Mühimme defteri* 48, page 12.

³⁵ *Mühimne defteri* 48, page 85. The date of the firman: 3. 8 990 = 25th August 1582.

³⁶ *Mühimme defteri* 48, page 160. The date of the firman: 6 L 990 = 6th November 1582.

³⁷ *Mühimme defteri* 48, page 169. The date of the firman: 6 L 990 = 4th November 1582.

There is another very interesting ferman concerning the Skoplje mint. Namely, on November 11, 1582 (13 L. 990), a Czar's order was sent to the beg and the cadi of Skoplje. From it can be seen that the workers in the Mint had runaway after the punishment of the counterfeiters. Many efforts were needed to persuade these workers to return to their respective posts in the Mint³⁸.

The sons of a certain Mirko, Radonja and Jagmu, were counterfeiting aspers in the village Bešić, in the Belasica district (Vuchitrn sanjak) in the beginning of 1583³⁹. But on March 23, 1583 (28. S. 991) an order was sent to the sanjak-beg of Kruševac (Alaca Hisar) and to the cadis of Kuršumljija and Belasica, directing them to capture their Christian proteges (zimmiler), named Markovići, who were counterfeiting money. The counterfeiters were to be sent, together with their tools, to Der-Saadet⁴⁰.

The asper, as a silver coin for everyday use, had been losing weight and quality from day to day. Since the value of gold money had been raised in the first half of the XVII century, the Porta was compelled to reform the monetary system in 1640. New coins were produced in the Czar's mint, but the people did not like the new aspers. The reform did not bring the expected results. On the contrary, the value was raised again. For this reason a new reform was tried. However, regardless of temporary stabilization, monetary system ultimately suffered catastrophe. Curuk (low-valued) aspers, the real value of which was only half of an asper, were coined.⁴¹ In the XVIIth century there was a scandal because of the production of large quantities of counterfeited money, and its distribution through the whole Empire in which the Genovians and the French were involved. But soon it was discovered⁴² that many trade guilds of people entrusted with the search of counterfeited money among the population (gümüs arayciyan) were organized, and their members, according to Evliya Tshelebia, patrolled, armed with batons, jointly with the janissaries, along the streets examining everybody's purse. Approaching each group of people they met in the streets, they would exclaim: »My dears, let's see your bags!«. If they happened to find counterfeited money, they would take its owner to a cadi. The cadi would ask him where the counterfeited money was from and, if the owner was found guilty, they would bind him and eventually hang him⁴³.

If the quality of the Turkish silver money (akce) and its relationship to gold coins in the period from 1481 to 1691 is compared, it will

³⁸ Mühimme defteri 48, page 188.

³⁹ Mühimme defteri 48, page 287.

⁴⁰ Mühimme defteri 48, page 352.

⁴¹ V. Ninaver, A. Monetary Crisis in Turkey (1575 — 1650). IG Nr 1, Belgrade, 1958, page 113—155.

⁴² R. Veselinović, Vojvodina, Serbia and Macedonia under Turkish reign in the Second part of the XVIIth century, Novi Sad, 1960, page 11.

⁴³ Evliya Celebi Seyuhatnamesi, I, page 565—602 (about professional associations of craftsmen).

be seen that the gold coin value was suddenly raised after 1574. In the days of Bajazid II, twelve aspers were made of three dirhem (each dirhem containing nearly 45 grains) of silver, while a gold coin contained 54 aspers. In the time of Selim I, 3 dirhems were used for 13 and a half aspers, while a gold coin contained 60 aspers. In the time of Sultan Suleiman the Magnificent, 1548, three dirhems were used for 15 aspers, and 63 aspers made a gold coin⁴⁴. During the rule of Murath III, the relationship between the asper and the gold was abruptly changed. Thus, in 1577, a gold coin valued at 63 aspers was raised to 70 aspers and in 1584 even to 120 aspers, because at that time 24 aspers were produced from three dirhems. At the beginning of the rule of Mehmed III, 36 aspers were coined from three dirhems of silver, while a gold coin was valued at 220 aspers. However, in 1598, the new manager of the state mint, Ali-Effendi, succeeded in improving the purity of the silver money by coining 6 aspers of one dirhem of silver. In this way the value of a gold coin was reduced to 180 aspers. Through the efforts of Jemishchi-Hasan-pasha, the gold coin declined to 120 aspers in 1600. This value was retained during the rule of Ahmed I, although he coined 9 aspers from one dirhem of silver.

During the rule of Osman II⁴⁵, one dirhem of silver was used for coining of 10 aspers, while a gold coin then contained 150 aspers. In the time of Murath IV, a gold coin had the value of 250 aspers. Owing to the steps undertaken by the High Vizir Kamnesh Kara Mustapha-Pasha, under the rule of Sultan Ibrahim, the value of the gold coin was established at 160 aspers, since at that time aspers with a richer content were coined («sahih ayarli yeni sikke»). However, after the temporary stabilization of the monetary system, the situation badly deteriorated. Thus, in the years 1650 to 1656, i.e., after the two-year rule of Sultan Mehmed IV, various counterfeited aspers appeared on the exchange, and they caused great disturbances on the markets. For instance, the counterfeited magsus akce were called kalb akce, or zünyuf akce, or kirkik akce. As the consequence of the situation, the High Vizir Ahmed-pasha was degraded while the defterdar Emir-pasha and some janisary agas, who had joined him in counterfeiting money, were executed. The internal situation was improved by the strict measures of the high Vizir Tsuprilitch. But the great wars with Austria (1683) and with other countries, led to a serious financial crisis in Turkey, so that the money was coined of gold and silver dishes from the Court. However, the large war expenditures meant that the gold coins, then called serif altun, whose normal exchange rate was 200 aspers, rose to the value of

⁴⁴ Money (akca) forged in 1566. at the time of Sultan Selim II weighs 0,70 g., and its size is 12 X 12. S. Rizaj, Two akchas forged in Novo Brdo and Skoplje, The Herald of the Museum K and M, book VII—VIII (1962—1963), Prishtina 1964, page 355—360.

⁴⁵ Sultan Osman tried to improve the monetary system. He published a firman according to which people had to begin forging coins of a half of an akca called «Osmani». A. Refik, «Osmanlı imparatorluginde meskükat, XXX p. 2; G. Elezović, The Turkish monuments, I, Belgrade, 1940, page 1048.

360 aspers in 1690⁴⁶. In general, the facts reviewed lead to the conclusion that the counterfeiting of money had attained such a height that it involved great problems for the Velika Porta. Counterfeiting and the circulation of counterfeited money not only contributed to the destruction of the Turkish economy, but also became a serious social and political problem. The Turkish monetary system had become chaotic.

Both Christians and Moslems participated in the counterfeiting business, i.e. Turks, Albanians, Serbs, Czigans, Greeks, etc., either as ordinary citizens or as authorities in the Turkish mints.

All the efforts of the central authority to prevent this very extensive and detrimental phenomenon by means of fermans and ordinances failed, because much could not be expected from such measures, even though capital punishment was involved. This phenomenon was the consequence of the timar (military feudal) organization of the state.

(Translated by Darko Žigic)

⁴⁶ H. Hadžibegić, *Djizja or poll-tax*, POF, III—IV, Sarajevo, 1953, page 52—53.

Dr. METODI SOKOLOSKI
Philosophical Faculty — Skopje

LE DEVELOPPEMENT DE QUELQUES VILLES DANS LE SUD DES BALKANS AU XV^e ET XVI^e SIÈCLES

Pour rédiger le présent travail, nous avons puisé exclusivement aux sources turques ottomanes, à savoir dans des registres de recensement (defter), intégraux ou sommaires, du XV^e et XVI^e siècles, appelés „*Tahrir defterleri*”. Ils se trouvent aux Archives du Gouvernement de la République de Turquie (*Baskalanlik Arsivi*), à Istanbul ainsi qu'à Ankara (*Tapuve Kadastro umum Müdürlüğü*).¹ Grâce à la bienveillance du Ministère de l'Education nationale de la République de Turquie et surtout à celle de la Direction des Archives du Gouvernement à Istanbul nous avons eu la possibilité de mener à bien nos recherches et de microfilmer une grande partie des documents dont nous avons besoin.

En ce qui concerne les villes de Macédoine à l'est du Vardar, anciens centres des nahiyes² unités administratives, à l'exception d'Ohrid, nous avons trouvé un bon nombre de registres de recensement du XV^e aussi bien que ceux du XVI^e siècles. Ce sont les registres des villes suivantes: Skopje (Üsküp), Tetovo (Kalkandelen), Kičevo (Kirçova), Veles (Köprülü), Prilep (Pirlepe) et Bitola (Manastir) en Macédoine, ainsi que ceux de Lerin (Florina) et Kostur (Kestirje) actuellement sur le territoire grec. Cependant, nous n'avons pas réussi jusqu'à présent à trouver les registres du XV^e siècle des villes situées à l'est du Vardar, mais seulement ceux du XVI^e siècle par conséquent, en parlant des villes de Strumica et de Štip (en Macédoine) ou celles de Petrič, Dupnica et Kjustendil (en Bulgarie actuelle), n'ayant pas de documents du XV^e siècle, nous nous bornerons au seul XVI^e siècle.

Vu le temps limité dont nous disposons, nous parlerons tout d'abord de la structure de population, nous allons suivre le développement de sa structure, pour les villes à l'ouest du Vardar à partir du milieu du XV^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e (pour certaines jusqu'à la fin du XVI^e siècle), pour les villes à l'est du Vardar de 1515 à 1573.

¹ La Direction Générale des Cadastres.

² NAHIYE — appellation de la plus petite unité administrative dans l'empire ottoman. Au XV^e siècle on emploie souvent le terme de «vilayet» que nous avons souvent rencontré. Nous n'employons que le terme «nahiye» même si l'on trouve dans les registres l'expression «vilayet»: *Vilayet-i Usküp, Vilayet-i Monastir* etc.

L'évolution des villes sera considérée en fonction de l'appartenance religieuse (musulmans ou chrétiens; les Juifs, s'il y en a seront représentés comme groupes ou communes — *cemaats*.³)

Nous ferons une attention particulière au processus d'islamisation en détectant les chrétiens islamisés. Parmi les noms de famille musulmans inscrits aux grands cadastres (*mufassal*) dans certains cas, surtout au XV^e siècle, figurent les prénoms chrétiens: ce sont les prénoms des pères des chrétiens islamisés. Au XVI^e siècle les nouveaux musulmans portent les noms de famille »*Bin Abdullah*« (serviteur de Dieu).⁴ A partir de ces données nous étions à même de trouver le nombre précis d'islamisés dans les villes au moment où l'on faisait le recensement et de fixer le pourcentage d'islamisés par rapport au total des musulmans recensés. Cela nous permettra de tirer certaines conclusions concernant la structure de la population au XVI^e siècle.

En même temps, si les sources nous le permettent, nous tâcherons de fixer le moment où certaines villes commencent à changer, se transformant en cités typiquement orientales (architecture et institutions islamiques). Nous n'oublierons pas non plus de mentionner au passage les obligations de la population urbaine vis—à—vis de leurs maîtres féodaux (la ville faisant partie du domaine féodal). L'énumération des obligations nous renseigne bien sur la production de toute la région et, s'il s'agit d'une grande ville, sur les métiers qui y sont exercés.

Les registres de recensement nous apprennent que vers le milieu du XV^e siècle, sur tout le territoire de Macédoine est instauré le système féodal, car il n'y a pas de localité qui ne soit pas dans une des trois catégories de fiefs appelés *has*⁵, *zeamet*⁶ ou *timar*⁷.

Après avoir analysé la structure de la population des villes à l'ouest du Vardar, selon les registres, nous avons pu constater que, vers le milieu du XV^e siècle déjà, à Skopje et à Bitola, contrairement aux autres villes, les musulmans sont plus nombreux que les chrétiens, c'est—à—dire non—musulmans. C'est pourquoi nous commençons par ces deux villes.

Ville de Skopje (Üsküp)

De 1450 (environ) à 1545 Skopje est le centre du district (*nahiye*) qui englobe, en 1450, 196 villages et, en 1545 compte environ 220 localités. Pendant la seconde moitié du XVI^e siècle la ville est le siège du nouveau sandjak (*sancak*)⁸.

³ *CEMAAT* — communauté des coreligionnaires.

⁴ *BIN ABD-UL-LAH* — fils du serviteur ou esclave de Dieu; nom de famille que l'on donnait aux convertis pour éviter un nom de famille non-musulman.

⁵ *HAS* — propriété féodale dans l'empire ottoman au revenu dépassant la somme de 100.000 akçes.

⁶ *ZEAMET* ou *ZIAMET* — propriété féodale au revenu entre 20.000 et 99.999 akçes.

⁷ *TIMAR* — fief au revenu jusqu'à 19.999 akçes.

⁸ *SANCAK* — unité administrative formée de plusieurs nahiyes.

L'évolution de la structure de la population de Skopje pendant un siècle (entre 1450 et 1545) est bien visible sur la table suivante qui systématise les données tirées des registres.

TABLEAU SYNOPTIQUE N° 1

Evolution de la structure de la population de Skopje entre 1450 et 1545 selon les registres de recensement

N. d'ordre	Numéro du registre et année de recensement	musulmans		chrétiens			Juifs		Circas-siens	total des inscrits			
		nombre de foyers	nombre de célibataires	nombre de foyers	nombre de célibataires	nombre de veuves	nombre de foyers	nombre de célibataires	nombre de foyers	musulmans	chrétiens	Juifs	Circassiens
1	N° 12 (vers 1450)	516	—	312	—	27	—	—	—	516	339	—	—
2	N° 4 (1467/68)	666	—	294	—	70	—	—	—	666	364	—	—
3	N° 73 (1519) de 1519)	623	94	268	2	32	—	—	—	715	302	—	—
4	N° 149 (1528)	654	121	205	8	22	12	5	—	775	235	17	—
5	N° 232 (1545)	1.095	20	209	11	20	32	6	8	1.115	240	38	8

Les données du plus ancien registre dont nous disposons nous font conclure que déjà à cette époque-là les musulmans sont plus nombreux que les chrétiens: 516 musulmans contre 339 chrétiens dont 312 chefs de famille (*hane*) et 27 veuves (*bive*). Les musulmans vivent dans 23 quartiers (*mahalle*), les chrétiens dans 8 quartiers réservés.⁹

Si l'on ne perd pas de vue que les Turcs ottomans ont pris Skopje vers la fin de 1391 ou au début de 1392, on doit constater que pendant cinquante ans de la domination turque la ville a beaucoup changé étant donné que la population musulmane majoritaire est complètement séparée des habitants non-musulmans. De nombreuses institutions religieuses, culturelles ou autres, propres à l'islam, sont déjà présentes: mosquées, medersas, imarets, bains publics (*hamam*), caravan-sérails, bezistans, mescids et autres.

On ne connaît que trop bien le caractère conquérant de l'empire ottoman qui se prépare à occuper toute la Péninsule balkanique et même à pénétrer dans l'Europe centrale. Aussi comprend-on l'importance d'un centre stratégique et économique, carrefour des routes, comme Skopje. Il n'y a pas de doute que les Ottomans ne commencent la colonisation de Skopje immédiatement après sa prise. Ce sont surtout

⁹ MALIYE — No 12 de 1450 environ, pp. 106—113.

les artisans travaillant pour les besoins de l'armée qui viennent les premiers s'y installer, ainsi que les militaires (*akinci, yamak, eskinici*). Le fait que 40% de musulmans recensés à Skopje en 1450 exercent un métier ou fonction est la meilleure preuve qu'on a procédé à une colonisation organisée. Cent ans plus tard, vers le milieu du XVI^e siècle, ce chiffre augmente à 80%, mais, à notre avis, ce pourcentage élevé d'artisans musulmans ne prouve aucune colonisation intense de Turcs ottomans; ce sont les descendants ou héritiers des colons et, en bonne partie, les chrétiens islamisés, comme les *defters* en témoignent. En ce qui concerne les artisans chrétiens, par rapport aux musulmans, ils sont peu nombreux au XV^e siècle, 37 seulement. L'artisanat est, donc en quelque sorte, un privilège des musulmans. Au XVI^e siècle on compte plus de cinquante sortes de métiers dont les plus nombreux sont les suivants: tanneurs, cordonniers, tailleurs, orfèvres, maréchaux—ferriers, quincaillers, selliers, bâtiers, teinturiers, fabricants de sabres, potiers, bouchers, épiciers, ciersgiers, fabricants de *boza* et de *halvā*, barbiers, boulangers, menuisiers, maçons, charpentiers, bottiers, chapeliers, pelletiers, forgerons etc. Vers 1528 à Skopje il y avait 831 boutiques, ce qui signifie que, par rapport au total de recensées, 80% d'habitants possédait une boutique, en tant que marchands, vendeurs ou artisans. Ne perdons pas de vue le fait qu'une bonne partie de boutiques appartenaient au *vakoufs* (fondations).

La table nous montre la population musulmane en expansion permanente: de 516 vers 1450 à 1115 en 1545¹⁰, presque le double.

Pour ce qui est des chrétiens on peut noter une légère augmentation (de 25) entre 1450 et 1468¹¹; après, le nombre de chrétiens est en baisse constante de sorte qu'en 1545 on n'en compte 240, 99 de moins par rapport à 1450. En 1528 apparaissent les premiers Juifs au nombre de 17, dont 12 ménages et 5 célibataires¹², alors qu'en 1545 le nombre de Juifs est sensiblement plus élevé, 38, dont 32 ménages et 6 célibataires. En outre il y a 8 ménages circassiens. Par conséquent, en 1545 à Skopje il y a en tout 1401 personnes recensées, dont 1344 ménages (*hane*), 20 veuves (*bive*) et 37 célibataires (*mucered*). Si l'on suppose qu'un ménage comptait 5 membres et si l'on considère que les veuves avaient elles aussi leurs ménages, la population de Skopje en 1545 devait avoir 6857 habitants dont 5495 musulmans, 1156 chrétiens, 166 Juifs et 40 Circassiens. Autrement dit, les musulmans sont cinq fois plus nombreux que les chrétiens. L'analyse nous révèle qu'en cent ans les musulmans ont doublé, alors que la population chrétienne a diminué d'un tiers. C'est un phénomène curieux, incompréhensible au premier moment. Etant donné que le même phénomène s'est produit dans beaucoup d'autres villes de Macédoine, cela nous a amené à en chercher les causes. C'est pourquoi nous avons consacré une attention toute particulière à l'islamisation qui se révélera comme la cause principale

¹⁰ *Tapu Defteri* No 232 de 1545, photocopie No 2—14.

¹¹ *Tapu Defteri* No 4 de 1467/8, photocopie No 321—333, (plus loin T. D. — *Tapu Defteri*).

¹² *T. D.* No 149 de 1528.

de la baisse ou stagnation de nombre de chrétiens dans les villes à partir de 1468 jusqu'à la fin du XVI^e siècle. D'ores et déjà il faut souligner que le processus d'islamisation s'accélère avec le règne de Soliman le Magnifique (1520—1566), alors qu'avant 1468 les chrétiens islamisés en ville ou à la campagne sont fort rares. Les sources nous révèlent que les premiers qui seront islamisés sont les féodaux chrétiens (timariots) qui sont assez nombreux dans les districts de Prilep, de Skopje, de Kostur; cependant, vers 1468 il ne sont que deux ou trois. On peut également supposer que le pouvoir ottoman a liquidé les féodaux chrétiens, mais il est plus probable qu'ils étaient obligés de passer à l'islam pour conserver leurs terres, car au XVI^e siècle il y a beaucoup de localités dont les féodaux sont qualifiés de «nouveaux musulmans».

Maintenant, voyons comment se déroule l'islamisation à Skopje. Dans le registre № 12 de 1450 environ il n'y a pas d'islamisés, peut-être parce que les prénoms de musulmans y figurent en général sans noms de famille. Dans le registre de 1468, on figurent les noms de famille aussi, on ne compte que trois islamisés sur 666 musulmans recensés à Skopje; dans le district de Skopje on retrouve le même chiffre de trois islamisés.

Cependant, dans le registre № 149 de 1528, sur 775 musulmans 182 sont des chrétiens islamisés, un quart de population de Skopje. Le tableau synoptique nous apprend que le nombre de chrétiens (sans veuves) a baissé de 81 (294 en 1468 contre 213 en 1528) au lieu d'augmenter d'un tiers, au moins. Enfin, le registre № 232 de 1545 nous révèle que sur 1115 musulmans à Skopje il y a 357 chrétiens islamisés ou un tiers. Les données confirment notre hypothèse que la baisse de la population chrétienne est une conséquence de l'islamisation. En 1545, à Skopje, il y a non seulement un grand nombre d'artisans, mais aussi beaucoup d'employés qui travaillent dans diverses institutions scolaires ou religieuses, vakoufs,¹³ imarets¹⁴ etc. A cette époque il y a 80 imams¹⁵ 59 muezzins,¹⁶ 65 muhassils,¹⁷ 28 personnes possédant des berats¹⁸ pour exercer les fonctions de mütevellî,¹⁹ muderris,²⁰ hatib,²¹ naib,²² seyh,²³ cabî²⁴ ou autres; 15 mustahfiz,²⁵ 170 akincis,²⁶ 16 celeps²⁷ etc.

¹³ *VAKOUF* — fondation de piété.

¹⁴ *IMARET* — cuisine où l'on préparait la nourriture qu'on distribuait gratuitement aux personnes indiquées par le fondateur, ainsi qu'aux pauvres.

¹⁵ *IMAM* — prêtre qui préside aux prières obligatoires à la mosquée.

¹⁶ *MUEZZIN* — prêtre qui annonce la prière aux fideles.

¹⁷ *MUHASSIL* — fonctionnaire s'occupant des taxes.

¹⁸ *BERAT* — décret (du sultan ou du begler-bey) de nomination ou d'attribution d'un fief.

¹⁹ *MUTEVELLI* — directeur du vakouf, nommé par le berat.

²⁰ *MUDERRIS* — professeur de la medersa.

²¹ *HATIB* — prêtre qui fait le sermon le vendredi ou pendant le bayram.

²² *NAIB* — adjoint au cadi.

²³ *SEYH* — supérieur (par ex. des derviches).

²⁴ *CABI* — personne qui prélève les revenus du vakouf.

²⁵ *MUSTAHFIZ* — employé ou gardien de la forteresse.

²⁶ *AKINCI* — cavalier musulman d'attaque.

²⁷ *CELEP* — marchand de bétail.

Dans le registre № 4 de 1468 on parle des vakoufs d'un certain feu Ishak-bey, fils du pacha Yigit-bey, qui avait de grandes possessions dans les districts de Skopje et de nord — ouest jusqu'à 1439. De son vivant il a legué à la mosquée (connue sous le nom d'Alaca ou mosquée d'Ishak-bey), qu'il a fait construire à Skopje, les villages des environs de Skopje — Banjane, Mirkovoi, Pokrveni. Ces villages lui avaient été octroyés par le sultan Murat-Han comme mulks.²⁸ Ce privilège est confirmé par le Sultan Mehmed-han alors que la fondation est approuvée par la sultan Bayezid. La fondation comprenait aussi 48 boutiques au bezisten (*bezaštane*)²⁹ de Skopje, 100 boutiques particulières en dehors du bezisten, 1 caravanserail,³⁰ bains publics (hamams) et le reste, avec une rente annuelle de 78.531 akçes.³¹ En 1481 le nombre de boutiques au bezisten augmente de 4 et celui des autres de 70. Il y a également une bashane de sorte que le revenu total du vakouf d'Ishak-bey en 1481 est de 127.021 akçes.³² Ces revenus servent à subvenir aux besoins des maîtres, du personnel et des élèves de la medersa³³ et à payer les frais de cuisine et le personnel de l'imaret où l'on compte plusieurs artisans qui entretiennent les bâtiment. En 1481 rien que dans l'imaret il y avait 29 employés qui gagnaient entre 1 et 7 akces par jour, à l'exception des muderios dont les revenus étaient nettement supérieurs.

Au XVe siècle on parle aussi des vakoufs du célèbre chef militaire Isa-bey, fils d'Ishak-bey. Il a legué à sa medresa de Skopje ses mulks, villages Dracevo, Kučeviste, Lipoviste et Brvenica, un caravanserail, 120 boutiques, un établissement de bains appelé «Cifte — hamam», plusieurs vignobles et un canal d'irrigation. En 1468 le revenu annuel de la fondation était de 60.732 akçes³⁴ et vers 1481 — 75.077 akçes. Le registre de 1545 nous apprend que le village de Kučeviste a été donné par le sultan Murat-Han à Ishak-bey comme mulk, avec le droit aux revenus de divers impôts (haraç, ispençe, *adet-i agnam* ou impôt sur les moutons etc.). Après la mort d'Ishak-bey ce village est hérité par Isa-bey qui le légue à sa medresa. La fondation est approuvée par les sultans Bayezid-han et Selim-han. Lors du recensement on a soumis aux recenseurs les documents de legation (*vakfiye*) et ils ont inscrit dans le nouveau registre précédent.³⁵

En ce qui concerne le village de Dracevo, il est curieux que le sultan Mehmed-Han l'avait repris au vakouf pour le donner comme ti-

²⁸ *MULK* — Propriété privée; le propriétaire devait posséder un décret du sultan (*mulknama*).

²⁹ *BEZISTAN (bezaštane)* — marché couvert (boutiques) construit en matériau solide où l'on vend des articles de luxe.

³⁰ *CARAVANSÉRAIL* — Bâtiment réservé aux Caravanes; les marchands et les voyageurs y passaient la nuit et vendaient leur marchandise.

³¹ *T. D.* No 4, photocopie No 424.

³² *T. D.* No 16, photocopie No 70—75.

³³ *MEDERSA (medrese)* — établissement musulman d'enseignement secondaire qui prépare les prêtres.

³⁴ *T. D.* No 4, photocopie No 425.

³⁵ *T. D.* No 232, photocopie No 90—92.

mar. Cependant, le sultan Bayezid-han le rend à la légation³⁶ et en 1545 Dračevo figure de nouveau parmi les bien du vakouf.

En 1545 on parle des vakoufs du feu Mustafa-pacha. Celui-ci a légué 10 villages, qui lui étaient donnés comme mulks par le padisah, à son imaret et sa mosquée à Skopje. Parmi ces villages on note Ravne, Creševo, Balučani, Breznica, Kruševica (*Armudluk*), Hraško et autres. L'impôt direct (*haraç*) prélevé dans ces villages allait au padisah alors que les autres taxes (*usur* etc.) appartenait au vakouf. C'est enregistré dans le registre précédent, ainsi que dans celui de 1595 (№ 232).³⁷

Au XVI^e siècle on mentionne aussi les vakoufs de la femme du feu Mustafa-pacha et ceux de Yahya-pacha. C'est le sultan Bayezid qui a donné à la femme de Mustafa-pacha comme mulks les villages: Šiševo, Glumovo, Sedlarevo, Kondevo, Kaludjerovci et Crešnevo.³⁸ Elle les a légué à la fondation auprès de sa *tekke* et du mausolée (*turbe*). La *tekke* est construite au début du pont (*Köpriü basinda olan*) et le *turbe*, à proximité. Dans le registre № 232 (photocopie № 80) il y a un texte qui dit que la population du village de Šiševo possédait l'ordre du sultan qui l'obligeait à garder et à entretenir le pont. Ce service rendu au sultan dispensait la population de tous les impôts du divan, de l'obligation de donner des *segbans*, *ulaks*, *azaps* et *janissaires*, de participer aux campagnes militaires et à la construction des forteresses (*hisar*), du service de *çerahor*. La population du village de Sedlarevo, selon le registre, payait l'impôt direct (*haraç*) au padisah, alors que les autres revenus appartenaient au vakouf.

Le vakouf de Yahya-pacha consistait en un seul village — Radušani. Le registre note qu'autrefois le village était partagé en quatre parties (on pense probablement aux *timars*) avec le revenu global de 14.124 akçes. Plus tard le même village est donné comme mulk à Yahya-pacha avec tous les revenus des produits agricoles et autres, y compris diverses taxes, amendes et impôts (*Yava*, *kuçkun*, *beyt-ul-mal*, petit *gayb*, petit *mefkud*, *curm-u-cinayet*, impôt sur les moutons etc.). Ensuite Yahya-pacha a légué ledit village à sa mosquée de Skopje. Comme le village de Šiševo, par l'ordre du Sultan Bayezid, le village de Radušani est dispensé de fournir des *ulaks*, *çerahors*, *seybans*, *fauconniers*, *azaps*, *janissaires*, *avironniers*, de participer aux campagnes militaires, de construire les forteresses (et de les entretenir) et de tous les impôts du divan. Tout cela est noté dans le registre de 1545 comme dans le registre précédent.³⁹

Vers 1450 la ville de Skopje était un des *has* du *subasi* Ali-bey *çokadar*; en 1468 celui de Mahmud-çelebi et de Mustafa; au XVI^e siècle Skopje est un *has* du padisah. Les revenus annuels des maîtres feudaux de Skopje augmentaient sans cesse: en 1450 — 174.982 akçes, en 1468 —

³⁶ *IBID.*, photocopie No 93—96.

³⁷ *IBID.*, photocopie No 82—90.

³⁸ *IBID.*, photocopie No 80—81.

³⁹ *IBID.*, photocopie No 96.

296.982 akçes, en 1519 — 314.474 akçes,⁴⁰ en 1528 — 372.258 akçes⁴¹ et en 1545 — 474.797 akçes. En un siècle les revenus ont donc triple! Les sources les plus importantes des revenus sont des impôts de consommation (*gümrük*), *niyabet*, un atelier de fabrication de boza (*bozahane*), une chandellerie (*mamuhane*) avec le revenu total de 210.000 akçes; la seconde place est occupé par les revenus provenant des impôts sur les vignobles — 40.000 akçes! la troisième des revenus des céréales — 34.000 akçes (à savoir: 150 mudds de blé ou vers 750 charretées valant 18.000 akçes).

Au XVI^e siècle on retrouve les mêmes revenus, mais aussi de nouvelles sources: droit de douane pour le drap importé de Salonique (11.000 akçes), une bozahane (12.000 akçes). Il est particulièrement intéressant de mentionner le revenu (3.567 akçes) que représentaient des trains de bois de construction sur le Vardar, d'où on peut conclure qu'à cette époque-là le Vardar était riche en eau. La pêche de Daljani, avec le revenu annuel de 300 akçes, est également enregistrée. On note aussi qu'à Skopje il y a 1.015 boutiques qui payaient aux gardes de nuit une somme de 12.180 akçes.

En 1545 la ville de Skopje compte 54 quartiers (*mahalle*) musulmans. Pour les quartiers de Tophane et de Kletvenik on note qu'ils sont habités par les sujets chrétiens (*raya*) du feu Isa-bey. On souligne tout spécialement que les habitants de Tophane sont des chrétiens du village de Kuçevište appartenant au vakouf. En 1450, cependant, on ne compte que 23 quartiers musulmans.

Ville de Bitola

(Manastir)

Dans tous les documents ottomans ou autres, cette ville est appelée «Manastir». Entre 1468 et la fin du XVI^e siècle la ville a changé plusieurs fois de maître comme les autres villes de Macédoine et même des Balkans. C'est aussi que vers 1468 Bitola avec quelques villages des environs appartient au *has* du *defterdar*, dont le nom n'est pas cité, mais on peut supposer qu'il s'agit du *defterdar* de Roumélie. Vers 1519 Bitola est un des *has* du *padichah*, en 1545 celui du *begler-bey* de Roumélie (*mirmiran*), Husrev-pacha qui, à cette époque-là a le rang du visir. La ville de Bitola, en tant que centre du district, appartenait au XV^e siècle il y a 150 localités (villages), alors qu'au XVI^e siècle il y en a vers 160.

Nous avons déjà souligné que dans cette ville les musulmans sont plus nombreux que les chrétiens même au XV^e siècle.

⁴⁰ T. D. No 73, photocopie No 5.

⁴¹ T. D. No 149, photocopie

TABLEAU SYNOPTIQUE N° 2

Evolution de la structure de la population de Bitola d'après les registres de recensement (tahrir defterleri) du XV^e et XVI^e siècles

N° d'ordre	Numéro du registre et année de recensement	musulmans		chrétiens			Tsiganes musulmans		Juifs			total des inscrits			
		nombre de foyers (hane)	nombre de célibataires (mücerred)	nombre de foyers	nombre de célibataires	nombre de veuves	nombre de foyers	nombre de célibataires	nombre de foyers	nombre de célibataires	nombre de verves	musulmans	chrétiens	Tsiganes	Juifs
1	N° 993 de 1467/8	295	—	160	10	15	—	—	—	—	—	295	185	—	—
2	N° 16 de 1418	398	—	222	—	—	—	—	—	—	—	392	222	—	—
3	N° 73 de 1519	617	139	236	39	55	—	—	—	—	—	756	330	—	—
4	N° 149 de 1528	627	170	171	8	27	19	5	43	6	5	797	206	24	54
5	N° 232 de 1545	388	92	180	25	5	16	10	60	27	—	480	210	26	87
6	N° 723 de la fin du XVI ou du début VXII	619	68	140	55	2	53	16	282	—	—	687	197	69	282

Le tableau synoptique nous montre que même en 1468 les musulmans sont plus nombreux que les chrétiens⁴² et qu'au cours des années le nombre de musulmans augmente sans cesse (en 1528 avec les musulmans tsiganes il atteint le chiffre de 821⁴³). En 1545 on note une baisse de 315 musulmans,⁴⁴ pour noter vers la fin du XVI^e siècle une nouvelle hausse de 250 par rapport à 1545.⁴⁵ Par conséquent, le nombre de musulmans entre 1468 et 1528 a presque triple (295 contre 821), alors que vers la fin du XVI^e siècle (ou début du XVII^e ils comptent 461 personnes de plus (avec les Tsiganes) ou 2 fois et demi de plus par rapport à l'année 1468.

Voyons maintenant l'évolution de la population chrétienne pour la même période de 130 ans. Entre 1468 et 1519 on constate une hausse⁴⁶ (185 contre 330), après 1519 une baisse permanente de sorte qu'entre 1468 et 1600 on note une diminution de 33 foyer. Il est encore plus

⁴² T. D. No 953 de 1467/8. Recensement de Bitola, phot. No 1—10.

⁴³ T. D. No 149 de 1528. Recensement de Bitola, phot. No 208—219.

⁴⁴ T. D. No 232 de 1545. Recensement de Bitola, phot. No 219—224.

⁴⁵ T. D. No 722 sans date. Recensement de Bitola, pp. 6—25.

⁴⁶ T. D. No 73 de 1519, photocopie No 74—87.

curieux que les ménages juifs sont deux fois plus nombreux que les foyers chrétiens (282 contre 142).

De même on constate qu'à la fin du siècle les Juifs sont cinq fois plus nombreux par rapport à 1528 (54 contre 282) et les Tsiganes musulmans trois fois (24 contre 69).

Par conséquent, en 1468 à Bitola (*Manastir*) il y a en tout 480 musulmans et chrétiens et 1235 vers la fin du XVI^e siècle. Si l'on multiplie le nombre de foyers (y compris ceux des veuves) par cinq et qu'on y ajoute les célibataires, on obtient le chiffre de 2.360 habitants en 1460 dont 1475 musulmans et 885 chrétiens. Vers la fin du XVI^e siècle Bitola aurait, selon le même calcul, 5.619 habitants, dont 3163 musulmans, 765 chrétiens, 281 Tsiganes musulmans et 1410 Juifs. La baisse du nombre de chrétiens à Bitola est due à la même cause qu'à Skopje — l'islamisation. Au XV^e siècle le nombre d'islamisés varie entre 4 et 8, alors qu'en 1528 il sont 75, pour atteindre le chiffre de 123 en 1545, presque le double. Chaque quatrième musulman en 1545 est donc un chrétien islamisé, à la fin du siècle même chaque troisième, puisque le nombre d'islamisés redouble par rapport à 1545 (248 contre 123). Ici encore la baisse du nombre de chrétiens s'explique par une islamisation intense, car on compte 21 célibataires parmi les islamisés.

Le recensement de la population de Bitola est fait par quartiers. En 1468 tous les musulmans sont partagés en 6 quartiers, alors que les chrétiens sont groupés, dans un seul quartier appelé «Dabiziv». Plus tard le nombre de quartiers ne fait qu'augmenter de sorte qu'en 1528 il y a 21 quartiers musulmans, 10 quartiers chrétiens, alors que les Juifs et les Tsiganes sont groupés par *cemaats*. A la fin du XVI^e siècle à Bitola il y a 24 quartiers musulmans, 11 quartiers chrétiens, 1 quartier tsigane appelé «Nasreddin» et un *cemaat* juif. Les quartiers portent les noms des notables, artisans ou chefs de quartier.

Le recensement de 1468 nous apprend que 152 musulmans (sur 295 enregistrés) exercent une fonction ou métier quelconque. (Nous en avons compté 43 sortes). Ainsi, par exemple, 14 musulmans sont cordonniers (*papuci*), 10 tanneurs (*tabak*), 10 chapelliers (*takivaci*), 8 harnacheurs (*saraç*), 9 bouchers, 8 tisserands, 8 bottiers, 9 tailleurs (*hayat-terzi*), 8 marechaux-ferrants (*nalbat*). Il y a aussi 5 orfèvres (*kuyumcu*), 5 fabricants de halvâ (helvaci), 4 fabricants de savon (*sa-buncu*), «qui tiennent des boutiques» (tout probablement marchands) et plusieurs fabricants de boza, potiers, maçons (*keresteci*), teinturiers, employés des bains publics etc.

Presque 50% des musulmans enregistrés exercent donc une fonction ou métier, alors que sur 160 il n'y a que 4 artisans: un meunier, un potier, un forgeron et un boucher. De toute évidence, le commerce et l'artisanat sont à cette époque-là entre les mains des musulmans.

En 1481 sur 398 musulmans enregistrés il y en a 210 qui exercent un métier.⁴⁷ On retrouve les mêmes professions, mais le nombre d'artisans augmente: 34 tanneurs (au lieu de 10 en 1468), 15 harnacheurs

⁴⁷ T. D. No 16 de 1481 environ. Recensement, phot. No 386—392.

(contre 8), 13 tailleurs (au lieu de 7), 19 épiciers (contre 2) etc. Maintenant il y a 18 artisans chrétiens dont 3 cordonniers, 4 tailleurs, un pelletier, un orfèvre, un boucher, un meunier etc.

Plus tard le nombre d'artisans chrétiens augmente sans cesse. Vers le milieu du XVI^e siècle on compte 27 artisans chrétiens, à la fin du siècle 39, de sorte que vers la fin du XVI^e siècle un chef de famille chrétien sur trois ou quatre exerce un métier. L'artisanat cesse d'être privilégié des musulmans comme au XV^e siècle.

Parallèlement à l'augmentation de la population musulmane, de nombreux établissements religieux, scolaires ou autres sont ouverts. Le nombre de fonctionnaires augmente aussi: 32 imams en 1528 contre 48 à la fin du siècle, 22 muzzins contre 5, 27 muhassils contre 3, etc.

Le nombre total de fonctionnaires, qui en 1528 est de 189, vers la fin du siècle atteint le chiffre de 397. Ces fonctionnaires travaillent dans diverses institutions religieuses ou scolaires, tribunaux etc., bien qu'ils exercent, assez souvent, un métier (*akinci, eskinci, yamak, kiraci*). Les registres nous apprennent également qu'au XVI^e siècle il y a d'abord deux, puis quatre mosquées: Ishak-Celebi. Çaus-bey, Mehmed-bey, Hamza-bey. En ce qui concerne les mescids, il y en a vers 30. Il y avait également 2 zavies (endroit où prient les derviches) dont les fondateurs furent Ishak-Celebi et Caus-bey puisque les zavies portent leurs noms. Les mêmes dignitaires fondèrent deux medreses et deux imarets à Bitola même. Dans cette ville on trouve les premiers vakoufs, comme ceux de Mehmed-Celebi et de Çaus-bey, ensuite les vakoufs de Hacı-bey, de Daut-pacha et quelques autres auprès des mescids Poyroz-Berak, Hacı-Hasan, Kara-Ishak et de la mosquée Hamza-bey.⁴⁵

⁴⁵ T. D. No 232, photocopie No 453—456. Dans ce registre de 1547 il y a des détails sur les vakoufs mentionnés plus haut. C'est ainsi que dans le vakouf du feu Hacı-bey est enregistré le village de Bukovo près de Bitola. Le registre indique que le village fut donné en mulk par le sultan Bayezid avec les revenus de *ciziye*, ispençe, taxe sur les moutons (*adet-i agnam*) et autres taxes (*rusum*). Dans le décret du sultan on dit expressément que les habitants de Bukovo et du quartier Hacı-bey à Bitola sont dispensés des services suivants: ulaks, segbans, fauconniers, construction des forteresses (*hisar yapmasandan*), fourniture des vivres à l'armée (*nuzul*), ainsi que de tous les impôts du divan. Plus tard Hacı-bey a légué ce village au vakouf. En 1545 le revenu de Bukovo et du quartier atteignait la somme de 24.482 akçes. Les habitants payent une capitation (*ciziye*) de 8440 akçes et l'ispençe 4725 akçes. Les taxes sur les moutons: 200 akçes, sur les céréales (assez élevée) — 3056 akçes (191 charretées), sur les vignobles 3020 akçes. Le vakouf de Hacı-bey comprenait aussi 6 boutiques et un hamam (Avlona, en Albanie) avec le revenu annuel de 992 akçes pour les boutiques et 630 akçes pour le hamam. Un autre hamam dans le sancak de Scutari (*Iskenderiye*) apporte 3400 akçes et le vakouf de Bitola 576 akçes.

Le village de Popolžni dans le district de Bitola appartient au vakouf de Çauç-bey (aupres de son imaret à Bitola). Le village compte foyers (*hane*) et 26 célibataires. Le revenu total atteint la somme de 18.579 akçes. On remarque la taxe sur les moutons — 1212 akçes — d'où on peut conclure que l'élevage des moutons dans cette région est bien développé.

Sur la photocopie No 454 et 455 du registre de recensement No 232 on trouve les renseignements sur le vakouf de Daut-pacha. Le village de Veliko (ou Gorno) Jegri (district de Bitola) est donné à Daut-pacha par le sultan Bayezid comme mulk. Dans le décret du sultan on souligne que le village est

Le revenu annuel du féodal prélevé sur la population (mouture, divers impôts ou taxes) en 1468 était de 50.000 akçes. En 1481 ce revenu atteint le chiffre de 72.000 akçes. Au XVI^e siècle est presque deux fois plus grand qu'au XV^e 120.000 akçes en moyenne. Les sources essentielles du revenu sont: les droits de douane, taxes communaux ou judiciaires ainsi que l'impôt payé par une *bozahane*,⁴⁹ une chandelerie (*muhane*) et d'une *serhane* (ou *bashane*)⁵⁰ et la taille de mariage (au XV^e siècle vers 40.000 akçes, au XVI^e 77.000). La seconde place comme source de revenu occupe la vente du vin—pendant un ou deux mois le féodal avait le monopole de vente et vendait plus cher le vin prélevé comme taxe à la population chrétienne. En 1528 le revenu du vin atteint 11.000 akçes, en 1545 — 12.194 akçes, c'est-à-dire—un medra de vin pendant la période du monopole se vendait au prix de 26 akçes. Au cours du XV^e siècle la troisième place est occupée par le revenu des céréales: en 1468 les habitants de Bitola devaient 285 charretées de céréales (dont 210 charretées de froment, 50 charretées d'orge, 21 charretées de seigle et 4 charretées d'avoine) qui valaient 4.110 akçes. En 1481 la redevance diminue — 254 charretées et ne cesse de baisser très rapidement au cours du XVI^e siècle: en 1528 — 70 charretées, en 1545 et à la fin du siècle 55 charretées seulement. Autrement dit — la redevance diminue plus de cinq fois. Le phénomène ne peut être expliqué que comme une conséquence de l'engagement d'un grand nombre de musulmans comme militaires (*akinci*, *eskinci*⁵¹ etc.) qui devaient être libérés de l'obligation de payer la mouture.

La ville de Lerin (Filorina)

Pour la ville de Lerin et son district (*nahiye*) nous disposons de trois registres de recensement. Le premier date d'environ 1481, le second de 1545, le troisième de la fin du XVI^e ou du début du XVII^e siècle. Le district de Lerin est un des plus grand à l'ouest de Vardar par le nombre de localités et sa population est particulièrement dense. Vers 1481 il y a 167 localités, cent ans plus tard 199. En suivant l'évolution parallèle de la structure de population pour les districts à l'ouest du Vardar nous avons obtenu des résultats fort intéressants. Tout d'abord, c'est dans le district de Lerin que l'on compte le plus grand nombre de villages purement musulmans, ainsi que de villages à population mixte. Par le nombre de musulmans vivant à la campagne le di-

dispensé des services suivants: ulaks, çerahors, fauconniers, construction de forteresse, *nuzul* et autres impôts du *divan*. Le sultan Selim-han confirme ces privilèges.

Gorno Jegri qui est legue par Daut-pacha au *vakouf* auprès de l'imaret de Skutari (quartier d'Istanbul) compte à l'époque 134 foyers, 13 célibataires et 2 çifliks musulmans avec le revenu annuel total de 12.717 akçes.

⁴⁹ *BOZAHANE* — atelier où l'on fabriquait et vendait la boza.

⁵⁰ *SERHANE* (*bashane*) — magasin de vente de têtes de boeufs et de moutons.

⁵¹ *ESKINCI* — cavalier bien armé.

strict de Lerin occupe la première place, alors que par le nombre total de musulmans il vient tout de suite après le district de Skopje. Le district de Lerin continue à occuper la seconde place vers le milieu du XVI^e siècle (1541 musulmans recensés dans le district de Lerin contre 1967 musulmans dans le district de Skopje). On remarque aussi un nombre relativement élevé de chrétiens islamisés en 1481 déjà (un musulman sur cinq est un converti), phénomène exceptionnel pour les districts à l'ouest de Vardar. Vers le milieu du XV^e siècle sur le territoire du district (y compris la ville de Lerin (on compte 520 foyers *hane*) musulmans dont 98 islamisés.

Vers 1481 la ville de Lerin (avec six villages) faisait partie du zeamet de Mustafa-bey, fils de Turgud-bey. De 1545 à la fin du XVI^e siècle c'est un des *has* du *padisah*. La structure de la population de Lerin en 1481 est la suivante: 44 musulmans, dont 40 foyers et 4 célibataires;⁵² vers le milieu du XVI^e siècle le nombre de musulmans enregistrés augmente: 79 dont 67 foyers et 12 célibataires⁵³ pour atteindre, vers la fin du siècle le chiffre de 204 (dont 199 foyers, 11 propriétaires terriens et 3 propriétaires de *çifliks*).⁵⁴ Au cours d'une période de 120 ans le nombre de musulmans a, donc, presque quintuplé (44 contre 204). En 1481 on compte 7 convertis — chaque sixième musulman est, par conséquent un chrétien islamisé. Vers la fin du XVI^e siècle on enregistre 53 islamisés; par rapport au total (204) ils représentent un

La population chrétienne au cours de la même période ne cesse de diminuer: vers 1481 il y a 199 chrétiens, dont 160 foyers et 39 veuves; en 1545 on compte 177 chrétiens, dont 167 foyers, 2 célibataires et 5 veuves; à la fin du XVI^e siècle il n'y a que 29 chrétiens, dont 24 ménages et 5 célibataires par rapport à 1481 les chrétiens sont 7 fois moins nombreux. Au cours du recensement de 1481 les musulmans sont présentés comme une communauté (*ceimat*), alors que plus tard ils sont recensés par quartiers. Il y a trois quartiers (*mahalle*), purement musulmans: ceux de Hamza-bey, de la mosquée Yakub-bey et de Kâtib-Ali. Les chrétiens eux aussi sont recensés par quartiers appelés le plus souvent par les noms de leurs préposes. Parmi les musulmans on trouve un imam, un muazzin, un hatib et sept artisans: plusieurs tailleurs, selliers et bouchers, un employé des bains publics (*hamamcîj*) et un épicier. Parmi les chrétiens on compte 5 pelletiers, un orfèvre, un fabricant de ruches, un musicien, un bourrelier et deux vachers.

Vers le milieu du XVI^e siècle on trouve à Lerin trois imams, deux muezzins, deux hatibs et un mualim. Il y a également plusieurs vakoufs à Lerin, comme celui auprès de la mosquée du feu Hamza-bey à Lerin. Ce vakouf possédait 90 boutiques avec le revenu annuel de 6.000 akçes. A cette somme il faut ajouter le revenu provenant d'une serhane (*bas-hane*): 2.600 akçes. Il est intéressant de noter qu'un hamam à Bitola

⁵² T. D. No 16 — registre de Lerin, photocopie No 479—481.

⁵³ T. D. No 235 — renseignements fournis par A. Stojanovski dont nous le remercions vivement.

⁵⁴ T. D. No 722, à partir de la photocopie No 180: recensement du district de Lerin.

appartenait au même vakouf et qu'il lui apportait une somme de 43.000 akçes par an, ainsi que les moulins à eau dans les villages Petorak et Kučkoveni (district de Lerin) avec le revenu annuel de 842 akçes. Les dépenses sont également notées dans les registres: les indemnités payées aux employés (muallim, imam, hatib), l'entretien (ou réparations) des bâtiments (muallimhane, mescid, hamam, boutiques, caravansérail, moulins et ponts).⁵⁵

Il y avait encore trois vakoufs. Le vakouf du feu Yakup-bey touchait 4666 akçes par an comme loyer (*mukataa*) pour son hamam de Lerin, alors que la taxe de consommation (*kasi-i bazar*) lui apportait une somme de 2.000 akçes. Ces revenus servaient à l'entretien de la mosquée Yakup-bey. Les deux autres vakoufs sont: le vakouf de Madame Huri(?) et celui de la feue Hadice, fille de Recep-hodja.⁵⁶

Jetons un coup d'oeil sur les revenus des seigneurs à l'époque du recensement.

En 1481 les revenus du zaïm Mustafa-bey qu'il obtenait de la ville de Lerin atteignaient la somme de 31.484 akçes; vers le milieu du XVI^e siècle, quand la ville est un *has* du padisah, le revenu annuel est de 33.643 akçes.

Les sources principales de ce revenu sont: la taxe de consommation (y compris l'impôt sur les porcs), certaines amendes et la taille de mariage. Vers 1481 la somme obtenue de ces trois sources atteint 9500 akçes, au XVI^e siècle (vers 1545) 10.110 akçes. La taxe sur le vin occupe la seconde place: en 1481 les chrétiens payent 3670 akçes (743 medras de vin en nature), les musulmans 341 akçes — au total 4011 akçes; en 1545 les chrétiens payent 3025 akçes (605 medras), les musulmans 3000 akçes, en tout 6025 akçes. La troisième place est occupée par le revenu obtenu des céréales: en 1481 on compte 125 charretées de froment (2000 akçes), 90 charretées d'orge (900 akçes) — 2900 au total; en 1545 on enregistre 130 charretées de froment (3120 akçes), 80 charretées d'orge (1440 akçes), 5 charretées de vesce (110 akçes), 3 charretées de lentille (78 akçes) et une charretée d'orge (18 akçes). — au total 213 charretées ou 4870 akçes. Vers la fin du XVI^e siècle le revenu provenant des céréales est de 4590 akçes (ou 205 charretées), celui de la taxe sur le vin 4100 akçes (les chrétiens — 1100 akçes ou 220 medras, les musulmans — 3000 akçes). Dans le registre de la fin du XVI^e siècle on ne parle pas de taxe de consommation — elle devait être prélevée par un autre seigneur féodal.

La ville de Kostur

(gr. *Kastoria*, tur. *Kestirye*)

Dans les registres la ville de Kostur est notée sous le nom de *Kestirye* ou *Kesriye*. Dans le plus ancien registre (№ 237, de 1445 envi-

⁵⁵ *T. D.* No 235 de 1545 — à la fin du recensement.

⁵⁶ *IBID.*

ron) on compte dans le district de Kostur 67 localités,⁵⁷ alors que cent ans plus tard on enregistre 99 villages. Vers le milieu du XV^e siècle la ville de Kostur avec plusieurs villages environnants est un *has* de Karaca-bey, *subasi* de Kostur, alors qu'au XVI^e siècle elle appartient au *padisah*.

Voici la structure de la population vers 1445: 22 foyers musulmans, 940 chrétiens, dont 792 foyers (*hane*), 36 célibataires (*mucerrred*) et 112 veuves (*bive*), 93 Juifs, dont 84 foyers, 5 célibataires et 4 veuves.⁵⁸ Il est curieux de noter que le registre de 1445 commence par les chrétiens repartis dans 20 quartiers. Après les chrétiens ce sont les Juifs qui sont recensés. Ils sont groupés dans un seul quartier (*mahalle*), alors que les musulmans apparaissent comme un *cemaat* (communauté).

Les noms des quartiers chrétiens méritent une attention toute particulière, car il y en a 11 qui portent les noms des métiers: couseurs (*hayyatah*), pêcheurs (*balikciyan*), pelletiers (*kürkçiler*), harnacheurs (*saraçan*), marchands (*bazirgan*), orfèvres (*zerkeran*), quincaillers (*haddadan*), chaudronniers (*kazanci*), bouchers etc. On peut en conclure que vers le milieu du XV^e siècle ces métiers sont bien représentés à Kostur. Si l'on ne perd pas de vue le fait qu'il n'y a que 22 chefs de famille musulmans recensés dont 13 ou 14 artisans: 3 couseurs (*hayyat*), 2 cardeurs (*halaç*), 2 artisans en soie (*kazaz*), un cordonnier (*papucci*), un harnacheur, un perlier, un mercier (*çerci*), il s'ensuit qu'une bonne partie d'artisans sont chrétiens ou Juifs. Etant donné que, lors du recensement, on ne notait que les prénoms des chrétiens (sans nom de famille ni profession), il nous est impossible de confirmer notre hypothèse par les arguments.

A propos des quartiers, voyons ce qu'on en dit dans les registres de recensement № 424 et № 433 (le milieu et la fin du XVI^e siècle).⁵⁹ Nous constatons qu'on ne parle plus de quartiers portant les noms des métiers, mais de deux quartiers seulement: «mosquée» et «Dibagan» (tanneurs) où vivent les musulmans et les chrétiens. Vers la fin du XVI^e siècle dans ces deux quartiers ne vivent que les musulmans: le groupement, typique pour les villes orientales, s'est déjà ôpère. Au XVI^e siècle à Kostur ainsi que dans d'autres villes, les quartiers chrétiens portent les noms des saints (24 quartiers sur 34): Saint Nicolas, Saint Georges, Sainte Prascovie, Saint André, Saint Athanase, Saint Démétrios, Saint Constantin, Saint Luc etc.

Une autre donnée attire notre attention: dans le registre № 237 de 1445 on trouve le chiffre de 18 monastères après le recensement des chrétiens et des Juifs (et avant les musulmans!). Il s'agit là ou bien des monastères du district de Kostur ou des églises à Kostur même.

⁵⁷ *T. D.* No 237 de 1445 environ. — Recensement de la ville à partir de la page 68—69; recensement du district: 68—144 et 170—185.

⁵⁸ *IBID.* — pp. 68—83.

⁵⁹ *T. D.* No 424 — du milieu du XVI^e siècle — recensement du district de Kostur: photocopie No 751—886; registre No 433 de la fin du XVI^e siècle, pp. 470—582.

Pour établir les noms exacts il faudrait faire des recherches sur place. Nous n'avons pu déchiffrer que les noms des monastères suivants: Saint Basile, Nicolas (dont le nom est porté par trois monastères; ils diffèrent entre eux par les noms des moines qui sont également notés), Saint Georges (Jorgi), Argiris Ancaz, Arhos Athicos, Sainte Prascovie (deux fois: le prêtre du premier monastère est un certain Démétrios, celui du second s'appelle Lucas), Christo Simoz (dont le prêtre s'appelle Jano ou Pano), Vanigilistra (?), Ispalioth etc. Il serait fort intéressant et utile pour l'histoire de la ville de Kostur et celle des églises et monastères au XV^e siècle de savoir s'il fût question d'églises ou de monastères.

Revenons maintenant à la structure de la population de Kostur au XVI^e siècle. Dans le registre № 424 il y a en tout 57 foyers musulmans, dans le registre № 433 on compte 87 musulmans, dont 83 foyers et 4 célibataires. Par conséquent, en un siècle et demi le nombre de musulmans a augmenté quatre fois. Le nombre de convertis dans le dernier registre est 16, chaque cinquième musulman.

Dans le registre № 424 on note 1003 chrétiens, dont 760 foyers (*hane*), 143 célibataires (*mucered*) et 100 veuves (*bive*), alors que dans le registre № 433 (la fin du XVI^e siècle) on compte 800 chrétiens, dont 673 foyers et 127 célibataires. On peut constater, donc, une augmentation de 63. Lors du recensement suivant on note une baisse de 140 chrétiens par rapport à 1445 et de 203 par rapport au milieu du XVI^e siècle. Chez les Juifs on note une grande baisse vers le milieu du XVI^e siècle (17, contre 93 en 1445), pour relever une légère augmentation vers la fin du siècle (22). De toute évidence, les Juifs quittent Kostur pour se fixer ailleurs, probablement dans d'autres villes de Macédoine, par exemple à Bitola où l'on constate une augmentation exceptionnelle de nombre de Juifs. On sait qu'en bons commerçants les Juifs se fixent dans les villes prospères, centre commerciaux importants, tel Bitola à cette époque-là.

En 1445 environ, il y a 1055 habitants enregistrés à Kostur (musulmans, chrétiens et Juifs), vers le milieu du XVI^e siècle 1077, à la fin du siècle 909. Nous avons pu constater également que dans le registre de 1445 il y a 67 chrétiens à Kostur (sur 828 recensés, sans veuves) dont les prénoms se terminent par «os», «as» ou «is». Dans le district de Kostur il y en a 79 (sur un total de 2043 chrétiens) ou 146 sur le territoire du district tout entier (y compris la ville de Kostur). Ce sont, sans aucun doute, Grecs ou Slaves grecisés.

En ce qui concerne les artisans, on note, vers la fin du XVI^e siècle, 20 musulmans (sur un total de 87) exerçant un métier (les employés ne sont pas pris en considération) et 66 chrétiens (sur 673 chefs de famille). Les artisans les plus nombreux sont les suivants: tanneurs (20 environ), cordonniers (25), maréchaux-ferrants, couseurs, tailleurs, bâtisseurs. Les autres sont moins nombreux: étameurs, cardeurs, boulangers, savonniers, teinturiers, charpentiers, chapeliers, bottiers, barbiers etc.

Voyons maintenant les revenus des maîtres féodaux de la ville de Kostur. Le revenu annuel de Karaca-bey, subasi de Kostur, son *has*, atteignait la somme de 102.804 akçes. Vers le milieu du XVI^e siècle Kostur apportait à son seigneur féodal un revenu annuel de 125.180 akçes, à la fin du siècle 172.002 akçes.

Au XV^e siècle la source la plus importante du revenu est la taxe sur le vin: 24.780 akçes (ou 12.390 medras, chaque medra valant à l'époque 2 akçes). La deuxième place est occupée par les taxes de consommation et de pêche: 23.000 akçes. Viennent ensuite l'ispence: 21.372 akçes et la mouture de céréales: 3663 akçes (1812 kilos de céréales, dont 950 kilos de froment, 356 kilos de seigle, 350 kilos d'orge etc.; ou 453 en sommes, étant donné que 4 kg font une charretée).

Au cours du XVI^e siècle les principales sources du revenu du seigneur féodal (*padisah* en l'occurrence) sont: la taxe de pêche (près de la ville il y a un lac) — 56.000 akçes, la dîme de vin — entre 30.000 et 32.022 akçes (10.000 ou 11.022 medras de vin en nature), l'ispence — vers 20.000 akçes. On remarque la baisse subite des redevances en céréales dans tous les deux registres du XVI^e siècle. Au XVI^e siècle on enregistre 165 kilos de céréales (ou 41 charretées) contre 1812 kilos vers le milieu du XV^e siècle. La pêche et la viticulture continuent à être les ressources principales. Au XVI^e siècle il y a aussi l'impôt payé par un *haras* (200—300 akçes), une chandellerie (*semhane*, 2333 akçes), une *bozahane* (200—300 akçes).

Enfin, voici quelques informations sur les *vakoufs* à Kostur au XVI^e siècle. On enregistre les *vakoufs* (pp. 885 et 886, registre № 433) dont les fondateurs sont: Kasim-baba, Aydin-baba, Skender-bey, Mehmed-bey, Haci-Abdi et un imam.

Les *vakoufs* comprennent 27 boutiques, des moulins, champs et vignobles. Le *vakouf* du monastère Pescopos (près de Kostur) est particulièrement intéressant. C'est le métropolitain de Kostur, détenteur d'un *berat* du sultan, qui l'administrait. Après avoir versé toutes les redevances le monastère disposait du reste de revenu. Au *vakouf* du monastère appartenait les vignobles de Kostur et des villages de Krmpeni, Mavrovo et Leçiste, deux moulins, trois pêches (*daljani*) dont une à Dubljak et une à Kaldorom, champs, jardins etc. Le revenu annuel du *vakouf* atteignait une somme de 2144 akçes. Il y a encore deux *vakoufs* appartenant aux monastères Mavriotin (?) et Saint Nicolas. Le revenu annuel du monastère Mavriotin est de 1050 akçes et provient des champs du village Mavrovo; celui du monastère Saint Nicolas — Ispalioth provient des vignobles et champs des villages Mavrovo, Krmpeni et Slimiste et s'élève à 1350 akçes.

Ville de Štip (*Istip*)

La ville de Štip est le siège d'une *kaza* qui comprend trois districts (*nahiye*): Štip, Koçane, Nagoricane. La *kaza* de Štip, à son tour, appartenait au *sancak* de Kjustendil. Pendant 55 ans Štip fut un des *has* du

sancak-bey. En 1519 Štip est la quatrième ville par sa population sur le territoire du sancak de Kjustendil. Il est plus grand que Strumica, Kjustendil et Dupnica et moins grand que Kratovo, Melnik et Petrič. Cependant, en 1573 Štip est la plus grande ville du sancak. D'après le registre sommaire № 167 à Štip il y a 157 musulmans enregistrés, dont 14 célibataires. Parmi les musulmans on remarque 7 imams, 8 muezzins et 17 cavaliers (*akinci*). On note 8 quartiers (*mahalle*) musulmans et 5 quartiers chrétiens. A Štip il y a 350 chrétiens recensés, dont 274 chefs de famille, 37 célibataires et 39 veuves. On note également 38 Juifs venus de Salonique, car ils sont obligés de continuer à payer l'impôt (*ciziye*) à Salonique. Dans le registre № 167 on note à Štip un hamam, une mosquée, 7 mescids, 1 zaviye (*tekke*), une muallimhane, une medersa.⁶⁰

En 1519 il y a 218 musulmans enregistrés à Štip, dont 17 célibataires. Les musulmans sont groupés dans 9 quartiers, alors qu'il y a 6 quartiers chrétiens. On compte 383 chrétiens, dont 333 chefs de famille, 20 célibataires et 30 veuves. Il y a aussi 15 Juifs.⁶¹

Dans le troisième registre, celui de 1573, on note 497 musulmans enregistrés, dont 42 célibataires. Il y a 18 quartiers musulmans et 5 quartiers chrétiens. On compte 415 chrétiens, dont 263 chefs de famille (hane), 116 célibataires, 12 veuves et 24 propriétaires terriens. Enfin, une communauté juive (*cemat*), 39 au total, dont 28 foyers et 11 célibataires.⁶²

Par conséquent, nous pouvons conclure que le nombre de musulmans est en progression constante: en 80 ans il a triplé. Pour la même période on constate qu'il y a 45 chrétiens enregistrés de plus, mais en fait il s'agit d'une baisse. (En 1519 il y a 363 foyers, alors qu'en 1573 il n'y en a que 279, ou 84 de moins). En ce qui concerne les Juifs, leur nombre varie entre 15 et 39. En 1519 il y a 30 nouveaux musulmans (chaque septième est un converti) contre 105 en 1573 (chaque quatrième). C'est le nom de famille *Bin Abdullah* qui nous aide reperer les chrétiens convertis.

Parmi les recensés en 1573 on note 30 artisans (dont 4 chrétiens seulement): harnacheurs, cordonniers, tanneurs, maréchaux-ferrants, chaudronniers, couseurs, barbiers, bâtiers, bouchers, épiciers, fabricants de housses (*muytapçi*) etc.

Le revenu annuel du seigneur féodal de Štip avant 1519 atteignait la somme de 56.680 akçes (registre sommaire № 167) et ne cesse d'augmenter: 58.783 akçes en 1519, 110.000 akçes en 1573. La source la plus importante du revenu en 1573 aussi bien qu'en 1519 est le vin (les chrétiens payent l'impôt en nature, les musulmans le *resm-i dönöm*: 5 akçes par dönöm de vigoble). En 1519 les chrétiens doivent 2485 medras de vin (12425 akçes) et les musulmans 2105 akçes (pour 401 dönöms de

⁶⁰ T. D. No 167 — photocopie No 262.

⁶¹ MALIYE No 170 de 1519 — recensement de Štip à partir de la page 68—71. T. D. No 74 sommaire ou No 170, p. 10.

⁶² *Defter-i mufassal Liva-i Kjustendil*, Direction des Cadastres, Ankara, No 85. Le recensement de Štip porte le numéro 33.

vignoble). Par conséquent, le revenu annuel du seigneur féodal obtenu des vignobles atteignait une somme de 14.530 akçes. En 1573 les chrétiens doivent 3300 medras de vin (19.800 akçes, car à l'époque une medra valait 6 akçes). Les musulmans payaient une somme de 1550 akçes (pour 330 dônoms de vignoble). La somme totale en 1573 est, donc, 21.350 akçes.

La culture des céréales est très développée à l'époque (froment, orge, seigle, avoine, lentilles, vesce), car la mouture atteint le chiffre de 665 charretées (dont 410 charretées de froment, 250 charretées de mélange d'orge, de seigle et d'avoine, 5 charretée de lentilles, des vesce et de fève) valant 14.170 akçes. (une charretée de vesce se vendait au prix de 30 akçes, une charretée de froment 25 akçes, une charretée de mélange 15 akçes, une charretée de lentille 50 akçes). Les taxes de consommation (vin, abeilles, moutons) et le niyabet apportait un revenu de 26.000 akçes. Les chrétiens payaient 10.122 akçes d'impôt (ispence).

Parmi d'autres sources de revenu notons la pâture (5200 akçes), fruits, melons, moulins, porcs, taille de mariage. Le revenu total englobait aussi la moitié du niyabet prélevé sur les timars (y compris les timars »libres«) sur le territoire du sancak (26.000 akçes par an).

En supposant que 665 charretées prélevées par le seigneur représentent la dixième partie de la production, on obtient 6650 charretées de production annuelle de la ville de Stip. Comme la ville compte à l'époque 736 foyers, une famille devait produire en moyenne 9 charretées de céréales par an ou 800—900 kg, dont 550 kg de froment. Si l'on suppose que chaque foyer comptait 5 membres, on obtient le chiffre de 170 kg par tête d'habitant. Comme le dîme de vin payé par les chrétiens au seigneur représentait 330 medras de vin, on peut calculer aisément la production annuelle: 33.000 medras ou 16.500 vedros de vin (2 medras — 1 vedro). Si l'on divise le chiffre obtenu par le nombre de foyers chrétiens, la moyenne de la production par famille est 60 vedros. De cette façon-là on peut se faire une idée sur la situation économique de la population, sans perdre de vue, bien sûr, que la population fut obligée de payer, en sus des redevances au seigneur féodal, de lourds impôts à l'état (*alvariz-i divaniye* et *tekâlif-i örfye*).

Ville de Strumica

Le registre de 1519 nous apprend que la ville de Strumica est le siège d'une kaza comprenant 7 districts: Strumica, Maleševo, Bojmija, Koçe, Tikves, Mariovo, Petriç et Melnik. La structure de la population à l'époque est la suivante: 310 musulmans au total, dont 266 chefs de familles et 35 célibataires; 314 non-musulmans, dont 274 chefs de famille, 20 célibataires et 20 veuves. On note 10 quartiers musulmans et 6 quartiers chrétiens. Parmi les musulmans on remarque 28 cavaliers (*akinci*), 5 imams et un *beratli*. Par conséquent, on compte à Strumica 615 recensés, dont 540 chefs de famille, 55 célibataires et 20 veuves.⁶³

⁶³ MALIYE No 170 — recensement de Strumica pp. 62—65; registre sommaire No 74, p. 10.

En 1573 on enregistre 469 musulmans, dont 442 foyers et 27 célibataires. Parmi les musulmans on remarque 14 imams, 5 muezzins, un *seyh* (supérieur d'une tekke), 4 mütevellis, 2 muallims, 4 muhtesibs, 8 kincis et yürüks, 2 kassams, un muarif, 2 akincis, 3 hatibs etc.

Les musulmans habitent à l'époque 16 quartiers. Les Tsiganes musulmans forment une communauté à part (*cemat*) de 13 membres. Ils payent l'impôt sur les cheminées (*resm-i duhan*): 6 akçes par an et par personne. Le nombre total de non-musulmans est 354, dont 227 chefs de famille, 104 célibataires et 23 veuves. Il y a 6 quartiers non-musulmans, comme en 1519. Parmi les chrétiens on remarque 6 fauconniers.

On enregistre aussi 3 Juifs qui sont »hors du registre« (*hazic ez defter*), c'est à dire ils ne sont pas enregistrés dans le registre précédent, donc les nouveau venus.⁶⁴

A comparer la structure de la population de Strumica en 1519 et en 1573, on constate d'abord que les chrétiens sont en majorité (314 contre 301) au début du siècle, alors que les musulmans le sont à la fin du siècle (469 contre 353). En 1573 la différence est 115 au profit des musulmans.

Pour cette période de 50 ans (1519—1573) on constate que le nombre de foyers musulmans augmente de 177 et celui de foyers chrétiens diminue de 44 (294 contre 250).

Le processus d'islamisation explique l'expansion de la population musulmane au détriment des chrétiens. En 1519 on note 70 convertis ou chaque quatrième musulman; en 1573 sur 442 foyers musulmans 136 appartiennent aux convertis ou un tiers.

On constate également qu'en dehors de la mosquée appelée »Vieille mosquée du sultan Murat« en 1573 on parle de la »Nouvelle mosquée« (*Cami-i cedid*) et d'après un quartier appelé »Zaviye« ou »Tekke« on conclue qu'il y avait une *tekke* de derviches à Strumica. (L'existence d'un *seyh* confirme cette supposition.) Certains quartiers portent les noms des nouveaux mescids et on constate également l'augmentation du nombre de prêtres musulmans: les institutions religieuses musulmanes sont en progression. La présence de 4 mütevellis sont une preuve d'existence de 4 vakoufs. Enfin, les noms de 2 muallims et d'un muarif nous font supposer qu'il y avait une medersa ou une muallinhane.

A l'instar de quelques autres villes, Strumica appartient au has du sancak-bey de Kjustendil avant 1519. En 1573 le sancak-bey de Kjustendil (*mir-i liva*) est Yunös-bey. Le revenu annuel du sancak-bey, dont la source sont les taxes et impôts payés par les habitants de Strumica, atteint la somme de 92.000 akçes. Cette somme englobe la moitié du *niyabet* prélevé sur les timars des districts Strumica, Maleševo et Bojmije: 30.300 akçes. La taxe de vin (payée par les non-musulmans) représente une source importante de revenu: 18.000 akçes (3000 medras de vin en nature; une medra — 6 akçes). Les musulmans versaient une somme de 700 akçes pour le »*resm-i dönöm*« (140 dönöms de vig-

⁶⁴ *Defter-i mufassil Liva-i Küstendil* — Direction des Cadastres, Ankara, No 90, pp. 6—7 du recensement de Strumica

noble à 5 akçes). La taxe de consommation, la taille de mariage et la taxe sur les tonneaux apportaient une somme de 20.000 akçes par an. Tout cela nous prouve que la ville de Strumica à cette époque-la est un centre commercial fort important. L'agriculture, le maraîchage, la culture fruitière et la magnanerie sont également très développées. Les pâturages de Strumica apportaient au sancak-bey un revenu de 4000 akçes (400 charrettes de foin). On enregistre aussi le revenu provenant de trois çifliks appartenant aux derviches de Strumica. Les propriétaires des çifliks payaient au seigneur féodal la mouture, l'impôt sur les melons, les vignobles et les pâturages. On note également le revenu du monastère Saint Nicolas à Strumica.

En ce qui concerne les artisans, on peut constater que le registre de 1573 ne nous donne pas beaucoup de renseignements. Néanmoins, on constate qu'il y avait une dizaine d'artisans musulmans et 14 non-musulmans: harnacheurs, tanneurs, tailleurs, cordonniers, maréchaux-ferrants, quincaillers, chandeliers, bâtiers etc.

Ville de Petrič

La ville de Petrič et son district appartenaient à la kaza de Strumica. Pendant 70 ou 80 cette ville fut un has de sancak-bey de Kjustendil. Le registre de 1573 nous apprend que la ville appartient au zeamet, propriété de trois fils de Yunusbey Omer, Osman et Ali.

En comparant la ville de Petrič avec d'autres villes sur le territoire du sancak de Kjustendil, on constate qu'en 1519 Petrič occupe la troisième place par le nombre d'habitants, après Melnik et Kratovo, mais devant Strumica, Štip, Kjustendil, Dupnica et Vranje. Cependant, la situation en 1573 change et Strumica, Štip et Kjustendil devancent Petrič. Il n'y a que Dupnica qui est moins grande que Petrič. En 1573 on note une progression dans les villes de Strumica, Štip, Kjustendil et Dupnica par rapport à 1519, alors qu'à Petrič on constate une baisse (681 en 1519 contre 545 en 1573). On remarque le même phénomène de baisse à Kratovo (1209 en 1519 contre 875 en 1573) et à Melnik.

En 1519 on enregistre à Petrič 60 musulmans et 621 non-musulmans, dont 461 chefs de famille, 85 célibataires et 75 veuves. Parmi les musulmans on note 21 akincis. Il y a 13 quartiers non-musulmans, alors que les musulmans ne sont pas recensés par quartiers. Quatre quartiers portent les noms des prêtres: pope Trajko, pope Slave, pope V'lico, pope Dimo.⁶⁵

Dans le registre de 1573 on note 135 musulmans, deux fois qu'en 1519. Il y a trois quartiers: »Mosquée« (111 foyers), »Banica« (20) et »Kozle« (?) (2 musulmans). Parmi les musulmans on remarque 11 propriétaires terriens, 4 propriétaires de bétail, 4 muhasil, un imam, un muezzin, un hatib, un muarif. On compte 10 quartiers chrétiens⁶⁶ avec

⁶⁵ MALIYE No 170 de 1519 — recensement de Petrič, pp. 76—79; registre sommaire No 77, p. 10.

⁶⁶ Defter-i mu'assal Liva-i Küstendil — No 90, Ankara, recensement de Petrič, pp. 190—194.

410 chrétiens, dont 266 foyers, 107 célibataires et 37 veuves. Par rapport à 1519 on constate une baisse de 211 en 1573 (621 contre 410). Dans le registre de 1573, 12 Tsiganes, originaires de Melnik et de Demir-Hisar, doivent payer 72 akces comme »*resm-i duhan*«.

En ce qui concerne l'islamisation, on note, en 1519 21 convertis (chaque troisième musulman est un chrétien converti). En 1573 il n'y en a que 26 (chaque cinquième musulman).

Le revenu annuel du seigneur féodal en 1519 est de 58.603 akçes; en 1573 il atteint la somme de 83.741 akçes. La source la plus importante de revenu sont les céréales: 13.775 akçes (743 charretées). Viennent ensuite: l'ispence (payé par les non-musulmans) — 9491 akçes (les chefs de famille, célibataires et propriétaires payaient 25 akçes, les veuves 6 akçes par an). Le revenu provenant de la taxe de consommation est également assez élevée: 8000 akçes. De là on peut conclure que le commerce à Petriç est développé. Comme la taxe sur le miel est particulièrement élevée, (700 akçes) on doit constater que l'apiculture est bien développée. La magnanerie devait être très développée aussi, car la taxe s'élève à 3000 akçes, fait tout à fait exceptionnel dans la région. La culture fruitière et le maraîchage sont très prospères aussi. Deux données attirent notre attention: 120 akçes payées par 40 familles nomades comme »*resm-i duhan*« et 25 akçes par an payées par une *bezirhane*. Les fils du sancak-bey partageaient le revenu: Omer obtenait 33.719 akçes, Osman 25.023 akçes et Ali 24.999 akçes.

Ville de Dupnica

Les registres nous renseignent que la ville fut pendant un certain temps un *zeamet* de Mustafa-bey. Plus tard elle est un *has* du *padşah*, en 1573 un *has* du grand vizir Mehmed-pacha. En 50 ans (1519—1573) les musulmans de Dupnica ont triplé: en 1519 on enregistre 42 musulmans groupés dans un *cemaat*;⁶⁷ en 1573 il y en a 140,⁶⁸ dont 120 foyers et 20 célibataires groupés dans 4 quartiers. On note 10 convertis en 1519 (chaque quatrième musulman); en 1573 il y a 20 convertis (chaque sixième). Un quartier de Dupnica porte le nom de la mosquée Ahmed-bey, alors que les trois autres portent les noms des fondateurs des *meschids*: Mehmed-çelebi, commandant Hasan et Tirhan-Çelebi. Parmi les musulmans on note: un *imam*, 3 *muezzins*, 3 *muhasils*, 3 *celepçis*, un *hatib*, un *eskinci*, 2 *yamaks* et un *muallim*.

En 1519 on enregistre 161 non-musulmans, dont 141 foyers (*hane*), 9 célibataires et 11 veuves: en 1573 il y a 130 non-musulmans, dont 126 foyers et 4 célibataires groupés dans 3 quartiers. On peut supposer qu'une feuille manque dans le registre de recensement puisque, à propos d'ispence, on mentionne 160 foyers chrétiens et 41 célibataires.

⁶⁷ MALIYE — No 170, feuille No 99, *icmal* No 74, p. 14.

⁶⁸ *Defter-i mufassal Liva-i Küstendil*, — *Cild-el-evvel*. — Direction Générale des Cadastres No 88, feuille No 124.

D'après le registre № 167, le revenu annuel du seigneur féodal de Dupnica s'éleva à 23.430 akçes⁶⁹; en 1519 — 26.661 akçes, en 1573 — 14.000 akçes seulement.⁷⁰ Si l'on compare le revenu des céréales en 1519 — 10.524 akçes avec celui de 1573 — 1815 akçes, on constate une baisse de production très rapide. La même baisse est visible partout: la taxe de vin — 7500 akçes (1500 medras en nature) en 1519 contre 600 akçes (150 medras) en 1573; le revenu du lin — 455 akçes en 1519 contre 100 akçes en 1573; l'impôt sur les porcs — 224 akçes en 1519 contre 52 akçes en 1573. A la base des seules données des registres il est difficile de trouver l'explication à la baisse rapide de la production.

Ville de Kjustendil
(Ilica)

D'après les registres on peut conclure que l'appellation Kjustendil est réservée à la ville en tant que siège du sancak et du district, alors que la ville même est appelée Ilica.

Au XVI^e siècle le sancak de Kjustendil comprend 4 kazas: Štip, Strumica, Vranje et Ilidža, avec 20 districts.⁷¹ Au cours du XVI^e siècle la ville est un has du sancak de Kjustendil (*Mir-i liva*) vers 1519 celui d'un certain Mehmed-bey, en 1573 il appartient à Yunüs-bey. L'évolution de la structure de sa population est le mieux visible sur le tableau synoptique suivant:

Num. d'ordre	Num. du registre et année	Musulmans		Chrétiens			Juifs	Total			Converties
		fouers	célib.	fouers	célib.	veuves	fouers	musul	chrét.	Juifs	
1	№ 167 ... (?)	265	58	47	4	1	—	323	52	—	—
2	№ 170 de 1519	293	60	47	6	8	—	353	61	—	45
3	№ 88 de 1573	623	90	84	28	14	4	713	116	4	184

⁶⁹ T. D. No 167, photocopie No 230 (nous nous sommes servis des photocopies de l'Institut de l'histoire nationale de Skopje).

⁷⁰ *Defter-i mufassal Liva-i Küstendil*. — Cild-el-evvel. Direction Générale des Cadastres, Ankara, feuille No 126.

⁷¹ La kaza de Štip englobait trois districts (nahiye): Štip, Kočane, Na-goricane; la kaza de Strumica huit districts: Strumica, Malesevo, Bojmije, Konče, Tikveš, Mariovo, Petrič et Melnik; la kaza de Vranje — deux districts: Vranje et Preševo; la kaza de Kjustendil — sept districts: Ilica, Slavište, Pijanec, Dupnica, Radomir, Gorno Krajište et Sevinšek. T. D. No 74 (icmal-defter Maliye No 170 de 1519, photocopie No 1).

Nous constatons d'abord la progression des musulmans: en 70 ans ils sont deux fois et demi plus nombreux, mais les chrétiens eux aussi sont deux fois plus nombreux. Si l'on met à part les villes de Veles et de Prilep où on note une légère augmentation du nombre de chrétiens. Kjustendil est la seule ville où les chrétiens progressent rapidement; partout ailleurs on note une diminution.

La prédominance des musulmans s'explique par l'importance de la ville qui est un centre économique important et un carrefour des routes.

Dans les registres № 167 et № 170 on note 6 quartiers musulmans, alors que les chrétiens sont groupés dans un seul cemaat. Parmi les musulmans on remarque: 7 imams, 8, muezzins, un hatib, 27 akincis, 2 détenteurs de berats et 2 fils de sipahi (*sipahizade*). On parle de plusieurs institutions religieuses ou autres: Une mosquée, 7 mescids, 2 hamams, une ilica (termes), 2 imarets, une tekke et une muallimhane. Le fondateur d'un imaret est le feu Süleyman-bey, l'autre est fondé par le feu Halil-pacha. Le vakouf de l'imaret de Süleyman-bey disposait de plusieurs boutiques avec le revenu annuel de 504 akçes. Dans le même registre on parle du kapan d'Ilidža qui est un mulk de Kasim-pacha. Kasim-pacha en possédait le document (*mukname*).⁷²

Dans le registre de 1573 il y a 21 quartiers musulmans, 15 de plus par rapport à 1519. On note que 16 quartiers portent les noms des mescids. Le nombre de prêtres augmente aussi: 17 imams (contre 7 en 1519), 15 muezzins (contre 8), 2 hatibs (contre 1). En 1573 on enregistre aussi 6 mütevellis (la preuve qu'il y avait des vakoufs), 9 muhasims, 22 akincis, 20 celeps, un muallim etc.⁷³

L'évolution du nombre de convertis à l'islam mérite notre attention toute particulière. Le nom de famille «Bin Abdullah» nous révèle en 1519 le chiffre de 45 islamisés (chaque sixième musulman). Cependant, ce chiffre augmente et en 1573 on compte 184 convertis (chaque quatrième musulman est un chrétien islamisé). Etant donné que non seulement le nombre de musulmans, mais aussi celui de chrétiens a doublé entre 1519 et 1573, on peut supposer qu'une bonne partie d'islamisés est venue des villages environnants où ils ne pouvaient continuer à vivre dans leur milieu primitif où régnaient d'autres coutumes.

En ce qui concerne l'artisanat, on a l'impression qu'elle n'est pas particulièrement développée, surtout si l'on le compare avec l'artisanat de Skopje, Bitola, Kostur. En 1573 il y a une cinquantaine de musulmans qui exercent des métiers suivants: harnacheurs, cordonniers, tailleurs, tanneurs, bouchers, orfèvres, chapeliers alors que nous n'avons pas pu trouver aucun artisan non-musulman.

Le revenu du sancak-bey dont la ville est un has atteint la somme de 42.423 akçes⁷⁴ en 1519 pour doubler en 1573: 81.000 akçes. Dans ce revenu sont incluses les taxes fiscales (*niyabet*) des districts apparte-

⁷² T. D. No 167, phot. 230.

⁷³ *Defter-i mufassal Liva-i Kjustendil*, — *Cild-el-evvel*, Ankara. Tapu ve Kadastro umum Müdürlüğü — No 88, feuilles No 10—15.

⁷⁴ MALIYE — No 170 de 1519, feuilles No 71—73.

nant à la kaza de Kjustendil. La source la plus importante des revenus représente la production des céréales (froment, orge, seigle, avoine, lentilles etc.) Viennent ensuite, comme sources de revenu, la viticulture, la taxe de consommation et l'ispence, tandis que l'impôt sur les moulins, sur les cheminées et les cochons, les taxes sur les arbres fruitiers, le miel et les melons sont relativement petits.

En 1519 le revenu des céréales est de 7260 akçes, en 1573 — 12.210 akçes (300 charretées de froment — 6750 akçes et 400 charretées de blé mélangé — 5400 akçes, 2 charretées de lentilles — 60 akçes).

Le revenu provenant de viticulture est double: les non-musulmans payaient la taxe en nature et les musulmans l'impôt par dönöm de vignoble (5 akçes par dönöm). En 1519 les non-musulmans payent une somme de 2772 akçes (462 medras de vin; 1 medra — 6 akçes); en 1573 la taxe de vin est trois fois plus grande (1620 medras). Les musulmans en 1519 versent une somme de 3500 akçes pour 700 dönöms de vignoble; en 1573 on n'enregistre que 350 dönöms de vignolle et le revenu est deux fois moins grand: 1750 akçes. Il est caractéristique que le revenu du niyabet est en 1573 quatre fois plus grand qu'en 1519. L'ispence reste inchangé en 1573: chefs de familles ou celibataires 25 akçes, veuves 6 akçes par an. La taxe sur les moulins est 30 akçes par an et il s'agit, de toute évidence, des moulins ouverts toute l'année. En 1519 on enregistre 13, en 1573 — 10 moulins à eau.

Conclusion

Après notre exposé sur le développement de certaines villes du sud des Balkans et l'examen des archives nous pourrions constater:

1. Vers le milieu du XV^e siècle déjà les musulmans sont plus nombreux dans un certain nombre de villes (Skopje, Bitola, Kjustendil). Cela s'explique par le fait que ces villes représentent des centres commerciaux et stratégiques fort importants et les Ottomans tiennent à y affirmer leur autorité pour préparer de nouvelles conquêtes. La colonisation des Turcs ottomans au XV^e siècle assure la prépondérance musulmane et accélère le changement de la ville qui obtient vite un aspect oriental.

2. Encore au XV^e siècle l'artisanat et le commerce sont très développés dans certaines villes (Skopje, Bitola), mais ils représentent, en général, la privilège des musulmans.

3. On constate la progression constante du nombre de musulmans à partir du milieu du XV^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e siècle dans toutes les villes de Macédoine de sorte que les musulmans représentent la majorité dans les villes suivantes: Tetovo, Kicevo, Ohrid, Strumica, Stip et Lerin. Les chrétiens, par contre, excepté une légère augmentation vers 1480, sont en baisse constante; Veles et Prilep sont les seules villes où l'on note une légère progression.

4. Jusqu'à 1480 le processus d'islamisation est très lent. Les documents nous nous révèlent que les timariots (seigneurs feudaux) sont

les premiers à se convertir: assez nombreux vers le milieu du XV^e siècle, ils disparaissent après 1480 des rangs des chrétiens.

5. A partir de 1520 le processus d'islamisation est très intense, de sorte que vers 1570 les convertis représentent presque un tiers des musulmans; dans les districts Donji Debar et Reka où l'islamisation gagne la campagne, la moitié des musulmans sont des chrétiens convertis.

6. La suprématie musulmane dans les villes au XVI^e siècle n'est plus un effet de colonisation, mais le résultat de l'islamisation de la population chrétienne.

(Prevela: Izabela Konstantinovic)

КЛИМЕ ДЖАИБАЗОВСКИ

Институт балканологии Сербской академии наук и искусств, Белград

ВЛИЯНИЕ АВТОНОМИИ СЕРБСКОГО КНЯЖЕСТВА НА ТРАНЗИТНУЮ ТОРГОВЛЮ БАЛКАНСКИХ НАРОДОВ НА ТЕРРИТОРИИ КНЯЖЕСТВА В ПЕРВОЙ ПОЛОВИНЕ XIX ВЕКА

Географическое и стратегическое положение Сербии и позиции ее столицы Београда, расположенных на пересечении главных путей, проходивших в долинах рек Морава, Вардара и Марица, способствовали общению с важнейшими общественными, политическими и экономическими процессами, которые происходили на линии Средняя Европа — Балканский полуостров или Европа — Ближний Восток, особенно с событиями в XVIII и XIX веках, когда наступил порелом в соотношении сил между Западно-европейскими странами и Турцией. Еще со времени Карловацкого мира 1689 года Австрия стремилась к тому, чтобы путем переговоров с Турцией обеспечила для себя связи передвижения через Балканский полуостров с Цариградом и Ближним Востоком в долинах рек Моравы, Вардара и Марицы чтобы защитила торговцев и переносчиков почты, часто нападаемых и ограбляемых разбойничьими бандами во время путешествия по турецким дорогам. Во время переговоров в период заключения Карловацкого мира Австрии удалось договориться с Турцией о выплачивании трех процентной транзитной пошлины на транзитную торговлю, что способствовало оживлению взаимной торговли.¹ Этот принцип уплаты транзитной пошлинной таксы в размере трех процентов стоимости товара в торговле между Австрией и Турцией был подтвержден и Пожаревацким миром 1718 года, и другими договорами, что способствовало стабилизации экспортно-импортной транзитной торговли между Турцией и другими Западно-европейскими странами, особенно в конце XVIII и в первые десятилетия XIX века, когда развился весьма живой торговый обмен между названными выше партнерами. Это было время, когда в Западно-европейских странах началось промышленное производство, а турецкий рынок стал одним из важных источников снабжения Западно-европейской промышленности сырьем.² Сельско-хозяйственные и скотоводческие товары из Македонии, Болгарии, Боснии и Сербии перевозились по главным балканским путям в промышленные и торговые центры Западно-европейских стран, где перерабатывались и позднее, в качестве промышленных товаров, перевозились в балканские страны для продажи в них.³ В долинах рек Вардара и Моравы из Салоник, Сереза, Велеса и Битоля и реки Марицы из Едрена и Пловдива

в направлении к Белграду двигались караваны верблюдов и коней, перевозившие хлопок, табак, кожу и другие сельско-хозяйственные и скотоводческие товары и сырье, которые затем перевозились вниз по Дунаю в Западно-европейские промышленные и торговые центры.⁴

На основе усвоенных в мирных или торговых переговорах принципов между Турцией и Австрией и других Западно-европейских стран о развитии и взаимной торговле постепенно создавалась турецкая таможенная система, целью которой было развитие и обеспечение торгового обмена с Западно-европейскими партнерами. В течение XVIII века, до признания автономии Сербского княжества, для всей европейской части Турции (Румелия) существовали две сухопутные таможни: одна в Едрене, а другая в Белграде, игравшие одинаково равную роль во внутренней и транзитной торговле. Их таможенные удостоверения признавались в Румелии, Боснии и Болгарии, так как в других местах в рамках Османской империи не было таможен в небольших городах и местечках, которые бы взимали пошлинные таксы. Но эти две таможни были меньшего значения, чем морские таможни в Салониках и Цариграде. В белградской и едренской таможнях за товар, отправлявшийся в Цариград и Салиники выдавались лишь удостоверения, которые должны были в течение четырех месяцев быть подтверждены, т. е. доказано, что товар прибыл в назначенные города и за него уплачена пошлина. Если в определенное время цариградская и салоницкая таможни не наплатили бы предвиденную пошлинную таксу, белградская и едренская таможни имели право сбора пошлины на ввезенный товар.

Между белградской и едренской таможнями был заключен договор о способе уплаты транзитной пошлинной таксы. Белградская таможня брала транзитную пошлинную таксу за весь товар, шедший из Австрии и других Западно-европейских стран в Македонию, Болгарию и Боснию, а едренская таможня лишь контролировала правильность уплаты транзитной пошлины. Едренская таможня взимала транзитную пошлинную таксу с товаров, которые из Болгарии и Македонии шли в Австрию и другие Западно-европейские страны. В таком случае белградская таможня лишь контролировала правильность сбора пошлины в едренской таможне. Если бы едренская таможня не взыскивала транзитную пошлинную таксу на товары, шедшие из Болгарии и Македонии в Австрию и другие Западно-европейские страны, белградская таможня имела право ее сбора. Такой способ сбора транзитной пошлины за товар, ввезенный или вывезенный из Австрии и других Западно-европейских стран, существовал до 1834 года, когда на основе договора между Великой Порты и сербского княжества вступило в силу признание автономии княжества Сербии.⁵

Хатишерифом от 3 августа 1830 года Великая Порты признала автономию княжества Сербии, а это признание вступило в силу 1 декабря 1833 года. По этому Хатишерифу признавалась внутренняя автономия сербского государства, а белградский паша передал сербскому правительству в управление и белградскую таможню, с тем, что княжество будет ежегодно выплачивать султану в качестве возмещения

за политические и экономические концессии 2,300.000 грошей.⁶ Торжественная передача белградской таможни сербскому правительству произошла 1 декабря 1833 года. Тогдашний белградский паша Реуф передал белградскую таможню княжескому комиссару Алексе Симичу. Первым управляющим таможни был поставлен македонец Панта Хаджи Стоило долголетний консул Белградского консульства и один из близких торговых сотрудников князя Милоша. Панта Хаджи Стоило занимал этот пост до 17 декабря того же года, когда на его место управляющего белградской таможни был поставлен Стевча Михайлович.⁷

Передача белградской таможни сербскому правительству не было лишь символическим признанием автономии княжества Сербии, так как создавались условия для увеличения государственных доходов, что позднее явилось одним из элементов постоянных споров между княжеством и Великой Портой поводом сбора пошлины с транзитной торговли, проходившей через территорию Сербии: „Существование таможни как учреждения, признаного Сербии, означало несомненно и политическое право, которое Порта в связи с решением сербского вопроса дала князю Милошу и сербскому княжеству. Кроме хозяйственно-пошлинного значения, таможни в Сербии сыграли значительную роль и в пополнении пограничной службы, а особенно в деле финансового обогащения княжества.“⁸ Поэтому сразу же после передачи белградской таможни сербскому правительству начались споры с турецкими властями около компетенции сбора пошлинной таксы с торговцев соседних балканских народов, ввозивших через Серию из Австрии и других Западно-европейских стран различные промышленные товары, а вывозивших сельско-хозяйственно-скотоводческие товары, которые являлись сырьем для Западно-европейской промышленности. Транзитная торговля через княжество Серию до признания его самостоятельности в 1878 году развивалась на основе мирных и торговых договоров между Турцией и Австрией или другими Западно-европейскими государствами. Что же касается уступки белградской таможни сербскому правительству и предоставления права сбора транзитной пошлинной таксы в размере трех процентов стоимости товара, перевезенного через территорию Сербии из Австрии или какой-либо другой Западно-европейской страны в Турцию, это был внутренний договор между Великой Портой и сербским правительством, предоставление которому права на сбор транзитной пошлинной таксы не должно было влиять на торговые договоры и связи Турции с Австрией и другими Западно-европейскими странами.⁹

Рассчитывая на то, что от сбора пошлинной таксы значительно укрепит свое финансовое и экономическое положение, сербское правительство сразу же после принятия белградской таможни принялось за организацию таможенной службы. Через несколько месяцев после принятия белградской таможни, 31 марта 1834 года, была основана алексинацкая таможня, которая должна была контролировать товары, прибывавшие с территории Оттоманской империи, независимо от того, оставался ли этот товар на территории княжества Сербии или был транзитным и направлялся в Австрию или какую-либо другую

Западно-европейскую страну. Появление алексиначской таможи способствовало размещению в сербской таможенной службе. Управляющим белградской таможни и был назначен македонец Никола Герман, долготный сотрудник князя Милоша во внешней торговле, а главным таможенником в алексиначской таможне поставлен бывший управляющий белградской таможни Стевча Михайлович.¹⁰

В целях лучшей организации и контроля за сбором транзитной пошлинной таксы с промышленных товаров, ввозившихся из Австрии и других Западно-европейских стран в Турцию или вывозимых из Турции в те же страны сельско-хозяйственно-скотоводческих товаров, шедших через территорию Сербии, был заключен договор между белградской и алексиначской таможнями и способе сбора пошлины. За ввезенные из Австрии и других Западно-европейских стран промышленные товары Белградская таможня взимала 3%, транзитной пошлинной таксы и выдавала подтверждение, а алексиначская таможня контролировала, перешел ли ввезенный товар через сербскую границу или задержался на территории княжества Сербии. На определенные сельско-хозяйственные и скотоводческие товары, которые из Македонии и Болгарии транзитом перевозились в Австрию и другие Западно-европейские страны, алексиначская таможня выдавала письменное подтверждение, а белградская взимала сбор транзитной пошлинной таксы в размере 3% и проверяла, все ли вписанные в подтверждении товары перешли сербскую границу. Переход белградской таможни в руки княжества Сербии и основание сербским правительством алексиначской таможни по-существу не создавало никаких трудностей и проблем для македонских и болгарских торговцев в торговых операциях. Однако споры между турецкими и сербскими таможенниками около компетенции сбора трехпроцентной таможенной таксы, а часто и злоупотребления при наплате этой таксы со стороны турецких таможенников создавало серьезные трудности для торговцев из Македонии и Болгарии. Благодаря связям крупнейших торговцев из Македонии и Болгарии с князем Милошем и другими крупными сербскими торговцами, после признания Великой Портой автономии сербского княжества и получения им права на сбор транзитной пошлинной таксы, а также организации сербской таможенной службы, торговцы из соседних балканских стран очень часто искали защиту княжества Сербии в спорах с турецкой таможенной службой. В таких случаях сербское правительство с радостью предпринимало шаги в Великой Порте ради исправления злоупотреблений низших таможенных чиновников при проведении в жизнь договоренных условий при взимании пошлинной таксы с торговцев соседних балканских народов, стремясь укрепить доверие и авторитет среди тех, кто торговал с Сербией. Такие случаи после передачи белградской таможни и основания алексиначской были очень частыми, они затрагивали интересы торговцев соседних балканских народов, что и покажем в работе.

Не прошло и нескольких месяцев после передачи сербскому правительству белградской таможни и права на сбор транзитной таксы на товары, перевозившиеся через территорию княжества, а из алек-

синаческой таможи сообщили, что „Сали паша нишский начал взимать таможенный сбор и давать свои расписки, хотя по договору на товары, прибывающие в Цесарство и нашу страну, это право принадлежит белградской таможе“.¹¹ Против этого незаконного акта нишского пашы во время вступления в силу договора между Великой Портой и сербским правительством на основании Хаттишерифа от 6 августа 1830 года, князь Милош сразу же выразил протест великому визирю, что привело к прекращению сбора транзитной таксы со стороны нишской таможи. на товары, перевозившиеся через Сербию. Но это продолжалось недолго. Турецкий министр финансов нашел, что Оттоманское государство теряет ежегодно 56.232 гроша доходов от нишской таможи из-за прекращения сбора транзитной пошлинной таксы на товары, перевозимые через Сербию, поэтому нишской таможе вновь было дано право взимать пошлинную таксу. Этот жест турецкого министра финансов стал причиной спора, возникшего около компетенции нишской и белградской таможен по отношению к товарам, перевозившимся через сербскую территорию в Турцию или из нее. вывозившихся. В результате переговоров между Великой Портой и сербским правительством, благодаря вмешательству князя Милоша, а переговоры длились несколько месяцев, было достигнуто соглашение, по которому сербское правительство выплачивало Великой Порте ежегодно в качестве аренды за нишскую таможду 45.000 грошей, тамождня переходила под контроль сербского правительства, т. е. под надзор белградской таможи. Во время переговоров с Великой Портой сербское правительство инсистировало на сохранении права сбора транзитной пошлинной таксы как очень важного момента в укреплении автономии княжества, хотя уступки и привели к тому, что ежегодное финансовое обязательство княжества по отношению к султану увеличилось на 45.000 грошей, что превышало уговоренную сумму во время вступления в силу Хаттишерифа от августа 1830 года в 2,300.000 грошей. Это соглашение просуществовало всего три-четыре года.

После выезда князя Милоша из Сербии и перемены на сербском престоле возник спор около компетенции белградской и нишской таможен. Вновь начала действовать нишская тамождня, которая взимала пошлинную таксу с товаров, ввозимых или перевозимых через княжество Сербию, что торговцам соседних балканских народов создавало серьезные трудности и проблемы в их торговых отношениях с Сербией. „Князь Михайло просил Порту оставить сербам нишскую тамождню на основании Хаттишерифа, но в ответ получил от Садразама указание, что его просьба не может быть удовлетворена, так как по торговому договору, заключенному с некоторыми европейскими державами, за ввозимый товар на месте выплачивается за расходы некоторые по 9%, а при вывозе из страны по 3%, а за ввезенные товары при ввозе платится по 3%, а если он будет где либо продаваться, еще по 2% за некоторые расходы“.¹²

Князь Михайло настаивал перед Великой Портой на необходимости сохранить за белградской тамождней права сбора транзитной пошлинной таксы на товары, перевозившиеся через Сербию, неза-

висимо од того, ввозились они или вывозились в Турцию из Австрии и других Западно-европейских стран, хотя и были заключены новые торговые соглашения между Турцией и ее партнерами. Великая Порта не приняла требования князя Михайла, и в августе 1841 года был объявлен ферман о том, что „Сербия будет взимать пошлины лишь с тех товаров, которые производятся в Сербии и перевозятся в Австрию, а сбор пошлины с товаров, которые бы перевозились из Австрии в Турцию или из Турции в Австрию, категорически запрещается“.¹³

После изгнания князя Михайла из Сербии правительство Уставо-бранителей сразу же предприняло шаги в Великой Порте и еще в середине 1843 года настаивало на возвращении белградской таможене права, принадлежавшего ей с начала 1834 года, обещая проводить по отношению к султану дружескую политику, отличающуюся от политики князя Михайла, что было выражено следующим образом: „Имея вместе с сербским народом к премилостивому нашему царю иное отношение, чем бывший князь Михайло, надеюсь, что наш премилостивый царь не будет и меня с моим правлением относить к той категории, к которой относил князя Михайла в его правление, и поэтому не могу поверить в то, что наш премилостивый царь ко мне в мое правление и к народу сербскому будет относиться также немилостиво, как к бывшему князю Михайлу, а вместе с ним в то время может быть и к народу сербскому“.¹⁴

Белградские комиссионеры и торговцы Панта Каснар, братья Христодуловичи, Аргир и Х. Бияло первые потребовали от правительства Уставобранителей защиты интересов их доверенных торговцев из Македонии, Болгарии и других областей Оттоманской империи, перевозивших разные промышленные товары из Австрии в Турцию через Сербию, а принужденных кроме трехпроцентной транзитной таксы платить и 2% пошлины в месте, где продавали товары. В своем прошении 8 июня того года Панта Каснар, братья Христодуловичи, Аргир и Х. Бияло сообщали Попечительству иностранных дел, что кроме уплаты пошлины в Београде и полученного там пошлинного подтверждения с них берут еще по 2% с образца. Они, закупцы, считают, что в Белграде уплатили пошлину лишь на таксу, а злоупотребления со стороны арендаторов в Турции наносят большой урон торговцам и торговле вообще. В прошении приводятся письма комиссионеров из Сереза, в которых доказывается, что злоупотребления и этот обычай существуют всего два года, с тех пор, как появились царские пошлины“.¹⁵

Во время проверки работы турецких таможен Попечительство иностранных дел сообщило белградским торговцам и комиссионерам, что до изменений в уплате пошлинной таксы дошло на основании новых договоров, заключенных с некоторыми Западно-европейскими странами. Он писал: „По статье I дополнения к торговому договору между Бл. Портой Оттоманской и Великой Британией от 16 августа 1838 года, который, кроме России, признали и другие европейские силы, турецкое правительство берет с каждого товара в Оттоманской провинции 3% пошлины на месте, куда товар прибыл, а затем еще 2% на месте, где

он продается. Таким образом, кроме уплаченной в Белграде трехпроцентной пошлины, в Серезе взимается еще по 2% на основании существующих новых договоров.“¹⁶

Стеван Дринчевич, родом из Охрида, был следующим из соседних областей Османской империи торговцем, который, обратившись белградской таможене 16 апреля 1843 года, потребовал защиты сербского правительства перед турецкими властями из-за неправильного сбора пошлинной таксы. в нишской таможене. В начале 1843 года он ввез из Сербии в Турцию через Белградскую таможеню 670 ока сала, за которое уплатил 3% таксы и получил подтверждение об уплате пошлины. Но в нишской таможене с него взяли еще 330 грошей пошлинной таксы за ввезенное из Сербии сало, хотя он и показал подтверждение об уплате таксы в белградской таможене. Об этом Стеван Дринчевич сообщил белградской таможене, которая предприняла шаги в Попечительстве финансов, а последнее через Попечительство иностранных дел доставило жалобу сербскому представителю в Цариграде, ради получения объяснения в Великой Порте, на каком основании нишская таможеня наплатила еще 330 грошей, хотя белградская таможеня поступила правильно при сборе пошлинной таксы.¹⁷ Благодаря интервенции сербского представителя в Великой Порте, министр финансов Муни паша 29 мая 1843 года в письме видинскому паше сообщал, что нишская таможеня неправильно взяла со Стевана Дринчевича из Охрида таксу и подтверждал, что „товар, вывезенный из Сербии с подтверждением белградской таможенни должен свободно пройти через всю Румелию и нигде на этот товар не должна взиматься пошлина.“ Он писал также: „Признание подтверждения белградской таможенни принадлежит к праву сербского народа, данным Бл. Портой, а поэтому предлагаем приказать нишскому таможеннику вернуть деньги, взятые за товар и хорошенько смотреть, чтобы в ваших пределах не взималась пошлина на подтверждения белградской таможенни“.¹⁸

Для данного исследования проблемы важнейшим является свидетельство о шаге, предпринятом двадцатью двумя битольскими торговцами 12 апреля 1844 года. Они обратились к своим комиссионерам и представителям в Белграде Панте Каснару, братьям Христодуловичам, Аргирю и Х. Бияле и Якову Албахари Галану, требуя от сербского правительства объяснения, почему прибывший из Цариграда царский чиновник требует уплаты еще 2% пошлинной таксы за товары, прибывшие из Сербии, хотя до сих пор лишь белградской таможене платили 3% транзитной пошлинной таксы. „Этим письмом все здешние торговцы и ваши друзья сообщают, что прибывший из Цариграда налогоплательщик требует с нас 2% на товар, прибывающий сюда через Белград с пошлинным подтверждением, — сообщали Н. Д. Стерия Георги К. Жолы, Йосиф Станели, Михаил Ризо и остальные битольские торговцы в письме белградским комиссионерам и их представителям. — Мы воспротивились этому и спросили в турецком суде, на каком основании он требует. И он нам ответил, что ваши подтверждения из Белграда означают лишь таксовую пошлину, а не и таможеня пошлина. Мы на это ответили, что напишем в Белград, чтобы ставили и

таможная пошлина а сборщик налогов сказал: „Если сделаете это, я отниму подтверждения и на этом основании от имени княжеского кассира в Цариграде заставляю уплатить 20%“.¹⁹

Белградские комиссионеры и представители битольских, серезских, едренских и пловдивских торговцев Пауга Каспар, братья Христо-дуловичи, Аргир и Х. Бияло и яacob Анбахари Галано потребовали от белградской таможни, чтобы через Попечительство иностранных дел вмешалось и выяснило, что они должны еще платить за товар, прибывший из княжества Сербии в Битоль, за который платили 3%, пошлинной таксы в белградской таможне. „Взвем на себя смелость вместе с нашими румелийскими друзьями, — писали они, — покорно просить Высокославное Попечительство, чтобы изволило рассмотреть торговые условия Сербии с Портой по вопросу пошлины и, если возможно, испросить у Великой Порты выдать турецким властям ферман с приказом, чтобы пошлинное подтверждение кн. Сербского содержало описание на турецком языке содержания товара, было снабжено печатью, в дальнейшем во всех оттоманских областях (кроме Цариграда и Салоник, имеющих особые права) признавалось без требования какой-либо уплаты за товар, указанный в подтверждении“.²⁰

В конце своего прошения Попечительству иностранных дел белградские комиссионеры и представители битольских торговцев указывают на то, что если сербское правительство не сумеет издействовать от Великой Порты отмены уплаты двух процентной таксы на месте, возникает опасность перемены направления перевоза товаров из Австрии и других Западноевропейских стран через княжество Сербию со стороны битольских торговцев, что бы повлекло на сокращение дохода княжества от сбора транзитной пошлинной таксы. „Не сомневаясь несколько в то, что Высокославное Попечительство соответственно попечению постарается издействовать изложенные в прошении предложения наши и наших румелийских друзей, — писали торговцы, — сообщаем, что они без радости переменят направление перевозки товаров через Сербию из-за урона, наносимого им. В ожидании желаемого ответа от Высокославного Попечительства нашим друзьям“.²¹

Правительство Уставобранителей, стремясь любой ценой сохранить полученные сербским княжеством по Хаттишерифу от августа 1830 года права, особенно право белградской таможни на сбор транзитной пошлинной таксы с товаров, ввозимых или вывозимых из Турции через территорию Сербии видело в этом укреплении материальной базы княжества и почти два года вело переговоры с Великой Портой, во время которых обращалось и за русским вмешательством в пользу сербского правительства. В конце-концов, Великая Порта 25 ноября 1845 года послала белградскому губернатору Хамид-паше и сербскому князю Александру Караджорджевичу ферман, которым были упорядочены спорные вопросы в торговле между сербским княжеством и Оттоманской империей. В фермане говорилось: „Чтобы пошлинные отношения нашего отечества с другими провинциями Турецкого царства и иностранными государствами, нарушенные с 1840 года, были вновь налажены, а тем самым дано облегчение торговле и ее развитию, сер-

бское правительство постаралось, чтобы Блистательная Порта издала приказы, соответствующие этому".²²

Соглашением, заключенным Великой Портой и правительством Уставобранителей, были охвачены и решены все спорные вопросы торговцев соседних балканских народов, искавших защиты у сербского правительства. После опубликования фермана сербское правительство разослало всем сербским таможням циркуляр с объяснением обязанностей во время сбора пошлинной таксы на товары, перевозимые из Турции или ввозимые в нее через Сербию. В циркуляре стояло следующее:

„1. — Сербские торговцы в турецких и других областях во время торговли освобождаются от уплаты таксы на пломбирование и должны платить на товары и другие вещи лишь пошлинную таксу.

2. — Если кто-либо из торговцев платит рыночную таксу в Турции, он должен показать таможенное подтверждение, а таможенник обязан при сборе пошлины принимать во внимание показанное подтверждение как уже уплаченные деньги, а после войти в соглашение с тем, кто наплатил таксу и выдал подтверждение.

3. — Товары, перевозимые в Цариград и Салоники, в Белграде не облагаются пошлиной, белградская же таможня тем торговцам выдает бесплатно подтверждение.

4. — Таможни в Белграде и Адрианополе (Едрен) равноправны. Кто платит пошлину в Белграде, не платит ее в Адрианополе и наоборот.

5. — С товаров, поступающих в Белград из Австрии, кроме перевозимых через названный город в Цариград и Салоники, взимается по тарифу трех процентная такса, а добавление в 2% будет наплачиваться в Белграде лишь в том случае, если товар продается в том же месте. Если же торговцы товар здесь не продают или не пустят в оборот, а намереваются вывезти из Сербии, уплатят добавление в 2% таможеннику в том месте, где намереваются продать товар. Эти торговцы получают подтверждение в том, что в Сербии уплатили 3% пошлинной таксы, а эти подтверждения признаются повсюду в Турции, кроме Цариграда и Салоник, т. е. в Адрианополе и во всех морских и сухопутных таможнях, а где нет последних, турецкие таможенники и сборщики рыночной таксы не имеют права ни от имени таможни, ни рыночной таксы, брать больше двух процентов добавления.

6. — Точно также будет поступлено и при просмотре пошлинной таксы и добавления и с товарами и вещами отечественного производства.

7. — С товаров, привозимых в Белград ради дальнейшей перевозки в Австрию или продажи в Сербии, будет взиматься пошлина по тарифу 12%. Из этих 12% девять процентов будут взимать турецкие таможенники, а 3% сербские.

8. — Турецким чиновникам строго запрещается получать от торговцев подарки.

9. — Если кто-либо прибудет с турецкими товарами из турецких областей, где нет таможень, а поэтому не сможет показать турецкое

подтверждение, то должен уплатить 12%, из которых 9% идет в пользу царской казны, а 3% принадлежат сербской таможенной казне.

10. — Налог под именем Бач в Турции будет взиматься и в дальнейшем, но не в большем объеме, чем предусмотрено обычаем“.

Были внесены и некоторые новые детали по сбору пошлины. Новое соглашение было приспособлено к уже заключенным торговым соглашениям между Турцией и Западно-европейскими странами в период с 1838 до 1845 года. По нему уплата двух процентов пошлинной таксы производилась там где товары продаются, сербские таможи вводили учет турецких товаров, перешедших сербскую границу, не взимая с них пошлинную таксу и наплачивая 9% таксы в пользу царской казны. В соглашении было записано: „Необходимо завести в таможе лишь еще одну приходно-расходную книгу для тех товаров, которые из Турции ввозятся в Сербию, в Турции не облагались пошлиной и не имеют подтверждения, а с которых нужно брать 12% пошлины. В эту книгу надо вписывать день, месяц и год, имя и фамилию хозяина или комиссионера, происхождение товара, его количество, а также число тюков, частей, откуда прибывает, стоимость товара и сколько взято по 12% пошлинной таксе.“²⁴

Ожидалось, что после заключенного соглашения между Великой Портой и правительством Уставохранителей будет наведен порядок в сборе пошлинной таксы с товаров, ввозимых или вывозимых из Турции в Сербию, что оно будет способствовать развитию торговли, а особенно облегчит торговые операции для торговцев соседних балканских народов, часто встречающихся по сербским городам и местечкам. Но не прошло и двух лет, после вступления фермана от 20 ноября 1845 года в силу, а 10 мая 1847 года болгарские торговцы из Копривитины, Пананаджуршгам Карлова и Клисуры²⁵, а затем 22 мая 1847 года торговцы из Пирота²⁶ жаловались через Пандиралскую таможенную Попечительству финансов княжества Сербии на то, что им „турецкие сборщики налогов мешают в торговле, которую ведут с нашей страной, так как берут каждую десятую овцу, по шесть пары (пара-сотая доля динара) с каждой головы скота, не считая с подтверждениями наших таможен, прося сообщить обо всем этом нашему князю, чтобы он в надлежащем месте позаботился об отклонении этих обстоятельств, мешающих взаимной торговле. Названный таможенник послал Попечительству финансов до сих пор два оригинальных письма тех же торговцев по этому же вопросу.“²⁷ И на этот раз последовало ряд интервенций сербского правительства перед турецкими властями с целью предупреждения турецких таможенников, сборщиков рыночной таксы и налогов, чтобы они придерживались заключенного между Великой Портой и сербским правительством соглашения о сборе пошлины с торговцев, ввозивших из княжества Сербии в Турцию разные товары. Сначала Попечительство финансов обратилось к Попечительству иностранных дел, а оно к вивинскому паше. От паши получило следующий ответ: „В ответ на ваше письмо по поводу жалобы местных торговцев о том, что во время перегона скота через эти области с них взяли десятую часть, чего до сих пор, по словам этих торговцев не было, сообщая, что в последнее

время сборщики налогов, посланные цариградской финансовой службой, взяли десятую часть от ваших торговцев. На мой вопрос, почему это делают, начальник сборщиков налога Садик ага ответил мне, что так поступают и впредь будут поступать с теми торговцами, которые не желают перегонять скот в Цариград, а распродают его по Румелии. Не найдя достаточным такое объяснение для сбора десятины, я писал финансовому управлению и когда понучу требуемое объяснение, сразу же вам об этом сообщу».²⁸

Автономия сербского княжества, признанная Хаттишерифом от августа 1830 года и введенная в жизнь 31 декабря 1833 года, имела один весьма важный элемент, дававший сербскому правительству возможность постоянно поддерживать контакты с торговцами соседних балканских народов, что могло быть достигнуто благодаря принятию управления белградской таможней и праву на сбор транзитной пошлинной таксы на все товары, проходившие через Сербию в Турцию или из нее. Это право, ставшее значительным фактором в связывании интересов княжества с интересами торговцев соседних балканских народов, являлось и значительным фактором в укреплении материальной базы сербского княжества. Торговцы из Македонии, Болгарии и других областей Османской империи в точном проведении договора, заключенного между Великой Портой и княжеством Сербией об уплате транзитной пошлинной таксы за товары, шедшие из Турции или в Турцию через Сербию, видели свой интерес и защиту их прав в торговых делах. Поэтому всегда, когда эти интересы и право находились под угрозой, сразу же обращались к княжеству Сербии, ища его защиты от злоупотреблений турецких чиновников. Экономические связи, как это всегда бывает, способствовали развитию политических, культурных и других связей.

При внимательном изучении документов сербского княжества об экономических связях с соседними балканскими народами в первой половине XIX века можно утвердить, что те города в Македонии и Болгарии и в других соседних турецких областях, которые поддерживали хорошие и постоянные связи с Сербией, создали условия и для политического и культурного сотрудничества.

ЛИТЕРАТУРА И ИЗВОРИ

1. В. И. Бајкић „Историја српске трговачке политике“ Св. I (Аустро-угарска трговина политика на Балкану до 1888 г.) Београд 1902 стр. 7
2. Рудолф Бичанић „Доба мануфактуре у Хрватској и Славонији 1750—1860“ Загреб 1951, 199
3. Данчо Зографски „Надворешната трговина на Македонија од средината на XVIII — до почетокот на XIX век“ Годишњак Е. Ф. Скопје 1962, 70
4. Клине Џамбазовски „За караванскиот транспорт во Македонија“ Гласник ИНИ Скопје год. V кн. 1960, 274
5. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела II одељење ф. III. бр. 175/1843 год. П. Н. 1723 од 10. XII. 1843 год и Димитрије Матић „Јавно право Кнежевине Србије“ Београд 1851, 63
6. Васа Чубриловић „Историја политичке мисли у Србији у XIX веку“ Просвета, Београд 1958 год. 130
7. Мита Петровић „Финансије и установе обновлене Србије од 1842 год.“ Београд 1897, књ. I. 204
8. Владан Стојанчевић „Кнез Милош и Источна Србија 1833 — 1838 год“ САНУ, посебно издање, одељење друштвених наука, књ. 26, Београд 1957. 101
9. Даница Милић „Трговина Србије 1815—1839“, Економска библиотека Нолита књ. 9 Београд 1959, 169
10. Мита Поповић „Финансије и установе обновлене Србије 1842 год.“ Београд 1897, 204
11. Ibid., 216
12. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела II одељење ф. III 175, 1843. год.
13. Архив Србије фонд: Попечителство финансије II одељење ф. VI. бр. 448/1841. год.
14. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела II одељење ф. III. 175/1843
15. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела и одељење ф. III. 14/1842 год. од 11. VI. 1842 год.
16. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела II одељење ф. III. 14/1842. г.
17. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела II одељење ф. III. 175/1843 год. рапорт бр. 44
18. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела II одељење ф. III. 175/1843
19. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела II одељење ф. I. 221/1844 г.
20. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела II одељење ф. I. 221/1844 г.
21. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела II одељење ф. I. 221/1844 г.
22. Димитрије Матић „Јавно право Кнежевине Србије“ Београд 1851, 63
23. Ibid., 79—80
24. Ibid., стр. 81
25. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела II одељење ф. III. 145/1847 г.
26. Архив Србије фонд: Попечителство финансија II. одељење ф. IX. бр. 11/1847 год.
27. Архив Србије фонд: Попечителство финансија II. одељење ф. IX. 11/1847. год.
28. Архив Србије фонд: Попечителство иностраних дела II. одељење ф. III. 145/1847 г.

Dr DIMITRIJE ĐORĐEVIĆ,
Institute for Balkan Studies
Serbian Academy of Sciences and Arts — Beograd

PROJECTS FOR THE FEDERATION OF SOUTH-EAST EUROPE
IN THE 1860's AND 1870's

The turbulent history of Europe in the 19th century was marked by the assertion of national societies and by the political application of the principle of nationality. The wars and revolutions which broke out due to that process left deep scars on the social tissue of Europe. As the new European political map was being charted, aspirations toward federalist relations between nations were born under the impact of crises and conflicts, in the endeavour to devise general solutions for the application of the principle of nationality and to provide a framework for a free internal life of the peoples and states involved. Federalist projects covered either all of Europe or some parts of it, notably the Habsburg monarchy and the Balkan Peninsula. These projects achieved their highest expression in the 1860's and 1870's: in Central Europe because all the great nationalist movements, such as the unification of Italy and of Germany, evolved at the expense of the multinational Habsburg state, thus initiating the process of its internal disintegration; in the Balkans, on the other hand, because the national liberation movements began to seize the European possessions of the Ottoman Empire, bringing to a head the internal crisis of the sick old man on the Bosphorus. The federalist projects that were put forward at that time in the Danubian region and on the Balkans represented, at the same time, proposals for the solution of the Eastern Question, which was to enter into a critical phase in 1875-8. They are of particular interest in that they relate to an area torn by a complex historical development, by intermingled civilisations and by an ethnic mixture of nationalities. The federalist projects for south-east Europe in the 1860's and 1870's were an expression of the desire for liberation, which took in this case the form of the defense of the region against outside European interests and of an offensive launched by the internal national forces for a new political map of the Balkans, based on the principle of nationality. Due to these characteristics, they have continuously attracted the interest of the older and the more recent historiography.¹ The pre-

¹ Among Yugoslav Historians, with the problem of the Balkan federation, mostly dealt K. Milutinović (Tri projekta balkanske federacije, Knjiga o Balkanu, Beograd 1937, II, p. 180—193; Razvoj federalističke misli kod po-

sent paper is an attempt to provide a general review of these federalist projects and of their mutual relationship and relevance to the Eastern Question.

I

Federalist concepts in the south-east of Europe evolved under the influence of European political thinking, especially in the 1860's, when the liberal ideas of the European West began to penetrate the Balkans. They were later to be joined by the ideas of the Russian revolutionary democrats. Both of them advocated federal form: as a means for the implementation of the principle of nationality and as a weapon against national exclusiveness and intolerance.

Federalist concepts emerged regularly in Europe after large upheavals: the Napoleonic wars (1815), the 1848 revolution, the wars for the unification of Italy and Germany in the 60's and 70's. They were motivated by different ideals: the religious pacifists, brought together in the Peace Societies in England, Italy and Switzerland, wanted Christian peace on earth; the socialists utopians, followers of Saint Simon and Fourier, advocated social justice and a new socialist society; the pro-

dunavskih naroda, Rad vojvođanskih muzeja, Novi Sad 1955, 4, p. 71—95; Balkanska konfederacija i makedonsko pitanje, same review, 1958; Socijalisti o ulozi Južnih Slovena u rešenju istočnog pitanja, Godišnjak istorijskog društva Bosne i Hercegovine, Sarajevo 1959, X, 87—119; Die ersten föderalistischen Ideologen unter den Kroaten, Südostforschungen XXVI, 1967, 239—275; Prvi ideolozi federalističke misli kod Južnih Slovena, Rad Jugoslovenske akademije znanosti i umjetnosti, 330, Zagreb 1962, p. 85—196). See also: Batowski H., Le mouvement panbalkanique et les differents aspects des relations interbalkaniques dans le passé, Revue internationale des études balkaniques, 1938, III, t. II, 6, p. 320—343; Ibid. Jedan poljski preteča Balkanske unije, Knjiga o Balkanu, Beograd 1937, II, p. 180—183; Gy Merei, Föderationspläne in Südosteuropa und die Habsburgische Monarchie in den Jahren 1849—1914, Nouvelles études historiques, Budapest 1965, II, p. 5—45; Droz Jacques, L'Europe centrale; évolution historique de l'idée de Mitteleuropa, Paris 1960; Renouvin Pierre, L'idée de fédération européenne dans la pensée politique du XIX siècle, London 1949; Vajta Ferenc, La confederazione danubiana, Roma 1947; Joachim Kühl, Föderationspläne im Donaauraum und in Ostmitteleuropa, München 1958; Stavrianos Leften, Balkan Federation: A History of the Movement toward Balkan Unity in Modern Times, Menasha Wiss. 1942; A. Tamborra, Progetti e idee per una confederazione Danubiano-Balkanica 1848—1862, *Comunita Inter*, 5 (1950), p. 593—613; E. Wertheimer, Kossuth's Projekt einer Donaukonföderation, *Osterreichische Rundschau* 63, Wien 1920; F. Šišić, Tentatives de formation d'une confédération danubienne, *Le Monde slave*, Paris 1937; L. Pasztor, La confederazione danubiana nel pensiero degli Italiani e Ungheresi nel Risorgimento, Roma 1949; R. V. Bossy, Vechy Nazuinte Federaliste in sud-estul Europei, *Academia Romana*, sect. hist. 3, t. 22, Bucarest 1940; Engelhart, La confederation balkanique, *Revue d'histoire diplomatique*, 1892, VI, p. 29—55; F. O. Miksche, Donauföderation, Salzburg 1953; E. Valkenier, Eastern European Federation, *Journal of Central European Affairs*, 1954—5, 14, p. 354—370; B. Boev, Balkanska federacija, Beograd 1904; W. Nezbada, Die wirtschaftliche Bedeutung einer Föderation der mittleren Donaustaaten, Hochschule für Welthandel, Wien 1948; V. Petrović, Dunavska konfederacija, *Politika* 1930, br. 8001, 8004, 8006, 8008.

tagonists of free trade saw in a European community a way to extend the market for the young industry; the democratic republicans, particularly those on the French model, looked upon such a community as a means to combat Bonapartism and centralism; the national revolutionaries, from Mazzini to the Balkan conspirators, saw in the federal form a possibility for the economic, political and cultural assertion of their, still not liberated, peoples.² Hence the approach of the federalist plans ranged from conservative (pacifists) to progressive (republicans-democrats) and revolutionary (socialists, protagonists of the liberation movements in the Balkans). In the course of time, a marked tendency of a shift to the left could be observed: from middle-class liberalism towards radicalism, republicanism and socialism, in keeping with the development of European imperialism and with the intensification of internal social issues.

Two European movements had a great impact on the evolution of federalist concepts in South-East Europe in the 1860's: the League for Peace and Freedom in the West and the Russian revolutionary democrats and reformers in the East.

Founded in Geneva in 1867, the *Ligue de la Paix et de la Liberté* rallied at the beginning of its activities all those elements in Europe who opposed the existing state of affairs: the democratic republicans, the bourgeois liberals, the socialist utopians, the anarchists, and the national revolutionaries. The goal of the League was the creation of the »United States of Europe«, founded on the brotherhood of European nations and on the principle of broad national autonomy. The League was supported, directly or indirectly, by the representatives of the new generation from the European South-East. (Vladimir Jovanović, Dragiša Stanojević, Svetozar Marković et al.)³ At the Congress of the League, held in Lausanne in 1869, a special committee studied the Eastern Question, reaching the conclusion that it should be resolved on a democratic and federalist basis, presupposing the autonomy and independence of the Eastern peoples.⁴ The League encompassed all the ideological currents of the age — and this caused its destruction. Inclining toward the ideas of middle-class liberalism, it was exposed to the polarisation of European political thinking at the time of the Franco-Prussian war and the Paris Commune — between liberalism and socialism, reform and revolution. The conflict with the International and the secession of radical elements inflicted a deadly blow to the life of the League.

To the same extent to which the League for Peace and Freedom exercised influence over the liberal circles of the European South-East,

² P. Renouvin, *L'idée de Fédération européenne dans la pensée politique du XIX^e siècle*, Oxford 1949, Carlo Morandi, *L'idea dell'unità d'Europa nel secolo XIX*, *Questioni di Storia del Risorgimento*, III, Como 1944.

³ V. Skerlić, *Omladina i njena književnost 1848—1871*, Beograd 1925, p. 193—195; A. Radenić, Dragiša Stanojević, *Život, rad i ideje*, *Istoriski časopis*, Beograd 1957, VII, p. 152, 176; Sv. Marković, *Kongres Lige za mir i slobodu*, *Sabrani spisi*, Beograd 1960, I, str. 144—152; *Ibid*; *Kritika na političku i društvenu borbu u Evropi*, *Sabrani spisi*, II, str. 63.

⁴ Skerlić, *op. cit.*, p. 194—5; P. Renouvin, *op. cit.*, p. 11—12.

the writings of the Russian democrat-republicans had an impact on the protagonists of the new socialist ideas in that part of Europe. In the 1860's a difference of opinion developed in Russia concerning the solution of the Eastern Question. As opposed to the Slavophiles, who saw the solution for the Slav peoples in Austria and Turkey exclusively in relying on Russia («All Slav rivers flow into the Russian sea»), the revolutionary democrats believed that the future of the Slav nations in south-eastern Europe lay in their struggle for national and social liberation, in accordance with the democratic aspirations of the Russian people. Tracing the idea of a Slav federation back to the Decabrists, Herzen envisaged the future of the Slavs as a union of free and independent peoples. Tchernishevski gave concrete shape to Herzen's vision of a general Slav federation by proposing the project of a Danubian federation, integrating the internal and the external aspects of the struggle for liberation — against both foreign domination and domestic oppressors. Tchernishevski considered that the drive of the great powers for expansion in the Balkans, the economic conditions of the region's development and the ethnic medley of the Balkan peoples demanded a »federal system in the countries stretching along the Danube, from Pressburg to the Black Sea.«⁵ These ideas exerted a considerable influence on the young ideologists of socialist thinking in the Balkans in the 1870's (Markovic, Botev et al.).

However, the federalist concepts in the south-east of Europe were most strongly affected by the legal, social and political conditions prevailing in that region in the 60's and 70's. This is particularly evident in the federalist concepts that sprang up on the soil of the Habsburg monarchy and in the Balkans. In the multinational Habsburg state the idea of federalism was a substitute for full national independence, as the latter could be achieved only by means of internal revolution and the disintegration of the empire. Hence federalism, as a weapon in the struggle against the centralism of Vienna, served as a means toward achieving national autonomy. In the Balkans, on the other hand, where liberation movements took the form of revolutions and uprisings against Ottoman domination, the idea of federalism was considered to be a way of solving the Eastern Question: a defense against European intervention, a cohesive force for the unification of liberation forces, and a basis for the settlement of the relations between the new Balkan national states.

II

The 1848 revolution shook at the very foundations of the Habsburg monarchy and raised the question of its radical reorganization, an issue that was to remain open until its dissolution in 1918. As O. Ostrozinski

⁵ Н. Г. Чернишевски, Полное собрание сочинений, СПб 1906, VI, с. 752, cit. by Л. С. Ерихонов, Русского общества и българската литература, София 1967, п. 19—27

wrote in *La Pologne*, the journal of the Slav federalists in Paris⁶, the revolutionary days of 1848 posed two problems: the democratisation of political life and the recognition of national rights. These circumstances gave rise to federalist plans among all the nations living within the Monarchy. The Congress in Prague issued a manifesto to all European nations and a request that Austria be made into a federation of equal peoples. Seeking to protect the Slavs in Austria from German and Russian pressure, František Palacky proposed a federation of eight units⁷. The representative of the German left wing Löhner proposed in November 1848 the reorganization of Austria into five federal units (without Hungary)⁸. The Slovene Karbur divided the Habsburg state into 14 units.⁹ Franz Zach urged an agreement between Russia and Poland, the liberation of the Slavs in Turkey, and the formation of a common Slav federal state. Baron Nikolaus Wesselenyi, who put forward his federalist concepts as early as 1844¹⁰, was in favour of a Central European federation of Austrian, Yugoslav and Romanian countries, with Budapest as its capital; according to him, the Balkan states were to join later on, after the disintegration of Turkey.¹¹ The representatives of the Croatian left Sulek and Tkalac also urged in 1848/9 the federalisation of Austria, looking to it, as had Palacky, for protection against the Germans and the Magyars¹². In the journal *Slovenski jug*, which appeared in Zagreb, O. Ostrožinski advocated a programme of the federalisation of the Monarchy into seven units.¹³ In the journal *La Pologne* he envisaged a federal community made up of ten peoples,¹⁴ equal in status and represented in the Congress of Nationalities, the supreme body of the federation and bound together only by a voluntarily signed agreement. According

⁶ *La Pologne* — Publication de la Société Slave de Paris, organe des intérêts fédéraux des Slaves de Pologne, de Bohême, de Hongrie et d'Orient, № 5, 1. I. 1849 — Archives of the Yugoslav Academy of Sciences and Arts, Zagreb, XV — 39, D. Novine E.

⁷ Polish — Ukrainian, Czechoslovakian, German, Illyro-Slovenian, Italian, Yugoslav-Serbo-Croatian, Hungarian, Rumanian; Zwitter, Sidak, Bogdanov, Nacionalni problemi v Habsburški Monarhiji, Ljubljana 1962, p. 104—5.

⁸ Polish, Czech, German, Slovenian, Italian.

⁹ Zwitter, op. cit. p. 104—5.

¹⁰ Eine Stimme über die ungarische und slawische Nationalität, 1844 cit. in Joachim Kühl, Föderationspläne im Donauraum und in Ostmitteleuropa, München 1958, p. 21.

¹¹ Kühl, op. cit. 21.

¹² E. I. Ignjatijewitch, Croaten, Serben und Magyaren, ihren Verhältnisse zu einander und zu Deutschland (Ed. by Emil Stampar), Građa za povijest književnosti Hrvatske, 16, Zagreb 1948, p. 45. See also: K. Milutinović, Die ersten föderalistischen Ideologen unter der Kroaten, Südostforschungen XXVI, 1967, p. 260; J. Sidak, Hrvatsko pitanje u Habsburškoj monarhiji, Historijski pregled 1963, 2, 117—119.

¹³ German, Czechoslovakian, Hungarian, Yugoslav, Polish-Ukrainian, Rumanian, Italian, Zwitter, op. cit. 104.

¹⁴ Germans, Slovaks, Czechs, Serbs and Croats, Slovenians, Ruthenians, Poles from Galicia, Poles from Silesia, Hungarians, Italians and Rumanians — Programme de Constitution autrichienne sur les bases d'une égalité politique complète entre tous les peuples de l'Europe, par Ostrožinski — La Pologne, № 5, 1. I. 1849, Paris.

to Ostrozinski, that federation would become part of a broader European community, founded on the same principles. The Croatian Diet demanded the unification of all Croat regions; the May Diet in Karlovci declared the autonomy of the Serbian Voivodina.

The internal contradictions among the various nationalities comprising the Habsburg Monarchy greatly contributed to the failure of the revolutionary movement of 1848. In consequence, all federalist plans proposed during that time are conditioned by the relationships of the triangle Germans-Hungarians-Slavs. One must view the implementation of the principle of nationality, which is at the base of all federalist projects, by evaluating relations between national societies: who represents a greater danger for whom and how to find safeguards against the hegemony of one nation over the other. These questions were to be voiced also with regard to the mutual relations of the Balkan peoples (Southern Slavs-Greeks-Romanians-Albanians-Turks). The European component is also present: the relations between external powers, notably Austria and Russia, and Central Europe. These issues were even more poignant in the Balkans because of the role of European powers, especially Austria and Russia, in the Eastern Question. The internal crisis of the Monarchy in 1848 was to bring to the fore another problem affecting the development of federalist concepts among the Yugoslavs in the following period: whether their unification could be attained in a federalised Austria or rather apart from it, with reliance on external, Balkan liberation forces. All of these components are to be found in the federalist projects of the 1860's and 1870's.

III

The failure of the 1848 revolution had a twofold effect on the development of federalist concepts: on the one hand, federalism began to be regarded as the antithesis of the centralism imposed by the victorious reaction; on the other hand, the experience of defeat manifested the necessity for the defeated nations to join forces for the purposes of self-defense and the achievement of their national and political programmes. The suppressed national revolutionaries of the Central European movement in 1848 realized, while in exile, that it was essential to join forces and settle national disputes if Austria were to be overthrown, Russia checked and the Eastern Question resolved. Hence, the federalist projects proposed in the 50's and 60's become broader in scope: the federalisation of the Danubian region is related to the federalisation of the Balkans, thus becoming the key for the settlement not only of the Central European but of the Eastern Question.

As Bach's absolutism made it impossible after 1849 for free political thinking to develop on the territory of the Habsburg monarchy, the resistance was continued mainly in emigré circles. The logical consequence of the defeat in 1849 was a closer association between the Hungarian, Polish, Romanian and Italian emigrés, scattered from Turkey to England. The main initiative for this association was given by Prince

Adam Tchartoriski, whose federalist concepts were affected by two considerations: fear that, after conquering the Magyars, Austria might rally the Slavs around itself; and the wish to achieve the unification of Poland, thwarting both Russia and Austria by a federation of Central and South-East European peoples wedged between the East and the West.¹⁵ The Poles prepared plans for a federal association of Hungarians, Yugoslavs and Romanians, and their integration with Italy, in a union that would cover the area from the Adriatic to the Black Sea, with an anti-Russian orientation.¹⁶ Mazzini also pictured a grand alliance of Slav and Latin peoples against Austria and Turkey.¹⁷ The left wing of the Hungarian movement was in favour of an agreement with the Romanians as early as 1848/9; for their part, the Romanians tried to reach agreement with Hungary. On the occasion of a meeting in May 1849 between Poles, Czechs and Hungarians, later to be joined by the representative of Romanians, agreement was reached on the establishment of a federation of Czechs, Hungarians, Yugoslavs and Romanians, a union of equal peoples, with the aim of repulsing the Habsburgs and forming a strong state between Russia, Turkey and Central Europe.¹⁸ The representative of the left wing Romanian exiles, Balcescu, proposed at a meeting of Romanian, Polish and Hungarian emigrés, held in London on 4th January 1850, the plan for a Danubian confederation (Donau Bundesstaaten — Hungary, Bukowina, Moldavia-Wallachia, Bessarabia and Serbia), conceived on the Swiss example, with a common Parliament and executive, for the purpose of defense against Austria and Russia and the emancipation of the peoples of the Danubian region.¹⁹ The Swiss cantons are also quoted as an example in Golescu's suggestions.

The best known among these federalist plans were devised by the Hungarian emigrés headed by Kossuth. His close associate, general Klapka proposed in a brochure written towards the end of the Crimean war²⁰ a confederation between Hungary, Transsylvania, Croatia, Slavo-

¹⁵ As minister of the Tzar, Tchartoriski had in 1804 the idea of transforming the Ottoman Empire into a federation of independent states under the control of Russia (H. Batovski, *Jedan poljski preteča balkanske unije — Adam Cartoriski, Knjiga o Balkanu*, Beograd 1937, II, p. 174—179). After his emigration, being in Paris, his activities were definitely anti-Russian. In his advices to Serbia, Tchartoriski proposed the unification of South-Slavs as an anti-Russian and anti-Austrian instrument — See: *Conseils sur la conduite à suivre par la Serbie — Drag. Stranjaković, Jugoslovenski nacionalni i državni program kneževine Srbije iz 1844 godine*, Sremski Karlovci 1931.

¹⁶ Gy. Merei, *Föderationspläne in Südosteuropa und die Habsburger Monarchie in den Jahren 1849—1914*, *Nouvelles études historiques* (publié à l'occasion du XII Congrès international des sciences historiques), Budapest 1965, II, p. 6.

¹⁷ K. Milutinović, *Prvi ideolozi federalističke misli kod Južnih Slovena*, *Rad Jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti*, Zagreb 1962, 330, p. 139.

¹⁸ Merei, *Föderationspläne*, p. 9—10.

¹⁹ Merei, *op. cit.* p. 13—15.

²⁰ *Der Krieg im Orient in den Jahren 1853 und 1854 bis Ende Juli 1855*, *cit.* by Merei, *op. cit.*, p. 19—20.

nia, Dalmatia, Montenegro, Bosnia and Herzegovina, Serbia, Moldavia and Wallachia, Bessarabia, and Bukowina, to be integrated in three federal states — Hungary, Romania and Yugoslavia, numbering 24 million inhabitants. After the failure of 1849, Kossuth also became aware that the emancipation of Hungary could not be attained without reliance on the Balkan hinterland and without collaboration with non-Hungarian peoples belonging to the crown of St. Stephen. These two considerations, however, expressed the dilemma that haunted the Hungarian independence movement throughout the 19th century: whether to incorporate Hungary in the group of Central European or Eastern European nations, and how to reconcile the integrity of historical Hungary with the principle of nationality. Kossuth provided only a partial answer to the dilemma, and it proved to be the element which broke the entire structure of his Danubian federation. Fighting against the Habsburgs, and knowing that England supported Austria and that France championed Italy, Kossuth clearly saw that the only solution lay in the European South-East. Here, however, Hungary was confronted with Slav peoples, liberation movements in the Balkans and the Ottoman Empire, in which, after 1849, a considerable number of Hungarian emigrés found refuge. The incorporation of Hungary in the liberation process of the Balkan nations inevitably led to the liquidation of Hungarian hegemony over the non-Hungarian peoples in the historical Hungarian state. Thinking about all this while in Kiutahia, where his federalist concepts were gradually formed in 1850/1, Kossuth came to the conclusion that Hungary could overcome these obstacles only through a Danubian federation. It would serve, first of all, as a means against Russia, whose intervention in 1849 helped to suppress the Hungarian revolution: only a federation of small peoples — he wrote to Teleki in 1850²¹, can safeguard their advancement, particularly with respect to Russian pressure. Instead of letting Russia rally the European Slavs («winding the Slav ring around her finger»), Hungary would do the same thing through a federation: as the better developed state, it would play in the Danubian federation the role that would have been assumed by Austria in a federalised Monarchy. Kossuth was not prepared to go all the way in the application of the principle of nationality: consenting to a possible compromise with regard to the Croatian question, he could not accept any solution for the Serbs or the Romanians outside Hungary. The unity of nationalities was to be achieved not by territorial but by economic links, on the basis of personal rights of individuals. The federation was to conclude a *Schutzbündnis* with Turkey. In the beginning, Kossuth pictured his federation as the *Verbundene Nord-östliche Staaten*, composed of Poland, Bohemia, Croatia, Romania and historical Hungary.²² Later on, freeing himself from Turkish pressure, Kossuth shifted the emphasis to the south-east, giving up the idea of a

²¹ K. Milutinović, *Razvoj federalističke misli kod podunavskih naroda, Rad vojvodanskih muzeja*, Novi Sad 1955, 4, p. 74.

²² J. Kühl, *Föderationspläne*, p. 19, based on the works of Stefan Gal, *Donauropa IV*, 429—494, 494—505.

link with the Czechs and the Poles and basing his plans on Serbia and Romania. As it proved later, however, the ruling circles in Hungary did not accept Kossuth's solution of the Hungarian dilemma: choosing between Central Europe and the Balkans, they gave preference to the former, as this guaranteed their undisputed hegemony within the boundaries of historical Hungary.

In Croatia, oppressed by Bach's absolutism and by the disillusionment after 1848, the idea began to develop that the solution of the Yugoslav question should be sought outside Austria. I. Tkalac realized that, due to the role played by the Slav peoples in 1848, the Eastern Question had entered a new stage. In 1853²¹ he put forward a notion that was to underlie all projects for the reorganization of the South-East Europe proposed in the 1860's, namely, that the preservation of Turkey was the error of Europe, and that the focus of European interests should be transferred to the Balkan peoples, with special accent on Serbia and its role among the Southern Slavs.

IV

The developments in the 1860's gave new impetus to federalist ideas, with regard both to the inner reorganization of the Habsburg monarchy and to the settlement of the Eastern Question. National movements sprang up on all sides: in Italy, in Germany, in Poland, in the Habsburg monarchy and on the Balkans. The chief victim of the wars conducted in 1859-66 for the unification of Italy and Germany was the Habsburg monarchy. The defeat on the Italian front in 1859, the growing dissatisfaction and the general intensification of the social and political crisis reopened the issue of the reorganization of the Monarchy.²⁴ The collapse of Bach's absolutism ushered in a new constitutional age; the October Diploma of 1860 represented an attempt at the federalization of the Monarchy on the basis of the individuality of historical provinces. The clash with the Hungarians, who retained their position of 1848, caused a return to centralism in February 1861. Both antagonists drew back, counting their forces and waiting for a suitable moment to make the next move. It was a period of inner tension, preceding the introduction of dualism in 1867.

In the political struggle conducted in 1860-67, three concepts are intermingled: federalism, dualism and centralism. Federalism relied on the postulate of historical-political individuality, with a program of provincial autonomy. It was opposed by two strongest nations in the Monarchy, the Austro-Germans and the Hungarians, whereas centralism was rejected by all peoples under the Habsburg crown.²⁵ In a memo-

²³ Das serbische Volk und seiner Bedeutung für die Orientalische Frage und für die europäische Civilisation, Leipzig 1853.

²⁴ Joseph Redlich, Emperor Francis Joseph of Austria, A biography, London 1949, p. 281.

²⁵ See: Sve dosadašnje besede dra Mih. Polita Desančica sa povestičkim crtama iz srpske političke borbe od god. 1861—1883, Novi Sad 1883, I, p. 52.

randum to Emperor Franz Josef in 1860, Rieger proposed a federation based on ethnic units in historical regions, with district autonomy.²⁶ Czech, Polish and Croatian federalists advocated district autonomy in Hungary; the address of the Croatian Diet of 1866 is written in an entirely federalist spirit; Bishop Strossmayer and the historian Rački supported until 1866 the idea of a federalised Austria, in which the Croatian regions would be united and the Yugoslavs would strike a balance between the Germans and the Hungarians. The Serbian Diet, held on Annunciation Day (Blagoveštenski Sabor), in the Voivodina in 1861 demanded the autonomy of the Voivodina. The Slovakian program (St. M. Daxner), as well as the Ukrainian (A. Dobrianski) and the Romanian (the Temesvar program) ones, also demanded territorial autonomy.

The notion of »federal dualism« proposed by the leaders of the Serbian movement in the Voivodina is of interest. Miletić advocated federalist ideas and supported the Hungarian liberals: he was prepared to accept dualism, not in the sense of German or Hungarian hegemony but rather in the sense of a union of two federal states whose peoples would enjoy full internal autonomy.²⁷ Polith-Desančić considered that Hungary should be turned into a kind of eastern Switzerland, with districts similar to the Swiss cantons.²⁸ However, in the federalist concepts of Miletić and Polith-Desančić another component can be discerned relating to the Habsburg monarchy: they related the Austrian and the Eastern Questions to one another, because the majority of the Serbian nation lived south of the Sava and the Danube. They were afraid that a federalised Habsburg monarchy, strengthened by its imperialism, could jeopardize the correct settlement of the Eastern Question along nationalist lines. According to them, this Question could be settled only on the principle of »the Balkans to the Balkan peoples«. This, however, could not be achieved so long as the Monarchy had a centralistic system. It should be, therefore, broken up into two halves, Austria and Hungary, the latter to join the Eastern peoples, giving an example by its constitutional and self-governing life.²⁹ This idea met with failure when the Hungarian ruling circles accepted in 1867 the hand proffered by Vienna, thereby retaining supremacy over the non-Hungarian peoples.

V

The tense situation in Central Europe and on the Apennine Peninsula in the 1860's had repercussions also in the Balkans: the issue of Central Europe and the Apennines served as a prelude to the rise of the third unresolved problem of Europe in the 19th century — the

²⁶ Zwitter, Sidak, Bogdanov, op. cit. 130, 132.

²⁷ N. Petrović, Svetozar Miletić, Beograd 1958.

²⁸ Polith: Ungarn und das Nationalitätenprinzip, Ost und West, 1861, № 72—3; Das Integrität Ungarns und die Nationalitäten, Ost und West 1861, № 93—4.

²⁹ See: Besede dr Polita Desančića, I, p. 31—33, 52, 60.

Eastern Question. The battle was joined by European diplomacy, by revolutionary exiles and by the Balkan national liberation forces. The Balkan region became for Europe an area where diversion tactics were conducted in the struggle for the settlement of the Italian and German questions: the objective was to use the Balkans in order to start a revolution in Hungary, which would break the Habsburg monarchy from within. This international conspiracy was backed by European public and secret diplomacy, first by Napoleon III, Cavour and Bismarck, and later by Garibaldi, Kossuth, Klapka and Türr, who planned military expeditions in the Balkans and looked for support in Beograd, Zagreb and Bucharest.³⁰ In 1859, in London, Kossuth proposed to the Serbian Prince Mihailo a plan for a South Slav federation among Serbia, Bulgaria, Montenegro and Bosnia;³¹ the Hungarian Directorium tried to establish relations with Balkan governments and revolutionary circles for the purpose of common action. In 1859 Kossuth's emissary, general Klapka, reached an agreement with the Romanian Prince Cuza on the establishment of a confederation between Hungary, Serbia and the Romanian Principalities.³² Cavour opened a consulate in Beograd in 1859, so as to be able to keep a close watch on the events. The Balkan liberation movements were themselves in a state of utmost tension: they were constantly intensifying the crisis of the Ottoman Empire. These activities were supported by the responsible governments of the Balkan states, together with secret committees and organizations, planning a general uprising in the Balkans.³³ Serbian, Bulgarian and Greek units moved through the unliberated part of the Balkans. Pan-slavist clubs were being set up in Serbia, while the government was busy working on a Balkan alliance and on preparations for a general uprising and war. After the bombing of Beograd in 1862, which brought the country to the brink of war with Turkey, Yugoslav and Bulgarian legions began to be formed, with the task of starting the conflagration. It was to spread gradually from Poland (1863) to Crete (1866), until it burst out in the great Eastern Crisis of 1875-8.

The plans for a Balkan federation that were put forward at that time represented also projects for the settlement of the Eastern Question. The best known among them is Kossuth's proposal for a *Donau Staatenbund*, made in 1862 and published in the journal *Alleanza*. This plan was the final expression of his concepts, coordinated with those held by the Hungarian and Italian nationalists (Marc Antonio Canini,

³⁰ G. Jakšić — V. Vučković, *Spoljna politika Srbije u vreme kneza Mihaila (Prvi balkanski savez)*, Beograd 1963, 85—99.

³¹ Ludwig Kossuth, *Meine Schriften aus der Emigration*, Pressburg 1880, I, p. 448—452; G. Jakšić — V. Vučković, *Spoljna politika Srbije*, p. 34.

³² L. Kossuth, *op. cit.* I, p. 269—271, *Beschlusse der am 6 zu Paris abgehaltenen Sitzungen des ungarischen Nationaldirectoriums*; *Merei, Föderationspläne*, p. 23.

³³ D. Đorđević, *Revolutions nationales des peuples balkaniques 1804—1914*, Beograd 1965, p. 88—109.

Klapka)³⁴ Kossuth urged the establishment of a confederation with 30 million inhabitants, covering the area between the Danube, the Adriatic and the Black Sea (Hungary, Romania, Serbia, Croatia, and possibly also Montenegro and Bosnia and Herzegovina). In addition to a common constitution, for all member-states of the confederation, there was to be a federal Parliament and an executive, in charge of the general affairs of the confederation (defense, foreign affairs, transport and communications, trade, customs and excise). Apart from this each state would have its own executive and public administration. The crucial points of Kossuth's plan are his ideas for the settlement of the Central European and Balkan questions: 1) to prevent an outcome that would bring together the Russians and the Slavs or the Austrians and the Slavs; and 2) to preserve the leading role of Hungary in the confederation. Hence Kossuth proposed a compromise solution for the principle of nationality: there was no mention in his project of a united Yugoslav or Romanian state, neither does he accept the federalisation of historical Hungary, dealing, instead, with the national question on the basis of national autonomy. Furthermore, Kossuth did not envisage the participation of Bulgaria, and the Croatian question was to be solved by means of a personal union. This compromise provoked distrust and dissatisfaction among both factors involved in the Hungarian problem: the ruling circles in Budapest considered it to be inadequate to preserve the existing position of the Hungarians, preferring to come to terms with a weakened Vienna, which was willing to guarantee them such a position; on the other hand, the other nationalities living in Hungary did not see in it sufficient guarantee for their national aspirations.

Federalist ideas appeared at that time among all nations of South-East Europe, bearing specific marks of the regions in which they were formed. In the case of the Yugoslav, Serbian and Croatian liberal movement in the Habsburg monarchy, federalism had a twofold purpose: one, to settle the question of South Slavs' position in the Monarchy itself, and, second, to determine their position in the Balkans in general, within the context of the Eastern Question (the projects of Mihailo Polih-Desančić, Svetozar Miletić, Imbro Ignjatijević-Tkalac, Strossmayer and Rački). The liberal wing of the Bulgarian liberation movement saw in federalism an alliance for the liberation of the Balkan region from the Turkish rule (V. Karavelov). In Serbia too, federalism was regarded as a means to resolve the Eastern Question, but not as a way to settle internal Serbian political relations (Vladimir Jovanović, Matija Ban, Ilija Garašanin).

Considering the Balkan problems in a treatise that was to exercise a considerable influence on the subsequent development of federalist

³⁴ Upon Kossuth's Project see: L. Kossuth, *Meine Schriften aus der Emigration*, III, 708—9; Merei, *Föderationspläne*, 26—27; Köhl, *Föderationspläne*, p. 22—25; K. Milutinović, *Razvoj federalističke misli kod podunavskih naroda*, p. 79—81; *Ibid.*, *Tri projekta Balkanske federacije*, *Knjiga o Balkanu*, Beograd 1937, II, p. 191.

ideas,³⁵ Dr. Mihailo Polith-Desančić, a Serbian politician from Voivodina, stated that the crux of the Eastern Question was the conflict between the desire of the Balkan peoples for independence and the interests of the great powers in the Balkans. For Desančić, a way to reconcile these two opposing factors is a Balkan confederation which would warrant internal independence and external neutralisation with respect to the rest of Europe. The principle of nationality, which conquered Europe in the 19th century, had a double effect according to Desančić: in the case of a people divided into several states it tends to lead to unification (as in Italy); in a multinational state, it helps to break up the heterogeneous community and to create a number of national states (like Turkey). As opposed to this, Europe, which wanted the Balkans to become integrated with the rest of the Continent, was unable to break out from the vicious circle of its contradictory intersets: in the north of the Balkans there was a confrontation between Austria and Russia, in the south between France and England; fear of Russia, a bee in the bonnet of European diplomacy, helped to keep Turkey artificially alive. For all these reasons, any kind of division of the Balkans among the European powers would cause a grouping of powers and a general conflagration in Europe. The solution, however, was simple: firstly, historical development indicated the emancipation of the Balkan peoples as the natural heirs to European Turkey; secondly, by neutralising the Balkan Peninsula through a confederation of its peoples, Europe would safeguard its own interests. The Slavs, the Romanians and the Greeks would form a union of states, whereas the Serbs and the Bulgarians would establish a federal state. Narrowing down to some extent the principle of nationality with respect to the Albanians, Turks, and Moslems in general, Polith-Desančić granted them a kind of internal self-government, similar to that which was demanded by the nationalities living in Hungary. He even put forward concrete proposals for the boundaries to be drawn, mainly in favour of Serbia: it was to be united with Montenegro, Bosnia and Herzegovina and Old Serbia, including a large part of Albania and Macedonia (the line between the Bay of Saloniki and the mouth of the Vjosë); Greece would get Thessaly, part of Epirus and part of Macedonia. Saloniki and Constantinople were to be declared free cities. The capital of the confederation would be Prizren. The common affairs would be discharged by a joint council, consisting of representatives of all members of the confederation. Serbia and Bulgaria, being a federal state, would have a common Parliament.³⁶

³⁵ Dr Polith, *Die Orientalische Frage und Ihre organische Lösung*, Wien 1862; The fundamental part of this brochure is published also in N. Petrović, *Svetozar Miletić i Narodna stranka — Građa 1860—1885*, Sremski Karlovci 1969, p. 138—151.

³⁶ Upon Polith's project's see more: K. Milutinović, *Polit Desančić kao istoričar*, Novi Sad 1936; *Ibid.*, *Politova interpretacija Istočnog pitanja*, Beograd 1931; V. Popović, *Istočno pitanje u Politovoj političkoj ideologiji*, *Letopis Matice Srpske*, Novi Sad 1933, 333, p. 26—30; M. Jaksic, *Politova Istočna Švajcarska i Kosutova Dunavska konfederacija*, *Letopis M. S.*, 1933, 338, p. 73—83; V. Čubrilović, *Istorija političke misli u Srbiji XIX veka*, Beograd 1958, p. 255—264.

The essence of the concept proposed by Polith-Desancic was an attempt at striking a compromise between European and Balkan interests. The principle of the association of Balkan forces, non-interference of European powers and action against the Ottoman and the Habsburg Empires were at the basis of all Balkan alliances from 1866-8 until 1912. The principle of nationality was to be applied through war and insurrection, according to the views of Polith-Desancic, who remained within the scope of the liberal and national ideas of the 1860's. However, although that principle represented for him a »moral norm«, he did not apply it equally to all Balkan peoples. Contrary to Kossuth, he did not completely reject Russia: as a liberal, he did not accept her absolutism, but demanded a Russia »that will be and wants to be.«³⁷

Svetozar Miletić, another protagonist of federalist concepts among the Serbs in Voivodina and the leader of the National Party, was more radical in stressing the national-revolutionary component of the Balkan question. In a series of articles published in 1863 and reprinted in 1877 in a separate booklet,³⁸ Miletić also made an analysis of the Eastern Question. He distinguished three stages in it: purely Russian (until 1829), Russian-European (until 1856) and the current Balkan stage. He also identified three factors: the interest of the powers directly concerned in Turkey (Austria, Russia), the interests of the powers with regard to European balance, and the interests of the Balkan peoples themselves. The role of Austria in the Balkans became negative at the beginning of the 19th century: by keeping Russia at bay, it resisted, at the same time, the normal development of the Balkan peoples. On the other hand, Russia also pursued a policy of domination in the Balkans, demanding a ruling position for herself. Russian absolutism oppressed the Poles, aspiring of the same time to become the core of the Slavs. It was waiting for the anarchy reigning in Turkey to drop Balkans in its lap like a ripe apple. In the face of this, the conflicting interests of the great powers blocked all action by Europe, thereby maintaining the integrity of Turkey. A battle was being fought in Europe between aristocratic monarchies and the democratic aspirations of the people. European reaction feared the Slav spirit as a tool of the universal Russian monarchy; democratic Europe viewed with suspicion the support lent by Russia to European absolutism.

As opposed to this, claimed Miletić, the interests of the Balkan peoples were simple enough: they wanted to rid themselves from foreign domination and to form their own independent states. This solution would be suitable not only to them but also to the rest of Europe, which would thus obtain a neutralised zone and safeguards for everybody's interests. Russia would get a protective belt in the Balkans

³⁷ Besede, I, p. 54.

³⁸ Die Orientfrage — von Dr Svetozar Miletić, Neusatz 1877. Some parts are recently published in N. Petrović, Svetozar Miletić i Narodna stranka, Građa 1880—1885, Sremski Karlovci 1969, I, p. 197—208. For Miletić's views see also: N. Petrović, Svetozar Miletić, Beograd 1958; V. Stajić, Svetozar Miletić, n.d.

similar to that made up by the Scandinavian countries in the north, or to that provided to the states of Central and Western Europe by Holland, Belgium and Switzerland. It was therefore in the interest of Russia to build on her borders a chain of friendly Slav states that would protect her against Europe from the north to the south. The Balkan peoples, writes Miletic, by their history and by their vital energy, have fulfilled the conditions necessary for independent development. They are ready for insurrection and for a final settling of accounts, needing only a previous mutual agreement that would unite their striking forces. Miletic accepted in full the confederation and federation programme of Polih-Desančić, with a few minor modifications.

The most radical among the Yugoslav middle-class left was the Croatian publicist and politician Imbro Ignjatijević-Tkalac. While living in exile, he published in Paris, in 1866, a brochure in which he discussed the Eastern Question in relation to Austria.³⁹ According to Tkalac, Europe was living in a state of armed peace, because it was eroded by issues such as the German, Italian, Polish, Hungarian, and Eastern questions. All of them had a common basis: the desire of oppressed peoples for liberation and unification. There was also a common obstacle — the Austrian Empire. If it were not for her, all »questions« could be resolved at once. For Tkalac, Austria represented a piece of real estate of the Habsburg dynasty — it was not a state in the true sense of the word. Therefore, instead of all the »questions« tearing Europe apart, a single question should be raised — the Austrian question, because in it lay the cause and the solution of all the others. Tkalac immediately provided an answer as to how to solve the Austrian puzzle: by revolution, which was not only the sole way out, but also a moral obligation. Instead of fighting for Austrian emperors, Toscan dukes, kings of Naples and Roman Popes, the Serbs and the Croats should turn their weapons against their oppressors, giving thus an example to other nations. The Hungarian uprising and the advent of Garibaldi would prevent the reprisals of the central authorities. Faced with an accomplished fact, Europe would have to accept this, under the pressure of its democratic public and of France and Italy.

For Tkalac, Turkey was the »sister of Austria«, and the same fate lay in store for her. To the liberated peoples of Central and South-East Europe, Tkalac recommended uniting in a federation, which would »play the same role in the political life of a state as an association plays in it«. Peoples striving for freedom will not give up that freedom for anybody's sake, »even for their own brothers«. Hence, Austria and Turkey can be replaced only by a free federation of the Slavs, Romanians, Hungarians and Greeks, who could be also joined by the Poles. The federation would be founded on full recognition of internal independence and on joint defense against the outer world. Fending off possible objections that such a federation would be a resurrected Aus-

³⁹ Imbro Ignjatijević Tkalac, Pitanje austrijsko, kome, kako i kada valja resiti ga? (Poslanica braći Hrvatima i Srbima), Pariz 1866.

tria, Tkalac points out the substantial differences in the internal order, the sovereignty of the peoples and general accord of the members of the federation. He goes even further: this Danubian-Balkan federation would become part of an »all-European federation«, which would be born out of the association of free European peoples. These ideas represented the ultimate in Tkalac' thinking concerning the Habsburg Empire, influencing with their radicalism the socialist protagonists of the federal concept in South-East Europe, who were to appear in the 1870's.

These chief representatives of federalism applied to the Eastern Question had a number of followers, who dealt with the same topic from different angles. Jovan Pavlović, a journalist and editor of several Serbian newspapers which appeared in the Voivodina, Serbia and Montenegro, wrote a series of articles about the Danubian federation of Serbs, Bulgarians, Romanians and Hungarians.⁴⁰ The idea of the Danubian federation was also championed by Djordje Stratimirovic, a conservative Austrian general, who, during his stay in Italy in 1864/5, became acquainted with Garibaldi, Kossuth and Türr and who wrote in the Prague newspaper »Politik«, whose editor Skreishkovski also supported federalist ideas.⁴¹ Stratimirovic believed that Serbia and Bosnia and Herzegovina should form a state that would enter into a federation with Wallachia and Moldavia.⁴² Medo Pucic, from Dubrovnik, discussed the Serbian and Yugoslav question in a pamphlet published in Florence in December 1866 under the pseudonym Orsatto Pozza.⁴³ He urged the establishment of a large Yugoslav state (*d'un grande regno jugo-slavo*) as the core of a federation with the Romanians, Greeks, Hungarians and Albanians, at the expense of two dying empires (*due imperi moribondi*) — Austria and Turkey.

The movement of the United Serbian Youth, which spread towards the end of the 1860's and was influenced by national romanticism and European liberalism, considered that the Eastern Question should be settled by an all-Balkan uprising and a Balkan alliance. These young people maintained connections with Mazzini and his followers, with the democratic republicans and with the League for Peace and Freedom, and were receptive to their ideological currents. This was manifested in the views on the Eastern Question and on federalist proposals of two ideologists of the youth movement in the 1860's, the Serb Vladimir Jovanović and the Bulgarian Ljuben Karavelov.

⁴⁰ K. Milutinović, Prvi ideolozi federalističke misli kod Južnih Slovena, Rad Jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti, 330, Zagreb 1952, p. 113—114.

⁴¹ N. Petrović, Svetozar Miletić i Narodna stranka, Građa I, Doc. 100, 116, 128, 133.

⁴² Ibid., I., Doc. 146; Merei, op. cit. p. 31.

⁴³ Orsatto Pozza, La Serbia a l'impero d'Oriente (Estratto della Nouva Antologia, gennaio 1867).

In his works on the Eastern Question,⁴⁴ Vladimir Jovanović gradually broadened his views from a Balkan alliance to a Balkan confederation. A mixture of European liberal and Serbian romantic-nationalist,⁴⁵ Jovanović preached a confrontation with the Ottoman Empire, presenting Europe with a *fait accompli*. Under the influence of the federalist ideas of his age, as well as of contacts with Western Europe, Jovanović advocated an agreement between the »liberal nations« in South-East Europe (Southern Slavs, Greeks, Italians, Hungarians, Romanians and Armenians(!)); a union that would preserve the internal national individualities of the members and bring about the neutralisation of the Balkans in relation to Europe. In the papers of Jovanović the principle of nationality is blended with historicism, within the context of relations in the Balkans, in which Serbia has a special mission to fulfil. In his later writings (1870) Jovanović attached greater importance to, and mentioned explicitly, a confederation of the peoples in South-Eastern Europe as a counterbalance to European, notably Austrian, pressure. The Balkans could be reconstituted only by the reinstatement of nationalities, on the principle »the Balkans to the Balkan peoples«; Serbia must represent a democratic nucleus in that process, and the relations between nationalities should be founded on a confederation of free peoples, who would not only defend that area against Europe but also strike the »final blow at invaders and at monarchist centralisation«.⁴⁶

Another ideologist of the youth movement, the Bulgarian Ljuben Karavelov is more specific in propounding his federalist theory than Jovanović. For Karavelov, the entire development of society and nation is founded on two elements: the struggle for human rights and the struggle for national rights. The goal of the former is democracy and of the latter — federation. It contains three components: the individual unity of each nation, the solidarity of all nations, and the principle of liberty. At first, Karavelov favoured a South Slav federation made up of Bulgarians, Serbs, Croats and Montenegrins, and possibly also Czechs. The initiator of that federation was to be Serbia. In the programme of the Bulgarian Revolutionary Central Committee, in 1870, Karavelov spoke of a Serbian-Bulgarian-Romanian Danubian federation, constituted on the Swiss model. His ideas manifested a strong influence of Polih-Desancic, Miletic and Tkalac, both with regard to the ethnic-territorial boundaries among the Balkan peoples (with an understandably stronger accent on the Bulgarian region, to which he added the whole of Macedonia) and with regard to the overthrow of Austria, the unification of her Yugoslav regions with Serbia and of the Romanian

⁴⁴ Two of them are characteristic: *Srpski narod i Istočno pitanje*, London 1863; *Les Serbes et la mission de la Serbie dans l'Europe d'Orient*, Paris 1870; much later: *The Balkan confederacy, The Near East*, vol. II, № 21, London 5. I 1910.

⁴⁵ V. Cubrilović, *Istorija političke misli u Srbiji u XIX veku*, p. 250.

⁴⁶ Vl. Jovanović, *Les Serbes et la mission de la Serbie dans l'Europe d'Orient*, p. 264, 301, 303.

regions with Romania. The Serbs and the Croats were for him one and the same nation; his solution for the Albanian question was self-government within the framework of Serbia. Karavelov opposed the application of historicism, and, like Tkalac, foresaw the integration of the Balkan federation in an all-European one.⁴⁷

Under the impact of general political developments in the 60's, federalist programs began to appear also in Serbia. At that time Serbia became actively engaged in the Balkan liberation movements, finding herself in the centre of the actions planned in the Balkans by France, Italy and the revolutionary Balkan emigrés. Preparations for a Balkan insurrection were being carried out in Serbia, in private as well as official quarters. Hence also two sources of projects for the settlement of the Eastern Question and the reorganization of the Balkans.

Matija Ban, Serbian writer and politician, set up in 1860 a secret committee in Beograd for the preparation of the general Balkan uprising.⁴⁸ Ban likewise considered that a Balkan federation was the only alternative, although his opinions underwent several changes. As opposed to the other federalist projects of his age, which regarded the federation as a means to defend the Balkan region from external European influence, in 1860 Matija Ban conceived that federation as a factor of Russia's Balkan policy. His main motive was the moral and financial assistance he expected from Russia for the implementation of his program. In a memorandum addressed to the Russian Ambassador in Vienna, M. Ban explained the need to establish a Balkan federation. The nationalities under Turkey and Austria want emancipation, and this common goal is the link which unites them. However, as soon as they attain it, disputes will break out among them, because each of these nations will go its own way in restoring its own historical past. Only a federation will be able to prevent such disputes, to satisfy local interests and to safeguard equality for all. It would be formed under the patronage (presence) of Russia, to whom this would be of two-fold advantage: she would thus secure possession of Constantinople, bringing at the same time pressure to bear on the Hungarians and the Romanians; further, she would provide incentive to liberation activities in Austria, especially among the Czechs and the Slovaks, breaking down the totality of the Habsburg monarchy and thereby »completing the triumph of a general Slav confederation«. Ban warned Russia that

⁴⁷ Б. Игњатовић, Любен Каравелов и Србското общество, Ниш 1969, p. 70, 179, 180; Мих. Арнаудов, Любен Каравелов, София 1959; А. С. Ерихоннов, Руското общество и българската литература, София 1967, p. 38; К. Milutinović, Prvi ideolozi federalističke misli kod Južnih Slovena, p. 157—160; J. Škerlić, Omladina, p. 204—5.

⁴⁸ See: A. Radenić, Dokumentacija tajnog nacionalno-oslobodilačkog komiteta u Beogradu 1860—1861, Godišnjak grada Beograda, knj. XIV, 1967, p. 61—80; V. Vučković, Neuspela politička akcija M. Bana 1860—1861, Istorijski časopis, Beograd 1959, IX—X, p. 381—409; dr Drag. Stranjaković, Rusija i prvi politički pismeni sporazum između Srba i Hrvata 1860, Glasnik Srpske pravoslavne crkve 1957, 9, p. 192—199; Lj. Đurković, Prilog proučavanju propagandnog rada za oslobođenje i ujedinjenje Jugoslovena, 1860—1862, Istoriski zapisi, Titograd 1964, XXI, p. 11—44.

any other solution would be disastrous for her: a compromise with Europe would leave Russia out in the cold; a compromise with Austria would divide the Slav family into two parts, of which the Austrian portion, with the addition of Bosnia and Herzegovina, and possibly also Serbia, could prove to be the stronger.⁴⁹

Later on, in articles and pamphlets written in 1866,⁵⁰ M. Ban adopted the ideas of Polith-Desančić, Miletic and Tkalac of the federation as a means of defense from within and from outside. A unitarian solution, the annexation of Slav regions to Russia, would lead to a general war in Europe and would destroy their independence. Therefore, the only way left to the Balkan Slavs was a federation. M. Ban distinguished between two main groups: the Slavs under Austria, who were further subdivided into the Czech-Moravian-Silesian (or western) and the Serbian-Croatian-Slovene (or Yugoslav) section; and the Slavs under Turkey, represented by the Serbian-Bulgarian, or south-east, group. All of these groups, together with the neighbouring nations — the Hungarians, the Romanians and the Greeks, desire independence and association in a federation.⁵¹ The Poles, because of their strong adherence to the Catholic Church and their great ambitions, constitute a certain obstacle, but the federation would finally attract them too. There are two powers able to prevent the political unification of the Balkan Slavs: Austria and Russia. Austria has no chances in the Eastern Question: history has shown that, while the nationalities under Austria continuously saw their rights diminished, the nationalities under Turkey were winning more and more rights. More directly, if Austria were to grant all rights to its nationalities, it would cease to be a great power. It can survive only as a German state. Russia, on the contrary, cannot afford to leave the Slavs to Austria; she must recognize their independence and play in their liberation process the role of France in Italy or of Prussia in Germany. »Instead of two weak empires«, says Matija Ban, »a growing and flourishing confederation would be created, offering the best safeguards for its viability and thus contributing to the preservation of world peace.«⁵²

Revolutionary activities, which were intermittently organized from 1849 by the Serbian statesman Ilija Garašanin, assumed ever greater scope: it broadened from a narrow Serbian concept, defined in the

⁴⁹ Memoire Mathial Ban's to the Russian ambassador in Vienna — dr A. Radenić, Dokumentacija tajnog Nacionalno-oslobodilačkog komiteta, p. 72—74.

⁵⁰ Источно питањѣ са гледишта западно-европског; Срби и Грци у Источномъ питању; Русија и Југословени. — Политички списи Матије Бана у 1866, III, Београд 1867.

⁵¹ Русија и Југословени.

⁵² Later, on the eve of the Serbo-Bulgarian war 1885, Mathias Ban will suggest a federation including Turkey. (Mathias Ban, *Solution de la Question d'Orient par l'Europe ou par la Porte*, Belgrade 1885). The idea to federalize the Ottoman Empire appeared in the first Polith's works on the Eastern Problem in 1857 (K. Milutinović, *Prvi ideolozi federalisticke misli kod Južnih Slovena*, p. 100—101). At the beginning of the Eastern Crisis 1875, Tkalac advocated at the Italian Ministry of Foreign affairs, as well as in London Times, the idea of an autonomous Bosnia and Herzegovina, as a starting

1840's in his program of Serbian foreign policy (*Načertanije*), to an all-Yugoslav outlook in the 1860's. In a program sent from Beograd to Bishop Strossmayer in March 1867, he proposed the »unification of all Yugoslav tribes within a federal state«. A circular letter of the »Central Committee of Beograd for the Unification of All Southern Slavs«, sent in March 1867 to insurgents committees outside Serbia, pictures a Balkan federation of Yugoslavs, Hungarians, Greeks and Romanians. These peoples, it is argued in the circular letter, should renounce their hegemonistic ambitions and their desires to reinstate their medieval empires, because »only a federation founded on justice can be powerful and eternal«. Political circles in Beograd regarded the confederation as the only alternative to the Austrian policy of annexation and the Russian policy of regionalism in the Balkans. An agreement concluded in 1867 between the Serbian government and the Bulgarian liberation committee in Bucarest, with the aim of creating a common Serbian-Bulgarian »Yugoslav Empire«, contains federalist elements expressed in terms of the autonomy of both united peoples, the Serbs and the Bulgarians (the use of their respective languages in official relations, their own civil servants, proportional representation in Parliament and in the government).⁵⁴ Although there was frequent mention in 1866 of the establishment of a Greek-Serbian-Romanian confederation,⁵⁶ the agreements signed by the Serbian government during the period 1866-8 with Montenegro, Greece and Romania did not exceed the framework of a defensive-offensive alliance, based

point for the federalization of Turkey. (Archives of the Yugoslav Academy of Sciences and Arts, Zagreb, Papers of Strossmayer, Letter of Tkalac, Rome 12. IX 1875). The Times article provoked anxiety in Vienna, and the suspicion that the British Government might be behind. The Austrian ambassador Walkenhein calmed his minister Andrassy (HHSTA, P.A. VIII fasz. 84, Telegramm in Chiffre Andrassy an Walkenhein 2. IX 1875; Walkenhein an Andrassy 3. IX 1875 and 10. IX 1875 — for this information I am grateful to Dr Waltraud Heindl). Mathias Ban proposed in 1885 the division of the Balkans in accordance with the old division of Balkan churches: the Patriarchate of Constantinople, the Patriarchate of Peć and the Archiepiscopacy of Ohrid. From Athens too came at that time some proposals for an Eastern Confederation including Turkey. It seems that this idea had also partisans in Istanbul. At the end of the XIX century Vi. Đorđević in Serbia advocated too a Pan-Balkan Alliance with Turkey (H. Batowski, *Le mouvement panbalkanique et les differents aspects des relations interbalkaniques dans le passe*, *Revue des etudes balkaniques*, 1938, III, t. II, p. 324—327).

⁵³ V. Vučković, *Spoljno-politička akcija Srbije u južno-slovenskim pokrajinama Habsburske monarhije 1859—1874*, Beograd 1965 — »Program jugoslovenske politike predložen od strane Garašanina Strossmayer-u«, Beograd, marta 1867. doc. 144, p. 273—281. See also: G. Jakšić — V. Vučković, *Spoljna politika Srbije za vlade kneza Mihaila*, prilog 9, p. 494—504.

⁵⁴ V. Vučković, *Politička akcija Srbije, 1859—1874*, Doc. 145, p. 283—287.

⁵⁵ G. Jakšić — V. Vučković, *Spoljna politika Srbije za vlade kneza Mihaila*, Prilog 11, p. 505—506.

⁵⁶ N. Jorga, *Correspondance diplomatique roumaine sous le roi Charles I*, Paris 1923, p. 12, cit. in S. Th. Laskaris, *La premiere alliance entre la Grèce et la Serbie*, *Le monde slave* 1926, 9, p. 33.

on the idea of European non-intervention and of the Balkan offensive against the Ottoman Empire. However, Ilija Garašanin, the central figure in the Serbian government until 1867, always kept in mind the possibility of settling the Eastern Question on a confederal basis. He explained his views in a long aide-mémoire addressed to Napoleon III, 10/22 September 1866.⁵⁷ Garašanin considers that the downfall of Turkey and Austria is inevitable. Turkey is the main cause of the suffering of the Balkan peoples, who see their future along the lines of the unification process of Italy and of Germany: to replace Turkey by their own states. Should Europe decide to defend Turkey's integrity, the peoples of the Balkans would be driven into Russia's arms. Because of its pro-Turkish policy, Austria has antagonized the entire Balkans. Since 1848, the peoples in the south-east have been observing the slow disintegration of the Habsburg Empire, which is crumbling under the impact of the principle of nationality. Austria's dilemma: dualism or federalism will not resolve the crisis, as the former would affect the Slav peoples, and the latter the Hungarians and the Austro-Germans. The Slavs in Austria want, first of all, to eliminate Hungarian and German domination; once they have achieved this, they will endeavour to form a confederation, which could be joined by Hungary. The Austrian Germans will gravitate towards Prussia, as the Transylvanian Romanians were moving toward Romania. The Balkan peoples, Yugoslavs, Greeks and Romanians, on the other hand, will establish a federation, which will, in turn, attract the Czechs, Slovaks and Poles. As a result of that trend, a powerful community of nations will be formed, reaching from the Baltic to the Adriatic, constituting a counterbalance to Germany and Russia on the international scene. If Russia accepts that policy, victory is assured; if she rejects it, she will lose the sympathy of the peoples in Eastern Europe. Garašanin anticipated that Russia would not easily be reconciled to having her road to Europe barred and that she would try to divide the Slavs in the north and in the south, particularly that she would resist a federation of Southern Slavs, since the heart of the great Slav confederation lay in the Balkans and in the southern provinces of Austria. Garašanin appealed to Italy to renounce her ambitions in Dalmatia and Istria, and he invited France to become the champion of the cause.

Deeply disappointed with the dualistic arrangement as the upshot of the internal crisis in the Habsburg monarchy, the leaders of the national movement in Croatia Strossmayer and Rački advocated, from 1870 on, a solution of the Yugoslav question outside the unification of a federal basis. Strossmayer's draft of 1874 urges the unification of Croats, Serbs, Bulgarians and Slovenes into a free, independent Yugoslav state, granting equality to all her peoples. The liberation process would start by freeing the Yugoslavs under Turkish rule and by rallying them round Serbia and Montenegro, as well as by unifying all Croa-

⁵⁷ V. Vučković, *Politička akcija Srbije 1859—1874*, Doc. № 118, p. 225—234.

tian provinces — Croatia, Slavonia, Dalmatia and the Military Border.⁵⁸ The historian Rački analyzed the historical foundation of the Eastern Question, throwing the blame for the problem upon Austria.⁵⁹ The Yugoslav Congress, held in Ljubljana in 1870, upheld the idea of the unity of Yugoslavs in the Monarchy and of the oneness of all Yugoslavs, inside the Monarchy and outside of it, as a single national community.⁶⁰

VI

The 1870's represented a turning-point in the development of Europe. The unification of Germany removed from the agenda the question of Central Europe; the reorganization of the Habsburg monarchy, which was acute in the 60's, was pushed into the background by the introduction of dualism. Under the momentum of the developments in the 1860's, the Balkan liberation movements provoked the great Eastern crisis 1875-8, in a vain attempt to settle the Balkan question analogously to the Italian and the German ones. Europe, however, had entered the stage of imperialism: the inadequacy of the Balkan forces in abolishing the Ottoman rule on their own and the intervention of European powers prevented the implementation of the principle of nationality in the Balkans and of the idea that the Balkans should belong to the Balkan peoples.

The Paris Commune ushered in an age of violent internal social conflict and the radicalisation of European political thinking. This age was also reflected in the South-East Europe by a linking of the national and the social revolutions. Whereas the federalist projects in the 60's had mainly intended to define the mutual relations of the liberated nationalities and their status with respect to Europe, the federalist projects of the 1870's contained another important component: the settlement of the internal social and political relations of the liberated nations. In the Balkans, this trend was manifested through a new generation, which, influenced by the European socialism of the utopians, marxists and Russian reformers, subjected to revision the old values and looked for new solutions. The most prominent representatives of that new generation were Svetozar Marković among the Serbs and Hristo Botev among the Bulgarians.

The difference is obvious: for Polih-Desanić the principle of nationality is a moral norm, for V. Jovanović it is the reincarnation of the historical past, and for Svetozar Marković — the revolutionary expression of a social-political substance. The application of that principle can be progressive and reactionary: every book written in the Serbian

⁵⁸ V. Novak, *Strossmayerova koncepcija o federativnoj Jugoslaviji iz 1874 godine*, Republika, Beograd 13. IX 1945; K. Milutinović, *Die ersten federalistischen Ideologen unter den Kroaten*, p. 297.

⁵⁹ F. Rački, *Misli jednog Hrvata nedržavnika o Istočnom pitanju*, Zagreb 1862.

⁶⁰ F. Zwitter, *Nekaj problemov okrog jugoslovenskega kongresa v Ljubljani leta 1870*, *Zgodovinski casopis*, XVI, 1962, 145—170.

tongue need not also be a Serbian book — says Marković.⁶¹ Historicism, the mainstay of national romanticism in the 60's, was rejected as unrelying on historical rights and medieval privileges would always be a simple act: the revolution. Centralistic, dualistic, federalist Austria, relying on historical rights and medieval privileges would always be a factor of repression.⁶² Instead of discussing peace and freedom, the Geneva League ought to preach war and revolution. Once free, the European nations will establish a federation as a matter of course.⁶³ It is without doubt the most suitable form of association of nations; however, this does not depend on form but on substance: unity is attained in freedom, not conversely.⁶⁴ Marković realized that the Serbian people could achieve freedom only if the neighbouring Balkan peoples were also liberated.⁶⁵ The only complete solution of the Eastern Question was to be found in a joint national and social revolution, which would end by the disappearance of Turkey, Austria and the domestic tyrants.⁶⁶ Only then would it be possible to discuss the form of the association of Balkan peoples: »as free people, equal workers, as a union of municipalities, districts, states — in the way that suits them best.«⁶⁷

The radicalisation of political thinking that took place between the 60's and the 70's was also felt among the leaders of the Bulgarian liberation movement, from Karavelov to Levski and Botev. The program of the Bulgarian Central Revolutionary Committee envisaged an internal moral revolution, armed uprising and the formation of a Bulgarian-Serbian-Montenegrin-Albanian-Macedonian confederation, which could also be joined by Greece. Vasil Levski identified the goal of the Bulgarian movement as the destruction of despotic tyranny, the establishment of a democratic republic and a community of equal Balkan peoples.⁶⁸ Like Marković in Serbia, Botev⁶⁹ brought this evolution of thought to conclusion by identifying the national with the social revolution: »to clear the Balkans not only of the Ottomans but of all that hampers human freedom«. Botev accepted in full the idea of a confe-

⁶¹ Sv. Marković, *Sabrani spisi*, II, Beograd 1965, »Pred Omladinsku skupštinu«, p. 143—144; see also »Francuska i Pruska« p. 360—361.

⁶² *Ibid.*, II »Slovenska Austrija« 362—4; »Slovenska Austrija i srpsko jedinstvo« p. 365—372; III, »Septiljanja hrvatske narodne stranice«, p. 12—14; »Ništavilo parlamentarizma u Austro-Ugarskoj«, p. 9—11.

⁶³ *Ibid.*, I, »Kongres Lige za mir i slobodu«, p. 144—152.

⁶⁴ *Ibid.*, II, Program, p. 185.

⁶⁵ *Ibid.*, II, Predlog petnaestorice za organizaciju Omladine srpske, p. 125—129; See also: A. Radenić, Svetozar Marković i Ujedinjena omladina srpska, *Zbornik radova*, N. Sad 1968, p. 114—115.

⁶⁶ *Ibid.*, II, Program, p. 165; III, Srbija na Istoku, p. 221.

⁶⁷ *Ibid.*, III, Srbija na Istoku, str. 221.

⁶⁸ *История на България*, БАН, София 1961, p. 422—3; See: Г. Т. Стращмиров, В. Левски, живот, дела, извори, София 1929, p. 224; К. Sarova, *Припреme za ustanak u Bugarskoj 1870—1872 i Ujedinjena omladina srpska*, *Zbornik radova Ujedinjenja omladina srpska*, N. Sad 1958, p. 488.

⁶⁹ See: Т. Павлов, Христо Ботев, Басил Левски, Светозар Марковић, София 1946.

deration founded on national equality.⁷⁰ On the eve of the Eastern Crisis of 1874, he urged the joining of the Balkan insurgent forces and a »south Slav union or, more precisely, a Danubian confederation«.⁷¹ Accusing the governments of the Balkan countries of pursuing selfish policies, Botev hoped that the peoples of the Balkans would succeed in imposing a policy of solidarity in dealing with the Eastern Crisis, which he expected to break out. Attacking historicism as the ideological basis of Balkan imperialism, Botev warned of the danger of »uninvited guests from the North or from the East«, of the emergence of tendencies like »Peter the Great's legacy« or the »*Drang nach Osten*«, offering, instead, a »free, Danubian, Balkan or South Slav federation«.⁷²

The socialist federalists of that period also produced the project of Vasa Pelagić, proposing the so-called Balkan-Carpathian federation of 16 nations, from the Carpathian Mountains to the Aegean Sea and from the Adriatic to the Black Sea.⁷³ For Pelagić the main reason for the federation is the ethnic intermingling in that region and the impossibility of forming pure national states.

The ideas of Dragiša Stanojević, who moved on the border between middle-class radicalism and socialism, are also of interest.⁷⁴ A member of the League for Peace and Freedom and of its Committee for the settlement of the Eastern Question, Stanojević upheld in his early works the theory of the state as the sum of relations among individuals, and of society as a group of associations.⁷⁵ The state should guarantee only general freedom, because all other human needs are specific. In the association he envisaged the commune had numerous federalist elements.

VII

The profusion of projects for the federalisation of Central and South-East Europe that were presented in the 1860's and 1870's is attributable to a number of circumstances. The application of the principle of nationality in the Italian and German question accentuated the need for the reorganization of Central Europe; the growth of national liberation movements in the Balkans and the intensification of the internal crisis in the Ottoman Empire revealed the Eastern Question in its totality; the ideas of European liberalism, radicalism, and finally socialism, which started to penetrate into South-East Europe at that time, are by their nature close to federalist concepts.

⁷⁰ Христо Ботев, Съчинения, Пълно Събрание ed. Александар Бурмовъ, София 1940: Article „Југославия“ (Дума, I, 4, 17. VII 1871 p. 211--12).

⁷¹ Ibid., Article in Zname, I, 3, 22. XII 1874, p. 221--228.

⁷² Ibid., Article in Zname, I, 13, 4. IV 1875, p. 259--262.

⁷³ Spomenica Lajošu Košutu i ostalim patriotima Rumuna, Mađara, Srba, Bugara, Grka, Hrvata, Slovenaca, Slovaka, Rusina i Albanaca — cit. by K. Milutinović, Razvoj federalističke misli kod podunavskih naroda, p. 89/90.

⁷⁴ A. Radenić, Dragiša Stanojević — život, rad, ideje, Istoriski časopis VII, Beograd 1957, p. 155.

⁷⁵ D. Stanojević, Le communisme individualiste. Nouveau projet de reorganisation sociale, cit. by Radenić, p. 157.

The core of the Eastern Question was the conflict of interest between the great powers in their grappling for the inheritance of the Ottoman Empire and the wishes of small Balkan nations to divide European Turkey in accordance with the principle of nationality. Hence the chief dilemma in settling the Eastern Question: would the Balkan Peninsula be divided among the great powers or among the Balkan peoples. The implementation of the principle of nationality, however, was hampered by the ethnic mixture of the Balkan peoples, which made it difficult to draw borders between them, as well as by the emergence of nationalism in the young and aggressive Balkan national societies that were being formed at the time. For these reasons, the concept of a federal system in that region was regarded as a means of defense against external, European, pressure, as a tool wherewith to complete the liberation process by concerted effort, and as a way to arrange internal relations after liberation. Inspired by the progressive ideas of the time, these federalist projects are simultaneously an expression of the wish to abolish the remnants of feudalism, absolutist regimes, bureaucracy and militarism, which were gaining ground in the small Balkan states formed in the 19th century.

As regards Europe, two tendencies prevailed in the political thinking of 19th century Balkans: the diplomatic approach, wishing to achieve the liberation of the Balkans with the help of Europe, and adapting the Balkan interests to those of Europe, and the radical attitude, wanting to impose Balkan interests on Europe by means of a *fait accompli*. These two different standpoints produced two different conceptions as to the way in which to settle the Eastern Question: with the aid of the great powers or by relying on native resources. Hence the difference in the methods proposed: diplomacy, war, uprising or revolution.

All of these currents are evident in the federalist projects of the 1860's and 1870's. For the peoples under the Habsburg monarchy, federation offered prospects of national recognition and protection from external and internal pressure. For the Balkan peoples, a federation meant the neutralization of the Balkan region, so as to finalize the liberation process, and the elimination of external factors, especially those of Austria, which stood for pan-German hegemonism, and of Russian pan-Slavism, tool of that country's Balkan policy. All federalist projects are imbued by a more or less pronounced anti-Austrian or anti-Russian tendency, depending on the specific views of the individual national movements (e.g. the Polish and the Hungarian emigres); nevertheless, almost all of them have in common the wish to create in Central Europe and in the Balkans a kind of buffer-state (*Zwischenstaat*) between the East and the West. It was an attempt at reconciling the interests of Europe with a settlement of the Eastern Question according to the principle of nationality, as a safeguard of the prevailing balance of power in Europe.

It proved to be easier to formulate practical solutions for federalist concepts in relation to the outer world than with regard to in-

ternal life. Whereas all projects are more or less identical in their attitude towards Europe, differing only in method and application and becoming increasingly radical, they show considerable divergence concerning the outlook on the internal relations between the members of the federation, a result of the wish to protect their own respective nationalities within it. In other words, the Polish, Hungarian, Romanian and South Slav authors of federation projects agree on the need for protection against Europe but they differ as to the manner in which to ensure that protection (Kossuth and Polith-Desančić, for example, propose a compromise with the European factor; Miletić, Jovanović and Tkalac want a *fait accompli*). The greatest discrepancy existed in their opinions on the way in which the relations within the federation should be determined. Middle-class liberalism and nationalism had a powerful influence on the views concerning the relations between Slav and non-Slav nations («historical» and «non-historical»), particularly with regard to the ethnic boundaries among the Balkan peoples. Kossuth's Danubian federation was to serve to defend the Hungarians against «Slav encirclement»; Miletić and Polith-Desančić were looking for protection from Hungarian hegemony in an «Eastern Switzerland». In the federalist projects drafted in the Balkans, national boundaries were proposed according to what the Serbian or Bulgarian author considered to be his national territory. Middle-class liberalism did not accept in full the principle of nationality, especially where Albanian and Macedonian territories were concerned. In the 1870's, the new generation of young socialists developed a broader and more comprehensive approach to this problem, trying to consolidate the links that existed between national and social movements in South-East Europe by radical and revolutionary means.

A series of possible solutions are offered in the federalist projects of the 1860's and 1870's: a Danubian federation (Tchernishevski, Wes-selenyi, Hungarian and Romanian exiles — Balcescu, Klapka, Kossuth), Balkan federation (Polith-Desančić, Miletić, V. Jovanović, Karavelov, Levski, Pucić), South Slav federation (Strossmayer, Rački and the protagonists of the Yugoslav movement), federation of eastern peoples (Tkalac, Garašanin), Slav federation (Herzen, Zach, Matija Ban), integration in an all-European federation (Ostrozinski, Tkalac, Karavelov). Many of them have the model of the Swiss federation in mind (Balcescu, Golescu, Tkalac, Polith-Desančić, Karavelov). The socialists of the 1870's advocated the free association of the peoples who have gained external and internal freedom (Marković, Botev, Pelagic). Most projects dealt on the whole with fundamental, principled issues of the federation, rarely going into detailed elaboration of political and legal questions. That is why they contain a great deal of obscurity, particularly in their failure to distinguish between the terms confederation and federation. There are also differences in their choice of monarchic versus republican form, although the latter prevails. All projects for the establishment of a federation originated, with very few exceptions,

from the ranks of the political opposition in the countries of Central and South-East Europe, or from emigré circles.

Regardless of their incompleteness, differences in approach and vacillation, the federal projects of the 1860's and 1870's undoubtedly represented the progressive thinking of the age, remaining as a historical record of the desire to reorganize the south-east of Europe on the basis of broader democracy and national reconciliation, marking perhaps the road to be taken one day by that part of the world, together with whole mankind.

ANDRIJA RADENIC,
Historisches Institut, Beograd

DIE BALKANLÄNDER IN DER STRATEGIE ÖSTERREICH-UNGARNS 1867—1878.

Die Politik Österreich-Ungarns hinsichtlich der Balkanländer rührt von der strategischen Konzeption her, die nicht nur für die Monarchie der Habsburger sondern auch für alle Balkanvölker als verhängnisvoll betrachtet wurde. Es kann festgestellt werden, dass das Fundament dieser Konzeption durch die spezifische Lage des habsburgischen Reiches, als Grossmacht im Konzern grösserer europäischer Mächte, nach der Niederlage im Kriege gegen Preussen und Italien 1866 bedingt war, als es die Führerrolle im Deutschen Bund verlor und hiermit auch die Chancen für künftige grosse Vorstösse auf den zentralen Kriegsschauplätzen Europas und Kolonialgebieten anderer Kontinente.

Seit jener Zeit zeichnen sich die Visionen seiner Zukunft auf den Horizonten des Balkans ab. Lebenswichtige Vorstösse, nach den damaligen Ansichten die einzig in Betracht kommenden Expansionsmöglichkeiten, werden für die nähere oder weiter Zukunft, in Richtung der Balkanländer, skizziert und geplant.

Was die Vertreter der herrschenden Klassen und Schichten der Monarchie von ihren Positionen aus nicht sehen wollten oder konnten, war die Tatsache, dass die Balkanländer für kolonialistische Kompensationen nicht mehr geeignet waren, auch nicht als Sprungbrett für neue Expansionsunternehmungen in Richtung des Mittelmeergebiets. Die Erkenntnis der eigenen Möglichkeiten und Bedürfnisse, je nach dem Entwicklungsgrad im Nationalbewusstsein ausgedrückt, ist auch in der Mitte der kleinen Balkanvölker schon primär geworden. Auch hier wurde das grosse Wort in den Repräsentationskörperschaften zur Hervorhebung defensiver und offensiver nationaler Forderungen in Form von Aktionsprogrammen und -plänen bereits in den sechziger und siebziger Jahren des XIX. Jahrhunderts, wie in den entwickelten europäischen Ländern, von den Protagonisten liberaler Strömungen, als politischen Führern der ersten Epoche des dynamischen Kapitalismus, ohne Rücksicht auf seine Zurückgebliebenheit geführt.

Die Liberalen wurden von den Radikalen abgelöst. Auf der Szene erschienen sodann auch die Sozialisten. Die Einstellungen der oppositionellen Parteigruppierungen und Parteien gestalteten sich in jeder Hinsicht verschiedenartig. Die einzelnen Parteien stimmten sozusagen

in keiner einzigen Frage der Tagespolitik überein. In der Betonung der Wichtigkeit des nationalen Territoriums jedoch, in der Ausarbeitung der strategischen Konzeptionen hinsichtlich der Bewahrung der Unabhängigkeit und der Führung des nationalen Volksbefreiungskampfes, setzten sich alle, ohne wesentliche Unterschiede, maximal ein, so dass das Identitäts- und Integritätsbewusstsein keiner einzigen Nation mehr in Frage gestellt werden kann.

Die Zeit der dynastischen Eroberer und Eroberungen war im grossen ganzen vorbei, und logischerweise wirkte die Habsburgische Monarchie mit Präntentionen eines Nachfolgers vom Ottomanischen Reich auf dem Balkangebiet anachronistisch. Mit ihren »übernationalen« Einstellungen ruft die Monarchie nationale Unruhen, Argwohn, Widerstände, Kataklysmen hervor. Sogar wenn sie als Missionär auftritt und sich auf Verdienste in der Errichtung von pionierischen Zivilisierungsunternehmen und -institutionen in den zurückgebliebensten Wirtschafts- und Kulturgebieten beruft — wie etwa in Bosnien und der Herzegowina nach der Okkupation — reizt sie nur die Gemüter zu aufrührerischen Reaktionen auf.

Es gab zweifellos auch in Osterreich-Ungarn Persönlichkeiten, die, den positiven Sinn der nationalen Freiheitsbewegung erfassend, sich bereit erklärten, die Forderungen der kleinen, nicht gleichberechtigten Völker zu unterstützen. Sie blieben jedoch in der Minderheit, weshalb ihre Stimme kaum hörbar war. In ihren Versuchen kam vor allem das Bestreben, die Bedürfnisse schwacher staatlicher und ethnischer Gemeinschaften, die in der Türkei unterdrückt oder von der Türkei bedroht wurden, mit den ideal gedachten Interessen der mächtigen Monarchie in Einklang zu bringen, zum Ausdruck. Ihr Misserfolg ist leicht zu erklären.

Nur ab und zu konnten die unmittelbaren Ziele der in verschiedener Richtung interessierten Balkanländer und Osterreich-Ungarns in Einklang gebracht werden. An eine dauernde Lösung auf Basis reziproker Dienstleistungen und Zugeständnisse zu glauben, bedeutete, weder die Charaktere ungleich situierter Parteien noch die Beziehungen zu berücksichtigen, die schon derartig gestaltet waren, dass im schwachen Partner der künftige Rivale, und im starken Beschützer der Tutor als potentieller Gebieter erspäht wurde.

Für die in Frage stehende Zeit ist es noch charakteristisch, dass, ohne Rücksicht auf das parlamentarische Regierungssystem, Persönlichkeiten, ja selbst Parteien, die versuchten, strategische Konzeptionen aussenpolitischer und militärischer Foren zu ändern, keine Gelegenheit zur Verwirklichung ihrer oppositionellen Konzeptionen gegeben wurde, selbst dann, wenn sie durch den Sieg bei den Wahlen hierauf ein Recht errungen hatten. Das Staatssteuer kam in die Hände der Exponenten der regierenden und »regierungsfähigen« Klassen- und Parteigruppierungen, die gewillt und geeignet waren, sich an den festgelegten Kurs haltend, die üblichen Manöver auszuführen.

Die Kompetenzen des unantastbaren Herrschers waren im Ausen- und Kriegsministerium, vor allem im Generalstab derartig, dass an

ihren Akten die Einflüsse der dem Parlament gegenüber verantwortlichen verschiedenen Regierungen kaum merklich waren.

In der Grossen Politik muss die Kontinuität, die der Kaiser über die aus den Reihen des professionellen Politischen, Diplomaten- und Heeresdienstes gewählten Ressortminister verkörpert und sicherstellt, bewahrt werden.

Jene, die eigene Suggestionen auf dem Plan internationaler Beziehungen injizieren mochten, unter der Voraussetzung, dass es in den strategischen Konzeptionen keine Generalrichtlinie gibt, und dass es das Wichtigste sei, gute konkrete Lösungen für jedes strittige Problem gesondert zu finden, mussten notgedrungen einsehen, dass sie am falschen Geleise sind. Überzeugend wirkt in dieser Hinsicht das Beispiel der Belehrung Benjamin Kallays, des Generalkonsuls Österreich-Ungarns in Serbien von 1868 bis 1875, des gemeinsamen Finanzministers, zuständig für die Angelegenheiten des okkupierten Bosniens und der Herzegowina, von 1882 bis zu seinem Tode 1903.

Kallay wurde als Konsul in Beograd eingesetzt, damit er als Fürsprecher der Freundschaft Österreich-Ungarns, vor allem Ungarns, mit Serbien das Vertrauen der Serben gewinnt und den Einfluss der Monarchie auf Kosten Russlands verstärkt, sie von der russophilen Politik abwendend.¹ In den ersten Jahren seiner Mission hob er sich durch seine Bemühungen hervor, die Zuneigung der Vorgesetzten, vor allem von Beust und Andrassy, für die Konzeption des Anschlusses Bosniens und der Herzegowina an Serbien bei Lösung des Problems der Orientkrise zu gewinnen. Er trachtete zu beweisen, dass das für die erwiesenen Dienste dankbare Serbien sich so stark Österreich-Ungarn verpflichtet fühlen würde, dass es eines der festesten Bollwerke auf dem Balkan gegen das russische Vordringen darstellen wird.

Seine Bestrebungen gingen dahin, die massgebenden Faktoren von etwaigen österreichisch-ungarischen Versuchen, das bosnisch-herzegowinische Gebiet zu okkupieren und annectieren abzulenken. Es war ihm klar, dass Österreich und Ungarn schon genügend Schwierigkeiten wegen der zahlreichen slawischen Untertanen hatten, und er sah voraus, dass durch den Anschluss neuer slawischer Gebiete die Verhältnisse im Lande nur verschlimmert würden. Befürchtungen den südlichen Slawen, insbesondere dem kleinen Serbien gegenüber, betrachtete er als übertrieben und unbegründet. Die Gefahr drohte, seiner Meinung nach, von Russland und dem russischen Panlawismus. Die südslawischen Völker reihte er in die Nationen mit entwickeltem individualistischem Gefühl ein, die im Kampf um die Erhaltung der nationalen Unabhängigkeit den grossten Widerstand bieten werden, und zwar gerade den hegemonischen Bestrebungen Russlands gegenüber.²

Kallays Ansichten wurden jedoch in den höheren Kreisen des diplomatischen Dienstes und des Militärs als falsch und schädlich be-

¹ HHStA, PA XXXVIII, K. 178, Generalkonsulat, Belgrad, Bericht Res. Nr. 25 — 9. V. 1868; Kallay Beni Naploja, Országos Levéltár, Budapest.

² HHStA, PA XXXVIII, K. 178, Belgrad, Bericht 22. VI. 1868.

trachtet. Seinen wohlmeinenden Berichten über Serbien, zeitweise auch über Bulgarien, wurden die Berichte der Militärexperten gegenübergestellt, die von antiösterreichischen und antitürkischen Tätigkeiten sprachen, ihren Umfang und ihre Bedeutung übertreibend, um die Idee von der Notwendigkeit der Okkupation Bosniens und der Herzegowina seitens Österreich-Ungarns zu unterstützen.³ Es folgt auch eine kritische Betrachtung vom Gesandten Prokesch aus Konstantinopel. Letzterer gibt seiner Verwunderung und Missbilligung Kállays Ansichten gegenüber Ausdruck, sich fragend, wie er auf die Idee kommen konnte, dass grosse Teile des zur Türkei gehörenden slawischen Gebiets, vor allem Bosnien, an Serbien angeschlossen werden sollten.

Die Gefahr, die aus der Vermehrung der slawischen Untertanen in Österreich-Ungarn, infolge des Anschlusses gewisser Gebiete an dasselbe erwachsen würde, kann, nach der Meinung von Prokesch, mit den Gefahren, die aus der Schaffung von Grossserbien infolge der Wirkung seiner vergrösserten Anziehungskraft für die aufrührerischen Gemüter der österreichisch-ungarischen Serben und der übrigen Südslawen folgen, nicht verglichen werden.⁴

Die ungünstigen Reaktionen auf seine gutgemeinten Initiativen bewirkten, dass Kállay mit der Zeit den Sinn des diplomatischen Spiels, an dem er teilnahm, erfasste. Da er den übrigen nicht nachstehen wollte, begann auch er, die Schuld für alle Missverständnisse und Zusammenstösse zwischen der grossen Monarchie und dem kleinen Fürstentum auf letzteres zu schieben. Nunmehr war er nicht bei den proserbischen sondern bei den antiserbischen Auftritten führend.

Von den leitenden Persönlichkeiten in Serbien forderte er immer häufiger, ihre Politik der Politik Österreich-Ungarns anzupassen, da, seinen Worten nach, »Serbiens Geschick zum grössten Teile schon infolge der geographischen Lage in Österreichs Händen liegt«.⁵ Auf jedes Gerücht über Versuche der serbischen Regierung, mit Hilfe irgendwelcher Grossmächte von der Pforte den Anschluss Bosniens an Serbien unter der Oberhoheit der Türkei zu erwirken, alarmierte er seine Vorgesetzten, damit sie rechtzeitig das *Unglück* verhindern. Zur Zeit der dramatischen Verhandlungen über den Abtritt des Grenzgebiets von Mali Zvornik an der Drina an Serbien, 1872, sprach er sogar der serbischen Regierung, mit den meisten »wissenschaftlichen Argumenten« sich auf die Geschichte berufend, jedes Recht ab, von der Pforte den kleinsten Teil des strittigen bosnischen Gebiets anzufordern.⁶

Die Spielregeln der Diplomatie, in der mit den feinsten, mit blossem Auge kaum sichtbaren Fäden die Grosse Politik gewoben wurde, einmal erfassend fiel es Kállay leicht, sich in den Wirren des politischen Lebens auf sämtlichen Niveaus zurechtzufinden. Je mehr er von seinen ursprünglichen Konzeptionen abwich, umso höher stieg er auf der hier-

³ HHStA, PA XXXVIII, K. 178, Belgrad, Nr. 63 — 3. X. 1868.

⁴ HHStA, Constantinopel Nr. 76 AB — 10. XI. 1868.

⁵ HHStA, PA XXXVIII, K. 187, Nr. 6 — 17. III. 1870.

⁶ HHStA, PA XXXVIII, K. 195, Nr. 18 — 14. III. 1872; Nr. 40 — 5. VI. 1872.

archischen staatlichen Leiter. Mit einer der höchsten politischen Stellen in der dualistischen Monarchie, des gemeinsamen Finanzministers, fiel ihm auch die Verwaltung von Bosnien und der Herzegowina zu. Er hätte sich dessen rühmen können, dass er die Lektion, die er am Anfang seiner Karriere aus der Strategie Österreich-Ungarns in Verbindung mit Bosnien und der Herzegowina bekam, gerade auf diesen Gebieten von den höchsten strategischen Positionen aus vervollkommnete.

In einer so errungenen glänzenden Karriere schien es nicht beachtenswert, was für spätere Geschlechter massgebend sein wird: dass sich Kallay mit der Politik, die ihn zu einer der ersten Persönlichkeiten der Monarchie machte, unwiderruflich in den Reihen jener fand, die am meisten zur Verstärkung des Widerstands in dem Volke, über das sich in dieser Periode die Macht der *Monarchie* erweiterte, beitrugen; dass er sein eigenes, vor einigen Jahren gedrucktes Geschichtswerk über das serbische Volk, im Interesse der Okkupationsmacht, verbieten musste; dass schon einige seiner Zeitgenossen als Folge der gerade hier entstehenden Unzufriedenheiten die blutigen Ereignisse voraussahen, deren Ausgang das *Ende* Österreich-Ungarns bedeuten wird.

Bosnien und die Herzegowina stellten in strategischer Hinsicht eigentlich nur ein kleines Balkangebiet dar, das ermöglichte, die Grenzen der Habsburgischen Monarchie auf das europäische Territorium des ermatteten Osmanischen Reiches auszudehnen. In der globalen Strategie wurde der ganze Balkan als österreichisch-ungarische Interessensphäre betrachtet. Es war jedoch schwer, Balkanländer einzukreisen und anzugliedern. Im gleichen Masse wie die Widerstandskräfte der Pforte abnahmen, wuchsen die Widerstände und Ambitionen der betroffenen Balkanvölker. Gleichzeitig vergrösserten sich auch die Präntionen Russlands. Letzteres war ein besonders gefährlicher Konkurrent auf balkanischem Boden. Es wirkte in mehreren Ländern mit Argumenten gemeinsamer ethnischer Herkunft, desselben orthodoxen Glaubensbekenntnisses und uneigennütigen Interesses infolge grösserer Entfernungen. Seine Anziehungskraft wurde ausserdem durch das Ansehen der Abneigung zu Österreich-Ungarn potenziert.

Die status-quo-Politik bezüglich der Türkei ermöglichte das Abwarten einer günstigeren Gelegenheit auf den Wegen des geplanten Vorstosses. Verträge und Verhandlungen mit Russland über die Aufteilung der Interessensphären boten die Möglichkeit, nach etappenweise konzipierten Ideen für bestimmte Unternehmungen freie Hand zu bekommen. Die Beziehungen zu den Balkanländern selbst formierten sich: 1. nach dem Bedarf, Zwietracht unter ihnen zu säen, um ihr gemeinsames Auftreten zu verhindern; 2. nach ihrer Bereitwilligkeit, gewisse Dienstleistungen bei Durchführung des nationalen Plans für Gegendienste anzunehmen, mit denen das Primat Österreich-Ungarns fast überall, wo das seine Interessen fordern, beziehungsweise das stillschweigende Recht der ersten Schutzmacht unter den Grossmächten anerkannt wird; und 3. nach der Politik, mit der die prorussische oder antirussische Orientierung der regierenden Parteien und Persönlichkeiten der betreffenden

Länder, infolge der ständigen Rivalität Österreichs mit Russland, bestimmt wird.

Ein Verband der Balkanländer wurde als Gefahr betrachtet, da die Türkei schwer den vereinten Kräften der um Freiheit und Unabhängigkeit kämpfenden Völker standhalten könnte, und so die Erbschaft des Osmanischen Reiches in diesem Weltteil, anstatt an die Habsburgische Monarchie zu fallen, von den Balkanländern eingenommen würde. Angesichts der vorsichtigen Strategie mit langwierigen Vorbereitungen und geduldigem Abwarten des geeigneten Moments für eine Intervention, konnten es die Leiter Österreich-Ungarns nicht zulassen, dass ihnen andere, vor allem nicht, ihrer Meinung nach, minderwertige Anführer zurückgebliebener Völker durch unerwartete Aktion zuvorkommen. Obgleich sie nicht an die Möglichkeit einer Verständigung der Balkanländer wegen gleichgerichteter Aspirationen und sozusagen ständiger Zusammenstöße unter ihnen glaubten, hörten sie nicht auf, durch ihre Interventionen deren Verständigung zu erschweren, beziehungsweise zu verhindern.

In einer Instruktion des Aussenministers steht zum Beispiel, in Verbindung mit Gerüchten über Verhandlungen der serbischen und der moldawalachischen Regierung wegen Abschlusses eines Vertrages unter Teilnahme Griechenlands, Bulgariens und Montenegros im Jahre 1868 zum Zwecke einer kombinierten Erhebung gegen die Türkei, dass eventuelle Verträge dieser Art bei weitem mehr Österreich-Ungarn angehen als andere, entferntere Grossmächte, weshalb es deren Abschluss verhindern muss.⁷ Die Standardargumentation, mit der die verantwortlichen Persönlichkeiten der Balkanländer von der *gefährlichen Aktion* abgehalten werden, beginnt mit Angaben über die angeblich noch immer grosse militärische Übermacht der Pforte und endigt mit der Drohung, dass Österreich-Ungarn nicht nur antitürkisch bewaffnete Unternehmungen nicht unterstützen, sondern sich vielmehr genötigt sehen wird, sich denselben zu widersetzen.

In jenem Jahr misstrauten die Vertreter Österreich-Ungarns am meisten der Moldawalachei, Montenegro und Albanien, in welchen Ländern die leitenden Persönlichkeiten damals vorwiegend unter russischem Einfluss standen. Die serbische Regierung hegte in jener Zeit die besten Beziehungen zu Österreich-Ungarn, weshalb nun über Serbien die konservative pazifistische Linie am Balkan am leichtesten durchzuführen war.

Dass von Österreich-Ungarn kein einziges Balkanland im Kampf um seine Unabhängigkeit eine reservelose Unterstützung erwarten konnte, ist an vielen Beispielen leicht zu beweisen. In dem Jahr, in dem die Beziehungen Serbiens zu Österreich-Ungarn, namentlich zu Ungarn, mehr als gut waren, sprach Andrassy, der Präsident der ungarischen Regierung, gelegentlich der Wahl eines neuen serbischen Fürsten nach der Ermordung von Mihail Obrenović, »es als höchst wünschenswert aus, dass ein Fürst von Serbien« vom österreichisch-ungarischen »Kai-

⁷ HHStA, PA XXXVIII, K. 177, Weisung, Wien 5. IV. 1868.

ser und König gewählt werden müsste wie der Obergespan eines Komitates«. Die Frage, auf die auch Andrassy nicht antworten konnte, wie bei dieser Gelegenheit der Gesandte in Konstantinopel Prokesch bemerkte, war nur, auf welche Weise, Serbien »bis zu einer solchen Fügbarkeit« zu bringen wäre.⁸

Gemessen mit dem Masstab der Beziehungen auf dem Balkan war es vielleicht noch am charakteristischsten, dass eine Annäherung an Österreich-Ungarn eine Entfernung von Russland bedeutete und umgekehrt, selbst wenn die Beziehungen dieser zwei Mächte offensichtlich durch freundschaftliche, oder sogar Bundesverträge reguliert waren. Jeder, selbst der kleinste Schritt des Vertreters eines der Balkanländer, das mit Österreich-Ungarn gute Beziehungen pflegte, in Richtung einer Verbesserung der schlechten Beziehungen zu Russland wurde als genügender Grund zur Vorsicht und schliesslich zum Bruch der bestehenden Verbindungen von österreichisch-ungarischer Seite betrachtet. In jenem Zeitabschnitt, der hier behandelt wird, wurde dies in Serbien zum ersten Male gleich nach der Reise des jungen Fürsten Milan Obrenović zum russischen Zaren in Livadien auf der Krim (Oktober 1871), verspürt. Alles Günstige, was bis dahin gesprochen und unternommen worden war, wurde auf äusserst drastische Art widerrufen. Die Berichte des Beograder Konsuls bekamen einen feindseligen Anstrich. Überall suchte man einen Anlass zu Drohungen mit Reperkussionen auf politischem und wirtschaftlichem Plan.

Der Aussenpolitik der Monarchie unter der Leitung des Kanzlers und Ministers von Beust wurde vorgehalten, dass sie sich nicht genügend dem Balkan zuwandte. Sie verzichtete noch nicht auf die Ziele des Revanchismus, um die im Kriege gegen Preussen verlorenen mitteleuropäischen deutschen Positionen wieder zurückzugewinnen, und den Drang nach dem Balkan betrachtete sie noch als sekundär, wenigstens nach den Urteilen der Verfechter neuer Ideen und Unternehmungen. Obgleich bis zum Siege Preussens über Frankreich (1870), als alle revanchistischen Hoffnungen aufgegeben wurden, Beust, als einstiger Minister des Königreichs Sachsen, des alten Rivalen Preussens, die Hoffnung auf die Wiedereroberung der alldrutschen Positionen nährte, erwarb er in Wirklichkeit Verdienste im Ausgleich Österreichs und Ungarns, wodurch in der Tat ein Bollwerk gegen die einstigen Expansionsbestrebungen geschaffen worden war. Denn die Vertreter Ungarns, deren Meinung von nun an auch massgebend war, werden es nicht gestatten, dass Österreich in jenen Gebieten wieder zur Macht kommt, aus denen es für die neuerliche Unterwerfung Ungarns im früheren Ausmass Kräfte schöpfen könnte.

Für die Expansionspolitik am Balkan konnten schon zur Zeit von Beust viele Beweise angeführt werden. Auf jeden Fall ist es charakteristisch, dass sich Beust nicht als bereit erwies, die serbischen Präntionen zu unterstützen, nicht einmal in dem Masse, wie dies sein Rivale Andrassy tat, als er, bei Skizzierung seiner Etappenpläne der neuen Bal-

⁸ HHStA, PA XXXVIII Constantinopel, 19. VI. 1868.

kanpolitik (1869), auf die Notwendigkeit einer Aufteilung Bosniens und der Herzegowina zwischen Österreich-Ungarn und Serbien hinwies. Um zum Beispiel die Durchführung des griechisch-serbischen Vertrags vom August 1867, der den Anschluss von Epirus und Thessalien an Griechenland, und von Bosnien und der Herzegowina an Serbien vorsieht, zu verhindern, hätte Beust, genauso wie seine Kritiker, in Anbetracht der Ziele der österreichisch-ungarischen Expansion auf dem Balkan die Anwendung drastischer Massnahmen einer Intervention nicht unterlassen.⁹

Bei dieser Gelegenheit könnte man die Unrichtigkeit der Behauptung,¹⁰ Beust oder irgendwelche späteren Aussenminister der dualistischen Monarchie hätten eine persönliche Politik geführt, feststellen. Es ist ja bekannt, dass die Leitlinie in der Aussenpolitik unter der Aufsicht des Kaisers gezogen worden war, und dass sie nur durch die von ihm, je nach den Bedürfnissen der Zeit, gewählten Persönlichkeiten durchgeführt werden konnte. Nach der Ansicht des Kaisers war das Balkangebiet von so grosser Bedeutung für die Zukunft der Monarchie, dass er, die Unumgänglichkeit einer Aufteilung der Türkei schon in den 60-er Jahren voraussehend, jenen zustimmte, die den Anschluss Bosniens und der Herzegowina an Österreich-Ungarn verlangten, und die sich dafür einsetzten, die Kräfte der kleinen Balkanländer in den antitürkischen Unternehmen zu händigen.¹¹ Daher auch der als Folge der Weisungen von Beust und dem Gesandten von Konstantinopel erfolgte Druck der österreichisch-ungarischen Konsuln und Agenten auf die Regierungen in Bukarest, Athen, Beograd, 1867—1869, vom Versuch eines Kriegsbundes gegen die Türkei Abstand zu nehmen.

Die Unterschiede in der Balkanpolitik vor und nach den 70-er Jahren, genauer gesagt in den Jahren, als Beust an der Spitze des Aussenministeriums stand, und im Jahrzehnt, als Andrassy die aussenpolitischen Angelegenheiten leitete, lassen sich auf Intensitätsunterschiede infolge der Veränderungen des Kräfteverhältnisses zurückführen. Zu Beusts Ministerzeit wurde die status-quo-Politik hervorgehoben, damit die kleinen Balkanländer nicht den mit Erwartungen vorherzusehender und nicht vorherzusehender Unternehmungen erfüllten Frieden stören. Preussen gegenüber wurden noch immer Revancheideen gehegt. Russland war ein potentieller Gegner. Neben dem Bündnis mit Frankreich, musste die Freundschaft mit der Pforte gewahrt bleiben.

Der Sieg Preussens über Frankreich (1870) bedeutete auch das Ende der letzten Illusionen, dass der deutsche Lebensraum wieder von der Habsburgischen Monarchie errungen werden könnte. Es verblieben nur die Perspektiven einer Expansionspolitik auf dem Balkan. Man konnte, sollte und durfte nicht mehr, wie in den 60-er Jahren, mit der Türkei rechnen.

⁹ Eduard Driault et Michel Lheritier, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, Paris 1925, III, 229, 253.

¹⁰ Eduard von Wertheimer, *Graf Julius Andrassy*, Stuttgart 1910, I, 512.

¹¹ Theodor von Sosnovsky, *Die Balkanpolitik Österreich-Ungarns seit 1866*, Stuttgart—Berlin 1913, I, 138. Glaise Horstenau, *Franz Josephs Weggefährte, Das Leben des Generalstabschefs Grafen Beck*, Wien 1930, 179.

Auch die Konstellation der Balkanländer änderte sich im Laufe der ersten Hälfte der 70-er Jahre. Während sich Serbien Russland annäherte, entfernte sich Griechenland von ihm. Die vergeblichen Versuche, den Aufstand auf Kreta für die Vereinigung der griechischen Territorien mit Hilfe Russlands auszunützen, hatten die Annäherung Griechenlands an Österreich-Ungarn zur Folge. Auch Rumänien wandte sich immer mehr der Monarchie zu. In Bulgarien trachtete die Monarchie, ihre Positionen, durch Unterstützung des mit dem Ferman 1870 gegründeten bulgarischen Exarchats, das nicht anzuerkennen das Patriarchat von Konstantinopel 1872 beschloss, zu verbessern. Die Diplomatie Österreich-Ungarns kam zum Schluss dass durch das Exarchat in Bulgarien die Spaltung der orthodoxen Kirche vertieft wurde. Zu jener Zeit, als sich Serbien Russland annäherte, war jedoch von besonderer Wichtigkeit, dass dadurch eine Kluft zwischen Serbien und Bulgarien in den empfindlichsten national-kirchlichen Fragen entstand und sich mehr und mehr erweiterte. Für die Politik des Zwiespalts unter den Balkanvölkern ist es charakteristisch, dass in Bulgarien die Forderungen des Exarchats unterstützt,¹² in Bosnien hingegen das Recht auf ein Exarchat bestritten wurde, da es unter den Einfluss der kirchlichen Hierarchie in Serbien geraten würde, während in Mazedonien Zwistigkeiten zwischen den Anhängern des Exarchats und des Patriarchats angefacht wurden.¹³

Der neuen Konstellation der Grossmächte entsprach Andrassy besser als Beust. Ersterer genoss den Ruf eines feurigen Kämpfers um ein Bündnis mit Deutschland und eine Expansion gegen Osten, während letzterer Zweifel erweckte, die an Illusionen, Missverständnisse und Niederlagen hinsichtlich Deutschlands gebunden waren, mit dem, als dem mächtigsten Verbündeten von nun an gerechnet wurde. Auch

¹² Документи за българската история, София 1948, V, 114: »Vertrauliche Weisung... an die Konsularämter in Adrianopel, Rustschuk und Widin, Constantinopel, 24. März 1872«; — »Damit würde... wenigstens eines jener Bänder gelockert, welches die Bulgaren an Russland, und seine Satelliten, wie Serbien, Montenegro, Griechenland etc. knüpft und es konnte also diese kirchliche Spaltung auch eine politische anbahnen. Aus diesen Gründen und weil der Konflikt eine Bedeutung erlangt hat, welche eine Macht wie Österreich-Ungarn, deren Interessen so sehr von den hierländigen Vorgängen berührt werden... hat es die k.u.k. Regierung für zweckmässig erachtet, ihre Organe im Oriente zu ermächtigen, sich klar und unumwunden zu Gunsten der Bulgaren und ihrer Wünsche auszusprechen«. Zur Illustration der Methoden, politische und wirtschaftliche Argumente zu verknüpfen, führen wir aus dieser Weisung noch folgenden charakteristischen Absatz an: »Es wäre aus mehr als einem Grunde erwünscht, wenn die Bulgaren sich für den Druck ihrer Kirchen- und Schulbücher sowie für Anschaffung ihrer Kirchenparapente unserer Anstalten und industriellen Etablissements bedienen wollten, wobei ihnen E.W. mit Rath und That an die Hand gehen und der k.u.k. Regierung Anträge unterbreiten könnten, welche Erleichterungen ihnen allenfalls für den Transport, Verzollung etc. solcher Gegenstände gewährt werden könnten« (115).

¹³ HHStA, PA XXXVIII, K. 199, Bericht, Belgrad Nr. 2 — 12. I. 1868; Weisung, Wien, 30. I. 1873; Документи за българската история, София 1948, V, 230, 234, 251.

für ein leichteres Erlangen der Ziele der neuen Zeit entsprach András-sys Aggressivität besser als Beusts Geschicklichkeit.

Die These, dass sich die Richtlinie in der Strategie nicht ändert, fand jedoch auch zu András-sys Zeit ihre Bestätigung. Die status-quo-Politik blieb in Kraft, bis sie unter der Einwirkung von äusserlichen Faktoren, den Kriegen der Balkanländer und Russlands mit der Türkei, überholt war. Bis dahin wurden die kleinen Balkanländer, wie schon vorher, durch taktische Züge, Versprechungen und Drohungen angezogen oder abgestossen. Mit Russland wurden 1872—1874 Bundesbeziehungen erneuert. Man respektierte die Integrität der Türkei. Noch 1875, als schon in Operationsplänen ungeduldiger Militärkreise die Forderungen, Bosnien und die Herzegowina zu okkupieren, laut wurden, trat Andrassy, ungeachtet dessen, dass er für die Expansion in dieser Richtung war, mit der Argumentation auf, die Türkei nicht anzutasten. Er befürchtete die Intervention Russlands. Es würde sich entweder dem Gewaltakt Österreich-Ungarns widersetzen, oder eine allzu grosse Kompensation in anderen Territorien des Balkangebiets fordern. Er konnte sich auch nicht von der Angst vor einer neuen Vergrösserung der ohnedies zahlenmässig übermächtigen und durch Widerstandsbe-wegungen gefährlichen slawischen Bevölkerung in der Monarchie be-freien.

In demselben Jahr, im Frühling, gelegentlich eines Gegenbesuches bei Viktor Emanuel, dem König von Italien, unternahm Franz Josel eine Reise nach Dalmatien, dem an Bosnien und die Herzegowina grenzenden Gebiet, wodurch auf demonstrative Weise die Teilnahme Österreich-Ungarns an dem Schicksal dieser von der Türkei beherrschten Provinzen zum Ausdruck kam. Das Volk Bosniens und der Herzegowina, aufgegeben durch den Kampf gegen den türkischen Unterdrücker, offenbarte nun, dass es im Monarchen des grossen Nachbarn einen Beschützer und Retter sah. Solche Offenbarungen betrachteten die Militärkreise als Bestätigung für die Richtigkeit ihres Schlusses, dass man in Bosnien und die Herzegowina baldmöglichst einmarschieren sollte.

Gewisse Historiker, die sich von der Wirkung des Subjektivismus nicht befreien können und das Schicksal der Monarchie nach ihrem Verfall, auch heute noch, schicksalsschweren Fehlern zuzuschreiben versuchen, anstatt Elementen einer unumgänglichen Entwicklung, wiederholen die Argumentation dieser militärischen Kreise, dass Bosnien und die Herzegowina 1875 oder etwas später von Österreich-Ungarn hätten einverleibt werden sollen.¹⁴ Ihrer Meinung nach wären die oster-reichisch-ungarischen Truppen damals in Bosnien und der Herzegowina als Befreier mit Ovationen erwartet worden und nicht als Okkupatoren mit Gewehrschüssen wie 1878. Es wird aber übersehen, dass das Ein-marschieren des Militärs aus Österreich-Ungarn in der Überzeugung begrüsst worden wäre, dass dieses Militär im Kampf gegen die Türkei

¹⁴ Hugo Hantsch, Die Geschichte Österreichs 1848—1918, Wien 1953, Bd. II, 431.

die Freiheit bringen würde. Sobald es aber klar geworden wäre, dass anstelle der Volksmacht eines Befreiers die Macht eines Eroberers eingesetzt wird, wäre unwiderruflich eine Enttäuschung und Erbitterung eingetreten, und wieder wäre es zu all dem gekommen, wozu es später gekommen ist.

In der Tat hatten die militärischen Kreise nur die Ziele und die Notwendigkeit einer Ausdehnung des Territoriums vor Augen, durch die das Hinterland der dalmatinischen Küste gedeckt und der Weg über Sarajevo nach Saloniki geöffnet wird.¹⁵ Mit ihrem engen Blickfeld auf dem Plan der Kriegsstrategie kamen sie leicht zum Schluss, das der Zeitpunkt zur Handlung gekommen sei. Solchen Persönlichkeiten andererseits, die einen weiteren, globalen strategischen Plan im Rahmen zwischenstaatlicher Beziehungen der Grossmächte vor Augen hatten, war es nicht schwer zu schliessen, dass die Zeit für die geplanten Unternehmen noch nicht gekommen war.

Andrassy wusste, schon auf Grund der Einstellung Deutschlands nach Bismarcks Konzeptionen, dass Österreich-Ungarn nur im Einvernehmen mit Russland, oder als Mandator Europas, einen Teil des türkischen Territoriums in Besitz nehmen konnte. Kaiser Franz Josef, der nach der Niederlage 1866 nicht mehr geneigt war, sich in ein mit Krieg verknüpftes Risiko ohne grosse Verbündete einzulassen, schätzte die Gründe der militärischen und politischen Strategie richtig ab, als er den letzteren Recht gab.

Erst als sich die Situation auf dem Balkan in Erwartung eines Angriffs Russlands auf die Türkei verschärfte, trat Österreich mit konkreten Drohungen und Forderungen auf. Hierbei hatte es England und im grossen Masse auch Deutschland auf seiner Seite. Nach Meinung englischer Staatsmänner wären die Russen, wenn man sie auf den Balkan liesse auch in Konstantinopel,¹⁶ was England keinesfalls zulassen wollte. Bismarck war dafür, die Gelegenheit für eine Aufteilung der Türkei auszunützen. Er meinte, es sei, besonders jetzt, am besten, Bosnien und die Herzegowina an Österreich abzutreten, Bulgarien an Russland, während man England auf dem Gebiet des *Orients* Ägypten, ja sogar Konstantinopel überlassen könnte. Logischerweise hätte Deutschland später in anderen Teilen der Welt seine Kompensationsforderungen gestellt.

Es ist charakteristisch, dass die österreichischen Staatsmänner nicht bereit waren, die deutschen Suggestionen hinsichtlich des Territoriums, das Russland, beziehungsweise der russischen Einflusszone überlassen würde, anzunehmen. Sie waren für kleinere Kompensationen. Am Balkan sollten nicht slawische Staaten gebildet und gefestigt werden, die man als gross und mächtig betrachten konnte. Zu jener Zeit zog man, als Gegengewicht zu den Slawen, Projekte für die Vergrösserung Griechenlands vor.

¹⁵ Glaise Horstenau, op. cit. 184—185.

¹⁶ Die Grosse Politik der europäischen Kabinette 1871—1914, Sammlung der Diplomatischen Akten des Auswärtigen Amtes, Berlin 1922, II, 107.

In Reichstadt, bei der Zusammenkunft des russischen Zaren und des österreichischen Kaisers, am 8. Juli 1876, erwarben die Vertreter Österreich-Ungarns in ziemlich vagen Verabredungen die Zustimmung der Vertreter Russlands zur Annexion Bosniens und der Herzegowina, im Falle einer Niederlage und Aufteilung der Türkei. Vorher wiederholten die Vertreter Österreich-Ungarns, dass sie sich mit allen Kräften dem Anschluss Bosniens und der Herzegowina an Serbien widersetzen werden, wenn nötig sogar mit einer Annexion Serbiens.

Laut der Reichstadter Verabredung würde, gemäss der Forderung Österreichs, Serbien, auch im Falle seines Siegs über die Türkei, nur das Recht auf ein schmales bosnisches Grenzgebiet an der Drina und auf eine eventuelle spätere Verbreitung in Richtung des Limflusses anerkannt werden. Montenegro würde verhältnismässig etwas mehr erhalten: einen Teil des Grenzgebiets von der Herzegowina, den Hafen von Spizza und einen Gebietzuwachs bis an den Lim. Bulgarien, Rumelien und Albanien hätten, nach dieser österreichisch-russischen Verabredung die Autonomie, Griechenland seinerseits Thessalien und Kreta bekommen sollen.

Russland erklärte sich bereit, die österreichisch-ungarischen Präntionen auf Bosnien und die Herzegowina zu unterstützen, da Österreich-Ungarn die Berechtigung einer adäquaten Erweiterung der russischen Grenzen und Interessensphären auf dem Balkan, im asiatischen Teil der Türkei, in den Gebieten des Schwarzen Meeres anerkannte. Präziser ausgedrückt, die österreichische Seite hatte bei dieser Abmachung nur die Rückgabe Bessarabiens an Russland und den Vorschlag, Konstantinopel als offene Stadt zu erklären, im Sinn, die russische Seite hingegen auch noch Bulgarien.

Es sei noch erwähnt, dass bei der Reichstadter Verabredung von österreichischer Seite die Frage des Sandschaks von Novipazar nicht aufgeworfen wurde, die Vertreter Österreich-Ungarns jedoch der Ansicht waren, dass das Recht auf Bosnien und die Herzegowina auch das Recht auf diesen Sandschak einschliesst. Beachtenswert ist ebenfalls, dass Andrassy, angesichts der in Ungarn immer gegenwärtigen Befürchtungen vor der wachsenden Zahl der Südslawen, auch bei dieser Gelegenheit als Rechtfertigung und Ausrede erwähnte, dass sich Österreich-Ungarn schweren Herzens zu einer Erweiterung seiner Grenzen auf bosnisch-herzegowinischem Boden entschloss. Andrassys Meinung nach, sei es dazu gezwungen, da ein autonomes Bosnien und Herzegowina, oder, noch schlimmer, Bosnien und die Herzegowina unter Serbien, eine Lebensgefahr für Österreich-Ungarn darstellen würde durch ihre aufrührerische Wirkung auf Dalmatien, Kroatien und Slawonien sowie auf die Vojvodina innerhalb der Grenzen der Monarchie.¹⁷

Absichtlich wurden die Reichstadter Abmachungen nicht in Form eines Vertrages fixiert. Die Atmosphäre war voll Erwartungen entscheidender Ereignisse, weshalb sich keine Seite durch verfrühte strikte Verpflichtungen binden wollte. Unzweifelhaft gab man nur zu erkennen:

¹⁷ Die Grosse Politik, II, 46.

1. dass weder Österreich noch Russland es der Türkei erlauben würden, im Falle eines Sieges im damaligen Kriege, ihre früher verlorenen Positionen in Serbien und Montenegro wieder einzunehmen und 2. dass Österreich, insofern Serbien aus dem Kriege als Sieger hervorgehen sollte, die Einverleibung Bosniens und der Herzegowina seitens Serbien verhindern würde.

Als sich die Grossmächte, nach der Niederlage Serbiens, 1876, den Forderungen der siegreichen Türkei, ihr die verlorenen Positionen rückzuerstatten, widersetzen, traten England und Russland für Österreich-Ungarn aber entschieden *gegen* die Autonomie Bosniens und der Herzegowina auf. Andrassy betonte in seinem bekannten Schreiben an den Botschafter in London, dass die Vertreter der Monarchie bei dem »Schauspiele der orientalischen Wirren in den vordersten Logen sitzen«, und dass sie »zum mindesten in Bosnien und der Herzegowina die vitalsten Interessen haben« — Interessen, die zu ignorieren, sie nicht zulassen können.¹⁸

Etwas später wurde durch die oft zitierten Briefe (vom 3. Oktober 1867) des Kaisers Franz Josef und Andrassys an den Zaren Alexander II. und den Kanzler und Aussenminister Gortschakow, der Vorschlag Russlands, die Türkei zum Rückzug und Nachgeben durch das Einmarschieren russischer Truppen in Bulgarien, und österreichisch-ungarischer in Bosnien und die Herzegowina zu zwingen, abgewiesen.¹⁹ Diese Abweisung seitens Österreich-Ungarns bedeutet keineswegs, wie einige Historiker beweisen wollen eine konsequente Verfolgung der status-quo-Politik, noch bedeutet sie die Absicht, dem Vorschlag Russlands einer *provisorischen* Okkupation von Bosnien und der Herzegowina zwecks Vermeidung einer *ständigen* Okkupation, d.h. einer Annexion, zu parieren. Im Kontext der Ereignisse beweisen sowohl obige Briefe als auch ihre Beantwortung von russischer Seite, dass Österreich-Ungarn ein Gegner des Übereinkommens geblieben war, auf Grund dessen Russland das Recht erworben hätte, gewisse ostbalkanische Gebiete zu besetzen, beziehungsweise die totale Vormacht in Bulgarien zu festigen. Hartnäckig weigerte es sich auch diesmal, allerdings nicht offen, die angebotenen Schlüssel zur Aufteilung der Interessensphären anzunehmen, damit sie nicht auch die andere Seite bei der Verwirklichung weiterer strategischer Pläne benützen könnte. Die Vertreter Österreich-Ungarns teilten daher jetzt nicht die Meinung der Vertreter Russlands, dass die Zeit zur Durchführung der Beschlüsse der Reichstadter Verabredung gekommen sei, der Verabredung, auf die sich die Monarchie später, unter anderen Umständen am meisten berief.

Bei der Botschafterkonferenz in Konstantinopel im Dezember 1876/Januar 1877 tat sich der österreichisch-ungarischer Vertreter durch seine Stellungnahme hervor, mit der er etwaige Lösungen verzögerte und zu einem erfolglosen Auseinandergehen beitrug. Bei der damaligen Kräfteverteilung war es für Österreich besonders wichtig, dass es einerseits zu keinem Übereinkommen der Grossmächte kommt, auf

¹⁸ Rotbuch 1873—1878, 395; Sosnosky, op. cit. I, 154.

¹⁹ Wertheimer, op. cit. II, 341—352; Sosnosky, op. cit. 156.

Grund dessen Russland auf dem Balkan in Bulgarien, eventuell auch in Serbien, festen Fuss fassen könnte, und dass andererseits keine Situation geschaffen wird, die die geplanten Unternehmungen der Monarchie in Bosnien und der Herzegowina zu einem günstigeren Zeitpunkt verhindern würde.

In der Zwischenzeit kristallisierte es sich in Geheimunterredungen zwischen Andrassy und Gortschakow, bzw. ihren Vertrauensmännern, heraus, dass die russische Seite: 1. bestreitet, dass die Reichstadter Verabredung neben der Einverleibung Bosniens auch die der Herzegowina durch Österreich-Ungarn vorsieht; 2. bedingungslos mit Serbien und Montenegro als Operationsbasis im Krieg gegen die Türkei rechnet. Andrassy insistierte nicht nur auf den Besitz der Herzegowina, neben Bosnien, sondern auch darauf, dass Serbien und Montenegro keine Basen russischer Operationen und Manöver werden. Das ausdrückliche Verlangen Gortschakows, auch die bloße Möglichkeit einer Erweiterung der eventuellen Operationsbasen Österreich-Ungarns auf Gebiete Serbiens und Montenegros auszuschliessen, beanstandete Andrassy nicht, doch verlangte er, dass auch Russland auf die Möglichkeit verzichtet, diese zwei Länder für seine Potentiale auszunützen.

Der festgelegte Text der am 15. Januar 1877 von Österreich-Ungarn und Russland gezeichneten Geheimkonvention war ein Werk des Kompromisses. Für den Fall eines Krieges gegen die Türkei verpflichteten sich beide Seiten, ihre Operationen nicht über Gebiete Serbiens und Montenegros und auch nicht auf das Zwischengebiet des Sandschaks von Novipazar auszudehnen. Nach dieser Konvention sollten Serbien und Montenegro weder der Oberherrschaft Russlands noch Österreich-Ungarns unterliegen dürfen, ihre Neutralität müsste bezüglich dieser beiden Grossmächte gewahrt bleiben. Da zu jener Zeit Serbien und Montenegro eine Kriegsintervention Russlands als Rettung erwarteten, barg diese Neutralitätsklausel, die in anderen Relationen eine Zusicherung der Unabhängigkeit bedeuten würde, jetzt von Österreich-Ungarn geforderte Restriktionen in sich. Es ist klar, dass auch der russische Zar sich mit einer solchen Klausel schwer zufrieden geben konnte.

Die Situation war derart, dass Russland, für den bevorstehenden Krieg gegen die Türkei, die Zustimmung, womöglich auch eine aktive Unterstützung Österreich-Ungarns erwirken musste. Dies wurde mit diesem Vertrag erreicht. Wichtig war auch die Bestimmung, mit der die österreichisch-ungarische Seite die bevorstehende Beteiligung Serbiens und Montenegros am Krieg sowie die gemeinsamen Operationen auf türkischem Boden von serbischen und montenegrinischen Einheiten mit russischen Truppen als selbstverständlich betrachtete.

Für die Vertreter der Habsburgischen Monarchie war es am bedeutendsten, dass in dieser Konvention Russland mit ihrer Inbesitznahme von Bosnien und der Herzegowina zu einer von ihr gewählten Zeit und auf eine von ihr bestimmte Art sich einverstanden erklärte. Die Vertreter Russlands waren ihrerseits am zufriedensten damit, dass Österreich-Ungarn russische Operationsbasen auf den Territorien Rumäniens und

Bulgariens in einer Formulation anerkannte, die das Befinden dieser beiden Länder in der russischen Interessensphäre voraussetzen liesse.

Die zusätzliche Konvention »Convention additionelle«, mit der sich Österreich-Ungarn das Recht vorbehält, Bosnien und die Herzegowina zu besetzen, Russland hingegen Bessarabien, schliesst die Möglichkeit weiterer Annexionsunternehmungen bei der Aufteilung der türkischen Territorien, im Interesse »des Friedens und des europäischen Gleichgewichts«, aus.²⁰ Der Sandschak von Novipazar wurde nicht in das Territorium eingeschlossen, das an Österreich-Ungarn anzugliedern wäre, hauptsächlich dank dem Bestehen Russlands, dass er bei der Aufteilung für Serbien und Montenegro reserviert bliebe. Nachdem die Vertreter der Monarchie die Bestätigung der Zustimmung Russlands zur territorialen Vergrösserung Österreich-Ungarns in dem strategisch und wirtschaftlich äusserst bedeutungsvollen Gebiet Bosniens und der Herzegowina erwirkt hatten, konnten sie nicht gleich auf der Forderung des Sandschaks bestehen. Doch wurde ihnen auch hier ein Gebiet zum Lavieren überlassen. In der Konvention werden die Grenzfragen Serbiens und Montenegros nicht erwähnt. Die Grenzen in diesem Teile des Balkans sollten später präzisiert werden. So kamen wieder Österreich-Ungarn günstige Umstände zur Lösung auch dieser offenen Frage zugute. Hierbei ging ihm die Bestimmung, mit der die Möglichkeit der Bildung grosser, kompakter Balkanstaaten ausgeschlossen war, an die Hand.

Die Balkanländer selbst blieben im Hintergrund, obgleich in Wirklichkeit gerade von Ereignissen und Problemen die Rede war, die sie am meisten angingen und mit denen in erster Linie die Bedingungen ihrer Weiterentwicklung bestimmt wurden. Sich an die Reichstadter Besprechungen haltend begnügten sich die zwei Grossmächte mit der Bestimmung, dass bei Lösung der Ostfrage Bulgarien, Albanien und Rumelien den Status unabhängiger Staaten bekommen können, und dass an Griechenland Thessalien, ein Teil von Epirus und die Insel Kreta angegliedert werden sollen. Mit einer solchen ziemlich unverbindlichen Bestimmung konnten sich die betroffenen Balkanländer nicht zufriedenstellen. Ausserdem waren sie zur Passivität verurteilt, denn sie wurden nicht gerufen, die Ereignisse zu beschleunigen, von denen die Realisation minimaler Erwartungen und Versprechungen abhing. Man konnte sogar voraussehen, dass der Grad ihrer Selbständigkeit und die Grösse ihrer Ausdehnung vor allem von ihrer Zugehörigkeit im Kreise der Grossmächte sowie vom Kräfteverhältnis dieser Mächte abhängen wird.

Serbien wird jetzt als neutrales Land behandelt, damit es nicht in die Länder unter dem Protektorat Russlands eingereiht wird. Entscheidungen über seine Grenzen werden verschoben bis man genauer sehen wird, welche der zwei Rivalenmächte mehr mit ihm rechnen kann. Bulgarien lag auf dem Orbis Russlands, weshalb Österreich-Ungarn für seine Unabhängigkeit, nicht aber auch für seine Stärkung durch territoriale Erweiterung war. Auf das Verlangen Österreich-Ungarns

²⁰ Die Grosse Politik II, 115.

wurde für Rumelien ein gesonderter, autonomer oder unabhängiger, Status vorgesehen. In albanischen Gebieten begannen sich die Balkanpräntionen Italiens bemerkbar zu machen. Um seinen Unternehmungen zu parieren unterstützten die Vertreter Österreich-Ungarns die Initiative zur Gründung eines unabhängigen Albaniens unter Vormundschaft der Monarchie. Griechenland rief jetzt keine grösseren Reibereien hervor. Daher sind die Einstellungen, mit denen seine bestimmten territorialen Forderungen unterstützt wurden, in dieser Konvention am klarsten formuliert.

Aus der Konvention vom 15. Januar 1877 schliessen zahlreiche Historiker, dass die Vertreter Österreich-Ungarns und Russlands in der Aufteilung der Interessensphären übereinstimmten, obgleich dies, natürlicherweise, nicht schriftlich festgelegt wurde. Als Grenzlinie wurde der Flusslauf des Timoks und der des Vardars bis zum Ägäischen Meer genommen.²¹

Die Verabredungen selbst sowie der Text des Vertrags beweisen, dass es zu einer solchen Übereinstimmung nicht kommen konnte. Die Frage Serbiens und Montenegros blieb offen. Österreich-Ungarn gab sich nicht damit zufrieden, dass Bulgarien ein Protektorat Russlands bleibt. Mazedonien wurde keinem der Staaten überlassen, die für oder um es kämpften. Mit Rumänien rechnete die Monarchie weiter in Kombinationen, einen Block nichtslawischer Länder zu gründen.

Während des russisch-türkischen Krieges, 1877–1878, hob sich Österreich-Ungarn besonders durch seine Bemühungen hervor, die Beteiligung Griechenlands und Rumäniens zu entscheidenden Kriegsunternehmungen gegen die Türkei zu verhindern. Als Andrassy von den rumänisch-serbischen Verhandlungen über ein gemeinsames Auftreten erfuhr, drohte er, im Juli 1877, mit dem Einzug des österreichisch-ungarischen Heeres in Serbien, wenn »ein einziger rumänischer Soldat« den Timok überschreitet.²² Der Herrscher und die Regierung in Griechenland wurden mit Ratschlägen, noch zu warten, beeinflusst. Als auch hier, nach entscheidenden Siegen des russischen Heers, die herrschenden Kreise zum Schluss kamen, es sei höchste Zeit für einen siegreichen Kriegszug, verschob man unter Ausübung eines Drucks das Einschreiten griechischer Soldaten bis zum letzten Moment. Es ist klar, dass Österreich-Ungarn Griechenland vom Krieg gegen die Türkei unter anderem auch mit der Absicht abhielt, dass Saloniki in türkischen Händen bleibt, um es leichter für sich reservieren zu können.²³

Im Laufe der Kriegsoperationen wurde das Vordringen des serbischen Heers in Richtung Bosniens und der Herzegowina durch die Drohung einer bewaffneten Intervention verhindert. Gewisse Kreise versuchten es sogar, weiter zu gehen. Sie schlugen vor, dass sich Österreich-Ungarn auf Seite der Türkei in den Krieg einmischte und durch

²¹ Sosnosky, op. cit. I, 160; II, 19.

²² Jonel Dirdala, Les relations roumano-serbes pendant la guerre d'indépendance, Revue romaine d'histoire 1966, Tome V, No. 2, 263.

²³ Driault-Lheritier, op. cit. 446.

einen Einfall in Rumänien dem Vordringen des russischen Heeres Einhalt gebietet.²⁴

Die Waffenstillstands- und Friedensbedingungen, die Russland der Türkei aufzwang, ermöglichten es der österreichisch-ungarischen Diplomatie, das zu erreichen, was man wahrscheinlich mit keinen Kriegsinerventionen hätte erreichen können. In der Situation, in der sich Russland im Kreise der Grossmächte isoliert vorfand, fiel es Österreich-Ungarn nicht schwer, die Initiative zu ergreifen. Die Resultate sind bekannt. Ohne militärische Anstrengungen und Opfer, auf Grund des Beschlusses eines Friedensforums, des Berliner Kongresses, bekam Österreich-Ungarn schliesslich Bosnien und die Herzegowina zusammen mit dem Gebiet des Sandschaks von Novi Pazar, das früheren Arrangements zufolge eher Serbien und Montenegro hätte angehören sollen als der Monarchie. Nicht einmal zehn Jahre waren verstrichen, seitdem Andrassy mit Bosnien zu rechnen begonnen hatte, um nach einiger Zeit auch die Herzegowina einzuverleiben, und jetzt verfügte die Monarchie neben diesen beiden Provinzen auch noch über den benachbarten Sandschak. In den Augen Andrassys bedeutete der Sandschak für Bosnien das, was der Bosphorus für das Schwarze Meer war: »ein Ausfallstor nach dem Orient«, das Österreich-Ungarn für sich offen halten musste.²⁵

²⁴ Glaise Horstenau, op. cit. 193—194.

²⁵ Sosnosky, op. cit. II, 17.

Др ПЕТАР МИЛОСАВЛЕВИЧ,
Институт балканологии Сербской академии наук и искусств, Белград

О НЕКОТОРЫХ ВОПРОСАХ ПАРАЛЛЕЛЬНОГО ИЗУЧЕНИЯ РАБОЧЕГО ДВИЖЕНИЯ ЮГОВОСТОЧНОЙ ЕВРОПЫ

Нет сомнений, что в последние годы вопросы балканологии приобрели очень важное место в научно-исследовательской деятельности ученых ряда европейских и не европейских стран. Особо больших размеров достигли научно-исследовательские работы в области истории. Историками изучаются почти все периоды и все важнейшие этапы в многовековой истории балканских народов и их государств. Бурное историческое прошлое, своеобразие общественно-политических укладов, значительный вклад в развитие мировой культуры, важное географическое и экономическое положение между востоком и западом и ряд других особенностей югославянской Европы всегда побуждали живой интерес ученых различных отраслей науки. В годы после окончания Второй мировой войны, а в связи со совершающимися в балканских странах новых общественно-экономических процессов, с ростом их значения в международных масштабах и в силу новой расстановки сил на международной арене, этот интерес поднялся на новую высшую ступень. Удовлетворению его, кроме индивидуальных настояний, выразившихся в различного рода исследованиях, привело и предпринятие ряда организационных мероприятий направленных на создание более прочной базы для развития фундаментальных исследований в области балканистики вообще и истории балканских народов в частности. Создание институтов балканистики и центров для балканологических исследований сыграли в этом отношении не малую роль, а Первый конгресс балканистов, состоявшийся в Софии с 26 августа по 1 сентября 1966 года, под покровительством УНЭСКО, по праву может считаться переломным пунктом всех послевоенных балканологических исследований. Однако, несмотря на достигнутые результаты, перед учеными историками занимающимися балканологическими исследованиями, стит не малое число вопросов и проблем, требующих новых усилий для их разрешения. Между остальными вопросами одно из важнейших мест занимает вопрос параллельного изучения рабочего движения югославянской Европы.

Конечно, нет надобности доказывать какое значение для понимания общественно-экономических процессов в ряде балканских стран

за последние сто лет имеет изучение рабочего движения. Этим, между прочим, и объясняются как существующий интерес за эту область исторической науки, так и объем предпринятых научно-исследовательских работ и организационно-институциональных мероприятий (создание отдельных институтов для изучения рабочего движения, подготовка специалистов, широкая издательская деятельность, организация ряда национальных и международных сессий и симпозиумов по истории рабочего движения и т. п.). Нет сомнений; изучение рабочего движения особенно в социалистических странах, дало определенные результаты. Разрешены крупные вопросы в связи с его возникновением и развитием; дан ответ на вопрос о месте и роли рабочего движения в ходе исторического развития отдельных балканских народов; изучены различные стороны деятельности этого движения — политическая, экономическая, культурная и др.; разрешены и другие вопросы относящиеся на многостороннюю историю рабочего движения балканских стран. Все же, несмотря на несомненно положительные и значительные результаты в изучении рабочего движения, оно пока что, более или менее, освещено только с точки зрения исторических процессов, имеющих место только в рамках отдельных балканских народов и государств. Гораздо менее рабочее движение изучалось с позиций взаимообусловленности его отрядов; в свете их взаимопроницаемости как в теоретической, так и в практично-политической деятельности; с точки зрения освещения общих закономерностей развития рабочего движения.

О справедливости такого рода утверждений свидетельствует и хотя бы частичный анализ работ, в которых в той или иной мере рассматриваются отдельные вопросы интересные с точки зрения параллельного изучения рабочего движения. Надо сразу сказать, что число таких работ небольшое. Библиография подобных работ вряд ли превосходит несколько десятков единиц.

Можно спростить какие вопросы обрабатывались авторами в работах, которые с точки зрения интересующей нас проблематики привлекают или могут привлечь внимание читателей. Исследования показывают, что круг этих вопросов так же невелик. В основном обрабатывались вопросы касающиеся отношения отдельных рабочих партий к своевременно существовавшим интернациональным организациям рабочих.¹ Рассматривались вопросы, связанные с деятельностью Балканской коммунистической федерации² и Балканскими социал-демократичес-

¹ Между работами из этой области интересными являются Dr. Sergije Dimitrijevic. Ucesce balkanskih socijalista u Drugoj internacionali od njenog stvaranja do medjunarodnog socijalistickog kongresa u Kopenhagenu (1889—1910); Prilozi za istoriju socijalizma, Beograd, 3/1966; V. Vuletic. Svetozar Markovic i Prva Internacionala; Popescu — Puturi J; Deac A. La premiere Internationale et la Roumanie. Здесь можно упомянуть и работы К. Йотова и И. Йотова относящиеся к участию тесных социалистов в создании Коммунистического интернационала.

² По этому вопросу нужно указать хотя бы на следующие работы: Благосев Д. Балканската конференция и Балканската федерация. Съч. т. 15, Соф. 1960; Валева Мария. Из дейността на БРСДП (т. с.) в навечерето и по време на балканските войни. Известия на Инст. по история на БКП, кн. 3—4. 1958. Димитров Г. Балканската комунистическа федерация. Съч. т. 8. С. 1953. Тот же. Положението на Балканите и задачите на Балканската комунистическа федерация. Съч. т. 8. С. 1953.

кими конференциями.³ К выше помянутым вопросам примыкает и вопрос о Первой балкано-дунайской профсоюзной конференции, в работе которой принимали участие представители рабочих Югославии, Болгарии и Румынии.⁴ Об отношении социалистов балканских стран к балканским и к первой мировой войне работ несколько больше.⁵

Известное число работ посвящено исследованию отношений социалистов балканских стран к национально-освободительной борьбе на Балканах.⁶ В ряде работ авторы заняты изучением взаимных связей между социалистами балканских стран и их партиями.⁷ К этой группе

³ Как пример наведем хотя бы следующие работы: Благоев Д. Балканската социалдемократическа конференция. Съч. т. 13. С. 1960. Коларов В. Делото на Букурещката конференция. Избрани произведения т. 1. С. 1954. М. Топалович Балканските социалистически конференции 1910—1915 гт. (доклад на Первом съезде балканистов в София). Валева М. Выеше упом. произвел.

⁴ Сведения об этой конференции находим только в работе Г. Димитрова. Первата балкано-дунавска синдикална конференция. Съч. т. 5. к. БКП, 1952.

⁵ Об этом смотри: Благоев Д. Национализъмът на буржоазията. Съч. т. 17. 6. 1961. Иванов Ел. Преди половин век. Раб. дело бр. 119 29. 4. 1963 М. Исусов. БРСДРП (т. с.) и солидарност балканских народов накануне Балканских войн. (Доклад на Первом съезде балканистов). М. А. Бирман. Борба левых социал-демократов балканских стран против империалистической войны в 1914—1915 гт. и образование Балканской рабочей социал-демократической федерации. (Доклад на Первом съезде балканистов). В. Стругар. Jugoslovenske socijaldemokratske stranke 1914—1918; Dragiša Lapčević. Rat i srpska socijalna demokratija; A. Deac. Les partis sociaux-democrates des pays sud-est europeens pendant les deux premieres annes de la Premiere guerre mondiale; E. Atanasova. L'aide accordée aux prisonniers de guerre par les socialistes bulgares et serbes aux cours de la Premiere guerre mondiale; M. Fotino. La position adoptée par les partis social-democrates des pays balkaniques durant la Premiere guerre mondiale pendant la periode de neutralité 1914—1916; Tudoran G. Lupta clasici munitoare impotriva intrarii Romaniei in primul razbei mondial. Lupta de clasa, 46, No 7, 1966.

⁶ V. Strugar. Socijalna demokratija o nacionalnom pitanju jugoslovenskih naroda; Haus Mommsen. Die Sozialdemokratie und die Nationalitätenfrage im habsburgischen Vielvölkerstaat. Gazanisteanu C., Florescu M. Promovarea ideii umirii nationale in miscarea socialista din Romania... Sfirşitul secolului al XIX-lea. An. Inst. St. ist. soc.-polit. C. C. P. C. R., 14, No 4, 1968; Copiu N., Huregeanu D. L'Union des Principautés Roumaines (1899) refleţeé dans la pensée socialiste de Roumanie jusqu'à la premiere guerre mondiale Rev. roum. hist., 5, No 1, Orde Ivanoski. Balkanskite socijalisti za narodnosta na Makedoncié. (Referat na V Kongresu istoričara Jugoslavije. J. Dubovac. Pogledi srpskih socijalista na nacionalna krctanja na Balkanu u vreme kulminacije imperijalizma pred prvi svetski rat. (Referat na V Kongresu istoričara Jugoslavije).

⁷ Ганев Г. М. Към въпроса за образуването на Добруджанската революционна организация и дейността ѝ до 1933. Годнишник на Соф. унив. Идеол. катедри, т. 3, ч. 1. 1961. Две неизвестни писма до Г. Кирков. — Известия на инст. по история на БКП, кн. 6. 1959. Шарова Крумка. Сътрудничество по между сръбските и българските социалисти през 90-те години на 19 век. — Ист. преглед. 1964, кн. 1. Атанасова Елена. Отношението на Сърбската социалдемократическа партия към тесните социалисти и общоделците през периода 1903—1912. Известия на Инст. по история на БКП, кн. 2. 1964. Христо В. Добруджану Герца и българите. Ист. преглед. 1947—1948, т. 4. кн. 1. Българи — борци за свободата на други народи. Сборник съст. Дойно Дойнов и Нван Драисв. С. Държ. во ен. изд. 1963. Благоев Д. Революцията в Турция и социалдемократията. Съч. т. 3, С., БКП, 1960. Георгиев А. Верен до последния си дъх борец на партията Васил Главинов. Раб. дело. бр. 24 — 24. 1. 1959. Интересные и работы Е. Атанасовой об отношении сербской социалдемократической партии и болгарских социалистов в период с 1903—1912 г. М. Николитч.

работ принадлежат и работы, в которых обрабатываются вопросы политической эмиграции⁸, а также и такие в которых говорится об интернациональных связях социалистов балканских стран.⁹ Заступлены работы в которых освещаются позиции балканских социалистов по отношению к внешней политике буржуазных правительств и к влиянию великих сил на политику балканских государств.¹⁰ Большую группу сочиняют работы посвященные отношению балканских социалистов к Октябрьской социалистической революции и о ее влиянии на рабочее движение юговосточной Европы. Несколько работ относится на освещение роли печати в налаживании сотрудничества между балканскими социалистами и их политическими партиями и профсоюзными организациями.¹¹ Интересны работы посвященные совместной борьбе рабочих партий против фашизма, а так же о настоящих в целях формирования в балканских государствах общенародной политической организации — народного фронта.¹² Нет сомнений, что кроме выше упомянутых вопросов интересных с точки зрения параллельного изучения рабочего движения в юговосточной Европе есть и некоторые другие, о которых мы здесь не говорили. Однако, это по существу не меняет значительно положение дел.

Солидарность югославского пролетариата с борьбой болгарских рабочих и крестьян в 1923 г. (Доклад на Первом съезде балканистов): Baldescu E. Din istoria legaturilor revolutionare romano-bulgare (1909—1916). Buc., Edit., stilit., 1966.

⁸ Панчевски П. Спомени за Септемврийското въстание 1923 г. Воен. ист. сборник 1953, кн. 3. Крекканов Иван. Записки на политемигранта. С. БКП. 1962. Петротени А. (Ангел Грамчев). Политемигранти. С., НСОФ, 1956. Минков Светослав. След въ станицето. По спомени на Сотир Анастасов — Чико. Бълг. воин. 1953, кн. 1.

⁹ Е. П. Спливаковски. В. И. Ленин и румынское революционное движение (в дооктябрьские годы). (Доклад на Первом съезде балканистов). Унк Г. Солидарность румынского рабочего и демократического движения с Великой Октябрьской социалистической революцией (1917—1922). Buc., Edit. Academici Rep. Soc. Romania, 1968. Banyal L. Din lupta unita a oamenilor muncii romani si de alte nationalitati sub conducerea P. C. R. (1933—1944). Studii Rev. ist., 19, No 3, 1966.

¹⁰ Deutsch R. The foreign Policy of Roumania and the Dynamics of peace (1932—1936). Rev. roum. hist., 5, No 1, 1966. Moisuc V. Orientations dans la politique exterieure de la Roumanie apres la pacte de Munich. Rev. roum. hist., 5, No 2, 1966.

¹¹ Авджиев Желю. Септември 1923 в прогресивни югославски печат и литература, Лит. мисъл 1964, кн. 3. Велева М. Статии на Д. Благоев в органите на Сърбската социалдемократическа партия. Ист. преглед. 1963, кн. 5.

¹² Spalatelu J. Presa revolutionara si democratica din Romania in apararea independentiei si suveranitatii tarii impotriva pericolului fascist (1933 — februarie 1938). Constantinescu — Jasi P. u Bibeci J. La participation des delegations roumaines aux congres internationaux contre le feseisme et pour la poix des annert 1932—1936. Rev. roum. hist., 5, No 2, 1966. Zaharia Gh. u Petri, A. Partidul Comunist Roman in frunte lupte. poporului pentru apararea independentei nationale a tarii, impotrive fascismului. An Inst. st. ist. soc.-pol. C. S. P. C. R., 12, No 2—3, 1966. Gogoneata N. Aus dem Kampf der KPR gegen die fascistische Ideolog Forsch. Volks. -u Landesk., 9, No 2, 1966. Jonita G. J., Babici J. Comitatele pentru apararea antifascistilor. Studii Rev. ist., 19, No 3, 1966. Jacos J. Lupta maselor populare pentru pace, impotriva razboiului si a pericolului fascist. Comiterul roman pentru pace. Studii. Rev. ist., 19, No 3, 1966. Constantinescu — Jasi P., Babici J. La lutte des travailleurs de Roumanie pour la liberation des antifascistes allemands, Ernst Thalmann en tete. Rev. roum. hist., 5, No 4, 1966.

Все же надо отметить, что до сих пор нам не удалось отыскать хотя бы одну работу посвященную параллельному изучению таких важных вопросов, какими являются возникновение, развитие и положение рабочего класса¹³ или создание и деятельность рабочих партий.¹⁴ К этим вопросам можно отнести и некоторые другие, как, например, вопрос об условиях возникновения, развития и применения рабочего законодательства¹⁵ или вопрос о формировании, развитии и положении рабочих профсоюзных организаций.¹⁶ Важнейшим кажется и вопрос, который до сих пор не изучен, об отношении балканской социальной демократии к деятельности Второго Интернационала в период перед первой мировой войной. В связи с тем не изучен вопрос о постепенном включении вновь сформированных социалистических движений на Балканах во Второй Интернационал и о закладке фундамента междубалканского социалистического сотрудничества, послужившего базой для оформления совместной балканской социалистической политики. Недостаточно внимания посвящено изучению вопроса о непрерывной классово-прогрессивной роли балканских социалистов и их борьбе против оппортунистических взглядов в международном масштабе. Нет работ о выдающейся роли балканского социалистического движения

¹³ Это тем удивительнее, ибо существует целый ряд работ посвященных исследованию положения рабочего класса. Как пример можно привести такие работы: Беров Любен. Положението на работническата класа в България при капитализма. С. 1965. П. Милосавлевич. Радничка класа Србије 1918—1929 (докторска дисертация). Geogescu T. Semnificatia interna si internationala a luptelor muncitorimii romane din 1933. An. Inst. st. ist. soc.-polit. C. C. P. C. R., 14, No 1, 1968. Lungu T. Viata politica in Romania la sfiritul secolului al XIX-lea (1888—1899). Buc. 1967. Pirvulescu C., Tutui Gh., Jacos J. Activitatea. Partidului Comunist Roman pentru unitatea clasei muncitoare. An. Inst. st. ist. soc.-pol. C. C. P. C. R., 12, No 2—3, 1966. Loghin Aurel. Despre situatia si lupta maselor muncitoare din Romania in anii 1921 si 1922. An. stiint. Univ. Al. I. Cuza St. soc. Ist., 10, 1964.

¹⁴ Hurezeanu D. 75 de ani au la crearea Partidului social — Democrat al muncitorilor din Romania. Lupta de clasa, 48, No 3, 1968. Ceausescu J. Lupta proletariatuului din Romania pentru aplicarea prevederilor democratice ale legilor muncii adoptate in anii 1929—1933. Studii Rev. ist., No 1, 1968. Popescu — Puturi J. Crearea Partidului Comunist Roman — rezultat al dezvoltarii miscarii revolutionare si democratice din Romania. An. Inst. st. ist. soc.-pol. C. C. P. C. R., 12, No 2—3, 1966. Liveanu V. Situatia politica interna a Romaniei in momentul crearii Partidului Comunist Roman. Sistemul partidelor politice. Studii Rev. ist., 19, No 3, 1966. Этим вопросом занимался и ряд югославских историков.

¹⁵ Известно, что среди болгарских историков вопросами рабочего законодательства, в большей или меньшей мере, занимались между остальными и следующие авторы: К. Шарова, А. Цилев, Й. Златинчев, Б. Андонов, В. Чоланов и ряд других. Среди югославских историков этим вопросом занимались: П. Милосавлевич, Д. Мильич, А. Хаджирович, М. Николч, О. Ивановски и др. В Румынии над проблемой рабочего законодательства работал J. Ceausescu. Lupta proletariatuului din Romania pentru aplicarea a prevederilor democratice ale legilor muncii adoptate in anii 1929—1933., а так же и некоторые другие авторы.

¹⁶ Вопросами профсоюзной деятельности посвящен целый ряд публикаций. В Югославии, например, в этом отношении очень известны публикации Института по изучению рабочего движения Сербии под названием „Синдикални покрет“, как и работы Й. Цази под общим названием „Независни синдикати“ и т.д. В Болгарии изучением вопросов профсоюзного движения заняты в Кабинете по изучению профсоюзного движения и т.д. Известны и некоторые румынские публикации по истории профсоюзного движения, вышедшие в издании An. Inst. st. ist. soc.-pol. C. C. P. C. R.

в борьбе против войны, а известно как высоко Владимир Ильич Ленин оценил эту роль. Необходимо предпринять меры чтобы это стало доступным широким международным научным кругам.

Одним словом, вопросов и проблем из истории рабочего движения в юговосточной Европе, заслуживающих параллельного изучения довольно и необходимо приступить к их изучению, если хотим изучение рабочего движения в юговосточной Европе поднять на более высокий уровень.

Параллельное изучение рабочего движения обусловлено наличием различных причин, как научного, так и практично-политического характера. В данном случае остановимся только на причинах интересным с точки зрения освещения некоторых научных проблем, непосредственно связанных и возникающих в связи с вопросами параллельного изучения рабочего движения. Исходным пунктом при этом надо считать те общепринятые положения, без которых такого рода изучения немыслимы. Это в первую очередь относится на те положения, в основе которых лежит диалектический метод разрешения существующих проблем. Опираясь на выше сказанное и считаясь со современными достижениями в области изучения рабочего движения в странах юговосточной Европы, как и на существующий опыт в других странах нельзя не прийти к выводу, что постановка вопроса, вернее выдвижение требования, о параллельном изучении рабочего движения является не только реальной, но даже необходимой. При этом, несмотря на национальные рамки, внутри которых совершаются все процессы, важные с точки зрения возникновения, развития и вообще существования рабочего движения в каждой из стран юговосточной Европы; несмотря на национальный домен в осуществлении намеченных движением целей; несмотря на осуществление задач важных, прежде всего, с позиции общенационального развития — рабочее движение, по существу своему, явление международное, интернациональное. Более того, судя по идеологическим воззрениям, составляющим теоретическую основу его; по выдвигаемым практично-политическим требованиям, по общности целей к которым стремится, по тождественности основных методов применяемых в осуществлении этих целей и, конечно, в силу тождественности условий порождающих его, рабочее движение как историческое явление — единое, неделимое. Поняв это, нельзя не увидеть, что изучать рабочее движение в любой из стран юговосточной Европы изолированно от изучения рабочего движения в более широких масштабах не может привести к вполне удовлетворительным результатам. Это и понятно, ибо рабочее движение в каждой отдельно взятой стране является прежде всего частью единственного движения, вызванного теми же причинами и стремящегося к той же основной цели — к преобразованию капиталистического мира в мир социалистический. Приступить к параллельному изучению рабочего движения в этих условиях, значит создать возможность полнейшего раскрытия его значения как для более глубокого понимания истории отдельных стран юговосточной Европы, так и для понимания истории этого региона в целом.

При этом надо понимать, что конкретные пути параллельного исследования рабочего движения, выбор конкретных тем, проблем или вопросов, в конечном итоге будут зависеть от существующего научного интереса, назревших проблем, состояния источников, наличия соответствующих кадров и некоторых других объективных и субъективных причин.

Научный интерес обуславливающий параллельное изучение рабочего движения включает в себя и требование более полного и всестороннего усмотрения всех процессов, связанных с его возникновением и развитием, с положением его политических и экономических организаций. В нем включено и требование раскрытия подлинных связей с процессами, совершающимися в рамках общих течений национальной и общей истории. Нет сомнений, что последнее предполагает отстранение мнимой, или лучше сказать механической непрерывности, так часто отыскиваемой между явлениями, не имеющими по существу между собой ничего общего. К этому требованию надо присоединить и такое, которое выступает против выдвигания в первый план специфичностей и изменений вырастающих на базе второстепенных, несущественных процессов, которым так часто и так несправедливо отводится решающая роль в освещении исторических фактов и явлений. Выдвинутое положение, по крайней мере, надо брать во внимание хотя бы в следующих случаях. Во-первых, там, где рабочее движение изучается, можно сказать, за счет других областей истории, особенно там, где делаются попытки почти всю современную историю подменить историей рабочего движения, нарушая тем самым те действительно существующие отношения и пропорции между национальной историей, как всеобщей, всеобхватной, и рабочим движением как части, хотя и весьма значительной, национальной истории. В этих случаях чаще всего имеем дело с примерами установления механического континуитета. Чаще всего это является последствием настоящего отыскать во что бы то ни стало связи между отдельными периодами или событиями в развитии движения, между которыми в виду объективных или субъективных причин (грубое давление правящих кругов, роспуски рабочих организаций, аресты, гибель руководящих кадров и т. д.) почти никаких связей и не существовало.

До подобных деформаций доходит и тогда, когда делаются попытки игнорирования движения в целом или его отдельных сторон, отрядов, явлений и т. п. В результате события, о которых идет речь, принимают размеры, перемещающие расстояния (пространственные или временные), существующее между ними. Хуже того, в результате такой практики теряется чувство реального, запускается реально существующая действительность, история упрощается, сводится на ряд произвольно отобранных деталей.

Опасность от упомянутого рода деформаций встречается и в случаях, когда изучение рабочего движения по было каким причинам невозможно или сведено на наименьшую возможную меру. Разница состоит лишь в том, что в последнем случае недооценивается движение в целом или отдельные его проявления. В таком случае перед исто-

риками ставится задача поставить рабочее движение на место, которое ему принадлежит. Использование параллельного метода изучения рабочего движения сыграет в этом отношении не малую роль. Этот метод, между прочим, поможет и в пополнении пробелов, явившихся как вследствие недооценки рабочего движения в ранее проводившихся исследованиях или наступивших как следствие немногочисленности или неполноценности исторических источников, с чем как правило, встречаются ученые историки, изучающие рабочее движение в странах юговосточной Европы, а так же и историки в странах, в которых рабочее движение, а прежде всего коммунистическое и социалистическое, находятся на нелегальном положении.

Параллельное исследование рабочего движения в юговосточной Европе содержит потенциальные возможности для реконструкции и критического анализа ряда событий и явлений могущих послужить как основа для лучшего обоснования теоретическо-политологических обобщений. Исходным пунктом при этом служит тот факт, что все эти события и явления происходили и находили свое подтверждение или отрицание в регионе, насчитывающем более 60 миллионов людей, разделенному на несколько государств, в регионе, в котором в последние сто лет встречаемся с различными общественно-экономическими укладами, с различными психологическими складами людей, в регионе, в котором переплетались и все еще переплетаются самые различные влияния, приходящие как с востока так и с запада, как самые передовые, так и крайне отсталые, реакционные. Здесь на юговостоке Европы, каждое из многочисленных явлений, имеющее существенное значение для движения в целом, и важные точки зрения теоретическо-политологических обобщений, проходило проверку в самых различных условиях существующей общественно-экономической действительности. В одном случае эти явления приобретали региональный характер. Однако, в то же самое время, благодаря многим обстоятельствам, прежде всего географическим и историческим, обуславливающим единство всей юговосточной Европы, упомянутые явления выступали в качестве универсальных, всеобъемлющих. Наличие такого двойственного положения послужило лучшей проверкой истинности ряда событий и явлений и их пригодности быть базой для обоснования и формулирования самых широких, самых далеко идущих обоснований.

Сложность и многообразие процессов в истории рабочего движения в юговосточной Европе объективно могут привести к тому, что исследования в этой области приобретут, а частично уже приобрели, уровень только лишь „предварительных“ или „подготовительных“ работ. Такое мнение очень часто встречается как среди историков старшего поколения, так и среди тех коллег, научные интересы которых весьма далеки от истории рабочего движения. Однако, несмотря на такое мнение, большинству таких „предварительных“ и „подготовительных“ работ нельзя отрицать научное значение. Надо только понять, что такое состояние является нужным этапом в развитии этой области исторической науки, этап, через который не так давно прошли все

ее области, и через который, несмотря на лучшие условия для их развития, некоторые из них проходят и сейчас.

Одним из лучших способов более быстрого и более полного преодоления такого положения, по нашему мнению, является параллельное изучение рабочего движения. Нет сомнения, что в основе большинства замеченных пробелов лежит не только фактографическая недостаточность, но и недостаточность более широких обобщений, как и отсутствие попыток создать специфическую философию истории рабочего движения. Мы глубоко убеждены, что это возможно лишь в условиях объединения всех сил участвующих в изучении рабочего движения, в условиях их направленности к параллельному изучению его.

В виду комплектности и сугубо специального характера, которые подразумеваются в условиях параллельного изучения рабочего движения, создаются реальные возможности для организации специализированных исследований в области правового, экономического и культурного положения рабочего класса. В рамках таких исследований найдут место социологи, этнографы, медики, литераторы, эстетики, а так же и ученые других специальностей. Диапазон ангажированности специалистов всех видов становится гораздо шире, исследования более подробными и всесторонними, а полученные результаты гораздо глубже, серьезнее и для науки значительнее.

Нельзя забывать и о том, что от такого рода исследований выиграет не только история рабочего движения, и не только история вообще, как одна из многочисленных областей науки, выигрывают здесь и другие науки, стоявшие в прежние времена в стороне от исследований в области рабочего движения, в области создающей превосходные условия для их дальнейшего развития, для их дальнейшей специализации.

Включение широкого круга специалистов в исследование истории рабочего движения, кроме остального, явилось бы несомненным вкладом в преодолении существующей практики, выражавшейся в односторонней ориентировке на изучение только лишь политической стороны рабочего движения. Не игнорируя значение такого рода исследований, все же надо сказать, что такая односторонняя ориентировка несколько уменьшает значение самого движения, делает его уже, чем оно на самом деле есть. Расширением исследований и на остальные области рабочего движения, расширится круг наших представлений о его подлинном историческом значении. Поэтому непрерывно нужно настаивать на постоянном расширении круга вопросов, которые могут стать предметом исследования в рамках истории рабочего движения.

Параллельное изучение рабочего движения создаст условия более тесного сотрудничества историков и ученых других областей общественных наук, выведет историков, изучающих историю рабочего движения, из своеобразной изоляции, в которой они очутились по причинам от них не зависящих. Не упускаясь в отыскивание всех возможных условий, порождающих или ведущих к упомянутой изоляции, надо, однако, отметить что она частично является следствием уменьшения значения истории рабочего движения, как весьма определенного фак-

тора в развитии капиталистического общества и как решающего фактора в развитии социалистического мира. В известной мере причиной изоляции является и определенное состояние кадров, работающих на изучении рабочего движения. По правилу это все молодые люди, отданные своему предмету, но люди без определенного искусства, принужденные вследствие отсутствия определенной традиции и проложенных путей начинать все от начала — от разработки определенной методологии, до разрешения проблем предмета исследования, от вопроса розыска источников, до вопроса их классификации, систематизации и ввода в обиход и т. д. Понятно, что в таких условиях исследования в области рабочего движения должны были пройти через период приспособления к жизни, через период абсорбции основных постулатов, необходимых для превращения этой исследовательской области в подлинную научную область. Между прочим, наличие незначительного числа работ, посвященных параллельному исследованию рабочего движения, является закономерным проявлением одной из особенностей этого периода. Только в более поздней стадии исследования рабочего движения, когда уже разрешены вопросы его повивального периода, можно приступить к высшей форме исследований, к параллельному изучению рабочего движения.

Параллельное же изучение рабочего движения, с привлечением к тому же и ученых других областей общественных наук, представляет настоящий путь к преодолению упомянутой изоляции. Однако, преодоление такого положения совершается и может полностью совершиться лишь постепенно и в границах действительных возможностей. В начале оно осуществлялось бы путем взаимного использования различного рода информации, критической абсорбцией результатов исследований одних и тех же или подобных явлений, затем организацией междисциплинарных исследований, конечно только там, где для этого существуют определенные условия и научный интерес.

Параллельное изучение рабочего движения в юговосточной Европе несомненно способствовало бы развитию и усовершенствованию исторического метода, применяемого в подобного рода исследованиях. Это настолько нужнее, что до сих пор мы встречаемся с примерами ненаучного подхода к изучению вопросов рабочего движения. Эта ненаучность проявляется в самых различных формах — в виде догматизма, апологетства, объяснения явлений с вульгарно-материалистических позиций, в подмене науки псевдореволюционным фразерством, в романтично-идеалистическом искривлении прошедших событий, в ревизионистическом отрицании подлинной революционной деятельности рабочего движения и т. д. Усовершенствование исторического метода посредством параллельного изучения рабочего движения привело бы к разграничению и разрешению проблем в области взаимоотношений с другими смежными научными дисциплинами. Можно ожидать, что интенсивные исследовательские работы в этой области сделают существенный вклад в деле усовершенствования хеуристики, особенно в связи с введением в научно-исследовательскую практику новых видов источников: из истории рабочего движения и с оценкой возмож-

ности их применения в рамках исследования этого движения. Кроме того реально было бы ожидать, что параллельные исследования откроют пути для введения новой исследовательской техники и специальных методологических приемов, что является новым шагом на пути дальнейшего развития методологии научно-исследовательской работы в целом.

Нет сомнений, что параллельное изучение рабочего движения имеет и определенное педагогическое и идейно-политическое значение. По крайней мере это значение состоит в воспитании молодого поколения, рабочих и всех трудящихся в духе пролетерского интернационализма, международного сотрудничества и взаимопонимания. Идейно-политическое значение такого подхода к рабочему движению несомненно содержит в себе такие поручения прошлого, какими являются безраздельная солидарность рабочих различных стран и их стремление совместно, рука под руку разрешать все возникающие вопросы классовой борьбы.

Говоря о параллельном изучении рабочего движения в юго-восточной Европе, необходимо сказать, что оно предполагает исследования этого движения во всей совокупности его. При этом, хронологические рамки такого исследования ограничены с одной стороны серединой девятнадцатого столетия, а с другой сегодняшним днем. Однако, в виду некоторых практических соображений считаем, что в конкретном случае эти исследования можно ограничить периодом второй мировой войны. Это нужно иметь в виду из-за возможных попыток более четкого конкретизования предмета исследования, из-за лучшего тематическо-хронологического охвата основных проявлений этого движения и, в конце, имея в виду всю сложность исторических процессов и их взаимную обусловленность.

Необходимо так же указать на особое значение, которое параллельное изучение рабочего движения имеет с точки зрения освещения роли и места этого движения по отношению к общеисторическому развитию балканского региона взятого в целом. Этим, по крайней мере, подчеркивается значение факта, что рабочее движение, как предмет особого рода исследований, в то же время представляет часть более широкого поля научно-исследовательской деятельности. В конкретном случае оно представляет часть всеобхватывающих исследований в области общественно-экономического развития в юго-восточной Европе.

Вероятно, нужно напомнить, что основные принципы, содержащиеся в историческом методе исследований, вполне относятся и к исследованиям в области истории рабочего движения. Основное требование этого метода, предусматривающее исследование отдельных явлений и событий с точки зрения их генезиса, эволюции, перерастание в другое, высшее качество или дегенерацию, вполне применимо и при исследованиях в области рабочего движения. Отсюда вывод, что рабочее движение нужно изучать в непрерывном континуитете со всеми явлениями и событиями, обуславливающими его возникновение и влияющие на его последующее развитие. Однако при этом надо от-

межеваться от всяких компромиссов с буднично-политическим прагматизмом и насильной актуализации прошлого

И вторая особенность исторического метода исследования, требующая подходить к событиям и явлениям во всей их совокупности и в рамках тех общественно-политических условий, на базе которых они вырастают, вполне применима и в условиях исследований рабочего движения. Однако, в виду того, что догматическая общественная наука вульгаризовала этот метод до такой степени, что даже каждый акт субъективных, ведущих сил этого движения, првозглашала за отражение объективных процессов или исторической необходимости, то необходимо предпринять меры с целью доследного применения этого метода в условиях исследований рабочего движения. Вряд ли необходимо доказывать, что утверждения идущие в разрез с упомянутыми требованиями исторического метода возникают на базе неполноты исследования и не имеют ничего общего с процессами, совершающимися в гублине самих явлений. Параллельным изучением рабочего движения создаются условия для более глубокого проникновения в суть явлений, а тем самым и для последовательного применения исторического метода в повседневной научно-исследовательской практике.

Параллельное изучение рабочего движения в юговосточной Европе обусловлено и рядом других обстоятельств. К ним в первую очередь надо отнести факт почти что одновременного возникновения рабочего движения в странах юговосточной Европы, как и весьма сходные общественно-экономические отношения, в условиях которых это движение развивалось.

Известно что рабочее движение, понимаемое в современном смысле слов, возникло в юговосточной Европе в основном в середине второй половины девятнадцатого века, тогда, когда с ростом капиталистической промышленности на общественной арене большинства тогда существовавших государств на юговостоке Европы появилась новая сила — пролетариат. Его деятельность открыла новый период в борьбе трудящихся за свое экономическое и политическое освобождение, а совокупность этой деятельности вылилась в могучее рабочее движение. Исследовать все процессы и многочисленные явления на этом бурном пути, раскрыть подлинные движущие силы этого движения, указать на общее и специфическое в нем, распознать закономерности, вырастающие на базе общего и специфического — вот одна из первоочередных задач параллельного изучения рабочего движения в рассматриваемом регионе, вот одно из вышеупомянутых обстоятельств.

Нет надобности рассказывать о первых выступлениях рабочего класса, о его первых организациях — политических и экономических на юговостоке Европы, о его первых поисках на трудном пути классовых сражений, однако нужно сказать, что вся эта всесторонняя деятельность молодого рабочего класса в юговосточной Европе, деятельность очень часто на первых парах ее проявления приобретающая стихийный характер, возникла вследствие тяжелого положения рабочих, вследствие отсутствия трудового законодательства, вследствие

ничем и никем неограниченного рабочего времени, низкой заработной платы, не могущей удовлетворить самые элементарные жизненные потребности рабочих и их семей. Исследовать все эти факты, узнать как они влияли на рост классового сознания рабочих, как отражались на подъем революционной активности трудящихся — это только некоторые из тех задач, которые более успешно можно решить используя параллельное изучение рабочего движения.

Сходное общественно-экономическое положение, в условиях которых рабочее движение развивалось в отдельно взятых странах юго-восточной Европы, обуславливало сходность в организационно-институциональном и акционно-действенном отношении, как этих движений в целом, так и их отдельных отрядов. Изучить действительные причины такого положения и указать на могучие последствия, появляющиеся на той основе — вот еще одна из задач, разрешить которую можно лишь в условиях параллельного изучения рабочего движения в юго-восточной Европе.

Конечно, не без интереса и факт, что очень часто рабочее движение в различных странах юго-восточной Европы подвергалось влиянию из одних и тех же международных центров. В результате этого встречаемся с почти что одинаковыми поставками как в поисках пути разрешения стоящих перед рабочим движением задач, так и в формулировке важнейших принципов в программных документах различного рода рабочих организаций. Исследовать те многочисленные каналы, посредством которых это влияние переносилось на рабочее движение в юго-восточной Европе, изучить какое впечатление производило и какие последствия оно оставляло — тоже одна из задач, которую нужно разрешить с помощью параллельного изучения рабочего движения.

Параллельное изучение рабочего движения в юго-восточной Европе позволит установить роль и место социалистических рабочих партий юго-восточной Европы в разрешении самых актуальных вопросов международного социалистического движения. А как всем известно эта роль не малая. Особенно когда речь идет, например, об отношении социалистов стран юго-восточной Европы к оппортунизму, к войне, к национальному вопросу, а также и к некоторым другим вопросам современного им мира.

Параллельное изучение рабочего движения создаст условия для лучшего и более глубокого понимания международных контактов существующих между балканскими социалистическими партиями с одной и социалистическими партиями других европейских стран с другой стороны. При этом нет надобности специально подчеркивать, что международные связи являлись лишь платформой, на базе которой происходило политическое сближение и формирование совместной социалистической балканской политики, в основе которой лежала борьба против собственной буржуазии, против империалистической политической акции великих государств на Балканах, против военной опасности, создаваемой на базе такой политики великих государств. Конечно нужно иметь в виду, что корни такой совместной балканской социалистической политики нужно искать не только в классовом со-

держании социалистического движения на Балканах, международном положении балканских государств и их экономической и финансовой зависимости от международного монополистического капитала, но и от развития междусобных связей и совместного выступления социалистических партий юговосточной Европы.

Вот некоторые положения, говорящие, по нашему мнению, в пользу организации параллельного изучения рабочего движения в юговосточной Европе. Вполне осознаем, что на эту тему нужно еще и еще говорить и писать. Вопрос требует дальнейшего всестороннего обсуждения и серьезной обработки, после которых, в случае преобладания мнения, что такое изучение оправдано (во что мы несколько не сомневаемся), можно было бы приступить к обсуждению подхода к практической реализации такого изучения. Но об этом другой раз.

MIRKO DEANOVIC,
Académie Yougoslave des Sciences et des Arts, Zagreb

ATLAS LINGUISTIQUE BALKANIQUE

Après les résultats éclatants de la méthode de géographie linguistique et la mise en valeur des grands atlas des domaines linguistiques particuliers (à partir de l'atlas de J. Gilliéron d'il y a plus d'un demi-siècle en France, celui de Jaberg et Jud en Italie, celui de Pop et Petrovici en Roumaine) j'avais conçu un moyen de recherche nouveau. Il s'agissait d'appliquer à la recherche de la situation linguistique sur des territoires plurilingues les expériences précieuses acquises lors de l'élaboration des atlas linguistiques connus à cette époque-là. Il fallait étudier les rapports entre différentes langues voisines qui très souvent étaient hétérogènes. Ces groupements géographiques de langues différentes au point de vue génétique ont été nommés »Sprachbünde, alliances linguistiques« par N. S. Troubetzkoy, »associations« par R. Jakobson, »leghe linguistiche« par V. Pisani. Les études des interférences entre différentes langues géographiquement voisines ont donné récemment des résultats importants, comme celles de André Martinet en Europe et celles de Uriel Weinreich aux États Unis.

Au VII^e Congrès international d'études romanes, à Florence en 1956, ma communication sur ce problème (*Su un nuovo orientamento di geografia linguistica: Progetto di un Atlante Linguistico Mediterraneo*) était bien accueillie. Y était élu un comité international chargé de l'élaboration de cet atlas et qui dès lors a commencé à travailler. A la base d'un questionnaire de 850 questions, au cours des dernières 14 années (1956—1970), le matériel pour cet atlas a été recueilli dans 130 localités, depuis Gibraltar jusqu'à la Mer Noire et la Mer Rouge. Le secrétariat du Comité siège auprès de la Fondation Giorgio Cini à Venise. Y sont déposés aussi les matériaux des enquêtes. A présent, on est en train de transcrire phonétiquement les données des enquêtes et de les mettre sur les cartes géographiques. Nous espérons que le premier des quatre tomes de cet atlas (le cinquième contiendra un »index des mots«) pourra prochainement être imprimé.

Encouragé par les résultats du travail sur un premier atlas pluri-lingue, j'ai voulu continuer, en appliquant cette méthode de recherche

à d'autres domaines linguistiques analogues, comme par exemple la Péninsule Balkanique, La Péninsule Ibérique, La Mer du Nord et la Mer Baltique. Au Colloque international de civilisations, littératures et langues romanes, organisé en 1959 par l'UNESCO à Bucarest, j'avais exposé le projet d'un Atlas Linguistique Balkanique. Plusieurs participants au Colloque — entre autres R. Jakobson, G. Rohlfs et A. Rosetti — sont intervenus en faveur de ce projet, et ensuite, à la proposition de E. Petrovici et de A. Rosetti, il était inséré dans le programme de travail de l'Académie Roumaine pour l'an 1960. Malheureusement, rien n'en a été réalisé jusqu'à présent. Je me permets de reparler ici, après dix ans, du même projet avec l'espoir que, dans les conditions plus favorables à une collaboration interbalkanique, il aura plus de chance et que sa réalisation sera aidée par l'UNESCO. Il s'agit ici d'une entreprise qui est d'une énorme importance non seulement pour différentes disciplines (linguistique, ethnographie, histoire de civilisations etc.) mais aussi pour les relations internationales en général dans cette mosaïque de peuples qu'est la Péninsule Balkanique.

Il s'agit ici d'appliquer les méthodes et d'utiliser les expériences acquises au cours de l'élaboration de l'Atlas Linguistique Méditerranéen. Cela signifie recueillir le matériel, avec un questionnaire de près d'un millier de questions, dans une centaine de localités distribuées dans tous les pays de la Péninsule. Il faudrait choisir les localités à enquêter surtout à l'intérieur de la Péninsule, puisque nous avons inséré, pour la terminologie maritime et de pêche, 35 localités du littoral dans l'Atlas Linguistique Méditerranéen (3 en Roumanie, 2 en Bulgarie, 7 en Yougoslavie, 3 en Albanie, 18 en Grèce, 2 en Turquie). C'est pourquoi ces deux atlas pourraient se compléter et leurs matériaux se prêteraient facilement à une comparaison. En outre, on pourrait voir sur les cartes dans quelle mesure les éléments maritimes se propagent à l'intérieur de la Péninsule et vice-versa (p. ex. les noms des astres, des phénomènes atmosphériques, de la faune, de la flore, des superstitions, des légendes, des bateaux, des engins de pêche etc.)

La réalisation de cet atlas serait facilitée par le fait que beaucoup de collaborateurs de l'Atlas Linguistique Méditerranéen voudraient bien prendre part dans l'élaboration de l'Atlas Linguistique Balkanique, entre autres p. ex. N. Andriotis, M. Cortelazzo, V. Georgiev, A. Karanastazis, G. Rohlfs, A. Rosetti, M. Sala et M. Deanović.

Il n'est pas nécessaire, devant une assemblée d'éminents balkanologues, d'insister sur l'importance d'un pareil instrument de travail. À côté de l'Atlas Linguistique Méditerranéen, cela serait un autre travail préparatoire pour le grand Atlas Linguistique de l'Europe.

Il faudrait, le plus tôt possible, passer à la réalisation de ce projet. C'est dans ce but que je propose l'élection d'un comité interbalkanique dont la tâche serait d'initier et d'organiser l'élaboration de l'atlas. Je peux dire que plusieurs spécialistes yougoslaves voudraient bien prendre part dans ces travaux. Je peux même citer quelques noms de ceux qui

sont prêts à une collaboration: Milan Budimir et Ivan Pudić de Belgrade, Milka Ivić, Pavle Ivić et Milivoj Pavlović de Novi Sad, Radoslav Katičić, August Kovačec et Vojmir Vinja de Zagreb. D'autres spécialistes, plus jeunes, pourraient aussi nous aider. En outre, nous pouvons compter sur une aide très large de la part des académies des sciences en Yougoslavie et autres pays.

Si l'on élit ce comité, il faudrait, dès maintenant, à Athènes, concevoir un programme de travail ainsi que désigner le lieu et la date de sa prochaine réunion, qui, très peu d'ici, pourrait avoir lieu à Belgrade.

ZIVAN MILISAVAC,
Matica Srpska, Novi Sad

ORIGINES SOCIALES DES THEMES BALKANIQUES DE JOVAN STERIJA POPOVIC

Le premier comédiographe serbe Jovan Sterija Popović (1806—1856) apparaît dans la littérature à l'âge de dix-neuf ans, en 1825, non pas comme écrivain de comédies mais comme auteur de vers malhabiles qu'il est difficile de lire aujourd'hui. Ses premières comédies apparaissent en 1830 et c'est grâce à elles qu'il est devenu et resté l'un des grands écrivains serbes et yougoslaves; ses premières oeuvres créées entre 1825 et 1830 lui ont ouvert la voie de la littérature serbe et assuré une place importante parmi ses contemporains. Dans ses comédies l'attention de Sterija ne s'étend pas au-delà du milieu dans lequel il vit; dans ses vers de débutant et même dans quelques unes de ses oeuvres en prose son horizon embrasse tous les peuples des Balkans. Dans ses tragédies qu'il écrivit, tant au début de sa carrière d'écrivain, qu'à la période de sa maturité, son intérêt dépasse largement les frontières ethniques du peuple serbe.

Déjà dans ses premiers vers écrits en 1825, Sterija parle des Bulgares, des Grecs et des Serbes. C'est cette année qu'il publie le poème »*Slezi, imi že Bolgarija neščastije leta 1374 sbivšejsja oplakivajet* ou comme il l'a expliqué par le titre latin *Lachrimae Bulgariae Subjugatae*, de la Bulgarie donc, qui avait perdu sa liberté et était devenue esclave. Ce petit livre fut publié par le négociant de Vršac Pavle Nedeljković et imprimé à Budim. On peut voir sur le petit livre sous la devise en latin la date: 22 juin 1825. Un peu plus tard le 30 octobre de la même année, il envoie au *Letopis* un avis où il annonce qu'il va publier le livre *Sedmostručnij cvjetak* (Fleurette à sept tiges) traduit de l'allemand et du grec »*koja će u sebi sadržati stihove izjavljujuće plamenu ko otečstvu svojem ljubov, neutrudimu revnost i proče nacionalne dobrodetelji rodoljubivi Grka*« (qui contiendra des vers déclarant la flamme de l'amour pour la patrie et l'infatigable zèle des patriotes grecs pour le bienfait national.¹ En même temps que cette annonce il publie »*Poemu slavjano serbskom narodu na novo leto 1826*« (Poème au peuple slavoserbe pour la nouvelle année 1826), dans lequel il dit que les ténèbres

¹ Serbska ljetopis, 1926, 4, 153 (Annales Serbes, 1926, 4, 153).

² Serbska ljetopis, 1926, 4, 153 (Annales Serbes, 1926, 4, 153).

séculaires dans lesquelles les Serbes étaient plongés sont bannies et que »l'éclat du jour a vaincu le brouillard«.

Les traductions de Sterija des poètes révolutionnaires grecs ne sont pas publiées mais elles témoignent, quoique encore manuscrites de l'intérêt étendu qu'il portait et du parti qu'il avait pris, encore jeune élève, quant aux mouvements libérateurs progressifs dans les Balkans. Dans ses oeuvres ultérieures, alors qu'il avait déjà acquis un nom dans la littérature et devenu maître de son métier, Sterija avait cherché les sujets de ses drames, ce qui est tout à fait compréhensible, dans l'histoire serbe et quand nous avons présentes à l'esprit ses comédies, dans la vie de la société serbe contemporaine. Jusqu'à la fin de sa vie il montra un profond intérêt pour les sujets de la vie et de l'histoire des autres peuples des Balkans.

I

Dans le Département des manuscrits de la Matica Srpska³ on garde un petit cahier écrit de la main de Sterija, sous le titre de: »*Sedmostručnij cvjetak borećim se Grcima*« (Fleurette à sept tiges aux combattants Grecs) posvećen od Joanna S. Popovića, krasnorečja slišatelja, Srbskima stihovi objeljan u Vršcu 1825, meseca Sept.: Oktomv.« (dédié aux Serbes par Ioanne S. Popović, élève des belles-lettres, rédigé en vers serbes à Vršac en 1825 au mois de sep. octobre. Ce titre est ainsi composé de façon à ce qu'il pu figurer, il y a tout lieu de le croire, tel quel sur le livre imprimé, tandis que l'écriture des poèmes est nette et lisible ce qui nous prouve que ce cahier avait été préparé en vue de sa publication. Les poèmes du cahier suivent l'ordre suivant: *Pjesma Rige* (Poème de Riga) dont le texte des deux première vers est: »O Jelini! ustanite / Dan vam slave zaplavi« (O Hellènes! levez-vous / Le jour de gloire est arrivé); *Pjesma Rigasa*, b) (Le poème de Rigas), dont le premier vers est: »Sojuzte se, hrabri Grci« (Rassemblez vous, valeureux Grecs); *Pjesma Rigasa* (v) Poème de Rigas), avec le premier vers »Brzo Grci, ustajte« (Vite, soulevez vous Grecs); *Pjesma Koraja* a) (Poème de Korail) sous lequel il y a entre parenthèses: »Slobodi grčkoj posvećena« (Dédié à la liberté grecque) qui commence par le vers: Dokle ćemo sokivati (Jusqu'à quand allons nous enchaîner?)« *Pjesma Koraja*, b) avec un sous-titre »Junačka Tirteja« (Héroïque Tirtée) dont les premiers vers sont:

Slavno djelo, dobru shodno, koj	Jamais celui qui voudrait
je rad učiniti	faire un haut exploit,
Nigda neće, kao u borbi za svoj rod,	Ne le ferait mieux qu'en
polučiti	luttant pour son pays

Oda Jelinima (Ode aux Hellènes) de Jakovak Riza Nerula dont le premier vers est: »Ljutij tigre! Sultanu nesnosnij!« (Tigre furieux! Sultan insupportable!); *Glas Jelina*, a) (La voix des Hellènes) sous le titre

³ Inv. br. M. 9.426.

duquel il y a entre parenthèses: »Njemačko sočinenije Mebolda« (Composition allemande de Mebold) et qui commence par le vers suivant: »Ustajte, Grci, na Pobjedu« (Levez vous, Grecs, à la victoire«); et enfin *Glas Jelina*, b) (La voix des Hellènes) avec le début suivant: »Neka hujidij sebeka sramoti / Rugajuć se čovečanstva bjedi« (Honni soit tout malheureux qui raille la misère de l'humanité). Le titre du poème *Glas Jelina* (La voix des Hellènes) est suivi de parenthèses entre lesquelles figure l'année 1821 tandis que le dernier poème est de 1822 ce qui indique probablement la date de la création des oeuvres citées.

Tous ces poèmes — cela se voit clairement par le nom des auteurs et par les premiers vers cités — glorifient le peuple grec et sa lutte héroïque pour la liberté, c'est pourquoi il n'est pas extraordinaire qu'un tel livre contenant de tels poèmes pu être publié au temps de la morne atmosphère de la Sainte Alliance et la culmination de l'absolutisme de Metternich en Autriche. Le manuscrit de ce petit recueil témoigne de l'atmosphère qui régnait dans les couches étendues populaires au sein desquelles fut formée la physionomie en tant qu'homme et écrivain du jeune »slušatelj krasnorečja«, donc lycéen, Jovan Popović, fils du négociant de Vršac Sterija Popović.

Jovan Popović est né à l'époque où la première insurrection battait son plein, tandis qu'au temps de sa ruine (1813) c'était déjà un jeune garçon de sept ans qui pouvait se rappeler ces événements par les échos qu'ils provoquèrent dans la population serbe de son pays et par les émigrés qui avaient envahi les régions méridionales de la Hongrie. A l'époque où il commença à faire ses premiers vers — c'était déjà un jeune homme de dix-neuf ans — la Serbie avait de nouveau acquis une certaine liberté, tandis que le peuple grec, après avoir versé son sang plusieurs années était à la veille de sa libération complète. Tous ces échos se répandaient parmi les Serbes en Hongrie méridionale et avaient donc atteint le Vršac de Sterija.

La Révolution française avait provoqué une vague d'agitation et d'espérance dans toute l'Europe; cette vague déferla sur les régions où grandit le jeune Sterija. Elle influença l'éclatement des insurrections armées dans les Balkans et le mûrissement de l'idée d'un monde différent de celui de ces années agitées de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. La pression de la réaction après la retraite de Napoléon et sa chute n'avait pas réussi à calmer la société agitée de cette époque ce qui donna lieu non seulement à la seconde insurrection serbe mais à toute une suite de soulèvements dans la partie européenne de l'Empire turc en général⁴, et en particulier à la lutte armée des Grecs en vue de leur libération nationale. Les Grecs luttent selon les slogans qu'avait donnés à l'époque le révolutionnaire grec Riga de Fera tandis que son poème »En avant fils des Hellènes« par lequel ils invite ses compatriotes

⁴ Le Journal Serbe (Novine Serbske) du 22 juin 1814 donnent la nouvelle suivante: *de Constantinople*: Les janissaires de Vidin ne sont pas encore tranquilles; les Serbes ne le sont pas davantage, la ville de Bosnie Sarajevo et le Bey de Mostar en Herzégovine ont refusé à leur Pacha obéissance. Même l'Albanie s'est déjà engagée dans une guerre mutuelle.

à se soulever, devient la marche de combat des insurgés, et l'hymne national de la Grèce libérée.

Riga de Fera (Rigas Fereos, c'est à dire Andonios Kiriazis) est né à Velestions en Thessalie en 1757; il est le créateur de la société secrète révolutionnaire grecque Heteria (1795) qui a des adeptes et des sympathisants même parmi les Serbes. Après une mort de martyr en 1798 dans la forteresse de Belgrade il devient un personnage de légende qui inspire de nombreux poètes d'Europe. Chez nous c'est Vojislav Ilić qui a écrit des vers inspirés par lui dans son poème *Le Messager de la Liberté* (1892), tandis que Sterija, encore élève, s'est contenté de traduire trois des poèmes de Riga, enthousiasmé par les sujets révolutionnaires de ceux-ci.

Adamantios Korais, philologue et promoteur de l'idée nationale, traducteur des classiques antiques en grec moderne avait passé la plus grande partie de sa vie à Paris où il est mort en 1833. Un peu plus âgé que Riga de Fera (il est né en 1748 à Smyrne) il représente de concert avec Riga le chef spirituel du mouvement grec révolutionnaire; ils sont aussi les représentants les plus importants de l'époque éclairée en Grèce: à savoir, le joséphisme, qui en créant des conditions favorables pour le développement général et intellectuel des communautés grecques en Autriche et surtout à Vienne même, a favorisé les activités de Rigas Vélestinlis. La première revue grecque importante a été éditée à Vienne par un collaborateur de Rigas Vélestinlis. D'autre part Coray qui était venu en France quelques années plus tôt (1782), se mouvant dans un milieu particulièrement éclairé, la Faculté de Médecine de Montpellier, s'était installé à Paris depuis 1788. Là, il est témoin de la Révolution Française qui passe souvent dans les pages de ses ouvrages et dans sa correspondance⁵.

Un troisième poète accompagne ces deux premiers, c'est Jakovakis Rizos Nerulos (1778—1850) qui est encore homme de science et homme d'Etat. Plus jeune que ses deux compatriotes. c'est grâce à lui et à Korai qu'est créée la nouvelle langue littéraire moderne qui s'appuie sur le parler populaire.

Sterija ne pouvait trouver à cette époque de meilleurs noms et des écrivains plus importants dont il put transmettre la parole enflammée au public serbe de lecteurs. Jeune homme ayant en tête les idées rationalistes de Dositej Obradović et les fantaisies romantico-féodalistes de Milovan Vidaković, les aspirations libérales de la bourgeoisie serbe éclairée, se sentant jusqu'à un certain point physiologiquement citoyen grec (par son père), Jovan Popović souhaitait contribuer lui-même, tant qu'il le pouvait et comment il le pouvait, au succès de la lutte du mouvement grec libérateur.

L'insurrection grecque acquit bientôt les sympathies de toute l'Europe. Adamantios Korais »pour lequel on a dit avec raison qu'il était le

⁵ C. Th. Dimaras: Dix années de culture grecque dans leur perspective historique (1891—1900), *Balkan Studies*, Thessaloniki, v, 9, 1968, 331.

Dositej Grec⁶ organisa à Paris le Comité Philhellène dont les membres étaient les citoyens français les plus distingués. Bientôt on crée dans l'Angleterre conservatrice des sociétés philhellènes, on rassemble des moyens pour l'achat des armes et des munitions, on organise le départ des volontaires. C'est dans une telle atmosphère d'enthousiasme général que part pour la Grèce le célèbre poète Byron et y meurt en 1824.

Emporté par ce délire général Jovan Sterija Popović traduit des chants de guerre, des poèmes révolutionnaires souhaitant stimuler les dispositions favorables des Serbes en Autriche en vue d'aider les héros grecs. Mais ceci n'était pas chez lui une disposition passagère. Presque trente ans plus tard (1853) il écrit le poème *Marco Bočaris* dans lequel il chante le courage et la mort héroïque de ce membre distingué de la Heteria et le défenseur de la forteresse insurrectionnelle de Missolonghi et qui tomba le 21 août 1823. Dans ce long poème Sterija, comme si l'insurrection aurait encore écrit des vers dans un style guerrier et apostrophique:

Oj vrlosti svake mati
Grčka zemljo, zemljo mila
Tko li život neće dati
Da nam budeš što si bila

Pour que tu sois ce qui tu fut
Qui ne donnerait sa vie
Terre grecque, terre chérie
Oh mère de toutes les vertus

Toute sa vie donc, Sterija resta fidèle à ses idéals quand on parle de la lutte du peuple grec pour sa liberté. C'est pourquoi les mots de l'introduction de son *Avare* (1837) sonnent de façon fort convaincante quand il livre au ridicule certains côtés négatifs des habitants grecs d'Autriche: »Naposledak, da ne pomisli tko, da je moje namjerenije s Kir-Janjom narod grčki na poruganje izvoditi. Ja imam dovoljno uzroka grčki rod ne inače nego s počitanijem predsretati a vidovit će čitatelj lako, i bez moga izjasnenija, primetiti zašto je ovo (misli na komediju *Tvrđica* (Ž. M.) tako urađeno«⁷. Enfin, que personne ne pense que mon intention était de livrer à la risée du monde par mon Kir Janja, le peuple grec. J'ai assez de raisons de ne me comporter envers le peuple grec qu'avec respect; le lecteur attentif comprendra facilement, sans mes explications, pourquoi ceci (on pense à la comédie *L'Avare* (Ž. M.)) dut être composé de cette manière«⁷.

II

Jeune et sujet aux influences, entièrement dans le courant de la prose romantico-sentimentale du premier romancier serbe Milovan Vidaković, le jeune Sterija, après les premiers verts tente sa chance dans

⁶ Dr Kosta Milutinović, *Grčki ustanci u srpskoj književnosti*. Baničev, sv. 2—3, mart—juni 1967. Separat 8.

⁷ *Tvrđica, Celokupna dela*, I, Beograd, 78—79. (*L'Avare, Oeuvres complètes*, I, Beograd, 78—79).

le roman et le drame. Au printemps de l'année 1827 il a un drame achevé dont le sujet est tiré de l'histoire serbe de l'époque de la ruine de l'Etat serbe, *Nevinost ili Svetislav i Mileva* (L'Innocence ou Svetislav et Mileva); en automne de la même année il présenta à la censure le roman *Boj na Kosovu ili Milan Toplica i Zoraïda* (La bataille de Kosovo ou Milan Toplica et Zoraïde); en été 1828 il a le permis d'imprimer sa tragédie *Miloš Obilić*. Son attention est donc attirée par la tragédie serbe de Kosovo de 1389 quand l'Etat serbe féodal tombe en ruines et quand le peuple serbe perd sa liberté nationale. Plongé dans le courant sentimental de la prose de Vidaković, Sterija présente au lecteur contemporain des sujets d'un passé lointain en tant que motif éternel de la lutte du bien contre le mal dans lequel vainc le mal. Ses oeuvres sont bien reçues par le public, car après la libération de la Serbie et le succès de Vuk Karadžić avec les chants populaires serbes dans le monde intellectuel d'Europe, le culte de Kosovo et des héros de Kosovo était plus vivace que jamais. La tragédie de Kosovo servait aux nouvelles générations d'école et de leçon pour ses activités nationales. Les héros de Kosovo ne pouvaient servir cependant à ces nouvelles générations que comme exemple d'héroïsme, de noblesse et de loyauté — du moins de la manière dont ils étaient représentés dans la légende. Ils ne pouvaient offrir de leçon aux peuples des Balkans dans l'action nationale qu'il fallait entreprendre alors que l'on commençait à entrevoir des chances de libération nationale.

Ce que ne pouvaient montrer les seigneurs féodaux serbes brouillés et désunis, le souverain Djerdji Kastrioti Skenderbeg, héros albanais en offrait largement un exemple. Fils cadet de Djon Kastrioti qui avait du reconnaître le pouvoir turc en 1415, Djerdj Kastrioti avait, par sa loyauté et son héroïsme, atteint un poste élevé dans la hiérarchie turque et obtenu le titre retentissant de Skenderbeg. Quand il décida de se détacher de l'empire ottoman et libérer son pays du pouvoir turc il y réussit car il fit montre de quelques qualités extraordinaires: 1) la sagesse, qui lui permit de rassembler les seigneurs féodaux albanais sous son pouvoir; 2) l'héroïsme, car il avait assez d'audace de s'opposer, avec son armée peu nombreuse, à l'immense armée turque même quand elle eut à sa tête le sultan en personne; 3) le talent de stratège car il réussissait à remporter des victoires avec des effectifs de beaucoup moindre aux nombre des soldats turcs, par une espèce de tactique partisane. Plus de vingt ans, de 1443 à 1468 Skenderbeg fut en guerre avec la Turquie mais réussit à défendre l'indépendance de son pays. Il trouva même le temps et la force de se mêler aux conflits des seigneurs féodaux en Italie ce qui contribua à répandre sa gloire à travers l'Europe. Le sultan turc Mehmed II Fatih ne réussit pas à atteindre le littoral adriatique qu'en 1481, treize ans après la mort de Skenderbeg (il est mort en 1468). Mais il restera de la lutte de Skenderbeg une conquête durable, par laquelle aux yeux de la postérité il sera toujours grand et

vraiment remarquable, c'est qu'il réussit à créer un peuple unique des tribus désunies albanaises.⁸

Il ne se passa pas beaucoup de temps jusqu'à l'apparition de la première biographie de cet extraordinaire héros et homme d'Etat. Déjà en 1493, un quart de siècle après la mort de Skenderbeg, le moine de Skadar Marin Berlecije (Berletius), publie à Rome un livre sur la vie et les exploits héroïques de ce souverain albanais. Ce livre fut bientôt traduit en plusieurs langues européennes et grâce à lui »Skenderbeg est entré en tant que thème littéraire favori, dans presque toutes les littératures européennes et slaves et presque jusqu'à la fin du XIX^e siècle il attirait toujours à nouveau l'attention comme héros central de différents poèmes épiques, romans, drames, opéras et mélodrames«⁹ Le Français Jacques de Lavardin écrit sur lui en 1754 ainsi que le poète français Ronsard; le célèbre Voltaire est plein de louanges pour lui; le général anglais James Wolf (1756) théoricien de l'art militaire écrit aussi à la louange de Skenderbeg; des écrivains yougoslaves, Gundulić n'a pu éviter d'en parler dans son célèbre chant épique *Osman* soulignant sa lutte pour l'indépendance de son pays tandis que Andrija Kačić Miošić lui consacre, dans la seconde édition de son *Razgovor ugodni naroda slovinskog* (Aimables entretiens du peuple slave), une série de dix-sept poèmes.

Sterija avait du entendre parler de Skenderbeg et lu probablement bien des choses sur lui. Cependant, bien qu'il fut au courant des mouvements avancés et des aspirations des partisans de la liberté de la bourgeoisie serbe, l'idée de la nécessité d'écrire des biographies de Skenderbeg à l'usage du lecteur serbe ne lui vint pas par la littérature mais de l'un de ses amis plus âgé, du négociant Josif Milovuk, qui n'eut pas beaucoup de peine, cela est certain, à persuader le jeune écrivain. »La vie de Skenderbeg« — dit Sterija dans son introduction — »qui va se trouver entre tes mains, estimé lecteur, a vu le jour sur la demande de M. Milovuk négociant de notre ville. Il me pria de la lui décrire succinctement et quant à moi me soumettant à son désir, j'espère t'avoir fait plaisir aussi, te présentant simplement les exploits de cet homme célèbre qui étonna toute l'Europe par son courage et de maint peuple gagna l'estime. Tous les écrivains sont d'accord que Kastriot fut le plus grand héros de son siècle et qu'il est digne en toute justice de porter le nom d'un champion invincible et d'un nouvel Alexandre, car il fut capable de repousser à cette époque redoutable alors que la puissance turque menaçait même les régions éloignées de l'Europe, deux terrifiants sul-

⁸ Skender Rizaj-Skenderbeg — veliki borac za slobodu albanskog i ostalih naroda Evrope. Encyclopaedia moderna, 7, 1968/69, 107—110 (Skender Rizaj-Skenderbeg grand champion pour la liberté du peuple albanais et autres peuples d'Europe. Encyclopaedia moderna, 7, 1968/9, 107—110).

⁹ A. Šmaus, Jovan Subotić i Skenderbeg. Letopis Matice Srpske, 2—3, 1969, 154 (A. Šmaus, Jovan Subotić et Skenderbeg. Annales de la Matica Serbe 2—3, 1969, 154).

tans, avec une poignée de ses sujets et libérer le pays de leur tyrannie».¹⁰

Plus loin dans la même introduction Sterija dit qu'il a rédigé son oeuvre d'après Barleci car en tant que contemporain il est digne de la meilleure foi, mais qu'il a surtout, au point de vue de la chronologie, consulté d'autres oeuvres dont les auteurs sont: »Sagred, Busjeres et d'autres qui décrivent la vie de Skenderbeg en langues de moi connues«.¹¹

L'introduction porte la date »à Budapest le 2 janvier 1828« ce qui veut dire que l'oeuvre fut écrite en 1827, en même temps donc que furent écrits les drames et les romans ayant pour sujet le passé serbe.

Milovuk avait de bonnes raisons à encourager Sterija à décrire la vie de Skenderbeg. La Serbie pouvait se considérer déjà comme principauté indépendante, la Grèce avait acquis dans le sang l'indépendance et la liberté. Le Monténégro réussissait à garder sa liberté d'une part grâce à son terrain montagneux et encore plus, grâce à l'héroïsme de son peuple. Le pouvoir des Turcs s'étendait encore à la Bulgarie, la Macédoine, la Bosnie, la Herzégovine et à l'Albanie. Mais dans tous ces pays on sentait une sorte d'agitation et l'on espérait que le moment de la libération approchait. Le livre sur Skenderbeg grand chef militaire, politicien, stratège et patriote pouvait, selon l'opinion de Milovuk contribuer au mûrissement de la situation ce qui mènerait à une lutte ouverte. C'était aussi l'avis de Sterija. Milovuk tenait à ce que ce fut justement Sterija qui écrivit ce livre car il était alors en tant que jeune écrivain, le grand espoir des milieux avancés bourgeois qui voyaient en Vuk Karadžić un révolutionnaire sur le plan culturel et dans les jeunes écrivains, surtout si ils étaient adeptes de la réforme de Vuk, les protagonistes de la diffusion des idées nationales-libératrices et libérales — démocratiques de la bourgeoisie serbe.

De l'année 1827 quand il écrivit la biographie de Skenderbeg l'idée de cet homme extraordinaire pour son époque, ne quittait pas Sterija. Bien qu'il se fut tourné plus tard vers la comédie et déterminé pour une intervention directe dans la société dans laquelle il vivait, Sterija trouvait dans les sujets puisés des thèmes utiles en vue de déterminer et définir ses points de vues quand aux problèmes du bien et du mal et des rapports moraux entre les hommes. C'est pourquoi, même à l'époque quand il s'était complètement consacré à la comédie, il revenait souvent au drames et aux sujets du passé. C'est de cette manière qu'il était revenu au sujet de Skenderbeg et écrit un drame, qui d'après les faits, ne s'écarte pas beaucoup de sa biographie historique antérieure, mais qui est plus fort du point de vue artistique, car il met mieux en relief le héros central favori. Après une nouvelle révolte en Albanie (1847) et à l'époque des grands troubles en Europe (1848) les mots que

¹⁰ Život i viteška vojevanja slavnoga kneza epirskoga Đorđa Kastriota Skenderbega. Budim, 1828, Celokupna dela, IV, 352. (Vie et campagnes héroïques du célèbre prince d'Epyre Đorđe Kastrioti Skenderbeg. Budim, 1828, Oeuvres complète, IV, 352).

¹¹ Ibidem, 352.

Sterija met dans la bouche de l'un des grands seigneurs albanais, Vranjanin sont tout à fait actuels et ont un motif social: »l'Albanie a toujours été le berceau d'intrépides chevaliers et d'impétueux héros. L'Albanie est le rendez-vous de héros qui viennent de pays étrangers auxquels la liberté est chère . . . Djordje, l'âme de l'héroïsme se tient cachée mais n'est point morte; qu'une tête forte apparaisse elle s'éveillerait et ferait des prodiges.¹²

Tout est soumis à cette idée fondamentale de la nécessité de la libération du peuple. Même l'infidélité de Skenderbeg envers le sultan turc, qui lui montrait une bienveillance paternelle, avait trouvé une justification artistique et morale devant les nécessités et les exigences nationales.

Le drame Skenderbeg a été joué sur la scène du théâtre de Beograd en 1848 mais Sterija ne le rangeait point parmi ses »oeuvres théâtrales«, évidemment pas tout à fait satisfait de son aspect littéraire. Cependant, ce drame n'est pas inférieur à ses autres oeuvres dramatiques de cette époque et selon certains »dans le cadre des nombreux essais européens de traitement dramatique, il mérite l'une des meilleures places, tant par le sérieux de l'approche et par la fidélité historique, que par la conception fondamentale et la tendance de placer au centre un important problème moral, un conflit et un dilemme entre des obligations personnelles et la nécessité des procédés politiques.¹³

III

Après d'éclatants succès dans la comédie (1830—1840) Sterija, au fond rationaliste et moraliste, revient au drame par une nouvelle série d'oeuvres dramatiques par la tragédie *Smrt Stefana Dečanskog* (Mort de Stefan Dečanski). Ce retour au drame ne représente aucunement un revirement inattendu. Au contraire. Sterija avait vu que dans la société au sein de laquelle il vivait, existait »la population commune«, les citoyens et les paysans, et sur eux il écrivait ses spirituelles et toujours bienveillantes comédies. Il souhaitait rendre meilleur le genre humain et pensait qu'il y arriverait le mieux s'il rendait ses défauts ridicules, mais sans les coups piquants empoisonnés de la satire. De l'autre côté se trouvaient les seigneurs et les souverains. Les péchés de ceux-ci sont beaucoup plus graves que les fautes que peut faire le simple peuple. Il avait vu que, tant dans l'histoire que dans la légende, c'est dans les palais seigneuriaux et princiers que se trouvaient les centres où se tramaient les intrigues et les laboratoires d'assassinats traîtreux, ce qui avait des conséquences tragiques dans la vie du peuple. Il avait eu l'occasion de remarquer tout cela en tant que haut fonctionnaire, dans cette Serbie qui venait à peine d'être libérée, dans la société dans laquelle il se

¹² Jovan S. Popović Skenderbeg, Celokupna dela III 345—6 (Jovan S. Popović, Skenderbeg, Oeuvres complètes III 345—6).

¹³ A. Šmaus, Jovan Subotić i Skenderbeg. Letopis Matice Srpske 2—3, 404, 1969, 154—5.

mouvait. Il était entraîné en quelque sorte, bien que dans les remous périphériques, de cette »haute« société. Observant les intrigues, les conflits et les luttes pour les postes et le partage des biens d'ici-bas entre les grands de la petite principauté serbe, Sterija pensait avec scepticisme au futur du pays. La comédie ne suffisait pas, selon l'avis de Sterija, à dessiller les yeux des auteurs de ce mal. Là il faut agir sans détours, par des exemples qui attireraient directement l'attention sur les terribles conséquences de tels rapports entre les seigneurs. Il ne pouvait trouver de sujet plus propice pour le début de sa série que le malheureux sort de Stefan Dečanski dont le père le rendit aveugle et que le fils tua. Il est intéressant, cependant, que déjà pour l'une de ses tragédies suivante il prend un sujet tiré de l'histoire bulgare et des rapports serbo-bulgares.

Sterija avait d'ailleurs commencé son activité littéraire par des thèmes bulgares. Ce sont des vers malhabiles sur la ruine de la Bulgarie et sur son esclavage. Jusqu'au drame qui porte le titre de *Vladislav* Sterija ne revient pas aux sujets bulgares¹⁴. Et ce drame fut écrit presque simultanément au drame *Smrt Stefana Dečanskog* (La mort de Stefan Dečanski) car il fut représentée au théâtre sur le djoumrouk (Théâtre de la douane), déjà le 15 février 1842, donc seulement deux mois après le Dečanski (représenté le 4 décembre 1841). Dans cette tragédie l'auteur de tous les maux et de tous les défauts humains est le souverain bulgare Vladislav tandis que la personnification de la bonté et de l'humanité est le roi serbe Vladimir et comme tel, il va de soi, la victime de Vladislav. Il n'est pas important, en ce moment, de savoir combien Sterija a imité Rajić et combien ses personnages sont conformes à l'histoire. Il a voulu donner l'image de l'avidité du pouvoir qui mène à la perte de la dignité humaine et au crime. Ne se passa-t-il point quelque chose de semblable au temps de Sterija, quand de même par amour du pouvoir on tua traitreusement le légendaire chef de la première insurrection serbe? Les intrigues qui se tramaient au ministère de l'Education nationale de Serbie ne menaçaient-elles pas d'aboutir à une effusion de sang? La Serbie était du point de vue politique constamment sujette à des troubles; d'un côté elle était déchirée par les conflits entre les prétendants au trône princier, et de l'autre par l'influence des seigneurs en vue de la réduction du pouvoir du souverain à leur avantage. Dans une telle situation Sterija écrit en 1853 après *Smrt Stefana Dečanskog* (La mort de Stefan Dečanski) et *Vladislav* et publie un nouveau drame avec encore un sujet tiré de l'histoire bulgare sous le titre de *Lahan*. Jusqu'alors très net et très stable dans ses points de vues Sterija montre dans la tragédie *Lahan* certains signes de perte d'orientation et le lecteur peut nettement remarquer des contradictions qui ne pouvaient être dissimulées. Le tzar bulgare Constantin Tih (dans le drame

¹⁴ C'est pourquoi je suis d'avis qu'il faut envisager avec réserve l'assertion du savant bulgare le Dr Emile Georgijev que les sujets bulgares apparaissent déjà dans l'enfance de Sterija sous l'influence de son père »Bulgare grécisé (Deux tragédies historiques serbes à sujets bulgares de la première moitié du XXI^e siècle, Sofija, 1947, 44).

Teša) ayant perdu fermeté et confiance en lui-même abandonne le pouvoir à sa femme la tzarine Marie qui met le pays dans un triste état. Le mécontentement gronde parmi la basse population et le pays est sauvé de la débâcle et de la ruine par le pâtre Lahan (dans l'histoire: Ivajlo) par un moyen que lui-même désapprouve: le soulèvement. Il est contre le soulèvement, car: »Savez vous ce que c'est qu'un soulèvement? Un orage, quand toutes les ordures se dressent et souillent tout ce qui est le plus sacré«. Et plus loin: »La foule est pleine de passion, pleine de vanité et sous couleur du bien commun se cache le pire égoïsme. C'est lors du soulèvement que ceux qui s'imposent comme instituteurs, conseillers, en un mot comme chefs sont ceux qui sont impudents, étourdis ou corrompus et mauvais¹⁵. Et uniquement par force vient au trône celui qui bien qu'il en ait en quelque sorte le droit légitime. Il est clair que Sterija était influencé par les événements de la révolution de 1848, quand il eut l'occasion d'éprouver des ennuis à cause de l'ambition et la cupidité des »gens du peuple« dans un mouvement qui n'avait pas de fondement idéologique net et solide.

Ecrit à l'époque où Sterija possédait déjà l'expérience sociale et littéraire le drame *Lahan* est l'une de ses meilleures oeuvres. Elle est, de plus, la première oeuvre dans la littérature serbe qui est aussi un drame social car elle montre non seulement les conflits et les luttes entre les nobles et les seigneurs, mais met en scène des pâtres en tant que partie sans droits des masses paysannes. Les sympathies de l'auteur vont au peuple, mais dans l'esprit des idées rationalistes par lesquelles il était pénétré, il pense que les masses ne sont pas encore suffisamment mûres et à cause de cela incapables de mener les grands événements historiques. Lahan est pâtre mais il est très sage et très cultivé car, en fait, il n'est pas pâtre mais fils d'une famille souveraine détrônée.

L'expérience de la vie avait raffermi Sterija dans la conviction que les mouvements des masses sont chose très dangeureuse, si elles n'ont pas à leur tête des hommes idéologiquement fermes et mûrs, cultivés et instruits. Il a salué lors de la révolution de 1848 les exigences du peuple en vue de garantir les libertés nationales et de réaliser les droits démocratiques. Mais il fut déconcerté par les conflits survenus entre Serbes et Hongrois, étant toute sa vie indigné par les massacres et les destructions mutuelles entre les, jusqu'alors calmes voisins — ce qui se passait tous les jours devant ses yeux.

Déjà dans ses drames antérieurs et autres oeuvres, celle d'avant 1830, Sterija avait stigmatisé la discorde entre seigneurs, mais d'un autre point de vue: s'attardant en général sur la ruine des, jusqu'alors, Etat indépendants balkaniques, en premier lieu sur la ruine de la Serbie; il voyait la cause de cette chute dans la rivalité des nobles qui les menait généralement à la trahison. Bien que ces oeuvres eussent aussi une importance sociale déterminée et portassent une certaine morale, à l'époque de l'établissement réitéré des Etat balkaniques libres, elles

¹⁵ Lahan, Celokupna dela, III, 277 (Lahan, Oeuvres complètes, III, 277).

sont écrites plutôt sous l'influence de l'enthousiasme général pour les chants nationaux et sous le signe du culte de la tragédie de Kosovo. Ses drames de cette seconde période sont écrits dans d'autres conditions et à d'autres fins: le jeune Etat serbe avait déjà stabilisé son indépendance nationale, mais portait dans son sein de lourds éléments de son héritage féodal qui s'était surtout manifesté dans les luttes des seigneurs pour le partage du pouvoir. Sterija cherchait dans le passé de tels exemples qui représenteraient d'une manière violente toutes les conséquences négatives d'un tel état. Il ne trouvait pas ces exemples dans *l'ère de Kosovo* alors que les Etats féodaux balkaniques étaient éliminés de la scène historique, mais dans des époques antérieures alors qu'ils naissaient ou bien quand ils étaient en plein essor. La leçon de cette époque pouvait être, de l'avis de Sterija, précieuse au contemporains. Le message de l'écrivain était que les mauvaises actions donnent naissance à de mauvaises conséquences et seules des personnages purs peuvent apporter aux peuples le bonheur.

IV

L'intérêt que Sterija portait aux problèmes des autres peuples balkaniques et non seulement à celui de la Serbie peut s'expliquer par des raisons sociales. Il est vrai que de par son origine aussi il était prédestiné à avoir un large point de vue quand aux événements historiques. Sa mère était Serbe et son père Grec, qui selon les assertions d'un écrivain bulgare contemporain de Sterija, Sava Dobroplodni avait du sang bulgare dans les veines. Ceci, cependant, n'a de l'importance qu'autant que le milieu dans lequel il grandit était libre de préjugés nationalistes. Mais non seulement le cercle de famille, — à cette époque toute la société serbe en Autriche avait des points de vues de beaucoup plus larges et plus libéraux quant aux rapports nationaux dans les Balkans, qu'elle ne les aura plus tard quand les autorités turques quitteront les régions balkaniques. Au XVIII^e siècle et même tout au long de la première moitié du XIX^e siècle il n'y a qu'un ennemi: l'Empire ottoman. Les peuples des Balkans égalisés par leur non-indépendance et parce que tous privés de leur droits sociaux se sentaient presque comme un peuple. Il n'existait que deux fronts: d'un côté les Turcs de l'autre tous les autres — les Grecs, les Bulgares, les Serbes, les Monténégrins, les Albanais, les Bosniaques. De là il n'est pas extraordinaire que nombreux étaient les Serbes pour lesquels même les projets de Riga de Fera étaient acceptables sur l'établissement de l'empire byzantin d'antan qui s'étendrait au-delà des régions ethniques non-grecques. Quand il est question, d'autre part, d'une communauté plus restreinte, ethniquement

¹⁶ Po nav. delu E. Georgijeva, str. 113 (D'après l'oeuvre citée de E. Georgijev, page 113).

¹⁷ Jovan Rajić, *Istorija raznih slovenskih narodov, naipače Bolgar Horvatov i Serbov (I—IV, 1794—1795)* [Jovan Rajić, *Histoire de différents peuples slaves, en particulier des Bulgares, des Croates et des Serbes (I—IV, 1794—1795)*].

plus analogue on ne pouvait l'imaginer sans les Bulgares¹⁷. Sterija avait lu l'Histoire de Rajić, elle était son appui essentiel dans son usage de la matière historique. De plus, il était enfant de l'époque du rationalisme et c'est pourquoi il portait en lui un sentiment de cosmopolitisme et d'humanisme. Bien qu'il eut écrit ses premières oeuvres sous l'influence du romantique Milovan Vidaković, son maître spirituel fut le premier écrivain moderne serbe, philosophe, propagateur de la culture Dositej Obradović. Ce maître, qui avait parcouru toute l'Europe et connu les centres scientifiques du monde entier les plus importants à cette époque, considérait la région qui s'étend des montagnes slovènes jusqu'au littoral monténégrin et de la plaine pannonienne jusqu'aux défilés d'Albanie comme le pays d'un seul peuple. Il se sentait chez lui tant dans les villes dalmates que dans les villages albanais. Le jeune écrivain Jovan Popović avait adopté cet ample point de vue; c'est surtout lors de ses études à Kežmark qu'il raffermir ses idées sur le cosmopolitisme.

Il y avait encore quelque chose qui était même décisif et avait contribué à l'union des esprits cultivés non seulement ceux des Balkans mais de l'Europe entière; c'est cet esprit de liberté qui survécut la ruine de la Révolution Française et que l'alliance des gouvernements et des souverains européens réactionnaires dans ses efforts de l'étouffer ne faisait en fait que stimuler. La foi en l'approche d'une ère de liberté incitait les peuples balkaniques à se soulever et les peuples européens à une nouvelle révolution (1848). La résistance efficace du Monténégro, le raffermissement de plus en plus manifeste de l'indépendance nationale de la principauté de Serbie; le succès des héroïques insurgées grecs dans leur lutte pour la liberté nationale — tout cela était une preuve éclatante que les peuples de l'Europe se trouvaient au seuil d'une nouvelle époque. Le jeune écrivain serbe était plongé dans les idées et les aspirations de son temps. Il souhaitait même participer activement et frayer la voie à cette nouvelle ère. La tête pleine de littérature et d'ambitions d'écrivain, mais très faible physiquement et même infirme, il tâchait d'aider par ses qualités intellectuelle dans la réalisation de ce but. Considérant les peuples balkaniques comme un peuple, non pas du point de vue ethnique, mais par leur sort historique et leurs souffrances et par leurs aspirations identiques, Sterija écrit un poème à la louange de la Serbie (Poema slaveno-serbskomu narodu (Poème au peuple slavo-serbe)), mais publie avant un poème dans lequel il pleure le triste sort de la Bulgarie (Slezi imi že Bolgaria...).

En même temps, — il écrit tout ceci au cours de l'année 1825 — il traduit et prépare en vue de la publication des chants révolutionnaires grecs (Sedmostručni cvjetak /Fleurette à sept tiges/). Par son poème sur la Bulgarie il désirait inciter à la réflexion sur la possibilité d'un changement de l'état existant; par sa traduction des poèmes grecs révolutionnaires il souhaitait stimuler les dispositions révolutionnaires des peuples balkaniques soumis. Et, tout de suite après, la publication du livre sur la vie du héros albanais Skenderbeg devait être un témoignage convaincant et montrer aux contemporains qu'un petit peuple pouvait aussi s'opposer à une grande puissance s'il est inspiré par l'amour de la li-

berté et s'il a à sa tête des hommes mettant la liberté et le bien du pays au dessus de tout ici-bas.

C'est la première période »révolutionnaire«, en un certain sens, de la vie de Sterija. La seconde période débute après la fin de ses études et son entrée dans la vie quotidienne d'une petite ville de Voïvodine, surtout après les expériences désagréables lors de la confusion en 1848. Tout cela influence ses travaux littéraires et sa philosophie de la vie. Les événements en Serbie surtout ceux concernant la cour du prince raffermissent son attitude pessimiste envers les phénomènes qui l'environnent et envers la vie en général. Ses drames du *Smrt Stefana Dečanskog* (La mort de Stefan Dečanski) jusqu'au *Lahan* représentent un anxieux avertissement aux contemporains sur les graves conséquences que peuvent provoquer les différends et les conflits entre les nobles et les personnalités éminentes et influentes. La lutte pour le pouvoir ne cessait pas en Serbie et c'est ce qui l'avait poussé à quitter ce pays; la lutte pour le pouvoir était l'un des signes caractéristiques du pays grec libéré. Les autres pays balkaniques n'avaient pas réussi à acquérir ou conquérir leur libération nationale. Mais Sterija pensait à eux aussi quand il écrivait ses drames sur les conflits entre les seigneurs féodaux. Là aussi résidait, sans doute, l'une des raisons pour lesquelles il puisait les sujets de ces drames non pas seulement dans l'histoire serbe, bien qu'il en pu trouver suffisamment, mais aussi dans l'histoire bulgare et bulgaro-serbe. Son éducation rationaliste et son humanisme ont trouvé leur pleine expression justement dans ces drames. Son message était celui-ci: les peuples qui ont inscrit sur leurs drapeaux le vœu de lutter pour leur libération nationale et une vie meilleure doivent former des personnalités de haute morale libérées de vain orgueil, d'amour et d'avidité du pouvoir.

Sterija, c'était la voix de la raison et la conscience de l'époque. Surgi du sein de cette époque, ce sont les circonstances de ce temps qui le créent. Fouillant dans le sort des hommes il souhaitait influencer ses contemporains et leurs descendants stigmatisant leurs défauts, mettant en évidence leurs qualités pour être le conseiller et la conscience de ceux qui conduisent le sort des hommes; son message était reçu avec plaisir par ceux qui souvent n'ont rien d'autre que leur honnêteté et ignoré de ceux auxquels il était adressé.

Son oeuvre est restée, outre comme monument littéraire, comme le plus beau document du temps des grandes espérances des pays balkaniques.

Dr. HASAN KALESHI

Institut d'études albanologiques — Priština

LE ROLE DE CHEMSEDDIN SAMI FRACHERY DANS LA FORMATION DE DEUX LANGUES LITTÉRAIRES: TURC ET ALBANAIS

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, période très caractéristique pour le développement politique, économique et culturel de l'empire ottoman, à l'époque où les idées modernes et tentatives de certains hommes politiques éminents pour une européisation de la société se heurtent au régime absolutiste du sultan Abdul Hamid, une des personnalités les plus distinguées dans la vie culturelle, littéraire et scientifique de Turquie fut un Albanais — Shemseddin Sami Frachery. En 54 ans de sa vie d'homme, é'est à dire 34 ans de travail intellectuel fructueux, il a écrit 60 ouvrages en turc, en albanais et en arabe, dont les plus connus sont *Qâmûsu 1 — a' lâm* ou, comme Frachery l'intitule en français, *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie*, en six grands volumes, *Qâmûs-u türkû* (Dictionnaire de la langue turque), en deux volumes, le meilleur dictionnaire de la langue turque jusqu'à présent; enfin, *Qâmûs a fransevs* (Dictionnaire turco-français). Bien que les recherches jusqu'à présent se soient limitées surtout à son travail d'encyclopédiste et de lexicographe par lequel il est connu depuis longtemps et au-delà des frontières turques, son travail de journaliste et de rédacteur en chef de plusieurs journaux et revues n'est pas moins important, non moins que celui de romancier, de dramaturge, de traducteur et de popularisateur des disciplines scientifiques modernes et d'auteur de manuels. Son rôle dans la création des langues littéraires turque et albanaise se révèle particulièrement important, et se sera le sujet du présent travail.

Ch. Sami termine en 1868 le fameux lycée grec „Zosimees” à Janine, où il apprend, après l'arabe, le persan et le turc que lui avait enseigné son précepteur, le français, l'italien, le grec ancien et moderne. Arrivé à Constantinople, en 1871, il entre à *Matbuat kalemi* (Direction de presse). Ce n'est que l'année suivante que paraît sa traduction de l'ouvrage *Tarih-i mücmel-i Fransa* (Précis d'histoire de France).¹ La même année il écrit le roman *Taassuk-u Tal'at ve Fitnat* (L'amour de Talat et de

¹ *Tarih-i mücmel-i Fransa*, I, enz Mütercimi Semsettin Sami, Istanbul 1289/1872, 164 p. Dans l'introduction Sami souligne que l'auteur de l'oeuvre est Madame de Saint — Ouen.

Fitnet)², premier roman dans la littérature turque³, et la pièce *Sührab yahud Ferzendkus*, dont le motif est emprunté à *Chahname* de Firdousi; Sami ne la publiera jamais. La même année il commence à collaborer au journal *Sıraç*, rédigé par le célèbre écrivain turc Bbüzziya Teufik, puis dans *Hadika*. En 1873 il fait publier sa traduction de la pièce française *Ihtiyar onbasi* (Le vieux caporal)⁴ et le roman *Galate*.⁵ L'année suivante il écrit la pièce *Besa yahud Ahde vefa*⁷ représentée à *Osmanli Tiyatros* le 6 avril 1874. En juin de la même année il s'installe à Tripoli⁹, où il dirige le journal *Tarabubus* en arabe et en turc. Là il écrit l'avant-propos de sa pièce *Besa*. Après 9 mois passés en Libye il rentre à Constantinople. En 1875 il fait publier sa pièce *Besa* et *Seydi Yahya*¹⁰, et en 1876 sa quatrième pièce *Kâve*, dont le motif est emprunté à la mythologie perse. C'est probablement à cette époque qu'il a rédigé sa cinquième pièce *Mazâlim-y Andalus* (Les crimes en Andalousie), qui n'est pas publiée, mais dont nous trouvons les traces dans un autre ouvrage.¹² L'année suivante il fonde le journal *Sabah*, y est lui qui rédige l'éditorial de presque chaque numéro. Après avoir passé quelque temps comme

² Taassuk-u Tal'at ve Fitnat, Elcevaip Matbaasi, Istanbul 1289/1872, 179 p. Le roman est réédité en alphabet latin turc à Ankara en 1964. éd. Dil ve Tarih-Cografya Fakültesi yayini.

³ Ismail Habib, Tanizmattanberi Edebiyat Tarihi, Istanbul, Remzi Kitabevi, 1942, 168 p; Dr. Paul Harn, Geschichte der türkischen Moderne, Leipzig, 1902, 38 p. D'après Ismail Habib, le présent roman de Sami par sa langue, par l'exposé des événements, la description des personnages très réels et vivants, surpasse les oeuvres du même genre, non seulement de cette époque, mais aussi des temps plus récents.

⁴ V. Omer Faruk Akgün, Semesettin Sami dans Islam Ansiklopedisi; Ağâh Sirri Levend, Semsettin Sami, Ankara 1969, 40 p.

⁵ Ihtiyar onbasi, 5 fasıl facia, Istanbul 1269/1873, 62 p.

⁶ Je crois qu'il s'agit ici de la traduction du roman pastoral de Florian, publiée en 1874.

⁷ Besa yahud Ahde Vefa, Matbuat-i Ceyyide Yayinlarindan. I, Istanbul, 1292, 176 p. «Besa» est une des oeuvres turques les plus connues à l'étranger: elle est traduite en albanais, bulgare, italien et anglais (V. Hasan Kaleshi), Sami Frashëri në letërsinë dhe filologjinë turke («Gjurmime albanologjike» 1/1968).

⁸ Beaucoup de chercheurs n'ont pas remarqué la note à la deuxième page de la pièce, où on trouve que «Besa» a été représentée 18 safer 1291 (le 8 avril 1874) à «Osmanli tiyatros». Ce qui veut dire que la pièce a été d'abord représentée; elle est publiée seulement après. On peut constater la même en se référant à l'introduction que Ch. Sami a écrite à Tripoli (Libye).

⁹ Dans l'historiographie albanaise on accepte comme fait que Ch. Sami a été interné à Tripoli. Cependant nous n'en avons aucune preuve, sinon que Sami dit à un moment qu'il se sent comme interné. Nous considérons qu'il y a été muté, étant donné qu'il connaissait parfaitement l'arabe et le turc, et le journal «Tarabulus» était bilingue.

¹⁰ Seydi Yahya, Bes fasildan ibaret facia, Tasvir-i Efkâr Matbaasi, Istanbul 1292/1875, 191 p.

¹¹ Kâve, Tasvir-i Efkâr Matbaasi, Istanbul 1293/1876, 190 p. Sur cette pièce cf. aussi mon étude Sami Frachëri... pp. 46—49.

¹² J'ai été le premier à démontrer l'existence de cette pièce, ce qui est plus tard accepté par A. S. Levend, Par là Sami n'est pas l'auteur de trois pièces, comme nous le voyons dans toutes les sources, mais de cinq pièces dont trois sont publiées, et deux inédites. Il paraît que Sami ait écrit encore deux romans, mais il ne les a pas publiés,

employé à Rhodes et à Janina, il rentre en 1877 à Constantinople, et l'année suivante il rédige le journal *Tercüman-i Sark*, où il publia une série d'éditoriaux sur la guerre entre les Russes et les Turcs, le Congrès de Berlin, l'occupation de la Bosnie, la Ligue albanaise. En même temps il écrit sur la situation des Albanais dans le *Tercüman-i hakikat*.¹³ La même année il traduit en turc *Les Misérables*¹⁴ de Victor Hugo, et *Seytanin yadigarlari* (Souvenirs du diable)¹⁵ de Frédéric Soulié; puis fonde la bibliothèque de poche (Cep Kütüphanesi) où il publie des volumes traitant des problèmes différents.¹⁶ L'année suivante il publie un abécédaire albanais.¹⁷

Persuadé qu'il popularisera le mieux ses idées illuministes par la presse et la publication des revues, il fonde en 1879 la revue *Aile* (La Famille) et en 1878 l'hebdomadaire *Hafta* (Le Dimanche)¹⁸, qu'il rédige de la première à la dernière page. En 1871 il devient secrétaire de la *Commission de l'inspection militaire*. L'année suivante paraît son *Kâmus-u Fransevi*¹⁹, où il se prononce ouvertement pour l'introduction de l'alphabet latin, et s'attire des ennuis. On a l'impression que chaque année, sans exception, il publie un ouvrage. En 1874, paraît en arabe son oeuvre *Himmatu 1 — Himâm fi naşr al — Islâm*, où nous trouvons l'idée très originale sur la nécessité de la formation des missions pour la propagation de l'islam²⁰, et ensuite *Kâmûs-u fransevi*.²¹ Puis paraissent, tour à tour, une petite anthologie de poésie lyrique persane *Hurdeçin*²² avec traductions et commentaires, un manuel scolaire sur la flexion en arabe *Tasrifat-i Arabiyye*²³ et la première grammaire scientifique de la langue albanaise. Deux années plus tard commence à sortir (en cartons) son encyclopédie de géographie et d'histoire (1890, trois manuels scolaires *Nev usul sarf-i türki* (Nouvelle méthode de flexion turque²⁴, *Yeni Usul*

¹³ Le fait que personne n'a étudié de plus près ses articles politiques publiés dans ces deux journaux démontre que l'on a fait assez peu pour l'étude de Sami; et ces articles représentent une clé pour connaître l'attitude politique de Sami.

¹⁴ Sami a traduit les premières 645 pages, et la traduction a été achevée par le rédacteur en chef de la revue „Sabah” Hasan Bedrettin. En 1934 cette production a été imprimée en alphabet latin. Sühüket Matbassı, t. I, 1532 p. t. II, 1338 p.

¹⁵ *Seytanin yadigarlari*, Istanbul 1295/1878, 592 p.

¹⁶ Sur ces ouvrages cf. mon étude citée plus haut.

¹⁷ Sur ces ouvrages en albanais nous parlerons davantage dans la seconde partie de la présente étude.

¹⁸ Les seuls vingt numéros de cette revue ont une importance particulière pour comprendre les conceptions linguistiques et littéraires de Sami. Je pense que cela non plus n'a pas été suffisamment remarqué.

¹⁹ *Kâmûsi fransevi*, Fransizeadan Türkee lugat (Dictionnaire français turc) I, éd. Istanbul 2899/2883, 2630 p. en deux volumes. Ce dictionnaire est réédité quatre fois.

²⁰ Plus amplement cf. mon étude citée.

²¹ *Kâmûs-u Fransevi*, *Türkeden fransız — caya lugat* (Dictionnaire turc — français) Istanbul, Mihran Matbaası 1300 (1883). En 1888 une édition raccourcie de ce dictionnaire est publiée.

²² *Hurda* — cin, Istanbul, Mihran Matbaası 1302/1884.

²³ *Tasrifat-i Arabiyye*, Istanbul 1304/1886, 70 p.

²⁴ *Nev — Usul Sarf-i Türki*, Istanbul 1308/1890, 120 p.

*Elifbay i Türki*²⁵ et *Küçük elifba* (Exercices).²⁶ En 1879 il commence à publier (en cartons aussi) son dictionnaire arabe-turc *Kâmûs-u arabi*²⁷, élaboré selon les modèles européens, et termine l'édition de six volumes de son encyclopédie de géographie et d'histoire *Kâmûs-u 1 — a'lâni*.²⁸ De 1880 à 1890 paraît son dictionnaire turc en deux volumes *Kâmûs-u Türki*²⁹ qui jusqu'à présent n'a pas été surpassé, puis quelques anthologies et manuels arabes. Il écrit aussi plusieurs ouvrages du domaine de l'histoire du turc et de la dialectologie, qui sont restés inédits.

L'analyse des oeuvres de Sami citées plus haut démontre que ses efforts sont dirigés dans plusieurs sens: l'introduction de nouveaux genres littéraires dans la littérature turque (roman, pièce de théâtre, critique littéraire et surtout critique philologique), la popularisation des réalisations européennes les plus modernes, la lutte contre le primitivisme et le fanatisme religieux (15 ouvrages dans »Cep kütüshanesi«), l'émancipation de la femme (ouvrage *Kadınlar* et revue *Aile*), la propagation des acquisitions culturelles et scientifiques (travail sur l'encyclopédie), l'introduction des méthodes pédagogiques plus modernes dans l'enseignement d'arabe, de turc et d'albanais (nombreux manuels scolaires), la renaissance culturelle et linguistique du peuple albanais (alphabet, manuel et grammaire), et enfin, la création de la langue littéraire de deux peuples. Son travail fut complexe et si l'on peut dire, synchronisé. Nous commencerons l'analyse par les ouvrages philologiques et dialectologiques, par lesquels Sami ouvre la voie à la turcologie européenne moderne dans la Turquie même.

Dans sa revue *Hafta* (n° 1—8) déjà en 1880, Sami est le premier parmi les savants turcs qui écrit sur la langue et son origine, avec un aperçu particulier sur la langue turque ottomane. Cinq ans plus tard il élargit cet article sur la langue et, en appliquant les résultats les plus modernes de la linguistique européenne, il rédige son oeuvre *Lisan*³¹ (La langue). Il y donne un aperçu historique sur l'évolution de la linguistique, sur la linguistique comparée et la classification des langues, en se servant de nombreux exemples de différentes langues, sur les langues agglutinantes et flexionnelles, sur les origines et l'évolution de la langue, etc. Il fut le premier à apprendre aux Turcs quel est le groupe auquel appartient leur langue. Cette oeuvre représente la meilleure preuve combien Sami connaissait la linguistique européenne et les résultats de la

²⁵ Yeni Usul Elifbaya Türki, Medrese-i Etfal, Istanbul 1308/1890.

²⁶ Küçük Elifba, Istanbul 1300/1883.

²⁷ Malheureusement Sami n'a pas achevé ce dictionnaire, puisqu'il n'a pas eu les moyens de l'imprimer à ses dépenses. Il a publié 504 pages, jusqu'au mot *cenbun*.

²⁸ Kâmûs-u l-a lâm, Istanbul, Mihran, Matbaası 1306 (1313) 1889—1898, 4830 p.; grand format.

²⁹ Kâmûs-i Türki, Istanbul. I—II, İkdâm Matbaası 1317—1318/1889—1900, 1574 p.

³⁰ Sur ces travaux outre l'étude de Levend et la mienne, cf. aussi celle de Hikmet Turkan Daglıoğlu Semsettin Sami, *Hayati ve Eserberim*, Istanbul 1934, qui a des mérites particuliers pour avoir donné des extraits des ouvrages inédits et des introductions de Sami.

³¹ *Lisan*, Mihran Matbaası, Istanbul 1303/1885, 128 p. in 12°.

turcologie contemporaine et avec quelle opportunité il a su embrasser cette matière et la présenter de la façon la plus simple. C'est certainement la raison pour laquelle feu M. J. Deni, le plus grand turcologue des temps modernes a si hautement apprécié cette oeuvre de Sami.³²

L'une des plus anciennes et des plus importantes parmi les oeuvres écrites en turc est *Kutadgu Bilig*.³³ Cette oeuvre capitale pour la langue, littérature, culture et histoire turques est créée en 1869/70. Bien que les turcologues européens l'aient déjà grandement étudiée, elle fut complètement ignorée par les Turcs. Dans son introduction Ch. Sami critique sévèrement la mentalité turque, sa négligence envers l'héritage culturel. «Kutadgu Bilik — dit — il — est à la base de la langue turque et représente un très précieux trésor de leur langue... Ce que la poésie d'Immru l'Kajs représente pour les Arabes, «Chahnama» pour les Persans. «l'Iliade» d'Homère pour les grecs et la «Comédie» de Dante pour les Italiens, c'est «Kutadgu Bilik» pour les Turcs. Sami a transcrit, traduit, commenté et corrigé à plusieurs reprises le texte publié par Vamberi.

La seconde oeuvre capitale de Sami qui traite les problèmes du même domaine, c'est *Orhon Abideleri* (Inscriptions d'Orhon), le plus ancien texte de la langue turque, déchiffré surtout par le Danois Wilhelm Thomzen et le Russe Wilhelm Radlof. Sami a entrepris l'étude de l'oeuvre de Radlof. C'est lui le premier parmi les Turcs qui prête attention à cette oeuvre. Après une introduction il donne l'original de l'inscription, la transcription en alphabet arabe et au-dessous la traduction en turc.

Les oeuvres de Sami du domaine de la dialectologie turque ont une importance particulière — *Lehre, i türkue-i memalik-i Misr* (Le dialecte turc des mameluks égyptiens), *Kitabul idrak li lisani atrak* (Le livre d'intelligence de la langue turque), *Tarhuman Türky — Arabi* (L'interprète turcs-arabe), et *At-tuhfatu dh-e dhakiija fil-luhatit-Türkiyya*.

Les dictionnaires de Sami gardent leur valeur scientifique et pratique même aujourd'hui et ont le plus contribué à la gloire de Sami au-delà des frontières turques; ils ont exercé une influence, très considérable sur la création de la langue littéraire turque. Le premier *Dictionnaire français-turc*, en 20 ans a eu quatre éditions. Comme pour tous ses ouvrages, il rédige son *Dictionnaire* avec une très importante introduction en turc, où il expose les méthodes de son travail et ses principes lexicographiques. Il attaque sévèrement les méthodes d'élaboration des dictionnaires antérieurs. «Les pauvres élèves et traducteurs ont été obligés d'employer les dictionnaires de Bianchi³⁶ et de Handjeri³⁷ qui prétendent

³² *Philologiae turcicae Fundamenta*, p. 238.

³³ Sur l'ouvrage et son auteur Jusuf Haş Hacib cf. l'article de R. Rehmeti Arata dans *Islam Ansiklopedise* s. s. *Kutadgu* où on donne aussi la bibliographie.

³⁴ L'introduction à cet ouvrage écrite par Sami et quelques fac-similés du manuscrit ont été publiés par Dagliogli op. cit. 45—54.

³⁵ Sur ces inscriptions cf. les articles de Annemarie von Gabain et Lonis Bazin dans *Philologiae turcicae Fundamenta* I, p. 170 et plus loin.

³⁶ Sami pens ici au dictionnaire connu rédigé par Kieffer Y. D. st T. K. Bianchi, *Dictionnaire Turc-français*.

³⁷ Handjeri (Prince Alexandre) ancien hospodar de Moldavie, *Dictionnaire français, arabe, persan et turc*, Moscou S. A.

avoir présenté les mots, arabes, persans et turcs, mais en vérité il n'ont fait qu'un désordre complet. Leur transcription est étrange. J'ai beaucoup de difficultés à les utiliser, ce qui m'a décidé d'entreprendre la rédaction d'un beau dictionnaire. Rédiger un dictionnaire est un art particulier; ranger les mots et donner leur équivalent dans une autre langue, ne suffit pas. Pour chaque mot il faut déterminer son genre, sa signification linguistique, littéraire et métaphorique, ses synonymes, expliquer les mots arabes, persans et turcs. J'espère qu'on ne me prendra pas pour vantard si je dit que je suis seul à pouvoir accomplir un tel travail et que personne sauf moi n'en serait capable».

Plus d'un demi-siècle ce dictionnaire fut un des plus demandés en Turquie et plusieurs générations s'en sont servies pour apprendre le français. Aujourd'hui encore il reste un élément de base pour la composition de ce genre de dictionnaire. Jusqu'à Sami la composition des dictionnaires bilingues en Turquie fut un monopole des étrangers des — Grecs et des Arméniens. Sami a supprimé ce monopole et stimulé les autres lexicographes turcs pour la composition de différents dictionnaires bilingues.

Sami, mécontent des dictionnaires arabo-arabe et arabe-turc utilisés jusqu'alors, assez riches mais compliqués et peu clairs, entreprend l'élaboration d'un dictionnaire arabe-turc, le premier qui soit moderne et fait selon les méthodes européennes. On sait qu'il s'est servi du dictionnaire arabe-français de Kasimirski, le meilleur à cette époque, et du dictionnaire arabe-anglais de Leine. Comme son éditeur Mibran ne voulait pas publier ce dictionnaire, il décide de le publier lui-même en cartons; mais, ne pouvant pas supporter de telles dépenses, il abandonne le projet et le dictionnaire reste inachevé.

Cependant, il semble que tout cela n'était qu'une préparation pour l'oeuvre monumentale de lexicographie turque, *Kâmûs-u Türki* (Dictionnaire de la langue turque), en deux volumes. La publication de cette oeuvre, selon Deny le meilleur dictionnaire de la langue ottomane³⁸, est très importante pour la lexicographie turque et pour la culture turque en général; jusqu'à présent elle n'a pas été surpassé. L'importance de ce dictionnaire est connue par tous les turcologues. Nous nous bornerons donc à étudier l'introduction où nous trouvons beaucoup d'idées intéressantes pour notre sujet. On peut dire que Sami a touché à tous les problèmes relatifs à la langue et lexicographie turques.

D'après Sami, une langue sans dictionnaire normatif ni règles de grammaire fixées ne peut être compté parmi les langues littéraires. Voire même, la langue et la grammaire sont à la base de toute littérature. L'édifice littéraire ne peut être bâti que sur ces deux fondations qui représentent en même temps la barrière la plus sûre pour une langue pure.

³⁸ J. Deny, op. cit. p. 285 Deny l'appelle „ottoman” parce qu'il est imprimé en alphabet arabe, et „turcs” ne sont pour lui une ceux publiés après la révolution de Kemal. On sait que Sami fut contre l'expression „ottoman”.

³⁹ *Usul-u Tenkit ve Tertip*, Istanbul, Mihran Matbaası 1303/1885, 130 p.

»Nous qui avons depuis mille ans une langue écrite, à travers toute cette période n'avons ni recueilli les mots dans un dictionnaire qui compte, ni fixé les règles de grammaire et de syntaxe. C'est à cause de cette négligence de notre part que la langue turque, elle-même très riche, a perdu la plus grande partie de son fond linguistique« — dit Sami.

Plus loin dans son introduction il parle des différences entre le tchagastaï et l'ottoman, il rejette l'opinion d'après laquelle il s'agirait de deux langues complètement différentes et il souligne que la différence entre elles est analogue à celle qui existe entre le bas allemand et le haut allemand, ou entre le toscan et le napolitain en italien. Selon les critères scientifiques sûrs il analyse les causes de cette différence, met en relief l'évolution historique des deux langues et conclut qu'il s'agit d'une même langue. Il découvre le dommage que le turc a subi en raison de nombreux emprunts qui l'ont éloigné des caractéristiques essentielles des langues touraniennes. Il critique aussi les dictionnaires qui, selon lui, n'ont pas noté les mots turcs mais surtout les mots arabes et persans. Le principe de base pour la composition d'un dictionnaire c'est de noter tous les mots en usage, et d'en éliminer ceux qui ne sont plus employés. Il est incontestable qu'un dictionnaire parfait serait indispensable, mais sa composition est un travail extrêmement difficile.

Sami estime que, pour un dictionnaire turc parfait, il faut recueillir et noter tous les mots d'origine turque, ce qui reste à faire. Il ne suffit donc pas de dépouiller toutes les œuvres écrites en turc mais aussi de parcourir de long en large les régions où l'on parle turc, contacter les représentants de différentes couches sociales et noter tous les mots. Obligé par une nécessité urgente, bien qu'il n'ait pas accompli ce travail de recherche sur place, il commence la rédaction en soulignant que les générations postérieures poursuivront et compléteront son travail. Il faut signaler que Sami est peut-être le premier à employer des signes spéciaux pour la distinction des sons qui n'existent pas en arabe ü, u, o, ö, î, i, ce qui rend l'utilisation du dictionnaire plus facile.

En face de nombreux problèmes de simplification de la langue turque, de renaissance des mots turcs oubliés, de purification de cette langue de trop d'éléments arabes et persans, Sami, qui connaît fort bien les manuels et principes pédagogiques européens, a compris que le turc et l'arabe sont très compliqués à apprendre, que les méthodes sont scolastiques et peu pratiques et ne tiennent pas compte des principes modernes, que la grammaire turque est composée sur le modèle arabe sans se soucier de la nature du turc. On étudiait l'arabe pendant des dizaines d'années mais les résultats étaient plutôt médiocres: on n'arrivait qu'à une connaissance passive. C'est pourquoi Sami commence à écrire de nombreux livres de classe et manuels de turc et d'arabe, en appliquant des méthodes originales. Il est le premier à parler de l'étymologie des mots.

A ce groupe d'études appartient aussi son ouvrage sur la ponctuation. Il faut souligner ici que la ponctuation européenne, ignorée par la littérature classique arabe, persane et turque, commence à pénétrer vers le milieu du XIX^e siècle seulement. Cependant, elle a provoqué une véri-

table anarchie dans la littérature turque — chaque écrivain employait la ponctuation arbitrairement. Il arrivait que l'on mette le point au milieu de la phrase. Dans son ouvrage *Sami*, le premier en Turquie, essaie de mettre de l'ordre, et selon Necip Asim »il a inventé le système de ponctuation turque«.⁴⁰ Pour montrer comment il faut se servir des signes de ponctuation et, en même temps, comment traduire et quelles règles observer, il traduit du français *Robinson Crusoe*⁴¹ où il applique minutieusement son système de ponctuation et ses idées sur la traduction.

L'attitude de Sami en face de tous les problèmes de la langue turque, y compris l'orthographe et l'alphabet, nous l'apprenons le mieux de ses articles dans les journaux et des polémiques violentes sur les idées linguistiques. Il faut souligner tout de suite son rôle historique dans la formation de la langue littéraire turque, pareil à celui de Vuk Karadžić chez les Serbes, mais dans des circonstances différentes. Armé d'un savoir linguistique moderne, connaisseur remarquable de l'arabe et du persan, il a pu suivre l'évolution historique du turc des premiers monuments linguistiques jusqu'au temps modernes, il a pu voir le mieux combien l'alphabet arabe, qui n'a pas de signes pour les voyelles turques, est peu approprié au système vocal turc très développé, il a pu conclure que d'une langue autochtone et indépendante le turc s'est transformé en un conglomérat linguistique qui n'est ni l'arabe, ni le persan, ni le turc. Sami a tout à fait raison quand il constate que la littérature même écrite en cette langue devient déformée, se transforme en rhétorique, en mots juxtaposés, elle est complètement isolée du peuple, de ses idéaux.

Voilà pourquoi il mène une lutte sans merci contre cet état de choses où se trouve le turc, en saisissant toutes les occasions: introductions de ses ouvrages, dictionnaires, et surtout articles où il expose ses points de vue théoriques sur la langue, et les applique dans les dictionnaires et manuels scolaires. Son activité n'évite aucune question linguistique: alphabet, orthographe, grammaire, syntaxe, grammaire historique, étymologie — tout ceci est sujet de ses travaux linguistiques.

Naturellement, nous serions amenés très loin si nous nous engageons dans une discussion détaillée de toutes ses attitudes linguistiques, surtout parce que nous en avons déjà parlé en partie à propos de l'introduction de son dictionnaire. Nous nous arrêterons ici sur ces articles publiés dans les journaux et les revues.

Tout d'abord il faut souligner que les plus ardents partisans des réformes et de l'euphémisation de la Turquie, tels Ibrahim Sinasi, Naimik Kemal et Ebuzziya Teufik ont touché à presque tout problème culturel turc, ont écrit sur tous les aspects de la vie culturelle, mais ils sont ra-

⁴⁰ Necip Asim, *Ch. Sami, Türk Encümeni Mecmuası, Sayı 2, Eylül — Tesrinisani, 1920, 27 p.*

⁴¹ *Robinson Istanbul Matbaası 1302/1884, 136 p. in 12^o.* Dans son introduction Sami souligne. „En rédigeant j'ai surtout fait attention d'écrire en une langue pure, et en traduisant, mon premier soin était de ne pas m'éloigner de l'original”.

⁴² *Sabah, 12 safer 1292 — 9 mars 1876.*

rement allés au bout. Pour beaucoup de problèmes ils restent indécis d'ailleurs tout comme les hommes politiques de la période Tanzimat. Tel était aussi l'état de choses en linguistique: quel terme est-il correct »la langue turque« ou »ottomane«; le turc doit-il se libérer complètement de l'arabe et du persan; si oui, cela sera-t-il utile ou non? Ces représentants de l'illuminisme turc voient bien dans quel état se trouve la langue turque, mais ils l'acceptent comme une nécessité. Ils croyaient même que grâce à ces emprunts la langue turque ne devenait que plus riche.

Ch. Sami se lève contre cette opinion encore en 1876, à l'âge de 26 ans, et publie l'éditorial dans le journal *Sabah* sous le titre »Lisan-i Türkî osmânî« (La langue turque »ottomane«), dans lequel il essaie de répondre à une série de questions qui se posaient devant l'intelligence turque de cette époque. Tout d'abord, il fait une distinction générale entre les termes »turc« et »ottoman«, et souligne que l'expression »ottoman« est inadéquate, puisque c'est le nom du pays d'après son fondateur, tandis que la langue et la nationalité sont plus anciennes que le fondateur d'un Etat. Le nom du peuple qui parle cette langue est *turc*. En outre, tous les peuples vivant dans l'Etat ottoman portent le nom d' »ottomans«, au lieu que le nom »turc« représente le nom d'un peuple qui habite le territoire de l'Adriatique jusqu'aux frontières de Chine, y compris la Sibérie.

Dans la suite de cet article Ch. Sami, certainement pour la première fois dans l'histoire de la science turque, touche aux problèmes des autres langues turques et s'efforce de déterminer la place des orientales et occidentales et de mettre en relief leur ressemblance. Il plaide pour l'enrichissement du turc par l'utilisation de vieux mots turcs des autres langues turques: »Si nous voulons la réforme de la langue et son enrichissement, il faut abandonner l'inutile emprunt des mots arabes, il faut prendre et introduire dans la pratique les mots oubliés mais que l'on garde encore dans la langue turque orientale«.

»Bien que l'on puisse dire que la langue turque est un mélange du turc, de l'arabe et du persan — poursuit Sami — un composé ne s'est pas formé, comme dans le cas des composés chimiques, car les mots arabes et persans, saillants comme un corps étranger, ne sont pas assimilés, étant donné que la langue turque n'a pas changé en ce qui concerne sa structure grammaticale et syntaxique et a gardé ses formes élémentaires. C'est pourquoi on peut toujours éliminer les mots étrangers et purifier la langue turque. Pourtant, on ne peut l'épurer complètement des mots arabes; il faut limiter leur emploi aux termes scientifiques et littéraires. Mais en ce qui concerne le persan, il est possible qu'aucun mot ne subsiste dans la langue turque«. Sami demande aussi que l'on étudie les auteurs anciens, y compris ceux qui ont écrit en dialecte azeri comme Nevaï, de même que les différents dialectes turcs.

Toutes ces idées Sami les a développées dans un autre article publié dans le journal *Sabah*.⁴³

⁴³ *Sabah*, 14 août 1893.

Vers les années 1890 dans la littérature turque apparaît un nouveau courant littéraire appelé Edebiyat-i cedide, ou Servet-i Fünun, d'après la revue du même nom qui réunit les partisans de ce mouvement. Bien que ceux-ci aient certains mérites pour le développement de la littérature turque (ils ont introduit et adapté de nouvelles oeuvres européennes), dans le domaine de la langue ils n'ont apporté rien de nouveau. Imitant l'exemple des symbolistes français, ils se mettent à créer de nouveaux mots et symboles, en s'appuyant sur l'arabe et le persan, en forgeant de très étranges constructions arabo-persanes. De cette manière ils ont contribué à ce que la langue turque se complique et s'alourdit de nouveaux mots étrangers.⁴⁴ Ce phénomène ne laissa pas Sami indifférent. Aussi écrit-il dans le numéro spécial publié en 1897 dans *Tercüman-i Hakikat* et *Servet-i Fünun* les lignes suivantes:

»Si nous prenons un fragment de Vejsi ou de Nergisi ou de Münseat-i Selâtin écrit par Feridun-bey⁴⁵, pour les lire à un Turc ignorant l'arabe et le persan, puis à un Persan qui ne sait que sa propre langue et enfin à un Arabe qui connaît l'arabe littéraire, nous verrons que personne n'aura rien compris. Cela veut dire que ces oeuvres ne sont écrites ni en persan, ni en arabe, ni en turc. Quelle est alors cette langue? Nous l'avons souvent dit et le répétons encore, le turc est une très belle langue, si on l'écrivait comme on la parle, si nous nous efforçons à la réformer dans le limites de la langue parlée. Sans doute qu'avec une belle langue nous serions devenus possesseurs d'une merveilleuse littérature... Pourquoi nous est-il nécessaire de tendre les mains vers les dictionnaires et prendre les rares et étrangers mots arabes et persans que les Arabes et Persans aux-mêmes ne comprennent pas, et nous cherchons à les introduire dans la pratique?«

Dans le même sens, mais à propos de la littérature, il écrit dans un éditorial du journal *Sabah*⁴⁶ sous le titre de »Notre littérature et langue«: ... »Dans l'ancienne littérature nous n'avons aucune oeuvre qui pourrait être considérée comme classique. Il est difficile de trouver dans les anciens divans turcs quelques vers qui mériterait d'être pris comme modèle par leur valeur et contenu...« Dans un autre éditorial publié dans le journal *Sabah*⁴⁷ sous le titre »Encore sur notre langue et notre littérature — vers la réforme«, nous trouvons, entre autres, des idées suivantes:

»Le problème de notre langue et littérature doit être considéré dans son ensemble. S'il existe quelque part dans le monde un peuple dont la langue parlée diffère complètement de la langue littéraire, c'est certainement le nôtre. La langue que nous parlons est toute autre que celle que nous écrivons... Si nous lisons une oeuvre d'un de nos bons écrivains à un illettré, est-ce qu'il comprendrait quelque chose? Après la lecture et l'explication que c'est écrit en turc, nous aurait-il cru, aurait-il

⁴⁴ Hivzi Tevfik Gönensay, *Türk Edebiyatı Tarihi*, İstanbul, 1949, p. 162.

⁴⁵ Vejsi, Nergisi et Feridun-bey sont des stylistes connus qui pratiquaient une langue et un style compliqués, lourds et artificiels.

⁴⁶ *Sabah*, 27. juillet 1898.

⁴⁷ *Sabah*, 3 août 1898.

affirmé? Est-ce que personne, où que ce soit, parle notre langue écrite, littéraire ou officielle, langue pleine de mots et expressions arabes et persanes réunis en chaîne? Bref: est-il du tout possible de parler cette langue écrite?

Dans ce domaine notre première et la plus importante tâche est de travailler à accorder la langue écrite et littéraire d'une part et la langue parlée, de l'autre. Il faut unir ces deux langues, dont l'une naturelle et l'autre artificielle, ou, pour mieux dire, il faut rejeter la langue artificielle, comme l'avait fait le monde entier et commencer à écrire en langue parlée. Il faut l'introduire en littérature, et ne se servir que d'elle même».

En parlant de l'instruction des larges masses populaires et de l'aristocratie, Ch. Sami dit: »Nous ne pouvons trouver un moyen pour la propagation de la culture dans les larges masses populaires si nous ne simplifions pas la langue. De même, nous ne pouvons former ni l'aristocratie en la forçant à apprendre d'abord l'arabe et le persan«.

Par une prévoyance de prophète, Sami met en montre son opinion que le parler d'Istanbul doit être accepté pour langue littéraire, ce qui sera réalisé quelques trente ans après sa mort. Dans l'éditorial *Choix de notre langue littéraire* publié dans le journal *Sabah*⁴⁸, il dit à propos du même problème:

»Le turc d'Istanbul est le plus élégant parmi les dialectes turcs. Volens-nolens le turc d'Istanbul prendra le caractère de langue littéraire, s'il ne l'a pas déjà pris«.

D'après Sami, il faut élever le dialecte d'Istanbul au niveau de langue littéraire; avec le temps il doit être accepté par tous les Turcs comme langue commune. A vrai dire, la question du dialecte d'Istanbul en tant que base de la langue littéraire turque, il l'a soulevée dans son introduction au dictionnaire turc-français. Mais vis-à-vis du parler d'Istanbul il garde quelques réserves. Il parle ici des changements qui se sont produits dans le turc; ces remarques étant fort intéressantes, nous nous y arrêterons pour un moment.

On peut dire, écrit Sami, sans toucher à la fierté nationale, que le turc est en formation. Il n'est pas ce qu'il était il y a un siècle et sans doute dans cent ans ne sera pas ce qu'il est aujourd'hui, exposé continuellement à des changements, aux différentes modifications. Dans le domaine littéraire la langue devient toujours de plus en plus simple; de jour en jour elle abandonne à l'oubli toute une série de mots arabes ou persans si aimés par les auteurs turcs anciens, mais en revanche, elle s'enrichit en termes, expressions et mots. Les rares mots arabes et persans que les poètes n'employaient que pour trouver plus facilement des rimes, quittent définitivement la langue turque, rejetés par les écrivains modernes.

»Je tâcherai de suivre l'évolution de ce processus — souligne Sami — et je pense que je pourrai donner le dictionnaire de l'état actuel dans lequel se trouve la langue turque. Je n'éliminerai pas les mots arabes et

⁴⁸ Sabah, 10. août 1898.

persans peu usités par les Turcs, mais je les marquerai comme *peu usités* ou *usités dans le vieux style* ou *style politique, épistolaire* etc». D'autre part il rejette complètement les mots arabes et persans dont les Turcs ne se servent jamais, mais qui remplissent les dictionnaires antérieurs.

L'un des plus importants articles, parmi de nombreux articles publiés par Sami dans le journal *Tarik*, est *La simplification de notre langue*, où il répond à Ebuzzia Teufik qui a une opinion contraire. »Nous l'avons dit et nous le répétons que nous n'emploierions pas les mots arabes, persans ou autres mots étrangers dont la langue parlée ne se sert pas si nous pouvons trouver les mots turcs coorespondants. Pour cette raison nous n'abandonnerons pas l'expression turque *Lisanın sadelesmesi* pour prendre celle de Tasfiye-i lisan. J'ai déjà dit que du moment que nous avons le mot turc *gök* (ciel), nous n'avons pas besoin des mots arabes *samâ* et *felek*, ou persans, *sipiber*, *âusmân* et *gerdûn*».

Terminant cet article, Sami s'arrête sur une autre question importante, caractéristique pour la société turque de cette époque aussi bien que pour toutes les sociétés demi-civilisées. C'est la mode d'utiliser les mots français improprement. En fonction de ceci, Sami dit:

»Nous souffrons de deux maladies graves. Premièrement nous sous-estimons notre langue... Nous ne connaissons que la langue turque, et pourtant le turc n'est pas à notre gré. La deuxième maladie c'est qu'après avoir appris deux mots arabes, persans, français ou anglais ou d'une autre langue, nous faisons tout pour les mettre en emploi le plus tôt possible... A partir du moment que nous avons appris un peu de français, le turc devient pittoresque avec ses mots français. Nous trouvons souvent dans les journaux et livres modernes des stupidités telles que *Expozisyonunda exspoze edilecekbir tablo* (Le tableau qui sera exposé à l'exposition).

Après la guerre gréco-turque, en 1897, paraît un recueil de poésies patriotiques du poète turc Mehmet Emin sous le titre: *»Türkçe Şiirler«* (Poésies turques) où l'auteur n'utilise pas la métrique arabe, mais celle de la poésie populaire turque, et rejette le terme *osmanli* pour prendre celui de *türk*. Ces poésies représentent, au moins par leur langue et leur forme, une grande satisfaction pour Ch. Sami, puisque son opinion, qu'il était possible d'écrire des poésies en turc pur, se révélait exacte.

A propos de la parution de ces poésies Sami a publié un article où, entre autre, il écrit:

»Toujours quand l'occasion s'était présentée, je disais, et je le dis encore: la littérature, surtout la poésie, doit exprimer les idées du peuple, ces idées doivent être exprimées en langue pure et compréhensible pour chacun. Ces sentiments et idéaux fussent-ils sublimes, cette langue, fût-elle subtile et bornée, leur base, leur esprit, leurs passions doivent pourtant être pris dans la langue du milieu et du cœur du peuple. Les sentiments et idéaux nationaux exprimés dans une langue nationale — voilà qui est une littérature». La vision de Ch. Sami de l'épuration de la langue turque, du rôle du turc moderne, ne serait pas suffisamment claire si l'on perdait de vue ses idées sur l'alphabet. Nous

ignorons s'il avait exposé son opinion sur l'alphabet arabe à l'époque où il composait à Istanbul, son alphabet albanais. Cependant, la seule réalisation de l'alphabet albanais basé sur l'alphabet latin a eu de grandes répercussions.

En ce qui concerne le problème de l'alphabet et de l'orthographe, dans les milieux intellectuels à Istanbul à cette époque deux points de vue se sont opposés: a) l'attitude de ceux qui proposaient certaines mesures pour reformer l'alphabet déjà en usage, c'est-à-dire du l'alphabet arabe; b) l'attitude de ceux qui considéraient qu'il était impossible de résoudre le problème de l'orthographe sans un nouveau système alphabétique.

Sami, qui a souvent écrit sur les problèmes d'orthographe⁴⁸, a été partisan de la deuxième solution même avant qu'il ait trouvé une solution semblable pour l'albanais.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le 30, septembre 1879, à Istanbul, on fonde une société pour la propagation du livre albanais, connu dans la littérature albanaise comme «Shoqëria e Stambollet» (La société d'Istanbul) qui avait pour chef Ch. Sami et comprenait les représentants des trois religions.⁴⁹ La même année, elle a composé l'alphabet albanais, dont le créateur fut Sami. Le règlement de cette société en turc (Nizammâme) dans la revue *Mecmua-i ulûm*, a soulevé beaucoup d'émotions dans les milieux intellectuels turcs.⁵⁰ Ils ont accueilli la nouvelle de la formation de cette société de deux façons: certains l'ont jugée positive, d'autres voyaient en elle un danger pour l'intégrité de l'Empire et l'unité islamique. Le journaliste turc Sulejman Tefix, suivant l'exemple de Sami, essaie de composer l'alphabet turc d'après le système latin, mais comme Sami, il est attaqué.⁵¹ Sami n'avait pas abandonné l'entreprise de composer un alphabet latin turc, mais il n'osait pas en parler ouvertement. Dans l'introduction de son dictionnaire turc-français il écrit qu'il est nécessaire que les caractères turcs soient exprimés par une prononciation phonétique. Cependant, cette prononciation doit être claire, sinon on ne pourrait pas éviter de graves malentendus, parce que ceux qui apprennent la langue ou ceux qui ne consultent que le dictionnaire auraient une prononciation fautive dont ils ne pourraient se libérer pendant toute leur vie. On ne peut s'exprimer concrètement et clairement dans une langue si l'on pratique l'alphabet approprié à une autre langue.⁵² *«Je souligne poursuit Sami — que, si nous voulons la prononciation exacte et claire d'un mot et l'alphabet le plus simplifié, le plus facile*

⁴⁹ La société s'appelait en albanais „Shoqëria e të shtypurit shkronza shqip” et en turc *Semiyat-i ilmiye-i Annavudiya* (La société savante albanaise) certainement d'après *Cemiyeti ilmiye-i Osmaniye* (La société savante ottomane), fondée quelques années auparavant.

⁵⁰ Fevziye Abdullah Tansel, *Arap Harflerinin istâh ve degistilmesi hakkında ila tesebbüsler ve netioceleri 1862—1884*, *Belleten*, cilt XVII, Sayı 66, *Türk Tarih Kurunu*, Ankara 1953, p. 246 et plus loin.

⁵¹ A. N. Kononov, *Gramatika sovremenogo tureckogo literaturnogo jazyka*, Moskva, 1956 — introduction.

⁵² Il pense ici à l'alphabet arabe qui convient à l'arabe, mais il ne convient pas au turc qui possède un système vocalique très développé.

*possible, il faut avoir un signe pour un son.*⁵³ Voyons maintenant prenant pour base ce principe, s'il est possible de composer un alphabet pour le turc? *Je peut l'affirmer. Pour représenter le turc d'une manière exacte et précise, pour l'écrire clairement, il ne faut que 30 signes, autant qu'en langue latine.*⁵⁴

Trente-cinq ans après la mort de Sami, en 1929, après l'adoption de l'alphabet latin (en 1928) pour lequel luttait Sami, il s'est posé la question de la composition du dictionnaire de la langue turque. Une commission qui a réuni les savants turcs les plus connus décide alors de prendre pour base le dictionnaire turc de Sami, et pour l'orientation vers le développement futur de cette langue les deux principes que Sami a exposé dans l'article *Fixation de notre langue littéraire*. Ces principes sont suivants:

a) fixer les limites de la langue et faire valoir les richesses linguistiques,

b) au lieu des mots étrangers impropres, trouver ou créer dans la langue littéraire et parlée les mots turcs adéquats.⁵⁵

Dans la culture et littérature albanaise Sami a joué un rôle non moins important, mais méconnu dans le monde scientifique et surtout dans la science turque. Son rôle ne se réduit pas à celui d'un propagateur des lumières: c'est un missionnaire et pionnier.

La ligue de Prizren (1878—1881) ne représente pas seulement une résistance militaire organisée du peuple albanais mais aussi un tournant dans la renaissance culturelle et littéraire. Comme nous l'avons déjà indiqué, le groupe d'intellectuels albanais d'Istanbul avec le catholique Vasa Pacha, l'orthodoxe, Jani Vreta et le musulman Chemseddin Sami Frachery qui devient leur chef, fonde la Société pour la publication des livres albanais. Le seul titre montre que le but de la société était la publication des livres en albanais et leur propagation dans le peuple, principalement des livres scolaires et des manuels, puisque un de ses premiers objectifs fut la création des écoles albanaises. C'est la première société de culture et d'instruction des Albanais en général. Son exemple est suivi par les Albanais des autres centres surtout au-delà de la frontière turque.

Cependant, l'édition et propagation des livres albanais était liées au problème de l'alphabet, car à cette époque-là plusieurs alphabets avec le latin, le grec ou l'arabe pour base, étaient employés.⁵⁶ C'est pour

⁵³ Sami a respecté ce principe lors de la composition de l'alphabet albanais. Comme les caractères latins n'avaient pas de signes pour tous les 36 sons albanais, Sami en a emprunté quelques uns à l'alphabet grec; les autres, il les a inventés lui-même, ce qui a plus tard créé des difficultés d'impression.

⁵⁴ On sait que Sami a élaboré le prototype d'une machine à écrire pour le latin turc.

⁵⁵ Agâl Sirri Levend, *Türk Dilinde Gelisme ve Sadalesme Suphalari*, pp. 378—379.

⁵⁶ Sur l'évolution des alphabets albanais cf. S. Skendi *The History of the Albanian National Alphabet: A case of Complex — Cultural and Political Development*, Südost — Forschungen, München 1960, pp. 311—327; dans „Gjurmime albanologjike” n°. 1/1969 une série de travaux est consacrée au congrès linguistique de Bitola et aux alphabets antérieurs des Albanais.

cette raison que l'un des premiers objectifs de la société fut la création d'un alphabet unique. La commission, sous la direction de Ch. Sami, après avoir longuement hésité et examiné le projet, a adopté l'alphabet composé par Sami. Il a pris le latin pour base, en y associant quelques signes grecs et ceux qu'il avait inventé lui-même pour les sons albanais pour lesquels il n'y avait pas de signes latins correspondants. Pour Sami le principe fondamental était «un signe pour un son». Pour propager le plus efficacement possible son alphabet, la société (c'est à dire Ch. Sami) a élaboré un abécédaire de la langue albanaise.⁵⁷ On a joint à cet abécédaire deux ouvrages de Sami — l'un sur la langue albanaise, l'autre un précis de géographie. L'alphabet de Sami, ou l'alphabet d'Istanbul, s'est propagé si rapidement, que l'on commençait à publier de cette manière non seulement les livres scolaires, mais aussi les oeuvres littéraires, comme par exemple ceux de son frère Naim, le poète le plus connu à l'époque de la renaissance albanaise, puis la revue *Drita* (La lumière), publiée plus tard à Bucarest sous le titre *Dituria* (Le Savoir). Cet alphabet c'est tellement enraciné que pendant la session du Congrès linguistique de Bitola, dont le but principal était la création d'un alphabet unique, les délégués ont été obligés de l'adopter en tant qu'alternative de leur alphabet. En le composant, Sami fonde la langue littéraire des Toskes qui après la II guerre mondiale sera prise pour base de la langue littéraire de tous les Albanais. Mais Sami ne s'en est pas contenté. Déjà en 1886 à Bucarest, est publié son livre de lecture⁵⁸, puis la grammaire de la langue albanaise⁵⁹, ensuite un manuel de géographie⁶⁰, et enfin son oeuvre capitale *L'Albanie — le passé, le présent et l'avenir*⁶¹, ouvrage à programme traduit dans plusieurs langues. Ici notre illustre penseur et savant expose ses idées sur le passé, le présent et l'avenir de L'Albanie, sur la langue albanaise, économie, culture, administration, sur le système social dans l'avenir etc. Tandis que l'historiographie albanaise le considère après cet ouvrage comme idéologue de la renaissance nationale albanaise⁶², les critiques littéraires turcs qui donnent à Ch. Sami la place la plus élevée dans la création de la langue littéraire turque, contestent l'authenticité de cet ouvrage, et soulignent qu'il est écrit par un autre auteur, mais on l'attribue à Sami à cause de l'autorité dont il jouissait non seulement en Turquie et en Albanie, mais aussi parmi les turcologues du monde entier.⁶³

Cependant, ce qui nous intéresse ici avant tout, c'est le rôle de Sami dans la création de la langue littéraire albanaise. La langue albanaise à cette époque est assez peu développée, avec son fond de mots abstraits limité, encore peu formée en tant que langue scientifique et culturelle. De plus, elle avait beaucoup d'emprunts orientaux, slaves et grecs. C'est

⁵⁷ *Alfabetare e gjuhësë shqip*, Istanbul, 1879, 136 p.

⁵⁸ *Abetare e gjuhësë*, Bukuresht, 1886.

⁵⁹ *Shkronjëto e gjuhësë shqip*, Bukuresht 1886.

⁶⁰ *Dheshkronjë*, Bukuresht 1888.

⁶¹ *Shqipëria c'ka genë, c'është e c'do të bëhtë*, Bukuresht 1899.

⁶² Kristo Frashëri Shemsedin Sami Frashëri ideolog i lëvizjes kombëtare, *shqipëtare, Studiume historike* 2/1967, Tiranë 1967, pp. 79—93.

⁶³ *Angah Sivri Levend*, Semsehtin Sami, pp. 143—149.

pourquoi les écrivains de la renaissance albanaise se sont proposé la tâche de la rendre plus riche en se servant de sources très différentes, de créer les termes »de civilisation«, de l'épurer de nombreux barbarismes qui l'avaient envahi. Ici encore Ch. Sami a joué un rôle important. Bien que son abécédaire ne soit pas le premier, étant donné que celui de Kristiforidi fut publié avant le sien, par sa conception, méthode, langue et contenu il est nettement meilleur. Parlant de la langue littéraire et de l'alphabet, Sami écrit (p. 28 de l'Abécédaire) »on doit s'étonner comment le peuple albanais a réussi à se maintenir jusqu'à présent, sans lire ni écrire en sa langue, et pourtant nous savons que tant de peuples, qui avaient leur écriture comme les Assyriens, Chaldéens et autres, ont disparu«. Les textes de lecture, histoires et anecdotes de Sami sont courts et faciles à lire. Ils représentent les premières contributions à la littérature albanaise pour enfants. Cependant, sa grammaire est d'une importance particulière, car c'est la première grammaire albanaise scolaire.⁶⁴ Excellent connaisseur des langues européennes, Sami l'avait conçue sur des bases scientifiques; il a fondé les règles en se basant sur la recherche et l'étude de la langue, mais en utilisant les méthodes européennes et non orientales. L'importance de cette grammaire devient évidente lorsqu'on se rappelle qu'à cette époque la langue littéraire albanaise n'existait pas, ni la terminologie grammaticale, ni l'orthographe fixé non plus. La grammaire de Sami fonde la nouvelle langue littéraire en général et l'orthographe en particulier. Jusqu'alors les grammaires albanaises sont faites à l'exemple étranger, c'est-à-dire utilisent presque totalement la terminologie grammaticale étrangère.⁶⁵

En rédigeant le manuel de géographie Sami s'est heurté au même problème, et avant tout au manque d'une terminologie géographique fixe. Le problème de la terminologie politique, administrative et économique s'est présenté devant lui surtout lorsqu'il écrivait son ouvrage de programme »L'Albanie-le passé, le présent et l'avenir«. Il écrit donc des ouvrages qui appartiennent aux différentes disciplines, ce qui exige la création d'une terminologie déterminée, qui manquait presque totalement à la langue albanaise de cette époque.

L'analyse linguistique des ouvrages de Chemseddin Sami Franchery nous fournit des résultats fort intéressants. Pour épurer la langue albanaise, pour l'enrichir il utilisait tous les moyens recommandés par la linguistique et la littérature et de la sorte, il se présente comme grammairien et philologue, savant qui déterminait les normes du développement linguistique futur, et, d'autre part comme écrivain créateur qui découvre les mots anciens ou prend ceux que le peuple utilise, mais avec une nouvelle signification.

Le problème essentiel pour Sami, nous l'avons déjà dit, fut la terminologie grammaticale, géographique, politique et administrative.

⁶⁴Historiae e letërsisë shqipe, I—II, Prishtinë 1968, p. 452.

⁶⁵Shabam Demiray, Gjuha e Sami Frachërit, Buletin për shkencë shoqërore (1955) 3, s. 191. Étant donné que je n'ai pas en mains tous les ouvrages de Sami Franchery, le présent travail m'a été très utile.

L'analyse de sa langue démontre que sur ce plan il a eu de brillants résultats et que, pour une bonne part, la terminologie scientifique dans les domaines précités lui doit sa reconnaissance. Nous nous arrêterons ici pour examiner ces résultats de plus près.

Dans le domaine de la terminologie grammaticale on a conservé les termes suivant: *presje*, virgule; *pikë-presje*, point virgule; *dy pika*, deux points; *rrokje*, syllabe; *miemër*, adjectif (aujourd'hui on l'emploie pour nom); *përmër*, pronom, calqué certainement sur la modèle français de pronom; *folje*, verbe, probablement d'après le verbe français, *vetëvetore*, voix réflexive du verbe; *një — rrokëcshe*, mot monosyllabique; *dy-rrokëse*, mot dissyllabique; *shumë-rrokëse*, mot polysyllabique; *pjesëtore*, participe (aujourd'hui *pjesore*) *folje të pavetta*, verbes impersonnelles, d'après le français employé aujourd'hui comme *trajtë pavetore* ou *pavëtësore*; *emër i përgjithçim* / du fr. nom commun; *folje te rregullta* et *folje të parregullta* / du fr. verbe régulier et verbe irrégulier; *rrënjë*, probablement du français racine; *vetë* / du fr. personne; *emër i përveçëm*, nom personnel; *folje ndihmëse* / du fr. verbe auxiliaire; *njëjës*, singulier; *pyetes*, pronom interrogatif, employé aujourd'hui comme *përemën pyetës*.

À côté de ces termes grammaticaux déjà fixés, Sami a créé une série d'autres termes que l'on n'a pas gardés, comme: *mifolje* / du fr. adverbe, aujourd'hui *ndajfolje*; *çuditës*, point d'exclamation, aujourd'hui *pikë çudije*; *dëftonjës*, pronom démonstratif, aujourd'hui *emër dëftor*; *pellëtore* / du fr. génitif / du lat. gens, aujourd'hui *rrjedhore*; *fjelëtore*, dictionnaire, aujourd'hui *fjalor* etc.

Les exemples cités montrent que Sami avait créé les termes grammaticaux les plus importants à l'exemple de la terminologie grammaticale française, mais il y a aussi une série d'exemples qui prouvent qu'il a ressuscité les termes employés autrefois.

Ses efforts pour créer la terminologie géographique, administrative et politique ne sont pas moins importants ou moins intéressants. Nous citerons les termes les plus importants qui ont été conservés et ceux qui sont remplacés par d'autres, avec remarque que Sami a eu moins de chance ici qu'avec les termes grammaticaux: *perëndin*, ouest, utilisé pour la première fois par Sami en tant que notion géographique; *lindje*, est; *jug-perëndiu*, sud-ouest; *veriperëndini*, nord-ouest etc. Cependant, un grand nombre de termes géographiques ne s'est pas conservé, mais il y en a de très intéressants en tant qu'illustration des mots employés par Sami: *dheshkronje*, géographie, d'après le grec *geo* + *grafo*; *njeritregonjë*, antropologie, d'après le grec, *antropo* + *logos*; *mesditës*, calqué du méridien européen [du lat. *meridies*, qui a cédé la place au terme européen *meridian*]; *dhemasë* d'après europ. *géométrie* [du gr. *geo* + *metron*].

Dans son ouvrage *L'Albanie — le passé, le présent et l'avenir* il a dû créer toute une série de termes du domaine de l'administration, de l'économie et de la politique; certains d'eux ont été gardés, d'autres non. De ceux qui sont conservés nous citerons: *kryeministër*, chef du gouvernement, probablement calqué sur la *basvezir* turc; *kryeqytet* ca-

pitale, pris peut-être chez Kristiforidhi, mais ce terme est certainement formé d'après *bassehir*; *arkëtar*, caissier; *qeveritar*, gouverneur d'un territoire, vali, qui aujourd'hui a un sens plus large, signifiant aussi souverain; *gyletëri*, civilisation et *gytetëruar*, civilisé, *kahorës*, cavalier [alb. *kalë*; *parëthënie*, formé certainement d'après l'avant-propos fr.; *gjdkata e pages*, «tribunal de première instance», *shkoll e parë*, *shkoll e dytë*, *shkoll e tretë*, école, du premier degré, école du deuxième degré, école du troisième degré, probablement du fr. école primaire, école secondaire; *madhëri*, majesté; *tirani*, tyrannie.

Voilà, enfin, termes intéressants qui n'ont pas été conservés: *në-nurdhërime*, colonie, pays qui n'est pas indépendant, terme inventé par Sami; *udh e bekurt* [du fr. chemin de fer, aujourd'hui *bekurdhë*; *mënië-dhe*, patrie, employé aussi par Naim, probablement d'après la mère-patrie fr.; *tymanije* composé de *tyn'para* et *anije* paquebot, probablement d'après d'allemand *Dampfschiff*; *mësonjëtorë*, école et *mësonjëtor*, instituteur, termes remplacés par *shkollë* et autres dérivés; *veturdhëronjë*, monarchie absolue, probablement d'après le mot grec — européen *autocratie*; *nëkënbës*, vice-consul, aujourd'hui *mëkëmbës*, avant Sami, employé par son frère Naim; *mollë dheu*, formé sur le modèle français *pomme de terre*, aujourd'hui *potate europ.*; *ditare*, sur le modèle fr. *journal*; *shronjës*, médecin, dérivé de verbe alb. *shëroj*; *kombëri*, / de *komb* (alb.) nationalité, aujourd'hui *kombësi*. C'est de Sami que nous proviennent les termes *komb*, peuple, *letërsi*, littérature, *përmendëtorë*, monument, — trois expressions — bijoux de la langue albanaise.⁶⁶

Presque tous les écrivains de la renaissance albanaise, surtout Kristiforidhi, Sami et Naim, sentaient la nécessité de l'épuration de la langue albanaise d'un grand nombre de mots orientaux empruntés et qui ont pénétré dans tous les domaines de la vie intellectuelle aussi bien que matérielle des Albanais. Aussi évitaient-ils tous, surtout Sami et Naim l'utilisation des mots orientaux; ils ne cherchent pas à les substituer par d'autres emprunts européens, mais s'efforcent à créer de nouveaux mots, ou à donner une signification particulière à ceux qui existent déjà et tiennent compte toujours de la nature de la langue albanaise. L'analyse de travail de Sami fait voir non seulement qu'il évitait l'utilisation des *turcismes*, mais aussi qu'il se gardait bien de l'influence turque dans la formation des mots nouveaux, en évitant les différentes racines turques, que l'on trouve dans toutes les langues balkaniques. Nous remarquons l'influence turque dans ses travaux seulement pour la formation des mots suivants, surtout composés de *krye*, tête, d'après le turc *bas* — comme: *kryeqytet* capitale *bassehir*; *kryeshkronës*, secrétaire général / *baskâtip*; *kryeminister*, chef du gouvernement, / *basvezir*, ensuite *mijës*, colonel, certainement calqué sur le turc *binbasi*, *mësim*, exercice militaire de l'arabe-turc *ta'lîm*; *cergatar*, vagabond, nomade t. *cerge*, tente des bohèmes, petite tente; *kumerqe*, douane t. *gümrük* ar. *gumruk* gr. *konmérki* lat. *commercium*; *limer*, port t.

⁶⁶ Historia e letërsisë shqipe, p. 459.

liman gr. *limnē*; *skele*, escale t. *iskele* t. *scala* lat. *scala*; *fletê*, journal, à côté de ditare probablement d'après l'arabe *sahîfa*, page, feuille; *shkel* (*vivilla*) imprimer (des livres), certainement du / t. *basmak*.

D'un autre côté, différant des générations postérieures qui laisseront volontier les emprunts italiens et français, substituant souvent par là les turcismes que le trésor de la langue populaire avait déjà assimilés, Sami est très prudent. Du reste il a été adversaire implacable de tout emprunt inutile et mondain dans la langue turque. Dans ses ouvrages albanais nous ne trouvons que quelques mots romans, comme *finestra*, fenêtre it. *finestra*; *kamere*, chambre, it. *camera*; *statue*, it. *statua*.

Enfin, une question se pose: quels principes respectait Sami travaillant à enrichir et à épurer la langue albanaise? Les recherches démontrent qu'il s'est rapporté à trois sources fondamentales:

1. L'albanais, dont il prend les mots pour créer des néologismes en leur ajoutant des préfixes et suffixes, ou en donnant aux mots déjà existants des significations nouvelles, abstraites dans la plupart des cas;
2. emprunts aux auteurs anciens, surtout à Kristiforidhi etc.
3. création d'un grand nombre de calque linguistiques d'après les termes étrangers, formant par là des termes de civilisation.

La plupart des mots nouveaux appartiennent au premier groupe, qui est tout à fait normal puisque cela offre des possibilités les plus grandes à l'écrivain et au linguiste. De là un nombre assez grand de dérivés formés à l'aide des préfixes, mais ceux formés à l'aide des suffixes sont encore plus nombreux.

En ce qui concerne les composés, dont nous avons déjà parlé, Sami les forme de façons différentes: nom+nom, nom+adjectif, nombre+nom, pronom+nom etc.⁶⁷ La plupart de ces composés se rapportent à la langue de civilisation.

* * *

Nous pouvons conclure par là que Chemseddin Sami Frachery, auteur du célèbre *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, ensuite des dictionnaires connus *Qâmûs-u türki* et *Qâmûs-u franserî* et d'une cinquantaine d'autres ouvrages du domaine de littérature, linguistique, sciences exactes, pédagogie etc., a joué un rôle décisif dans la création de la langue littéraire turque et albanaise. Sa lutte pour la formation de la langue littéraire turque se dirigeait vers: une lutte pour épurer et simplifier la langue ottomane en rejetant les mots, expressions et constructions arabes et persans superflus, et leur substitution par de vrais mots turcs; lutte contre l'introduction des mots français dans le turc, qui à cette époque était à la mode parmi les intellectuels d'Istanbul; rédaction des dictionnaires turcs ou bilingues, où il introduit les vieux mots turcs ou des mots populaires; popularisation des vieux ouvrages turcs (*Kutadgu Bilig*), pour encourager l'emploi des mots pris dans les sources déjà oubliées par les Turcs; lutte pour une langue populaire en se servant d'articles et polémique dans la pres-

⁶⁷ Cf. l'ouvrage cité de Şaban Demiraj.

se, en soulignant toujours que dans aucun pays il n'existe une telle différence entre la langue littéraire (c'est — à dire ottomane) et la langue populaire; rédaction des livres scolaires où il intervient en faveur de l'application des méthodes modernes dans l'enseignement de la langue turque; ses travaux d'écrivain et de publiciste, où il réalise en pratique ses idées linguistiques pour lesquelles il luttait d'une manière théorique; popularisation du parler d'Istanbul, dialecte turc le plus riche et le plus élégant, ayant toutes les possibilités de devenir une langue littéraire, ce qui fut enfin réalisé; lutte pour la réforme de l'alphabet et de l'orthographe, en exigeant que l'alphabet arabe soit substitué par l'alphabet latin.

Grâce à son activité il a exercé une influence considérable sur la langue »Fecr-i ati«, et notamment sur le développement de la langue turque après la révolution d'Ataturk. Les conceptions linguistiques de Sami ont été presque entièrement adoptées. Cependant, son rôle dans la création de la langue littéraire albanaise n'est pas moins important. En tant qu'intellectuel le plus remarquable de la Turquie de son temps, et le plus grand savant donné par la nation albanaise, Sami fonde en 1879. avec l'orthodoxe Jani Vreta et le catholique Vasa Pacha »La société d'Istanbul pour la publication des livres albanais«. Le premier résultat de cette société c'est la rédaction d'un alphabet unique de la langue albanaise. Cet alphabet, composé par Sami, a repoussé presque entièrement les autres alphabets. C'est par cet alphabet qu'un grand nombre de livres, de manuels et de revues a été imprimé. Cet alphabet sera valable jusqu'en 1908, lorsqu'au congrès de Bitola on accepte l'alphabet moderne, mais pourtant gardant comme alternative l'alphabet de Sami. Ensuite, Ch. Sami écrit l'abécédaire, puis la première grammaire scientifique de la langue albanaise, une géographie, un ouvrage à programme *L'Albanie — le passé, le présent et l'avenir*.

En abordant la rédaction de ces ouvrages Sami fut obligé d'élaborer la fixation de la terminologie scientifique dans le domaine de la grammaire, géographie, politique et administration. En tant que véritable linguiste, il enrichit la langue albanaise par de nombreux termes dont la plupart a subsisté jusqu'à nos jours. L'auteur du présent ouvrage analyse sa langue, les sources, la méthode philologique, en un mot sa contribution à la création de la langue littéraire albanaise. Et justement cette double contribution de Sami doit être étudiée, étant donné que par son oeuvre grandiose Ch. Sami le mérite certainement.

Dr. DRAGOSLAV ANTONIJEVIC,
Institut für Balkanologie — Serbische Akademie der Wissenschaften
und Künste — Belgrad

DIE FRAU ALS TRÄGER EPISCHEN TRADITION BEI EINIGEN BALKANVÖLKERN

Einleitung

Die besondere Lage der Balkanhalbinsel, ihre historische, ökonomische und soziale Bedeutung und Rolle, sowie die ethnische Zusammensetzung in der Vergangenheit und heute, bieten eine wichtige Grundlage zur Bildung eigenartiger Merkmale und Kennzeichen in der Kultur, unter denen sich die Volksepik durch ihre Eigentümlichkeit besonders auszeichnet. Dem epischen Volksschaffen haben auch die Frauen ihrerseits einen beträchtlichen Beitrag geleistet, indem sie die epische Tradition schufen, überlieferten und bewahrten, wobei dieser Volkskunstzweig etwas von der persönlichen Ausprägung der Frauen annahm. Auf den ersten Blick scheint es, als ob die Epik in keiner Verbindung mit der Frau stehe, denn bei der Erwähnung eines Heldenliedes denkt man zunächst an einen Mann. Aber die Teilnahme der Frau auch an dieser Dichtungsgattung ist erstaunlich gross, vor allem wenn man weiss, welche gesellschaftliche Stellung sie in der Vergangenheit einnahm.

Hierdurch stellt sich uns eine grosse wissenschaftliche Frage, die wir bei dieser Gelegenheit auf die Aufgabe zurückführen möchten, die Rolle der Frau in dieser Dichtung hinzuweisen, von der Voraussetzung ausgehend, dass der Inhalt, die Form und der Charakter ihres Gesangs von ihrer Stellung in der Gesellschaft, in der Familie und vor allem von ihrer praktischen Tätigkeit, der Art und Weise ihrer Arbeit abhängt.

Obwohl auf eine bestimmte Frage beschränkt, könnte das Problem in seiner ganzen Zusammengesetztheit und dem Reichtum unter allen Balkanvölkern kaum im Rahmen eines Artikels erfasst werden; wir werden daher die epische Tradition der Frauen nur bei einigen Balkanvölkern betrachten, und zwar bei den Serben, Kroaten, Makedoniern, Montenegrinern, Bulgaren, Albanern und Moslims.

Die veröffentlichten Angaben, und jene, die wir selbst in mehreren Gegenden unseres Landes gesammelt haben, bilden die Grundlage unserer Arbeit. Der Charakter des gesammelten Materials, das an sich reichlich, nicht aber für unser Thema in gleichem Masse nützlich ist,

zwang uns öfters zu bestimmten Verallgemeinerungen. Das war um so schwieriger, weil dem Folklorematerial gewöhnlich die historischen und zeitbestimmenden Dimensionen fehlten. Wir mussten uns jedoch an die im Material selbst vorhandenen Tatsachen halten und daraus die Folgerungen über den Charakter des epischen Gesangs der Frauen ziehen, nämlich die Tatsachen über die gemeinsamen Eigenschaften, Charakteristiken und allgemeinen Tendenzen. Wir sind uns dessen bewusst, dass die Ähnlichkeiten in der Epik scheinbar sein können, denn die Analogiemethode allein ist kein zuverlässiges Mittel zur Feststellung wirklicher Zusammenhänge unter bestimmten Phänomenen in der Volkskunst. Trotzdem hielten wir uns an die Konstatation Tihomir Djordjevićs, die er bei der arnautischen Volkspoesie vorgebracht hatte, dass »in der Überlieferung der Balkanvölker eine beträchtliche Verwandtschaft vorhanden ist«¹, sowie an die von Petar Bulat, dass »das epische Volkslied vom Schwarzen Meer bis zur Adria gleich gesungen wird«².

Das ist verständlich, wenn man die historischen Umstände berücksichtigt, wie z. B. das gemeinsame Leiden und die Aufstände zur nationalen Befreiung während der Türkenzeit, dann die Flut der Bevölkerungsmigrationen, pečalba (die Arbeit der Männer fern ihrer Heimat) usw., nicht zuletzt auch jene psychisch-emotionale Solidarität, die die engste innere Verbundenheit und Einheit der Menschen entdeckt.

Die Frauen als Sängerinnen in der bisherigen wissenschaftlichen Literatur

Nach dem Durchstudieren eines beträchtlichen Umfangs der sehr reichen wissenschaftlichen und fachlichen Literatur über epische Dichtung, veröffentlicht in dem Zeitraum vom Romantismus bis heute, können wir sagen, dass sich ausser einigen neuen Arbeiten, die sich mit den konkreten Beispielen der einzelnen episch singenden Frauen und Guslespielerinnen befassen, wie z. B. der Beitrag M. Barjaktarevićs »Stefanija Dragaš — Guslespielerin«, O. Delorokos »Matija Šešelj — eine rezitierende Vortragskünstlerin der Volkspoesie«, C. Rihtmans »Die Volkssängerin Čičak Janja« und unserer Monographie über »Milena die Guslespielerin«, — die anderen Arbeiten, deren Übersicht hier folgt, nicht ausdrücklich mit dem Thema beschäftigen.

Mit Recht betont Matija Murko, dass die ethnographische und literaturgeschichtliche Wissenschaft zu wenig Interesse für die Frau als Sängerin der epischen Lieder und Guslespielerin gezeigt hat, denn, fährt Murko fort, »der Kult des *Guslespielers* war so übertrieben, dass ich selbst bei der Begegnung mit den echten Sängern ohne Instrumente im

¹ Tihomir Đorđević, *Naš narodni život*, VI, Beograd 1932, 66.

² Petar Bulat, *Prilog za izučavanje narodne poezije u Južnoj Srbiji*, in: *Glasnik skopskog naučnog društva*, I, 1, 1925, Skoplje, 93—112.

³ Olinko Delorko, *Matija Šešelj kazivačica narodne poezije ga Dugom Otoku*, in: *Zbornik za narodni život i običaje JAZU*, 38, Zagreb 1954, 223—232.

Jahre 1931 gewissermassen überrascht wurde: das waren *Sängerinnen* epischer Lieder in Dalmatien und sie haben vortrefflich gesungen.«⁴

Dieser übertriebene Kult der Gusle und des Guslespielers, wie Murko hervorhebt, verhinderte selbst Vuk Karadžić einen Wunsch Kopitars zu erfüllen: Vuk sollte »Asanaginica« dem Volk an Ort und Stelle aufzeichnen. Auch einige Forscher konnten es nicht finden, denn sie fragten gewöhnlich nach den Guslespielern und Sängern zur Begleitung der Gusle. Erst im Jahre 1932 ist es Murko gelungen dieses Lied von der alten Pavla Kuvelić auf der Insel Šipan aufzuzeichnen; dasselbe Lied kannten schon mehrere andere Sängerinnen, denen aber viele Folklore-forscher keine Aufmerksamkeit schenkten.⁵

Es gibt noch andere Gründe. Vor allem, der Frau waren nur lyrische Dichtung und Handarbeiten (Stickarbeit, Teppichenwirkerei) als ihr persönlicher geistiger Ausdruck zugeschrieben. Selbst die erste von Vuk eingeführte Einteilung der Lieder in »Frauenlieder«, die von Frauen, und »Männerlieder«, die von Männern gesungen wurden, brachte auch Beschwerlichkeiten für Vuk selbst, da die Heldenlieder ebenfalls von Frauen gesungen wurden, worüber uns Vuk nachträglich berichtet⁶. Solche Auffassungen über die Frau waren durch ihre gesellschaftliche Stellung, vor allem, wie Tihomir Djordjević, es sagt, durch patriarchalische Vorurteile und der Überzeugung, »das die Frau ein niederes Wesen und ausschliesslich eine Arbeitskraft sei«, objektiv und subjektiv bedingt⁷.

Ausser den bereits erwähnten Beiträgen, werfen wir einen allgemeinen Blick auf die in die Literatur aufgenommenen charakteristischen Beispiele, die uns einige Angaben über die episch singenden Frauen zeigen.

In dem Vorwort und in der Widmung des ersten Bandes der zweiten Auflage der »Serbischen Volkslieder« (Lipisko, 1824) betont Vuk Karadžić ausdrücklich: »Es ist einem Mann, der nicht fiedeln (gudjeti) kann, kaum zu begegnen, aber auch viele Frauen und Mädchen können es.«⁸ Oder weiter, in der Widmung, im Vorwort und im Wörterbuch des vierten Bandes der zweiten Auflage der »Serbischen Volkslieder«, erwähnt Vuk zwei Frauen als Guslespielerinnen Živana, gebürtig aus Serbien, die auch durch Bulgarien reiste, und Stefanija aus Jadar⁹. Beide fiedelten sehr schön, und von ihnen zeichnete Vuk mehrere epischen Lieder auf. In Zemun lebte ebenfalls eine Schülerin von Živana, namens Jeca, die im Jahre 1828 starb, vierzig Tage nach ihrer Meisterin Živana.¹⁰

⁴ Dr Matija Murko, *Tragom srpskohrvatske narodne epike*, I, Zagreb 1951, 190.

⁵ M. Murko, *Nekoliko zadaća u proučavanju narodne epike*, in: *Prilozi proučavanju narodne poezije*, 1, Beograd 1934, 4.

⁶ *Ibid.*, 2.

⁷ Dr Tih. Đorđević, *Položaj žene u našem narodu*, in: *Srpski književni glasnik*, XXVII, 7, Beograd 1929, 3.

⁸ Vuk St. Karadžić, *Srpske narodne pjesme*, I, Biograd 1891, XXXII.

⁹ *Ibid.*, IV, Beograd 1896, XIX—XXII.

¹⁰ S. Matić, *Sremske pesme u Vukovoj zbirci*, in: *Prilozi proučavanju narodne poezije*, 2, Beograd 1934, 151.

Es ist bekannt, dass auch Lukijan Mušicki die Volkslieder aufzeichnete und Vuk zuschickte. Einige darunter hörte er von »einer Blinden, die in Grgurevci zu Hause war«. ¹¹ Ein Freund von Vuk, Filip Pavlović, schreibt an Vuk im Jahre 1821, dass die Lieder, die eine Blinde aus Jarak singe, selten und daher nirgends zu finden seien, und er werde ihm die Lieder zuschicken, sobald er sie ins Reine abgeschrieben habe ¹². Im Jahre 1816 meldet Magarašević dem Vuk, er habe ein Lied über Herzog Sekula von einer Blinden aufgezeichnet. ¹³ Maksim Ranković schreibt an Vuk im Jahre 1817, dass in Serbien viele blinde Frauen seien, und wenn die Blinde Ružica sterbe, wäre es kein grosses Unglück, da ihresgleichen genügend in Serbien lebe. ¹⁴ In einem Brief an Fürsten Miloš im Jahre 1821 erwähnt Vuk eine Blinde aus Smederevo, von der »Anta etwas aufzeichnen könnte«. ¹⁵

Alle vorher angeführten Angaben beweisen eindeutig, dass in Serbien zu Vuks Zeiten viele Blinde als Guslespielerinnen und Sängerinnen der epischen Lieder lebten; sie sind, wie wir später nachweisen werden, die besten Hüter der Lieder aus alten Zyklen. ¹⁶

Sima Milutinović-Sarajlija hat in seinem »Liederbuch« (»Pjevanija«) einige epische Lieder von Frauen und Mädchen aufgezeichnet, und zwar die meisten von einer gewissen Gospava Moračka, dann von Jaglika Muškobanja (Mannweib) und von anderen. ¹⁷

Die Sammlung von Matica Hrvatska beweist schon in dem ersten und zweiten Band, dass in der westlichen Gegend Kroatiens viele Sängerrinnen epischer Lieder bekannt waren. Im ersten Band finden wir Lieder aus der Herzegowina, Dalmatien und aus der Umgebung von Dubrovnik, aufgezeichnet von den Frauen und Mädchen. ¹⁸ Im zweiten Band, der Lieder über der Königssohn Marko enthält, sind bereits 19 Lieder von Sängerrinnen aus Dalmatien und Umgebung von Dubrovnik aufgezeichnet. ¹⁹

Am Anfang dieses Jahrhunderts weist Dr. Nikola Andrić darauf hin, dass die grösste Zahl der inhaltreichsten und besten Lieder von Frauen vorgetragen worden war, die die Lieder hauptsächlich von den alten Frauen gelernt hatten.

Der bekannte Forscher Matija Murko in seinem ersten Buch »Nach den Spuren der serbo-chroatischen Volksepik« widmete ein ganzes Kapitel den epischen Sängerrinnen, denen er in den Jahren 1930 und 1932 auf seinen Reisen in Serbien, Montenegro, Dalmatien, Boka Kotorska,

¹¹ Ibid., XXIII.

¹² Vukova prepiska, IV, Beograd 1909, 74.

¹³ Ibid., II, Beograd 1908, 466.

¹⁴ Ibid., III, Beograd 1909, 56.

¹⁵ Ibid., II, Beograd 1908, 538.

¹⁶ A. Šmaus, Neki oblici epskog pevanja u prošlosti, in: Prilozi proučavanju narodne poezije, I, 1, Beograd 1934, 20.

¹⁷ Sima Milutinović-Sarajlija, Pjevanija cernogorska i hercegovačka, Lajpcig 1837, 131, 282.

¹⁸ Narodne pjesme, Matica Hrvatska, I, Zagreb 1896.

¹⁹ Ibid., II, Zagreb 1897.

²⁰ Glas Matice Hrvatske, 1908, 157.

Bosnien, Sandžak und in anderen Gegenden Jugoslawiens begegnete; er unterstreicht besonders, dass »die Frauen leichter lernen und die Volkstradition länger erhalten, und daher hätten sie nebst der Volkstracht auch die alten Lieder bewahrt.«²¹ Einen tiefen Eindruck auf ihn machte die Guslespielerin Matija Slipica (die Blinde), von der er sagt, »sie war eine heldische alte Frau, die ihre Heldenlieder auch sang.«²²

Dr. Greta Sykora zeichnet von Frauen auf der Insel Vis die meisten epischen Lieder auf, die, ihres Erachtens, sehr alte Motive enthalten, der en gleichen in der traditionellen Epik auf dem Festlande nicht mehr zu finden sind. Eine unter den Sängerinnen, Manda Periboni, kannte ungefähr 500 Lieder, die sie eingestandenermassen gröstenteils von ihrer Mutter gelernt habe.²³

Unter den Moslims hat es zahalreiche epish singende Frauen gegeben. So haben sich in Sandžak Arifa Šalja aus dem Dorf Konidža und Kada Kolašinac aus dem Dorf Glogovik durch den Reichtum ihrer Lieder einen Kreis gemacht.²⁴

Bei den Albanern, besonders in Nord-Albanien, lebt die Epik ihr eigenes Leben und ist das Eigentum des ganzen Volkes. Die Heldenlieder werden gesungen, am meisten sogenannte »krajišničke« (Grenzerlieder; Krajina — Grenzgebiet) und Balladen. Es gibt echte Rhapsoden, die mehr als tausend Verse auswendig können, und gleichfalls geschickte Dichter von Neuliedern und auch Improvisatoren sind. Eine der besten unter ihnen ist die Sängerin Dile Gjoli aus Rril e Brëg-Matës, die etwa 2000 Versen der verschiedenen epischen Lieder auswendig kann.²⁵ In Süd-Albanien singt man die epischen Lieder »unison« und dabei singen auch die Frauen. Die bekanntesten »Tobeliže« (Mannweiber), bei Albanern »Virdžine«, Mädchen, die nie geheiratet haben (und gewöhnlich wie Männer angezogen wurden), kannten oft hunderte bis tausende Verse auswendig. Sie sangen oft Öffentlich mit Guslebegleitung bei Familien- oder Dorffeiern.^{25.a}

Auf Kosovo und in Makedonien singen die albanischen Frauen nicht in Anwesenheit der Männer. In Montenegro und in Umgebung des Skutarisees und Ulcinj singen sie die Heldenlieder beim Tanz.²⁶

In Makedonien zeichnen die Brüder Miladinovci überwiegend Lieder von Frauen auf. In Struga haben sie von einem Mädchen 150 herrliche Lieder aufgezeichnet, darunter waren die meisten *Helden-*

²¹ Dr Matija Murko, *Tragom srpskohrvatske epike narodne*, I, 189—193.

²² Mathias Murko, *La poésie populaire épique en Yougoslavie au début du XX^e siècle*, Paris 1928, 36.

²³ Dr. Greta Sykora, *Epske pesme sa otoka Visa*, in: *Venac*, XIX, 1—2, 75—85.

²⁴ Vehbija Muratović, *Epske pesme Muslimana oko Novog Pazara*, in: *Prilozi proučavanju narodne poezije*, 1, Beograd 1935, 113.

²⁵ Universiteti shtetëror i Tiranës, *Instituti i historisë dhe i gjuhësisë*, in: *Historia e letërsisë shqipe I*, Tirane 1959, 65.

^{25.a} *Instituti i folklorit »Folklor shqipar, II, Epika legjendare (Cikli i kreshnikëve)« vëllimi i parë*, Tiranë 1966, Hyrja 11.

²⁶ Nach der Mitteilung von Anton Četa Mitarbeiter des Instituts für Albanologie in Priština, wofür wir bei dieser Gelegenheit unserem besten Dank sagen.

lieder. Die Lieder von Prilep trug ihnen eine alte Frau vor. Die Brüder weisen insbesondere auf die Oro-Form des epischen Schaffens hin (oro — Tanz, Reigen).²⁷

Dr. Dušan Nedeljković, der die Epik von Maleševo in Makedonien erforschte, hebt hervor, dass »die grösste Zahl der epischen Lieder gerade dank der Frauen erhalten blieben. In ihrer Jugend haben sie oro getanzt, und, da man ausschliesslich zur Begleitung des epischen Gesangs tanzte, konnten sie Ihnen tagelang epische Lieder vorsingen.«²⁸ Zehn — und sechzehnsilbige epischen Lieder, in »Oro-Form bewahrt«, zeichnete der Autor von alten Frauen auf, besonders von der alten Velika Rizinović aus Budinarci, einer vortrefflichen Sängerin, die zu ihrer Mädchenzeit im oro gesungen hatte.²⁹

Eine Gruppe fleissiger Folkloreforscher veröffentlichte am Ende des vorigen und am Anfang dieses Jahrhunderts ein ungemein reiches auf dem bulgarischen Terrain gesammelte Folklorematerial in der Edition »Zbornik za narodni umotvorenija«, das zahlreiche Beispiele der episch singenden Frauen enthält. Am Ende des vorigen Jahrhunderts hat Kusman Šapkarev bei der Erforschung der Epik in Umgebung von Samokovo, die Frauen getroffen, die eine Menge alter Heldenlieder kannten. Der Autor erwähnt Dostana Stoeva, die ihm 165 Lieder singend vorgetragen hat. Einzelne Sängerinnen, teilt der Forscher mit, kannten auch über 15 000 Verse.³⁰

Bei einer grossen Zusammenkunft der bulgarischen Volkssänger und Spieler im Jahre 1892 in Plovdiv, fielen ebenfalls die Sängerinnen auf. Ein hervorragendes Beispiel für einen komplexen Träger der epischen Tradition bei den Bulgaren vertritt zweifellos die Sängerin Kina Janeva, die mehr als zwanzig Tage vor den Musikologen gesungen hat, die ihre Gesänge in Noten setzten. Sie verwunderte die Fachleute durch ihre eingeborene Begabung und ein aussergewöhnliches Gedächtnis. Eine grosse Zahl ihrer Lieder sind epische.³²

Der bedeutende Forscher der bulgarischen Folklore dr M. Arnaudov spricht in seiner umfassenden Monographie, die die Folklore aus der Umgebung von Elenski (Šopengebiet) zum Thema hat, über die bedeutenden Sängerinnen als Träger und Bewahrer der dichterischen Tradition dieser Gegend. Der Autor betont, dass die Frauen mehr als die Männer singen, und zwar unter anderen besonders Heldenlieder. Unter ihnen weist er besonders auf Nikolica Kačankata hin, die ein Alter von 110 Jahre hatte und von der auch dr N. Bobčev bereits im Jahre 1889 etwa 50 Lieder aufgezeichnet hat. Ihre Tochter Ana Mihova ist ebenfalls eine bekannte Sängerin. Auch Nejka Radeva, Jordana Kostadinova und andere. Durch eine beachtliche Begabung tat sich die Sängerin Sto-

²⁷ Miladinovci, Zbornik 1861—1961, Skopje 1962, 7.

²⁸ Dr. Dušan Nedeljković, Maleševska epika, in: Prilozi proučavanju narodne poezije, I, Beograd 1939, 24.

²⁹ Ibid., 25, 27, 30—31.

³⁰ Zbornik za narodni umotvorenija, I, Sofija 1899, 62—69.

³¹ Ibid., XV, Sofija 1898, 324—432.

³² Ibid., XXVII, Sofija 1913.

jana Dragostinova hervor, von der Arnaudov ungefähr 200 Lieder aufzeichnete. Keiner unter den übrigen Sängern aus Elenski, schliesst der Autor, konnten etwas neues vortragen, ausser der Varianten der von Dragostinova gesungenen Lieder. Sie war gerade der Hauptrepräsentant und Träger der gesamten epischen Tradition ihrer Gegend; sie dichtete auch etwa 30 Heldenlieder und 40 Balladen.³³

Dr. Greta Sykora, bekannte Forscherin der Volksepik in Bulgarien, schiesst, dass es im bulgarischen Šopluk kein Dorf ohne Volksepik, und zwar »Frauenepik« gibt. Unter dem Ausdruck »Frauenepik« versteht sie, dass vorzugsweise die Frauen, und in meisten Fällen ausschliesslich die Frauen, die Träger der epischen Tradition sind. Als Beispiel erwähnt sie die dreissigjährige Cveta Ivanova, von der sie die epischen Lieder aufzeichnete, dann Rajna Krsteva und andere.³⁴

Auf das Vorhandensein einer grossen Zahl episch singender Frauen in Bulgarien weist auch Gesemann hin, als er die epische Tradition in der Umgebung von Sofia erforschte.³⁵

Einso die neuesten Forschungen der Volksepik in Bulgarien beweisen, dass die Frauen fortwährend die Träger der epischen Tradition sind, und zwar die Frauen aus der mittleren und älteren Generation, wie es Cvetana Romanska in dem Gebiet um Ihtimen festgestellt hat.

Auch nach unseren persönlichen Untersuchungen, insbesondere in Serbien, wird die Tatsache bestätigt, dass die episch singenden Frauen und Guslespielerinnen gewöhnlich den älteren und mittleren Generationen angehören. Sie zeichnen sich noch immer durch eine erstaunliche Vitalität aus, sind aber vermutlich die letzten Träger der epischen Tradition, da die jüngeren Generationen immer weniger Interesse für sie zeigen.

Die Arten und Stellen der Übertragung der epischen Tradition

Nun stellt sich uns die Frage der Erhaltung der epischen Kontinuität aus uralten Zeiten bis heute. Es gibt zahlreiche Arten der Übertragung der epischen Tradition bei den Frauen, je nach den ethnischen, gesellschaftlichen und anderen Umständen, die auch die Art des Lernens beeinflussen.

³³ Dr. M. Arnaudov, Folklor ot Elensko, in: Sbornik za narodni umotvorenija, XXVII, Sofija 1913, 3—372.

³⁴ Dr. Greta Sykora, Epika u Šopluku i današnja narodna epika u Bugarskoj, in: Prilozi proučavanju narodne poezije, I, 1—2, Beograd 1934, 93—247.

³⁵ G. Gesemann, Zur Erforschung der bulgarischen Volksepik, in: Sbornik v čest na prof. L. Miletić za sedamdesetogodišnjata ot roždeneto mu (1863—1933), Sofija 1933, 493.

³⁶ Cvetana Romanska, Neke opšte osobine pesama o Kraljeviću Marku koje su zapisane u novije vreme na dalmatinskim otocima i u Bugarskoj, in: Rad XI-og kongresa Saveza folklorista Jugoslavije u Novom Vinodolskom 1964, Zagreb 1966, 231—232.

Man hat allgemein festgestellt, dass die Frauen in der Regel die epischen Lieder von ihren Müttern, Grossmüttern, weiblichen Verwandten, Freundinnen und anderen Sängern gelernt haben. Einige Beispiele bestätigen, dass sie auch von den Vätern und anderen Männern lernten, was aber seltener der Fall war. Sie beginnen bereits in ihrer Jugend zu singen und es ist bekannt, dass viele von ihnen schon in ihrer Kindheit Heldenlieder gesungen haben.³⁷

In manchen Gegenden (dalmatinische Insel) singen die Mütter ihren Kindern schon an der Wiege anstatt der zarter Schlaflieder — die epischen Lieder über Helden und Schlachten. Auf der Insel Vis schläferete Roka Remetini ihren Enkel in der Wiege epische Lieder singend ein.³⁸ Es ist zu bemerken, dass die Mütter in Srem ebenfalls ihre Kinder mit Heldenliedern einschläfereten.³⁹ In Sandžak gleichfalls.⁴⁰

Die verbreitete Art der Übertragung der epischen Tradition war bei der Arbeit, im, oder ausser Hause. Auf der Insel Vis sangen die Frauen die epischen Lieder beim Mahlen des Korns in Handmühlen.⁴¹ In Blato auf Korčula sangen die Frauen die »altertümlichen« Lieder bei der Ernte.⁴²

Wenn die Mädchen ihre Arbeit im Hause zu Ende gebracht hatten, sammelten sie sich gewöhnlich in der Spinnstube (eigentlich »na posedak«, etwa »ein wenig zu sitzen«) im Hause einer von ihnen, um Hanf oder Wolle zu spinnen, zu stricken sowie epische Lieder zu singen. So war in Dobrinči (Srem), wo die Mädchen auch ihren unmittelbaren Lehrer hatten, nämlich die alte Joka Gagić; zuerst sang sie ein Heldenlied, die Mädchen begleiteten sie leise, und auf diese Weise lernten sie das Singen.⁴³

Matija Šešelj, die berühmte Vortragskünstlerin der epischen Poesie auf der Insel Dugi Otok, lernte die Lieder in ihrer ersten Jugend von den Hirten, mit denen sie das Vieh hütete.⁴⁴

Festliche Anlässe waren zum Singen der epischen Lieder sehr geeignet. Besonders bei den Hochzeiten und den Feiern des heiligen Familienpatrons konnte man epischen Lieder hören. Bei solchen Gelegenheiten musste jederman irgendein Heldenlied vorsingen. Während der Feier des heiligen Familienpatrons wurden die Jüngeren vom Hausvater zum Singen der Heldenlieder veranlasst. In Srem sangen zunächst die Töchter. Dabei trat die Sängerin bis an den Ehrenplatz bei der sofra (Esstisch) hervor und begann zu singen.⁴⁵

³⁷ Dr. Matija Murko, *Tragom srpskohrvatske narodne epike*, I, 192.

³⁸ Dr. Greta Sykora, *Ėpske pesme sa otoka Visa*.

³⁹ Dr. A. Šmaus — Mit. S. Vlahović, *O epskoj pesmi u Sremu*, in: *Glasnik Etnografskog muzeja*, VII, Beograd 1932, 104.

⁴⁰ Vehbija Muratović, *Ėpska pesma Muslimana oko Novog Pazara*, 113.

⁴¹ Dr. Greta Sykora, *Ėpske pesme sa otoka Visa*, 25.

⁴² Dr. Matija Murko, *Tragom srpskohrvatske narodne epike*, 200.

⁴³ Dr. A. Šmaus — Mit. S. Vlahović, *O epskoj pesmi u Sremu*, 103.

⁴⁴ Olinko Delorko, *Matija Šešelj kazivačica narodne poezije na Dugom Otoku*, 223—232.

⁴⁵ Dr. A. Šmaus — Mit. S. Vlahović, *op. cit.*, 103.

Die Kirchweihfeste und sonstige kollektive Festlichkeiten waren die besten Gelegenheiten zur Übertragung der epischen Tradition und zum Schaffen neuer Lieder, besonders heiss Tanz (*oro*) der Frauen. Auf diese Weise wurde das Lied entweder buchstäblich im Gedächtnis behalten, oder nur der Inhalt desselben, auf Grund dessen dann ein neues Lied improvisiert wurde.

In den Gasthäusern (*han*), die sich in der Vergangenheit an jeder Hauptstrasse befanden, hat es immer Gusle gegeben, zur Begleitung derer, die Könner singen konnten. *Han* war der bedeutende Mittelpunkt der Übertragung und Verbreitung der epischen Tradition. Die Säumer auf ihren Reisen von Ort zu Ort unterhielten sich auch mit Gusle und epischen Liedern, die sie abends im *Han* gesungen haben.⁴⁶ In Vasojevići (Montenegro) sang zur Begleitung der Gusle im *Han* ihrer Mutter Darinka Radunović.⁴⁷

Bei den Albanern sangen auch die Frauen die epischen Lieder gelegentlich fröhlicher Versammlungen (Hochzeiten, Feiern des heiligen Familienpatrons u. ä.), und zwar in Anwesenheit nur anderer Frauen, denn, allem Anschein nach, wagten die Frauen in Anwesenheit der Männer keine epischen Lieder zu singen. Auf diese Weise wurde die epische Tradition auf die Jüngeren am besten übertragen. Die Frauen der albanischen Katholiken konnten zahlreiche Lieder von den bekannten Guslespielern und epischen Sängern hören, da diese bei den Festlichkeiten in Anwesenheit sowohl der Frauen als auch der Männer gesungen haben. Im Gebiet von Skutari-See und Ulcinj lernten die Albanerinnen die epischen Lieder beim Tanz.⁴⁸

Die Mosleiminnen sangen am meisten während des Ramazans (Schlussfest des heiligen Monats Bairam) und der Winternächte im Gesellschaftskreis (*»na posijela«*).⁴⁹

Auch in Bulgarien sangen und lernten die Frauen die epischen Lieder hauptsächlich bei den Feldarbeiten, im Abendkreis, und beim Tanz. Die berühmte Stojana Dragostinova, dann Ana Mihova, Kina Janeva und viele anderen Sängerrinnen haben nicht nur im Hause von ihren Müttern oder Grossmüttern gelernt, sondern auch mit Sichel in der Hand, am Webstuhl, beim Tische und beim Tanz; überall und stets war ihr Gehör bereit, sich den ganzen Reichtum von Melodien mit interessantem Inhalt anzueignen.⁵⁰

Das Problem der mündlichen Übertragung epischer Tradition von Geschlecht zu Geschlecht stellt auch die Frage über ihren Charakter und ihr Alter. Eine Analyse des Inhalts wird versuchen, diese in der Wissenschaft so oft aufgeworfene Frage einigermaßen zu beantworten. Hier dürften wir nur auf ein gezeztmässiges Phänomen hinweisen, nämlich, dass bei epischen Sängerrinnen von Generation zu Generation die epischen Motive mit magisch-mythischem Charakter vorherrschen, wie z.

⁴⁶ Vehbija Muratović, op. cit., 110—111.

⁴⁷ Dr. Matija Murko, *Tragom srpskohrvatske epike*, 194.

⁴⁸ Nach der Mitteilung von Anton Četa.

⁴⁹ Vehbija Muratović, op. cit., 110—111.

⁵⁰ Dr. M. Arnaudov, op. cit.

B. in dem Lien »Der Gott bleibt niemandem etwas schuldig« und in vielen anderen, die Vuk, um ihr Alter zu bestimmen, mit Recht in die ältesten unter den ältesten eingereiht hatte. Aus der gebräuchlichen und gesellschaftlichen Tradition haben die Frauen in die Epik einige Relikte übertragen, die in die Zeit des Matriarchats zurückreichen. Aus dem Bereich der epischen Chroniken haben die Frauen insbesondere die Lieder mit ethischem Wert bewahrt, die oft Belehrung und Erziehung zum Motiv hatten. Die Motive sind manchmal von allgemeiner, gemeinsamer Bedeutung, manchmal auch nur von lokaler, die keine Grenze der engeren ethnischen Gemeinschaft überschreiten.

Die Vortragsformen

Es gibt mehrere Formen des epischen Singens bei den Frauen. Sie sind verschiedenartig, was nicht nur durch das Vorhandensein der professionellen Sängerinnen (der Blinden), sondern auch der nichtprofessionellen bedingt war; die letzteren, als zahlreichsten in der Masse der Dorfbewohner, sind hauptsächlich Gegenstand unserer Betrachtungen. Wenn es sich um die Form handelt, muss auch die Frage der Instrumente und der musikalischen Begleitungsart berücksichtigt werden, dann das Singen ohne Instrumente individuell oder kollektiv (der einzelne Sänger oder Gruppenvortrag); weiters, ob das Lied in der Gesellschaft, beim Tische oder in Bewegung (beim Tanz, bei der Arbeit, auf der Reise usw.) gesungen wurde. In engen Zusammenhang damit steht selbst die Funktion der Zuhörerschaft, da der Rückschlag ihrer Anteilnahme während des Singens den Bestandteil über den Begriff des epischen Lebens bildet. Ohne dass wir über die Art und Weise des Auf-sagens, der Rezitation, oder über die Begleitungsarten (Melodien), die oft schwer zu fixieren, sind, sprechen.

Wir werden versuchen alle hier erwähnten Arten des rezitierenden und singenden Vortrags der epischen Lieder bei den Frauen in wesentlichsten Zügen und jede für sich darzulegen.

Wir gehen von der Voraussetzung aus, dass die Oro-Form des epischen Ausdrucks das älteste lebend bewahrte Relikt sei, das vielleicht sogar in die matriarchalische gesellschaftliche Gemeinschaft zurückreicht.

Diese spezifische Form des epischen Ausdrucks, die uns in einigen Balkangebieten (besonders in Makedonien, einigermaßen in Bulgarien, dann in Montenegro und in einigen Gegenden Dalmatiens, wie auch in Albanien) entgegentritt, stellt eine enge Verbindung des epischen Liedes mit dem Tanz in ein ausgeprägtes Ganzes dar. Das ist ein durch den Tanz begleitetes Lied, beziehungsweise ein durch das Lied begleiteter Tanz. Dieses typisch volkstümliche Kunstwerk beanspruchte auch den spezifischen Ausdruck und die Form, die in bestimmten gesellschaftlichen und geschichtlichen Umständen entstanden. Wegen ihrer beson-

⁹¹ A. Šmaus, *Neki oblici epskog pevanja u prošlosti*, 6.

deren Bedeutung, Eigenartigkeit und ihres Alters, stellt diese Art des epischen Volksschaffens der Frauen ein eigentliches Problem dar.

Die Volkskünstlerforscher holen vom Terain die bedeutenden Daten über diese Art des epischen Singens der Frauen. Einige von ihnen schenken dieser Art ihre besondere Aufmerksamkeit. So zum Beispiel, Dr. D. Nedeljković in vorhererwähntem Studium über »Die Formen der Epik von Maleševo« untersucht das Phänomen der Oro-Form und hebt dabei hervor, dass gerade die Frauen, da sie im Oro ausschliesslich zur Begleitung des epischen Gesangs tanzten, eine Menge der Lieder in Zehn- und Sechzehnsilber bewahrt haben, die sich durch ihre Motiv-, Sprach- und Stilaltertümlichkeit hervortun. Oro wurde gewöhnlich aus zwei Kreisen gebildet: in dem äusseren tanzten die verheirateten Frauen (»neveste«), in dem anderen die Mädchen. Den Gesang begannen die »neveste«, die Mädchen sangen da zu und wiederholten jeden Vers, oder beide Reigen setzten nacheinander den Gesang fort.

Wir führen weitere Beispiele der Oro-Form des epischen Singens an. Die Brüder Miladinovci teilen mit, dass in Ohrid, Bitolj und in Struga die Frauen und die Mädchen beim Tanz singen. In Struga, anlässlich kleinerer Feiertage, wird in allen Stadvierteln getanzt, und Gelegenheit von Grösseren läuft der Reigen um die Kirche herum, und zwar wieder in zwei Kreisen, einer aus Mädchen und der andere aus Frauen gebildet. Die Vortänzerin (tančarka) führt den Reigen an und singt dabei. Die eine Hälfte der Tänzerinnen unterstützt sie beim Gesang, die andere übernimmt jeden Vers, und auf diese Weise bringen sie den Gesang zu Ende. Dann überlässt die Vortänzerin, tančarka, ihre Stelle den nächsten Mädchen, das jetzt den Tanz anführt während die bisherige Vortänzerin an den Reigenschluss kommt. Wenn der zweite Gesang beendet wird, kommt es wieder zu einem Stellenwechsel. Und so übernehmen alle Mädchen der Reihe nach mehrmals die Führung, was die Dauer des Tanzes ziemlich verlängert. Später wurde es Brauch, so weisen die Bruder Miladinovci hin, dass der Tanz von dem Mädchen oder der Frau, die eine gute Stimme hat und zahlreiche Lieder kennt, geführt wurde. Diese Einzelheit zeigt, wie sich allmählich die rein kollektive Kreation der Epik dank der begabten Einzelnen, obwohl noch immer bei Tanz, in eine individuelle Art des epischen Ausdrucks umwandelte.⁵³

Die Miladinovci erwähnen, dass in Bulgarien, z. B. in Panadjurište, gelegentlich jeder Festlichkeit ein Frauen-oro zur Begleitung des Gesangs getanzt wurde⁵⁴ Arnaudov spricht auch von den Frauen in Elenko, die das epische Lied beim Tanz gesungen haben.⁵⁵

Matija Murko hat ebenfalls die Oro-Form des epischen Gesangs in Dalmatien aufgezeichnet, nicht aber als eine häufige Erscheinung, z. B. in Orahovac, »wo epische Lieder während des Tanzes gesungen wer-

⁵³ Dr. Dušan Nedeljković, *Maleševska epika*, 23.

⁵⁴ Miladinovci, op. cit.

⁵⁵ Ibid.

⁵⁶ Dr. M. Arnaudov, op. cit.

den«. In Boka Kotorska, fährt Murko fort, »wird beim Tanz folgendermassen gesungen: die Männer beginnen, und die Frauen wiederholen«. ⁵⁷ In diesem Fall haben wir offensichtlich einen gemischten Reigen.

Laßt uns nun sehen wie eigentlich getanzt wird! Die Frauen fassen sich zu einer festen Kette an den Händen und bilden einen Kreis, wobei die einfachsten Schritte — zwei plus zwei — gemacht werden, was einem symmetrischen Typ des Reigens entspricht und nach dem choreographischen Ausdruck auf einen kultischen Tanz mit magischer Funktion hinweist. Durch bestimmte rhythmische Tätigkeit regen die Frauen die Emotion an und vermehren das Kraft- und Gemeinschaftsgefühl im Kollektiv, woraus eine Freiheit zum Entstehen gemeinsamer Werte kommt. Während der Tanz (an sich als Relikt eines uralten Kults) ruhig und würdevoll läuft, folgen die epischen Verse aufeinander, was bis ins Unendliche dauern kann. Der Gesang verschmilzt allmählich mit dem Tanz, und nicht nur daß jeder Teilnehmer tanzt, sondern er ver wächst in dem Augenblick auch mit dem Tanz.

Wenn man alle diese Tatsachen berücksichtigt, kann der schon längst ausgesprochene Gedanke mancher Wissenschaftler, — dass die epische Dichtung die älteste sei und dass alle Poesien ursprünglich episch gewesen seien — vorbehaltlos angenommen werden. Wir dürften nur hinzufügen und betonen, dass der epische Gesang ursprünglich in unlöslicher Verbindung mit dem rituellen Tanz stehen musste, wovon uns auch die obigen Beispiele überzeugen.

Ausser dieser ältesten Oro-Form des epischen Gesangs der Frauen, bestehen auch die anderen Formen, die ebenso kollektiv, aber im Chor oder paarweise vorgeführt werden, ohne musikalische Begleitung und ohne Tanz.

Nehmen wir wieder ein Beispiel, charakteristisch für Makedonien, das Cvijić als »makedonische Art des Gesangsvortrags« nannte. Sie wird gruppenweise um den Esstisch vorgeführt. Zwei Sänger scheiden sich von der Gruppe aus und singen den ersten Vers des Gesangs. Der eine ist Hauptsänger, der andere unterstützt die Stimme des ersten (»vleče« oder »drži mu glas«). Danach singen sie noch einmal denselben Vers. Dann singt ein anderes Paar wieder zweimal denselben Vers. Wenn es der Gesellschaft paßt, kann ein drittes Paar auftreten, mit demselben Vers und in gleicher Weise; daher kann ein Gesang eine halbe Nacht dauern. Es ist am besten, sagen die Sänger selbst, wenn zwei »čifta« (čift — das Paar) singen. ⁶⁰

In der Vortragszeremonie der epischen Lieder gibt es beträchtliche Orts- und Gelegenheitsunterschiede. In manchen Gegenden Makedoniens singt, anstatt dass die Verse auf vorher beschriebene Weise wie

⁵⁶ Nach der Mitteilung von Anton Četa.

⁵⁷ Dr. Matija Murko, *Tragom srpskohrvatske narodne epike*, I, 250, 193.

⁵⁸ Ljubica S. Janković, Danica S. Janković, *Narodne igre*, V, Beograd 1949, 45—46.

⁵⁹ Miklosich, *Die Darstellung im slawischen Volksepos*, Wien 1890, Denkschriften, XXXVIII.

⁶⁰ Gerhard Gezeman, *Nova istraživanja o narodnom epu u Vardarskoj banovini*, in: *Glasnik skopskog naučnog društva*, XI, Skoplje 1932, 195—196.

derholt werden, ein ganze Gruppe, von einigen Sängern gebildet.⁶¹ Die lokalen Unterschiede treten von Fall zu Fall hervor. In Makedonien können auch alle Anwesenden als ein in zwei Gruppen geteilter Chor singen, wobei die zweite Gruppe den bereits von der ersten Gruppe abgesungenen Vers stets noch einmal singt.⁶²

In ihrer Darstellung des Standes der Volksepik in Bulgarien betont Dr. Greta Sykora, dass die häufigste Form des epischen Singens in Bulgarien der Gruppengesang ist. Sie hebt aber gleichzeitig hervor, dass im bulgarischen Šopluk die Heldenlieder folgendermassen von Frauen gesungen werden können: eine Sängerin singt den ersten Vers, die andere wiederholt und so weiter.⁶³

Schon in diesen kollektiven Formen des epischen Singens taucht der einzelne, individuelle Vortrag auf, ohne musikalische Begleitung, dann auch mit Instrumenten. In Maleševo, neben der Oro-Form des epischen Singens, beginnen sich allmählich die geschickteren Sängerinnen auszusondern, die zur Begleitung der Gusle singen können. Bereits in diesem Beispiel haben wir »zwei gleichzeitig bewahrte Epochen der Entwicklung des epischen Singens — die Epoche des epischen Tanzgesangs und die Epoche des Singens zur Gusle«.⁶⁴

Wenn der Einzelvortrag des epischen Gesangs ohne musikalische Begleitung ist, verwandelt sich in der Regel in eine besondere Art des epischen Vortrags, die als rezitatorisch, deklamatorisch bekannt ist. Diese Art ist dadurch gekennzeichnet, dass im Laufe des Aufsagens die emotionale Ausdrucksweise dem Inhalt angepasst wird, d.h. der Inhalt heroisch, tragisch, religiös oder je nach dem, wie das Rezitativ erheischt, intoniert wird.⁶⁵

Alle hier erwähnten Formen des epischen Singens können eine musikalische Begleitung haben. Auf der Balkanhalbinsel wird des epische Lied hauptsächlich mit Gusle begleitet, die gewöhnlich eine, manchmal auch zwei Saiten haben. Die Gusle sind aber kein einziges Begleitinstrument. Obwohl seltener, musizieren auch die Frauen, d.h. sie singen und begleiten sich selbst mit der Gusle (Milena, Stefanija, Živana und andere). Beim kollektiven Vortrag erscheinen überwiegend die Männer als Begleiter auf den Instrumenten.

Schon Matija Antun Reljković erwähnt in seinem »Satir« keine Gusle, sondern tamburice (eine Art Mandoline) als Begleitung der Heldenlieder.⁶⁶ Sykora spricht von tambura, die als häufiges Begleitinstrument der epischen Lieder in Rhodopī und auf dem Balkan verwendet wird. In anderen bulgarischen Gebieten verwendet man auch »keman« (gadulka, gusla) mit drei bis sieben, ja sogar mit vierzehn Saiten. Oft

⁶¹ Ibid., 196.

⁶² Ibid.

⁶³ Dr. Greta Sykora, Današnja narodna epika u Bugarskoj, op. cit., 93—247.

⁶⁴ Dr. Dušan Nedeljković, op. cit., 23.

⁶⁵ Ibid., 20.

⁶⁶ A. Šmaus, Neki oblici epskog pevanja u prošlosti, op. cit., 23.

⁶⁷ Dr. Greta Sykora, op. cit., 95.

bediente man sich auch des kavals.⁶⁸ In Makedonien ist »ćemanče« als Begleitinstrument bekannt, aber auch der Dudelsack, der sonst in Srem am meisten verbreitet ist.⁶⁹

Bei den Albanern wird der epische Gesang gewöhnlich auf der »laute« begleitet. Dieses Instrument, das nach seinen Dimensionen identisch mit Gusle, vornehmlich mit denen von Kosovo (ohne besonderen Zierat) ist, war in eigentlichem Sinne das Hauptinstrument der Bauern und war in jedem Haus vorhanden. Zu neuerer Zeit aber sind Laute durch čitelije und šarkije zurückgedrängt. Manchmal wird das epische Lied bei den Albanern auch zum kaval gesungen.⁷⁰

Wie wir gesagt haben, war die altertümliche Art des epischen Singens ohne irgendein Instrument, selbstverständlich auch ohne Gusle. Wenn man aber die musikalische Begleitung und die Rolle der Instrumente bei solchem epischen Singen auseinandersetzt, kommt man zu dem klaren Resultat, dass sich die Begleitung auf den Instrumenten erst nachträglich dem Singen angeschlossen hat und daher keinen originellen Charakter hat. Übrigens hält Gesemann selbst das Wort Begleitung (»pratnja«) für keinen guten Ausdruck. In der Tat ist es möglich, das Singen auf Dudelsack oder auf Kaval zu begleiten (z. B. in Makedonien), nur dass dabei überhaupt kein Text verstanden werden kann. Diese Instrumente sind sehr brausen, besonders der Dudelsack mit seinem unerträglichen Bourdon. Daher verwendet man diese Instrumente lieber nicht als Begleitung, sondern als Zwischenspiel, und zwar in manchen Gegenden nach dem bestimmten Ritual: z. B. während der Hochzeit sitzt der Dudelsackpfeifer bei dem Hausvater oder bei dem Gevatter. Der Dudelsackpfeifer figuriert etwa als Dorfkapellmeister. Er spielt zunächst die Melodie ab, dann singt das erste Paar den ersten Vers, danach spielt der Pfeifer die Melodie, ein zweites Paar folgt usw.⁷¹

Analyse des Repertoires

Bevor wir eine Analyse der von Frauen gesungenen epischen Lieder vornehmen, dürften wir die Sängerinnen nach ihrer Rolle bei der Interpretation der epischen Lieder in drei Kategorien einreihen.

Die erste: die Frauen nur als Hüter und Träger der epischen Tradition. Diese Kategorie der Sängerinnen nimmt an der Änderung des vorhandenen Inhalts nicht teil und hat keine Neigung zur Improvisation. Das Traditionelle wird hier in seiner ganzen Reinheit als Prinzip der Anonymität des poetischen Schaffens erhalten.

Die zweite: hierher gehören die Frauen, die in ihre Interpretationem neuen Stil und Inhalt bringen und dadurch die Überlieferung ergänzen; daher die zahlreiche Varianten. Eine grosse Zahl der Sängerinnen gehört zu dieser Kategorie.

⁶⁸ Ibid., 93.

⁶⁹ Dr. A. Šmaus — Mit. S. Vlahović, op. cit., 104.

⁷⁰ Ibid.

⁷¹ Gerhard Gezemann, Nova istraživanja o narodnom epu u Vardarskoj banovini, 196.

Die dritte: die Frauen als selbstständige Dichter der epischen Lieder, deren Werk im Laufe der Zeit die engen Grenze lokaler Gemeinschaften überschreitet und das Eigentum anderer ethnischen Gruppen, grösserer Gemeinschaften und Völker werden kann. Auf diese Weise verschwindet allmählich die Kenntnis über den einzelnen Schöpfer und seinen Namen. Die Frauen als Verfasser der epischen Lieder sind fast auf der ganzen Balkanhalbinsel vertreten und manche unter ihnen zeichnen sich durch eine erstaunliche Freiheit und schöpferische Phantasie aus, aus denen nicht nur ihre persönlichen Veranlagungen strahlen, sondern auch die schöpferische Ideologie und der Geist des Ethnos, von dem sie stammen. Darüber berichten auch die Archivmaterialien; z. B. es ist genau festgestellt, dass die blinden Guslespielerinnen an Ort und Stelle die aktuellen politischen Vorgänge besungen haben. Man pflegte sie als öffentliche Sprecherinnen zu bezeichnen.⁷²

Wie läuft der Prozess des künstlerischen Schaffens der epischen Dichtung? In der modernen Entwicklung, in der die historischen Ereignisse und historische Persönlichkeiten allgemein bekannt sind, ist es nicht schwer, die Beziehungen der tatsächlichen Vorgänge in der Dichtung zu untersuchen. Auf diese Weise können wir bei einem Lied den genauen Zeitpunkt seiner Erscheinung feststellen, sowie die natürlichen, sozialen und kulturellen Grundlage, aus denen es aufspriessen kann. Ein Vorgang muss zuerst einen bestimmten Eindruck auf das Dorf, mahala (Stadtviertel), auf die Umgebung machen, um von einer Sängerin angenommen und zu einem Lied verarbeitet zu werden. Die Frauen waren schreibunkundig, und in der Vergangenheit waren alle Sänger es auch, doch mussten sie sich durch eine gute Stimme und durch Kenntnis einer grossen Zahl der Lieder auszeichnen. Vuk hatte Recht, als er sagte: »Ein Sänger, der fünfzig verschiedene Lieder kennt, und dazu geneigt ist, kann ohne Schwierigkeiten ein neues Lied dichten.«⁷³ Im Vorwort seines Buches »Die serbischen Volkslieder«, 1824, betonte Vuk besonders, »dass niemand im Volk es für ein Meisterstück oder für eine ruhmenswerte Tat ansieht, ein neues Lied zu dichten, und nicht nur dass sich niemand damit rühmt, sondern vielmehr (gerade derjenige, der es gemacht hat) es ablehnt und erklärt, er habe das von einem anderen gehört.«⁷⁴

Um eine vollständige Analyse zu geben, sollte man das Lied als Gesamtkunstwerk betrachten, das aus Worten (Text), Melodie, instrumentaler Begleitung und aus Tanz besteht, Natürlich nur, wenn alle diese Bestandteile anwesend sind.⁷⁵ Die Forscher der Epik zeichnen doch nicht alle hier aufgezählten Elemente auf, sie holen vor allem keine melographischen Aufzeichnungen herbei, die für die Analyse des Liedes sehr wichtig sind. Arnaudov betonte mit Recht, dass die Melodie das Rückgrat eines Liedes, die Grundlage zu seiner Entstehung ist. Wenn ein

⁷² A. Šmaus, *Neki oblici epskog pevanja u prošlosti*, 56.

⁷³ Vuk St. Karadžić, *Srpske narodne pjesme*, I, Beograd 1953, XVIII.

⁷⁴ *Ibid.*, I, 1891, XLVI.

⁷⁵ Gerhard Gezemann, *Nova istraživanja o narodnom epu u Vardarskoj banovini*, 196.

Forscher von einer Sängerin verlangte, sie sollte ihm ein Lied einfach ohne Melodie aufsagen, wäre es sicher zur Verstümmelung des Metrums und der Wortordnung gekommen. Von welcher Bedeutung die Melodie sein kann, wird uns am besten die bulgarische Sängerin Jordanka Kostadinova erklären: »Die Stimme an sich muss sprechen, erst danach folgen die Worte und der Gesang gerät überhaupt in keiner Verwirrung.«⁷⁶ Wir dürfte den Schluss ziehen, dass ein Text ohne Melodie sowie eine Melodie ohne Text für einen Volkssänger sinnlos sei.

Im Laufe des Erforschens des epischen Gesangs konnten wir sogar nach kürzeren Zuhören genau feststellen, zu welcher Sängertradition jeder Gesang gehörte.

Die Inhaltsanalyse hinsichtlich der Genesis weist auf einige Entwicklungsetappen hin. Die eine, unseres Erachtens die älteste, wird durch das magisch-mythische Merkmal gekennzeichnet, woran sich die Sujets aus Familienbeziehungen (Avunkulat, Inzest) anlehnen, dann die mittelalterlich-feudale Thematik mit dem Königssohn Marko als Hauptfigur, danach die Eposhe des türkischen Feudalismus. Die jüngste Schicht der Epik kann stets in einem Bildungsprozess begriffen sein, sie entsteht auf Grund der tatsächlichen alltäglichen Ereignisse, die eine novellenhafte Form annehmen können.

a) Es ist eine bekannte Tatsache, dass Brüder Grimm die besondere Aufmerksamkeit der Erforschung und Erläuterung der mythischen Bestandteile in dem Volksschaffen geschenkt haben. Durch magisch-mythischen Charakter der von Frauen bewahrten Epik ist eine sehr alte Etappe in der Entwicklung der epischen Sujets gekennzeichnet. Diese mythologischen und legendären Lieder, wie man sie manchmal nennt, lassen sich nicht einmal ohne tätige Teilnahme der Frauen an deren Gestaltung denken. In diesen Liedern herrschen die Wunder, Unglaublichkeiten und Phantasie vor. Die Einbildung steht fast immer über der Tatsächlichkeit. Sie sind überhaupt voll vom Geist der Frau und der Weiblichkeit. Man meint mancherorts, dass die mythologischen Lieder nicht nur der älteste, sondern auch der schönste Teil der Volksdichtung mit höchsten dichterischen Elementen sind.⁷⁷

Es scheint, als ob die Frau in der Vergangenheit mit den Wundern verwandtschaftlich verbunden wäre; bei jeder ungewöhnlichen Wendung im Leben hat sie die Amwesenheit eines Wunders gesehen, wie zum Beispiel die Begegnung der Schiffer mit den Meerwundern, dann das Zusammentreffen mit den Drachen und Lindwürmen. Der Glaube an Parzen und Feen für die Frau die wesentliche Bedeutung, gleich wie die neuesten Ereignisse aus der Chronik des Dorfes, Dieser tief verwurzelte Glaube und das Mystische wurde in den Alltag übertragen, woraus dann neue Lieder mit ungewöhnlichem Inhalt aufsprössen. Ihr fester Glaube an die Wahrhaftigkeit des Inhalts dieser Lieder hat am meisten dazu beigetragen, dass diese Gruppe der Lieder so lange im Repertoire der epischen Sängerinnen erhalten geblieben war.⁷⁸

⁷⁶ Dr. M. Arnaudov, op. cit.

⁷⁷ Stanko Jelić, Naša narodna poezija, Subotica 1912, 3.

⁷⁸ Dr. Arnaudov, op. cit.

Wir bringen noch einige Beispiele, in denen die Drachen, Lindwürmer, Parzen und ähnliche imaginären Wesen als vermenschlicht hervortreten; diese Lieder befinden sich im Repertoire von Dragostinova, Radeva, Mihova, Milena und vielen anderen Sängerinnen: »Der Drache liebt das Mädchen«, »Das Mädchen befreit sich vom Drachen-Liebhaber«, »Die Mutter verwandelt den Sohn in einen Drachen«, »Schlägeln liebt den Jungen«, »Die Feen entführen ein Mädchen«, »Die Schlange wird vom Mädchen geliebt«, »Der Braut ist beschieden, zu sterben«, »Die Pest hat den einzigen Sohn der Mutter hinweggerafft« und andere.

Mit vollem Recht reiht Arnaudov auch die Balladen in dieser Liederart ein, denn sie befinden sich sehr häufig und in grösster Zahl im Repertoire der Frauen. Mit einem epischen Inhalt, der lyrisch nach dem Rhythmus und dramatisch nach der Exposition des Liedes selbst ist, enthält die Ballade oft das Wunder und den Glaube an das Aussersinnliche als ihre Grundbestandteile. Als Beispiel dürfte hierher das Lied »Teilung der Brüder« gerechnet werden, das von Dragostinova aus Elenki gesungen wurde. In seiner Grundlage ist dieses Lied realistisch; doch in seinem Mittelpunkt steht eine völlig phantastische Intrige.⁷⁹

In vielen mythologischen Liedern sind die späteren kirchlichen Einflüsse bemerkbar. Auch solche Lieder waren von den Frauen gesungen.

Ein Lied, das Vuk unter dem Titel »Gott bleibt niemandem etwas schuldig« aufgezeichnet hatte, befindet sich im Repertoire von vielen Sängerinnen. Die Guslepielerin-Milena nennt das Lied »Zwei Brüder lebten in Eintracht«; im bulgarischen Šopluk ist es als »Perze Pavlovica« bekannt (im Repertoire von Cveta Ivanova), auf der Insel Vis blieb das gleiche Motiv, zwar etwas verändert, in dem Lied »Peragić Omer« erhalten, usw. Da das Thema für mehrere Balkanvölker charakteristisch ist, legen wir hier den Inhalt dieses Liedes in Hauptzügen dar. Zwei Brüder lieben ihre Schwester und kaufen ihr auf dem Markt neben anderen schönen Dingen auch ein vergoldetes Messer. Die Bruderfrau, die böse Pavlovica, lässt absichtlich neuen Fässer offen stehen, so dass Wein und Schnaps ausrinnen danach tötet sie das Pferd ihres Mannes und beschuldigt ihre Schwägerin dieser Taten. Die Beschuldigung gelingt nicht. Dann tötet sie mit dem vergoldeten Messer ihr eigenes Kind in der Wiege und beschuldigt wieder ihre Schwägerin. Diesmal tötet der Bruder seine Schwester. Dort, wo ihre Körperteile niederfallen, tauchen eine Kirche, ein Wald und Quellen auf. Die böse Pavlovica erkrankt und kann kein Heilmittel finden. Vor ihr schliesst sich die Tür der Kirche, die Quellen trocknen aus, ja sogar ihr Schatten versteckt sich vor ihr.⁸⁰

Das Lied »Der gute Held Vidin« finden wir in mehreren Varianten bei den epischen Sängerinnen im Morava-Gebiet, Vardar-Gebiet und im bulgarische Šopluk.⁸¹ Wir geben hier in kurzen Zügen den Inhalt der bulgarischen Variante, die Cveta Ivanova aus dem Dorf Banki im Šop-

⁷⁹ Ibid.

⁸⁰ Dr. Greta Sykora, *Epika u šopluku*, 248.

⁸¹ Dragoslav Antonijević, Milija Šundrić, *guslar Aleksinačke Morave*, in: *Zbornik za narodni život i običaje JAZU*, 40, Zagreb 1962, 10—11, Greta Sykora, *Epika u šopluku*, 249.

luk gesungen hatte: Vidin war der Diener eines Paschas. Als er einmal seinem Herrn das Getränk aufgoss, verschüttete er es und musste vor dem erzürnten Türkn fliehen. Seine Schwester verbarg ihn in einem Truhe für Heiratsausstattung. Die Türken kommen nach und drohen, sie würden ihr die Arme abhauen, wenn sie ihren Bruder nicht verrate. Sie weigert sich es zu tun. Dann hauen die Türken ihr die Arme ab, hacken ihre Augen aus und schneiden ihr Haar ab. Der verrät Vidins Frau ihn den Türken. Sie fangen Vidin ein und schlagen ihn in Fesseln. Doch die Feen und sonstige übernatürliche Wesen helfen ihm seine Arme zu befreien, und mit einem Säbel all Türken zu töten. Der Schwester wachsen ihre Arme und das Haar wieder nach und sie erhält auch ihr Augenlicht wieder zurück. Vidin nagelt die Füße seiner Frau auf den Boden und ihre Arme an die Wand an. Dann steckt er sie in Brand.⁸²

b) Die epischen Söngerinnen haben in ihr Repertoire auch Themen aus dem Familienleben und aus den Verwandtschaftsverhältnissen eingereiht. Das Motiv der Blutschande macht sich durch seine mehrseitige Bedeutung bemerkbar. »Ausser seinen Kunstwerten enthält es die Bestandteile der gesellschaftlich-historischen Wurzel jener ethnologischen Phänomenen, die in der Wissenschaft als verwickeltes Problem der Exogamie behandelt werden.«⁸³

Es gibt zahlreiche Varianten der Lieder mit den blutschänderischen Motive, die wir bei den Söngerinnen aller Balkanvölker finden. Sie können hauptsächlich in zwei meist archaischen Kategorien des Inzestmotivs geteilt werden: die erste in deren Grundlage wir die Relikte der archaischen Formen der Gruppenehe feststellen können, beziehungsweise des Verbots der blutschänderischen Verbindungen und der Ehe zwischen Eltern und ihren Kindern. Die zweite enthält die Bestandteile der redouzierten Form der blutverwandtschaftlichen Familie, deren Grundlage die Ehe zwischen leiblichen Geschwistern, beziehungsweise das Verbot solcher Ehe bildet. Die zweite Kategorie ist beträchtlich zahlreicher als die erste.⁸⁴

Im Repertoire der epischen Söngerinnen finden wir das bekannte von Vuk aufgezeichnete Lied »Findling Simeon« in mehreren Varianten, in denen die blutschänderische Verbindung zwischen Mutter und Sohn durch den Irrtum sowie Schicksalsspiel gerechtfertigt wird, etwa wie in den klassischen Ödypus-Epos.⁸⁵ In einem bulgarischen Lied, das von Dragostinova gesungen wurde, schlägt der verwitwete Vater seiner Tochter vor, sie solle seine Ehefrau werden, da sie so schön und fleissig wie ihre Mutter sei.⁸⁶ »Das Motiv des Ödypus-Komplex, in der Dichtung enthält in seiner Grundlage die Spur der altertümlichen mutterschaftlich-

⁸² Dr. Greta Sykora, op. cit., 30.

⁸³ Dr. Vidosava Nikolić, Edipov, elektrin i drugi rodoskrvni kompleksi u Vukovim zapisima i današnjem našem narodnom usmenom stvaralaštvu, in: Glasnik Etnografskog instituta SANU, XI—XV (1962—1966), Beograd 1969, 97.

⁸⁴ Ibid., 101.

⁸⁵ Ibid.

⁸⁶ Dr. M. Arnaudov, op. cit., 198—199.

en Überreste in Verwandtschaftsverhältnissen«⁸⁷, eigentlich Überreste der Gruppenehe.

Nicht selten tritt uns bei den epischen Sängerinnen das Motiv des Inzests als Geschwisterehe, oder des Verbots derselben entgegen. Wir erwähnen hier einige Lieder: »Marika schwanger von ihrem Bruder Ivan«, das von Janja Strezova aus Koprivštica in Bulgarien gesungen wurde,⁸⁸ oder das von Julija Ivanova gesungene Lied »Der Kuckuck rät dem Bruder von der Heirat mit seiner Schwester ab«⁸⁹. Dragostinova und Radeva kannten auch einige Lieder über Blutschande zwischen Geschwister. In einem wird dargestellt, wie Vojvoda Mihailo unwissentlich seine Schwester heiratet, und in einem anderen, wie der Bruder in der ersten ehelichen Nacht entdeckt, dass er seine Schwester geheiratet hat.⁹⁰ In unseren Gegenden haben wir einige Varianten der Lieder (die schon Vuk aufgezeichnet hat) »Findling Momir« und »Momir liebt seine Schwester Grozdijanka« aufgezeichnet, in denen der Elektra-Komplex behandelt wurde.

Unter den Motiven aus dem Bereich der Familienverhältnisse fällt bei den epischen Sängerinnen aller Balkanvölker das Motiv der Anhänglichkeit des Schwestersohnes an seinen Oheim (Avunkulus; Avunkulat) und umgekehrt auf. Es ist ein Ausdruck der volkstümlichen Auffassung, dass die Pflicht des Schwestersohnes ist, seinen Oheim in der Not zu schützen, nötigenfalls auch sein eigenes Leben für ihn zu opfern. Auf dieses Phänomen haben wir bereits in der Monographie über Milena-Guslespielerin hingewiesen.⁹¹

Die Lieder, die von Frauen, sowohl von Albanerinnen, als auch von Serbinnen, aus den Dörfern in der Umgebung von Prilep aufgezeichnet wurden, enthalten das Motiv des Avunkulats. Bei Milena-Guslespielerin ist es der Fall in dem Lied »Die Schwester hat den Bruder zu Abendmahl eingeladen«, und bei den Frauen aus Ugljan in Dalmatien in dem Lied »Die Schwester liebte den Bruder mehr als den Sohn«.⁹²

Gerade die Tatsache, dass diese Lieder — in denen, wie es betont wurde, die Spuren des Avunkulats enthalten sind — von Frauen bewahrt wurden, spricht von dem tiefen Altertum, das sich in diesen Liedern widerspiegelt. Thematisch und inhaltlich umfassen sie die gesellschaftlichen Verhältnisse aus dem Übergang vom Matriarchat zum Patriarchat.⁹³ Über diese Periode schrieb Engels: »Noch immer gilt der Bruder der Mutter — der nächste generische männliche Verwandter im Matriarchat — für fast näheren Verwandten als leiblicher Vater«.⁹⁴

Obwohl so viele Zeiten und so viele Epochen der gesellschaftlichen und kulturellen Entwicklung vergingen, bewahrte die epische Tradition

⁸⁷ Dr. Vida Nikolić, op. cit., 102.

⁸⁸ Sbornik za narodne umotvorenija, XVI—XVII, Sofija 1900.

⁸⁹ Ibid., XXII—XXIII, Sofija 1900—1907.

⁹⁰ Dr. M. Arnaudov, op. cit., 196—198.

⁹¹ Dragoslav Antonijević, Milena guslarka, Posebna izdanja Etnografskog instituta SANU, Beograd 1960, str. 1—31.

⁹² Hrvatske narodne pjesme, V, Matica Hrvatska, Zagreb 1909, XIII.

⁹³ Dragoslav Antonijević, op. cit.

⁹⁴ Fridrih Engels, Porijeklo porodice privatnog vlasništva i države, Zagreb 1950, 69.

bis heutigen Tagen die erstaunlich reine Spuren der Blutverwandtschaft des Matriarchats, nämlich der besonderen Nähe der Verwandtschaft in der Linie Oheim-Schwestersohn und Schwestersohn-Oheim, wie es in der Wissenschaft bereits festgestellt ist.⁹⁵

Bei der Analyse der Gruppe der Lieder mit den Themen aus dem Familienleben, oder, allgemein genommen, aus den gesellschaftlichen Leben, fällt durch eine Fülle von Varianten und durch besondere Frequenz das Lied »Der Tod von Omer und Merima« auf, und zwar bei den Frauen aller hier erwähnten Balkanvölker, sowohl in der Vergangenheit, als auch in der heutigen Volksdichtung. Für die heutigen Lieder mit diesem Motiv ist gewöhnlich auch der tatsächliche Vorgang bekannt. »Die Bestrebung der Jugend, von der Zeit der Renaissance an, bei der Eheschiessung die selbständige Wahl zu treffen, wird gründlich durch den tragischen Widerstand der veralteten Auffassungen der Eltern geklärt; dieser Widerstand wurde durch ökonomische Gründe veranlasst, und kam als patriarchalisches und sogar matriarchalisches Verbot des Vaters und noch häufiger der Mutter zum Ausdruck, dass ihre Kinder unabhängig den Lebensgefährten wählen.«⁹⁶

v) In einer anderen Gruppe epischer Lieder aus dem Repertoire der epischen Sännerinnen werden die Heldentaten der Heros und der Heroinen dargestellt. Diese Lieder haben den historischen Charakter, da sie manchmal die wirklichen Ereignisse bestätigen. Doch von der echten Geschichte ist in diesen Liedern nur wenig oder fast nichts erhalten geblieben, und unter bekannten Namen sind oft die meist phantastischen Gestalten verborgen. In Mittelpunkt befindet sich der Held mit einer übernatürlichen Macht und grosser Erfahrung begabt, der dank seiner Kraft und seines Verstandes die schweren Aufgaben bewältigt. Er kämpft um die Gerechtigkeit und Wohlfahrt des Volkes. Hierher gehört vor allem der Zyklus über den Königssohn Marko, der zum Symbol des Kampfes um Schutz der Schwachen gegen Tyranie geworden ist.⁹⁷

Vuk selbst hat eine beträchtliche Zahl der Lieder über Königssohn Marko von blinden Frauen aufgezeichnet, wie z. B. »Königssohn Marko und Alil-Aga«, »Königssohn Marko und zwölf Araber«, »Königssohn Marko beseitigt die Heiratssteuer« und andere.

Es ist interessant, dass man im Bulgarien nach den Heldenliedern einfach mit den Worten »Krali-Markovski« fragt.⁹⁸ In Dalmatien, vor allem auf den Inseln, bezeichnet man die Heldenlieder als die Lieder über Königssohn Marko, obwohl die Lieder, die sie Ihnen nach solcher Bezeichnung vortragen, in keiner Verbindung mit Königssohn Marko

⁹⁵ M. O. Kosven, Avunkulat, in: Sovjetskaja etnografija, 1, Moskva 1948.

⁹⁶ Dušan Nedeljković, Problemi etnološke metode i naše današnje usmeno narodno stvaralaštvo na temu »Smrt Omera i Merime«, in: Zbornik za narodni život i običaje JAZU, 40, Zagreb 1963, 389.

⁹⁷ Dr. M. Arnaudov, op. cit.

⁹⁸ Dr. Greta Sykora, Današnja narodna epika u Bugarskoj, 95.

stehen können.⁹⁹ Ebenfalls in Makedonien werden die Heldenlieder mit »Kralске pesme« benannt.¹⁰⁰

Es ist auch interessant, die Tatsache hervorzuheben, dass zwei zeitgenössische Forscher der Volksepik fast gleichzeitig und in zwei ganz verschiedenen ethnischen Milieus bei zwei verschiedenen Völkern noch immer lebende und kraftvolle epische Volkstradition über Königssohn Marko entdeckt haben. Die Träger dieser Tradition waren die Frauen, und zwar die Frauen der mittleren und älteren Generationen. Diese Forscher haben auch ein Namenverzeichnis der Sängerninnen dieser Lieder aufgestellt.¹⁰¹

Die von Frauen gesungenen Lieder über Königssohn Marko sind, nach der Konstatation von Cvetana Romanska, durch eine besondere Thematik gekennzeichnet; »in ihnen sind überlegen die Sujets und Motive aus den Leben des Einzelnen und der Familien (Markos Beziehung zur Frau, zur Mutter und zum Vater). Besonders charakteristisch sind die Lieder über Marko und seine Frau, über den Haiduken Mijat (in Dalmatien) und den Haiduken Nikola (in Bulgarien). In diesen Liedern ist auch das Motiv der Liebe bearbeitet. Es gibt ebenfalls Lieder mit diesen Motiven, in denen Marko an Stelle anderen Personen auftritt.¹¹²

Es ist auffällig, dass sehr viele Lieder mit rein historischen Themen von den Blinden gesungen wurden, wie z. B. das Thema des Kampfes gegen die Türken, des ersten Aufstands usw. Daher ruft Višnjić zu: »Zuviel besingen wir die Heldentaten und dadurch regen wir unser Brüder zur Niederlage an.«¹⁰³

Angefangen von den Themen mit der mythologischen Grundlage und aus Familienleben, die einen allgemein-menschlichen Charakter haben, dann durch die Atmosphäre der in den Versen über Königssohn Marko belebten mittelalterlichen Gesellschaft, kommen wir zu den Haidukenliedern, zu einer Epik, die recht selbständig ist, zum Unterschied von den oben gesagten Themen, die nach ihrer allgemeinen Idee und den Gestalten gemeinsam sind. In jedem Lande, je sogar in jeder ethnischen Gruppe und engen Dorfgemeinschaft, ist diese Art der Lieder durch spezifische Merkmale des Aufstandes und des Widerstandes gegen den türkischen Eroberer gekennzeichnet. In ihnen sind die Heldentaten besungen, die zu ihre Grundlage die tatsächlichen lokalen Vorgänge und Zustände haben. Charakteristisch bei dieser Art der von Frauen gesungenen Lieder ist der stete Hinweis darauf, dass die Frau, das Mädchen, die Mutter und Schwester als Kämpfer und Helden erscheinen. Zum Beispiel einige häufigen Motive: die Tochter vertritt den Vater, oder die Schwester den Bruder bei der Militärflicht; die Schwester befreit den Bruder aus der Gefangenschaft; die Frau kommt in den Wald, unter

⁹⁹ Olinko Delorko, Neka pitanja o kazivačima narodnih pesama u pojedinim područjima Hrvatske, in: Rad kongresa folklorista Jugoslavije u Vardždinu 1957, Zagreb 1959, 190.

¹⁰⁰ Gerhard Gezemann, Nova istraživanja o narodnom epu u Vardarskoj banovini, 195—196.

¹⁰¹ Cvetana Romanska, op. cit., 231—237.

¹⁰² Ibid., 235.

¹⁰³ M. Đ. Milićević, Pomenik, 57.

die Haiduken, führt die Scharen, wird Vojvoda, wird der beste Bogenschütze, schützt die Rajah vor türkische Tyrannei u.ä.

d) Zum Unterschiede zur vorher aufgezählten Arten der epischen Tradition finden wir im Repertoire der Frauen auch eine der novellenhaften Epik, die das alltägliche Leben der Familie begleitet, beziehungsweise alles, was die Öffentlichkeit eines Dorfes anregen und wofür es Interesse haben kann. In diesen Liedern kommen insbesondere die sogenannten Frauenfragen zum Ausdruck. Da diese Liederart grösstenteils den Rahmen des echten epischen Liedes überschreitet, machen wir sie nicht zum Gegenstand unserer Analyse.

Schluss

Aus allem Vorhergesagten geht deutlich hervor, dass die Frau, besonders in der Vergangenheit, manchmal auch heute, in neuen Umständen, eine besondere Rolle in der Bewahrung und Weitergabe der epischen Tradition gespielt hatte, insbesondere aber in dem Schaffen der epischen Lieder selbst, wobei sie ihnen einige persönlichen, der Frau eigenen Merkmale verliehen hatte. Auf Grund der uns zugänglichen Tatsachen bei einigen Balkanvölkern haben wir in diesem Beitrag versucht, die in der Einleitung gemachten Voraussetzungen zu erläutern, nämlich, dass der Inhalt, die Form und der Charakter des epischen Schaffens der Frau vor allem von ihrer Stellung in der Familie, in der Gesellschaft, wie auch von ihrer praktischen Tätigkeiten und der persönlichen Neigung und Begabung abhängen.

Wie schon gezeigt wurde, musste die Frau, in dem engen Kreis ihrer Familie, der Ansiedlung oder der ethnischen Gemeinschaft ein geschlossen, sowohl der natürliche Ernährer als auch der Träger der alten Tradition sein, während der Mann immer mehr von der Familie getrennt war. Er zog fern des Hauses in die Städte, um zu verdienen (pečalba), veränderte sein Leben und seine Gewohnheiten, kehrte zurück und brachte sehr viel Neues mit. Die Frau sorgte für das Haus, die Kinder, die Tradition, für die Erhaltung des Kultes und Bräuche, ja auch für die Lieder, Tänze und all die Volkskunst, und für das — für uns besonders interessante — *epische Schaffen*, und zwar gerade für jenes, das ihrer Begabung, Neigung und ihrer Natur entsprach. Die Frau ist, wie wir nachgewiesen haben, nicht nur die Interpretatorin der meist archaischen Lieder und Tänze, unter denen die epischen Lieder eine hervorragende Stelle einnehmen, sondern auch bei bestimmten Gelegenheiten der Kreator und epischer Dichter der typischen Sujets und Timpres, in denen sich die Natur der Frau widerspiegelt, und die durch ihr Alter in die archaischen Zeiten der menschlichen Geschichte zurückreichen.

Dr VERENA HAN,
Musée des Arts décoratifs, Beograd

LES COURANTS DES STYLES DANS LES METIERS D'ART DES ARTISANS CHRETIENS AU XVI^e ET DURANT LES PREMIERES DECENNIES DU XVII^e SIECLE DANS LES REGIONS CENTRALES DES BALKANS

Les métiers d'art des régions centrales des Balkans développés par des artisans chrétiens sous le règne turc durant le XVI^e et les premières décennies du XVII^e siècle donnent une image très spécifique du développement des styles. Cette création artisanale et d'art, directement incluse dans les collisions des courants culturels et d'art opposés d'Est et d'Ouest se produisant à l'époque dans les Balkans, a été empreinte des contrastes de style, des anachronismes bizarres et des synthèses étranges. Par ces caractéristiques de style, à un tel point accentuées et diverses, l'art des formes mineurs du pays ne présente dans ce domaine d'analogies ni avec la création le précédant ni avec celle d'après. Vus dans leur ensemble les objets conservés n'ont pas toujours une présentation luxueuse ou la perfection artisanale, mais par leurs conceptions de style ils sont très intéressants et par ce phénomène dignes d'une attention particulière.

Les problèmes des courants des styles dans les métiers d'art des chrétiens au XVI^e et aux débuts du XVII^e siècle dans les régions centrales des Balkans n'ont pas encore suscité l'intérêt des chercheurs dans le sens d'un examen plus large et plus complet. Dans l'art des Serbes à l'époque turque une composante de style est remarquée, c'est celle dite »turco-persane« dont l'importance est, avec assez de justification, nettement soulignée.¹ Pourtant l'absence d'une idée d'ensemble des couches superposées des styles dans la création artisanale et d'art des populations chrétiennes du XVI^e et des premières décades du XVII^e siècle dans les régions centrales des Balkans, représente une lacune, de même que les origines d'une telle création ne sont pas suffisamment éclaircies. Le problème cité fera l'objet de nos considérations. Le point de départ,

¹ B. Radojković, Tursko-persijski uticaj na srpske umetničke zanate XVI i XVII veka, Zbornik za likovne umetnosti 1, Novi Sad 1965, 119—139, 29 ill.

dont l'absence aurait rendu le travail considérablement plus difficile, a été une bibliographie aujourd'hui déjà assez importante, sur certains métiers, se développant, florissant et périliclitant du temps des Turcs dans les pays slaves de Balkans.²

C'est depuis le second quart du XVI^e siècle que commence dans les pays balkaniques, unis par l'administration et l'économie turque, une période de paix relative et d'ambiance supportable pour les populations occupées. Certains mouvements plus dynamiques s'annoncent dans les diverses manifestations de leur vie. Quoique les Turcs apportent leur art dans l'espace conquis des Balkans, celui-ci n'étouffe pas la création autochtone. Durant le XVI^e siècle l'art des chrétiens reflète dans un rythme plus ou moins vif les courants du développement historique général dans les conditions de vie nouvelles, des événements politiques et économiques de l'époque dans l'empire turc y interférant.

Après les années vingt du XVI^e siècle en Macédoine, Serbie, Bosnie et Herzégovine les arts mineurs du pays manifestent des mouvements plus vifs ainsi que certaines qualités nouvelles. Un élan plus grand est remarquable surtout après 1557, année de la renaissance du centre religieux de l'orthodoxie serbe. Ce dynamisme de la création dans les métiers d'art est sensible jusqu'aux années trente du XVII^e siècle. Depuis il ne se manifeste que sporadiquement, en perdant de son intensité, avec des signes de plus en plus évidents de la stagnation. Il faut en chercher les causes d'une part dans des mouvements et luttes pour la libération des chrétiens, toujours plus fréquents au XVII^e siècle, dans le poids de nouvelles guerres et migrations forcées et d'autre part dans le fait que l'Empire Ottoman entre dans la période de ses crises politiques extérieures et intérieures, dans l'étape du désagrègement de son système féodal, de la perte de son pouvoir politique et d'une stagnation absolue quant à ses marches conquérantes.

Dans les régions centrales des Balkans l'art autochtone des chrétiens vit sans faste des cours, sans luxe de la noblesse. Il est surtout stimulé par les besoins de l'église. Aussi la majorité d'ouvrages des métiers d'art faits par des maîtres chrétiens du XVI^e et des premières décennies du XVII^e sont des objets répondant aux besoins de la religion et sont conservés en majorité dans des églises ou trésors des monastères. Le fonds relativement restreint des objets laïques fait partie des collections de musée ou, plus rarement, des collections privées.

Dans notre exposé des problèmes de style de la décoration ornementale dans les oeuvres des métiers d'art nous avons pris en considération leurs domaines principaux, à savoir: les enluminures des livres manuscrits et la décoration des livres imprimés, le traitement artistique du bois et des métaux, les textiles et la broderie.

Dans notre effort de marquer les particularités du développement des styles des métiers d'art du XVI^e et des premières décennies du

² Le plus grand nombre de travaux concernant les problèmes du développement des divers métiers d'art des Serbes a été publié dans les publications du Musée des Arts appliqués à Belgrade: à Zbornik, publication annuelle du Musée, dans les catalogues et dans d'autres publications séparées.

XVII^e siècle par des notions les plus adéquates qui, en tant que définitions de style généralisées indiqueraient l'essence de la situation à l'époque, nous nous sommes servis dans notre exposé des termes suivants: traditionnalisme, régionalisme de style, pluralisme synchrone des styles et synthétisme créateur des styles.

Quoique la documentation sur l'enluminure *du livre cyrillique manuscrit* du XVI^e et des premières décennies du XVII^e dans les régions centrales des Balkans n'ait pas encore été notée dans son ensemble et plus amplement étudiée, les lignes générales de son développement sont déjà traces.³ Des exemplaires récemment découverts ou le traitement monographique plus approfondi de ceux déjà connus⁴, ne changent pas essentiellement les conclusions apportées. Le traditionnalisme reste la caractéristique principale des maîtres d'enluminure de l'époque. Dans des cas exceptionnels l'imagination des copistes diligents et patients et des miniaturistes s'efforce de transgresser les cadres de vieux poncifs usuels ou de s'inspirer de nouveaux modèles. Les enluministes des centres des copistes serbes et macédoniens conservent le système de décoration des modèles anciens. Avec plus ou moins de munitie dans le dessin ou d'habileté picturale ils répètent dans les entêtes et les initiales ou bien varient les motifs de l'entrelac plus ou moins régulier qui apparaît dans la décoration du livre manuscrit des Balkans depuis le XIII^e siècle presque sans interruption.

Les initiales des livres manuscrits du XVI^e et des premières décennies du XVII^e siècle sont particulièrement intéressantes en raison de leur caractère hétérogène⁵. Des types d'initiales des débuts de cet art ont également été conservés et représentent une source précieuse pour la connaissance du développement des ornements les plus anciens du style terratologique. Dans les initiales comme d'ailleurs dans d'autres éléments de la décoration du livre manuscrit, les ornements à entrelacs sont dominants.

Parmi les archaïsmes du livre manuscrit du XVI^e et des premières décennies du XVII^e siècle les byzantinismes se réduisent surtout à l'iconographie et à certains principes de son système décoratif.

La monotonie des motifs ornementaux dans les centres du XVI^e siècle est plus radicalement rafraîchie en Macédoine, quoique le traditionnalisme y reste dominant. La décoration des manuscrits provenant des écritoires du pape Jovan (Yovane) de Kratovo (le premier manuscrit connu est daté de 1526 et le dernier de 1583⁶) manifestent un caractère islamique plus prononcé. Les entêtes sont remplis des motifs

³ S. Radojčić, *Stare srpske minijature*, Beograd 1950, 15—18.

⁴ Ces années dernières M. Harisijadić a donné plusieurs études monographiques des manuscrits cyrilliques du XVI^e siècle, publiées dans *Zbornik du Musée des Arts appliqués*, Beograd, numéros 8, 9—10 et 12.

⁵ Les renseignements et les conclusions sur le développement des initiales dans des manuscrits serbes des XVI^e et XVII^e siècles proviennent de la consultation du texte, manuscrit, sur ce sujet de Mirjana Teodorović-Šakota. Je saisis cette occasion pour renouveler à ma collègue Šakota ma reconnaissance de m'avoir laissée consulter son manuscrit encore inédit.

⁶ S. Radojčić, *op. cit.*, 51—52.

à entrelacs dans des compositions dynamiques et vaporeuses dont l'aspect général se rapproche des conceptions islamiques. Ces banderoles sont suivies de petits bouquets au dessin net et pur des fleurs turques (tulipes, hyacinthes, oeillets et églantines) en preuves modestes de l'adoption simplifiée des ornements sereins et fleuris qui ont servi de base à l'époque brillante du règne de Soliman le Magnifique (1520—1566) au style »floral« de la capitale.

Selon l'hypothèse qui existe c'est des écritoires macédoniennes (Lesnovo) que proviennent aussi les Quatre Evangiles Reg. 33 de la Bibliothèque Nationale à Belgrade⁷, dont les enluminures, il est vrai, n'atteignent pas la qualité des manuscrits du pape-Yovane, mais qui — à leur manière — indiquent également des influences islamiques dans une transposition rustique. Certains détails des frontispices de ces Evangiles avec les portraits des évangélistes, évoquent directement le châtoyant intérieur turc, avec des tapis, rideaux multicolores, d'une manière générale des textiles ou autrement dit, avec des »éléments de tapisserie«, ainsi qu'avec des mâchicoulis et fleurs.

Sans précédent connu jusqu'à présent parmi les livres cyrilliques manuscrits enluminés conservés et créés à l'intérieur des Balkans depuis le XVI^e et jusqu'aux premières décennies du XVII^e siècle et sans suite également, reste le livre des Evangiles du pape Vuk (Vouk) de l'an 1608,⁸ écrit et enluminé au village Karan près de Užice. C'est un exemple typique du pluralisme de style avec une composante islamique accentuée. Dans ce manuscrit la décoration peinte est représentée dans des proportions inattendues, conçue selon des motifs de stylisation »roumi« et »hataï«. Quoique ce genre de décoration soit dominant les ornements traditionnels d'entrelac n'en sont pas absents. Dans ce même manuscrit des motifs renaissance ont également trouvé leur place modeste.

Des incursions des motifs renaissance dans l'enluminure du livre manuscrit cyrillique de l'époque turque, surtout sous forme d'initiales, sont venues des sources graphiques. Les initiales des éditions de l'imprimerie des Crnojević et du monastère Mileševo ont surtout servi aux enlumineurs de modèle⁹.

Des éléments gothiques sont rarement présents à l'époque turque. Nous citons l'exemple des Quatre Evangiles Ms. 8 de la fin du XVI^e ou du début du XVII^e siècle, gardé dans le trésor du monastère de Cetinje¹⁰. Ses entêtes avec les portraits des évangélistes donnent l'impression des initiales agrandies des codes latins du Littoral au XV^e siècle (l'évangéliste Jean avec son disciple Prohor dans un médaillon circulaire inscrit

⁷ M. Harisijadis, Frontispices et entêtes des Quatre Evangiles R. 33 de la Bibliothèque Nationale à Beograd, Zbornik 12, Musée des Arts appliqués, Beograd 1968, 87—94, 8 ill.

⁸ D. Medaković, Karansko Četverojevandlje, Bibliotekar 3—4, 1959, (tiré à part) 1—8, 12 ill; Z. Janc, Islamski elementi u minijaturama Karanskog jevandelja, Godišnjak II, Balkanološki institut, Sarajevo 1961, 159—170, 7 ill.

⁹ V. Mošin, Ćirilski rukopisi, Minijatura u Jugoslaviji, Zagreb 1964, 38.

¹⁰ Minijatura u Jugoslaviji, Zagreb 1964, fig. 109, cat. n^o 109.

dans l'entête, recouverte des ornements de feuillage gothique dans une interprétation rustique¹¹).

L'application simultanée mais sans liaison des éléments décoratifs des styles et cercles culturels divers, le pluralisme synchrone des styles, est caractéristique dans une grande mesure pour la décoration du *livre serbe imprimé*, qui s'est développé depuis la fin du XV^e et au cours du XVI^e siècle. Les deux courants de son évolution, presque simultanés, sont déjà bien connus¹². L'un a été orienté par le courant de l'imprimerie du gothique tardif et de la Renaissance de Venise, ce qui s'est reflété dans sa décoration en partie par des motifs gothisants mais surtout par ceux de la Renaissance (Fig. 1). Pourtant la composante traditionnelle des ornements à entrelacs, reprise des enluminures des livres manuscrits plus anciens, n'est pas entièrement négligée. Le livre imprimé serbe, provenant du milieu de l'imprimerie vénitienne, avec sa décoration, conçue surtout dans l'esprit de la Renaissance, a sans doute, en tant que modèle le plus accessible, exercé son influence sur des enlumineurs de livres manuscrits¹³, ainsi que sur les artistes et artisans dont les ouvrages montrent des incursions, quoique sporadiques, des ornements de la Renaissance.

Le second courant du développement du livre imprimé serbe a pris son départ dans de petites imprimeries éphémères sur le sol national où des conceptions plus conservatrices de la présentation décorative et des ornements plus anciens, traditionnels, ceux du manuscrit, y sont prépondérants, surtout celui des entrelacs géométrisés.

A travers les éditions des livres serbes, qu'ils proviennent des imprimeries vénitienes ou de celles du pays, une composante décorative islamique nettement conçue (surtout des ornements abstraits en stylisation »roumi«) est poursuivie à part.¹⁴ Malgré l'existence des Turcs sur les Balkans et malgré leur penchant pour la présentation artistique du livre et pour le livre en général, qui a trouvé son expression dans ce domaine aussi, la décoration islamique, ennoblie par l'élément rationnel de la Renaissance, est arrivée incontestablement au livre serbe imprimé par l'intermédiaire de Venise.¹⁵

L'illustration figurative des éditions, du pays ou vénitienes, des livres religieux serbes indique d'une part qu'elle reste dans les courants de l'iconographie traditionnelle, tout en suivant aussi l'iconographie contemporaine du pays et »italo-crétoise«, et d'autre part donne des preuves de sa latinisation partielle.

*La sculpture sur bois*¹⁶ des régions centrales des Balkans donne des exemples évidents du régionalisme de style et des références aux

¹¹ Ibid., fig. 109.

¹² D. Medaković, *Grafika srpskih štampanih knjiga XV—XVI veka*, Srpska Akademija nauka, Beograd 1958.

¹³ *Minijatura u Jugoslaviji*, 38, fig. 6.

¹⁴ Z. Janc: *Islamski elementi u srpskoj knjizi*, *Zbornik* 5, Musée des Arts appliqués, Beograd 1959, 24—43, 27 ill.

¹⁵ Ibid., op. cit., 43.

¹⁶ M. Corović-Ljubinković, *Srednjevekovni duborez u istočnim oblastima Jugoslavije*, Beograd 1965.

traditions de l'art du pays, elle donne aussi des preuves du pluralisme synchrone des styles et de la fusion créatrice des éléments de style divers.

L'exemple caractéristique du régionalisme du style accentué et de la tradition ornementale dans la sculpture sur bois se rattache au Sud-Est de la Macédoine, à la région de Kičevo, Prilep, Slepče. Dans cette région a été conservé un groupe d'objets sculptés en bois, datant de la première moitié du XVI^e siècle et destinés surtout aux besoins de l'église. Ils représentent un ensemble homogène.¹⁷ La décoration ornementale traditionnellement balkanique des entrelacs organisés du XIV^e siècle, qui devient déjà élément spécifique des reliefs de l'Ecole de Morava, a continué dans ces objets en bois sculpté de la Macédoine sa durée dans une variante plus riche et de conception pure (Fig. 2). Des reflets des ornements entrelacés apparaîtront sporadiquement plus tard aussi dans des bois sculptés des autres régions balkaniques ou d'une manière générale dans les métiers d'art des régions centrales des Balkans presque jusqu'au milieu du XVII^e siècle, nulle part ailleurs pour autant cette décoration n'aura ce caractère régional défini et nettement souligné comme sur les bois sculptés de Macédoine datant de la première moitié du XVI^e siècle.

Après le rétablissement de la Patriarchie de Peć c'est dans ce centre qu'a mûri une nouvelle conception de style dans la sculpture sur bois¹⁸, qui représente réellement une synthèse créatrice des motifs originels et des impulsions diverses venues de l'extérieur. Les bois sculptés de Peć comportent des réminiscences byzantines, des éléments qui, selon une impression générale, et sans analogies directes, évoquent l'esprit gothique ou une distinction sereine, proche des conceptions décoratives de la Renaissance. L'ornement traditionnel simple des entrelacs est réduit au rôle subordonné du ruban de bordure et les motifs de l'art contemporain turc, ou islamique d'une manière plus générale, n'y sont presque présents.

La création dans le domaine de la sculpture sur bois dans le centre de la Patriarchie s'étend sur les régions voisines (Gračanica, Dečani) et rayonne par intermittence sur des régions plus à l'Ouest. Depuis la fin du XVI^e et durant la première moitié du XVII^e siècle les objets sculptés en bois du monastère Morača montrent des incursions des motifs spécifiques de la sculpture sur bois de Peć, mais les emprunts au gothique tardif et aux débuts de la Renaissance prédominent. Le plus bel exemple du compromis des styles en sculpture sur bois, résumant les conceptions de Morača, du Mont-Athos et d'Occident, représente l'iconostase du monastère Piva, 1638—1639 (Fig. 3).

¹⁷ V. Han, Prilog datiranju slepčanskih i treskavačkih rezbarenih vrata, Zbornik 6—7, Musée des Arts appliqués, Beograd 1960—61, 77—85, 11 ill.; M. Corović-Ljubinković, op. cit., 64—86, Tab. XIV—XXXII; V. Han, Duborez Srbije, Makedonije i susednih zemalja u svetlu ornamentike Moravske škole, rapport lu au symposium »Ecole de Morava«, 1968; manuscrit sous presse avec les Actes du symposium.

¹⁸ M. Corović-Ljubinković, op. cit., 90—113, Tab. XXXIX — L.

Les bois sculptés de la Porte Royale d'Iconostase, conservés à Skopje, Prizren (Fig. 4) et Velika Hoča¹⁹, selon l'impression générale se dégageant de leurs ornements et selon certains détails, se rapprochent surtout des combinaisons persano-turques des entrelacs et des motifs végétaux.

Au sud de la Macédoine (Ohrid) et dans ses régions Nord-Est (monastères Prohor Pčinjski, Kriva Palanka, Lesnovo), à Studenica, Gračanica, Patriarchie de Peć et Dečani, dans la région plus large de la Herzégovine (Ste Trinité de Pljevlja, Piva, Morača) il y a du mobilier conservé avec des incrustations d'os²⁰, qui a été fait depuis la troisième décennie du XVI^e siècle jusqu'au début du XVII^e. Cette incrustation n'a point d'éléments communs avec la sculpture sur bois, soignée sur ce même vaste territoire à la même époque. L'incrustation de l'os montre ces propres courants des styles, presque entièrement indépendants de ce qui a été créé dans les autres domaines des métiers d'art. Ses ornements géométriques sont, d'une manière plus générale, entièrement orientaux. A la fin du XVI^e et dans la première décennie du XVII^e dans ces incrustations on remarque des reflets directs du style «floral» turc, né dans la métropole de l'Empire Ottoman (motifs symétriques composés de tulipes, hyacinthes, oeillets et églantines). Tout en appartenant formellement au répertoire de la décoration ornementale turque, avec l'adjonction des signes symboliques du serpent et du dragon (portes en incrustation des monastères Piva (Fig. 5) et Morača), ces motifs ont sans doute un sens défini se rattachant au symbolisme chrétien (l'arbre de la vie).

Le caractère oriental général d'ornements en os incrusté dans les régions centrales des Balkans et en particulier les éléments décoratifs appartenant à l'art turc pourraient nous suggérer l'idée qu'ils sont l'oeuvre des artisans turcs ou d'une manière générale des immigrés de l'espace plus large — islamique. Cependant tous les objets à incrustations signés nous révèlent des noms prouvant avec certitude qu'ils sont dus aux maîtres chrétiens.²¹

Le travail d'art sur métaux du XVI^e et des premières décennies du XVII^e siècle dans les régions centrales des Balkans, assez étudié ces dernières années²², présente une image particulièrement animée et hétérogène quant à son développement de style. Par ses caractéristiques il n'a pas d'analogies dans la création artisanale et d'art de ce domaine. Le travail sur métal a pourtant un privilège — c'est la relativement grande quantité d'objets conservés, de culte ou laïques et en particulier de ceux créés après la moitié du XVI^e siècle. Finalement, puisque les oeuvres des orfèvres sont plus souvent enregistrées avec des noms des donateurs et des maîtres, ainsi qu'avec l'année de création et l'endroit, une chronologie assez certaine des courants des styles dans l'orfèvrerie

¹⁹ Ibid., op. cit., tab. XXXII A, XXXVII, XXXIII, XXXIV, XXXV.

²⁰ V. Han, *Intarzijska na području Pečke patrijaršije* (XVI — XVIII v.), Novi Sad 1966.

²¹ Op. cit., 34, esq. 1; 49, 82, 93—94.

²² B. Radojković, *Srpsko zlatarstvo XVI i XVII v.*, Novi Sad 1966.

rie des zones ou des villes où elle se développait, a pu être établie. Depuis les années vingt du XVI^e jusqu'aux débuts du XVII^e siècle sur des objets en métal apparaissent des ornements raffinés décoratifs de Perse, repris par l'art turc. Il s'agit des motifs librement composés des fleurs et des tiges entrelacées dans la stylisation »hataï«, ensuite des médaillons allongés caractéristiques, remplis des ornements abstraits »roumi« par leur type et finalement des animaux, présentés surtout dans des scènes de chasse. Ces animaux manifestent des analogies avec des motifs zoomorphes des tissus et tapis saphavides et avec des ornements zoomorphes de la Renaissance. Certains de ces motifs accompagnent et secondent des thèmes plus anciens, traditionnels ou des thèmes iconographiques contemporains, ou bien ils sont le seul décor de l'objet. Des motifs décoratifs turco-persans s'accordent — dans des combinaisons particulièrement réussies, aux formes gothiques des objets de culte (Fig. 6). Les travaux d'orfèverie ayant ces caractéristiques sont les plus beaux exemples du synthétisme créateur des styles dans les métiers d'art des régions centrales des Balkans du temps des Turcs. Quelques objets en métal aux caractéristiques pareilles et datant du XVI^e siècle ont été trouvés en Hongrie²³ et en Roumanie²⁴. On a supposé pour certains d'eux qu'ils proviennent des régions au Sud du Danube. La région de Kosovo et Métohia est la région qui laisse supposer, selon les résultats des fouilles et selon des objets conservés dans des églises et dans leurs trésors, que la composante décorative turco-persane a été particulièrement présente dans le travail de ses orfèvres. Il faut souligner également le fait que ces exemples de l'orfèverie représentent les oeuvres de la meilleure qualité parmi celles réalisées depuis la moitié du XVI^e siècle et jusqu'aux années quatre-vingts de ce même siècle à l'intérieur des Balkans.

Un autre exemple du régionalisme de style prononcé dans l'orfèverie est celui des ateliers de la Herzégovine. C'est le territoire où des éléments décoratifs repris à l'architecture du gothique flamboyant pénètrent avec une force ahurissante. Il y a dans cette région des objets de culte conçus avec fidélité en tant que variante du gothique mûr (Fig. 7), ce qui s'expliquerait par des attaches des ateliers d'Herzégovine avec Dubrovnik, où les motifs du gothique attardé sont encore présents dans l'orfèverie²⁵. En plus de ces objets nettement gothiques des ateliers d'Herzégovine sortent également d'autres où les motifs dans la stylisation »roumi« rejoignent des motifs gothiques. Dans aucun autre métier d'art et dans n'importe quelle région des parties centrales des Balkans le style gothique n'a régné ou n'a dominé dans une telle mesure et avec une telle intensité comme ce fut le cas de l'orfèverie de la Herzégovine

²³ G. Fehér jun., Contribution au problème de l'orfèverie turque à l'époque de l'empire ottoman, *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae*, Tom. XVIII, fasc. 1, Budapest 1964, 115, Figs. I, II, 1—3.

²⁴ C. Nicolescu, *Argintăria laică și religioasă în țările române (sec. XIV—XIX)*, București 1968, 68. № 16, Fig. 16, cca 1560; № 65, Fig. 50, 1579; № 66, Fig. 51, XVI sec.

²⁵ B. Radojković, op. cit., 92.

durant la seconde moitié du XVI^e siècle. La composante gothique qui est apparue à cette même époque aussi dans des ateliers des orfèvres serbes dans les régions au Nord de la Save, a été attribuée aux influences probables venues de Transylvanie ou de l'Europe centrale.

Par intermédiaire de Dubrovnik et des oeuvres des ses orfèvres du XVI^e des éléments de la décoration renaissance ont également pénétré dans les régions à l'intérieur des Balkans, cependant ils n'y ont pas trouvé d'application plus large.

Quoiqu'on ait pu constater que dans la deuxième moitié du XVI^e siècle des motifs des ornements floraux turcs — tulipes, hyacinthes, oeillets et églantines — apparaissent dans le livre manuscrit et qu'ils sont appliqués dans l'incrustation d'os, et ils apparaîtront également sur des tissus imprimés et dans la broderie, dans l'orfèvrerie des maîtres chrétiens du pays on n'en trouve point jusqu'à la moitié du XVII^e siècle. L'explication de ce fait serait l'hypothèse que les orfèvres utilisaient surtout des modèles persans, c'est à dire leurs ornements, ou bien qu'il aient directement suivi les travaux des orfèvres persans, car on sait que ceux-ci ont travaillé au XVI^e siècle dans les pays des Balkans²⁶. Vers la moitié du XVII^e siècle, époque où les ornements persans se perdent déjà dans les régions centrales des Balkans tandis que ceux des Turcs dominant souverainement, les orfèvres du pays les adoptent aussi.

Les bijoux du XVI^e et XVII^e siècle²⁷ reflètent évidemment le nivellement social de la population chrétienne soumise aux Turcs. Il se reflète avant tout dans l'utilisation des métaux de moindre valeur, ensuite dans la qualité du travail et enfin dans la baisse générale de la valeur artistique. La classe supérieure nationale, qui a été le possesseur principal des bijoux précieux et qui d'après ses besoins stimulait la création des formes et genres nouveaux, ayant disparu les bijoux créés du temps des Turcs se maintiennent sur l'héritage. Le trait d'union commun aux bijoux du XVI^e et du XVII^e siècle sont le traditionnalisme de la typologie et de la décoration. Des formes et motifs décoratifs médiévaux se répètent sur lesquels s'adaptent des éléments du répertoire décoratif de l'art turc.

Certains types nouveaux des bijoux aux dimensions exagérées, chargés des détails décoratifs n'ont pas encore trouvé leur explication et la réponse à la question, à savoir s'agit-il des créations originales ou bien sont-ils dûs aux impulsions venues de dehors. La question concerne des bijoux turcs et ensuite d'une manière générale des bijoux orientaux venus avec les Turcs et les autres peuples de l'Orient dans les pays des Balkans. L'étude des sources des archives de Dubrovnik pourrait montrer si et dans quelle mesure les bijoux de Dubrovnik du XVI^e siècle, actuellement encore inconnus, auraient influencé par leur typologie et leurs ornements la création à l'intérieur des Balkans.

²⁶ Major Mehmed Teofik, *Manastri Vilajetum Tarihčesi, Manastri 1322* (1913), 32—33. Pour ce renseignement je dois ma reconnaissance au Dr. Đurđica Petrović.

²⁷ B. Radojković, *Nakit kod Srba od XII do kraja XVIII veka*, Beograd 1969, 240—259.

Les problèmes des styles, concernant les *tissus* plus ou moins précieux, utilisés au cours du XVI^e et des premières décennies du XVII^e siècle dans les régions centrales des Balkans, sont restés jusqu'à présent, non sans raison valable, en dehors de la portée de l'intérêt chercheur. Des textiles conservés de cette époque et de ces régions n'existent pratiquement pas. Des sources écrites parlent peu de la production de tissus du pays,²⁸ et les textes originaux ne sont pas plus loquaces quant à leur aspect. Un exemplaire de tissus imprimé, ni luxueux ni précieux, datant de la première moitié du XVII^e siècle, gardé dans les trésors de la Patriarchie de Pec²⁹ est intéressant pour notre sujet en raison de sa confection, de sa décoration ornementale et de la possibilité qu'il s'agisse d'une production du pays. Sur cette pièce de tissus, d'usage encore inconnu, deux zones sont imprimées: l'une comporte la composition du Deisis et l'autre des motifs décoratifs (Fig. 8). Que ce tissu soit dû aux imprimeurs de textiles du pays indiquent les nouvelles du XVI^e siècle parlant des tissus imprimés et des clichés pour leur décoration à Dubrovnik³⁰, dont les relations poussées avec son arrière pays à l'époque sont déjà bien connues dans la science, ainsi que le fait que l'impression des icônes par la gravure sur bois »stampi« du pays³¹ et des livres a été considérablement développée à l'époque dans les régions centrales des Balkans. La gamme caractéristique des couleurs de cette pièce d'étoffe imprimée — brun, noir, cinabre — montre un caractère identique à celles des broderies sur le costume national en Serbie de l'époque³² et avec le livre imprimé serbe. La décoration ornementale du tissu représente une synthèse des motifs traditionnels de l'art du pays ancien (motifs de l'oiseau et du lion) avec des couches fraîches des ornements floraux turcs de l'époque classique, inscrits dans un réseaux d'ovales aux bouts pointus, ornement qu'on rencontre sur des tissus italiens des XIV^e et XV^e siècles³³, et sur des tissus persans, égyptiens et ceux de l'Asie Mineure depuis le XIV^e jusqu'au XVI^e siècle.³⁴

²⁸ Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod, Tom I (1607—1623), Skopje 1963, doc. 11 (1619); doc. 52 (1622); Evlia Tchelebia cite qu'il y avait à Skopje »le marché des gazzas«, c'est à dire des artisans fabriquant et vendant des soies, cf. Putopis, Odlomci o jugoslovenskim zemljama, II, traduction H. Šabanović, Sarajevo 1957, 35; Tchelebia dit également que »le drap« était une spécialité de Skopje, Putopis II, 37.

²⁹ A. Vasilic — M. Teodorović-Šakota, Katalog riznice manastira Pečke patrijaršije, Priština 1957, 14, cat. № 26.

³⁰ Historijski arhiv, Dubrovnik, Div. Not. 101, fol. 2' (1529): »una tela stampata per fare copertore«; »una coperta di seta stampata«. Div. Canc. 149, fol. 181 (1562): »una stampa de copertori«.

³¹ Z. Janc, Srpska grafika XVII veka, Zbornik 5, Musée des Arts appliqués, Beograd 1959, 99—111, 7 figs.

³² P. Matković, Putovanja po Balkanskom poluostrvu XVI vijeka, Rad, Jugoslavenska Akademija znanosti i umjetnosti, CXVI, Zagreb 1893, 51, note 1.

³³ A. Santangelo, Tessuti d'Arte italiana dal XII^e al XVIII^e secolo, Milano 1958, Tav. 31; O. v. Falke, Kunstgeschichte der Seidenweberei, Tübingen, s.a., Abb. 426.

³⁴ O. v. Falke, op. cit., Abb. 305, 312, 314; Tahsin Öz, Turkish Textiles and Velvets, XIV—XVI centuries, Ankara 1950, Pl. XXIII; K. Nikolesku (C. Nicolescu), Dvorski kostim Rumunije, Musée des Arts appliqués, Beograd 1969, catalogue, fig. 13, cat. n° 20, fig. 14, cat. n° 17.

Malgré le fait qu'il n'y ait pas à l'intérieur des Balkans des tissus précieux du XVI^e et des premières décennies du XVII^e conservés, une documentation écrite relativement volumineuse existe, déjà exploitée par la science dans ses divers aspects, qui a donné de nombreuses preuves, quand il s'agit du XVI^e siècle, de l'importation intense des tissus de l'Orient et de l'Occident dans les pays de la Péninsule Balkanique. On sait également qu'à l'époque le commerce des textiles a surtout été l'affaire des gens de Dubrovnik, des Turcs et des Persans.

Une importation considérable de tissus dans les pays balkaniques indique d'abord que la production du pays ne pouvait pas couvrir les besoins croissants de ce genre de marchandise et ensuite que la qualité de ses produits ne satisfaisait pas entièrement le goût des consommateurs. Quoique dans les pays du centre des Balkans il n'y eut plus de consommateurs de tissus précieux — cour et noblesse — l'importation renforcée de tissus divers au cours du XVI^e siècle dans ces régions nous fait penser qu'en plus des Turcs, certainement consommateurs principaux, la population chrétienne — propriétaires terriens, commerçants, artisans et clergé — a été en mesure d'acheter cette marchandise plus ou moins précieuse. Notre hypothèse serait soutenue aussi par des descriptions des vêtements laïques et ecclésiastiques données par des fresques de l'époque dans certaines des églises des régions centrales des Balkans. De grands motifs aux ornements orientaux, persans ou turcs, caractéristiques pour les textiles de l'époque, d'origine soit persane ou de l'Asie Mineure, ou bien italienne, en particulier vénitienne et florentine, peuvent être suivis sur des vêtements des profanes ou ecclésiastiques représentés par la peinture murale du XVI^e siècle et de la première moitié du XVII^e (Budisavci, Piva, Hopovo, Morača³⁵). Des exemples documentaires convainquants dans ce sens nous fournissent aussi des dessins des vêtements des donateurs, peints avec précisions, dans le narthex de l'église — cathédrale du monastère Bačkovo (1643).³⁶

L'analyse des ornements appliqués sur des objets dûs au métier d'art durant le XVI^e siècle et les premières décennies du XVII^e nous donne la conviction que c'est précisément cette importation considérable des tissus qui a joué un rôle important dans la transmission des modèles ornementaux. Le motif du bouquet, nettement et lisiblement composé des fleurs turques, caractéristique pour les tissus de l'Asie Mineure au XVI^e siècle³⁷, apparaît, comme nous l'avons déjà mentionné, dans l'enluminure du livre manuscrit de l'écrivain de Kratovo de l'époque. Le motif du signe de Salomon croisé combiné avec des tulipes, dans l'incrustation de l'os sur le portail du monastère de la Ste Trinité près de Pljevlja (1592)³⁸ manifeste des similitudes aux dessins des textiles de l'Asie Mineure du XVI^e siècle.³⁹ Le motif à la composition symétrique

³⁵ S. Petković, *Zidno slikarstvo na području Pečke patrijaršije, 1557—1614*, Novi Sad 1965, figs. 35, 94, 104; Id., *Zidna dekoracija paraklisa sv. Stefana u Morači iz 1642*, *Zbornik za likovne umetnosti* 3, Novi Sad 1967, figs. 4, 5.

³⁶ A. Костова — К. Костов, *Бачковски манастир, Ссфия 1963*, f. 42, 43, 44.

³⁷ Tahsin Öz, *op. cit.*, Pl. XIX.

³⁸ V. Han, *Intarzija*, 67—68, fig. 30.

³⁹ Tahsin Öz, *op. cit.*, Pl. VIII, IX.

des fleurs turques sur la robe du diacre dans la scène »Respects aux icônes« dans l'ensemble en fresco du monastère Hopovo, 1608, (Fig. 9) également connu des textiles du XVI^e siècle venant des ateliers de l'Asie Mineure⁴⁰, permet d'autres analogies avec des motifs en incrustation d'os sur le portail du monastère Piva, 1601 (Fig. 5), et du monastère Morača (première décennie du XVII^e siècle)⁴¹. Les ornements floraux en stylisation »hataï« de certaines broderies datant de la seconde moitié du XVI^e siècle, conservées dans les trésors de Studenica⁴², manifestent des similitudes aux ornements des tissus turcs du temps de Soliman le Magnifique et des tissus italiens des XV^e—XVI^e siècles aux motifs orientaux. Les exemples cités des fresques permettent l'hypothèse que les robes de cérémonie du clergé orthodoxe dans les régions centrales des Balkans étaient faites aussi en tissus précieux d'origine de l'Asie Mineure, comme ce fut le cas des pays de la Roumanie⁴³, et que les motifs de ces tissus auraient pu inspirer des maîtres dans d'autres disciplines artisanales qui les auraient appliqués sur des objets faits pour l'église.

Le développement de la *broderie d'art* pour les besoins de l'église orthodoxe⁴⁴ durant la première moitié du XVI^e siècle donne à première vue l'impression d'un isolement hiératique des courants des styles dans les métiers d'art des régions centrales des Balkans. La broderie de l'église, entravée par l'iconographie traditionnelle et par son expression artistique proche des icônes de l'époque, montre des réflètes plus ou moins forts de l'influence du Mont Athos et de la peinture dite »italo-crétoise«. La décoration ornementale de ces broderies fait apparaître en même temps des motifs caractéristiques pour l'art byzantin et des ornements de l'entrelac traditionnel balkanique et moravien. La seconde moitié du XVI^e siècle et les débuts du XVII^e siècle font apparaître dans les broderies pour l'église, qui sont sans présentation figurative⁴⁵, des motifs végétaux avec des grenades, tulipes, oeillets et églantines, conçus dans la stylisation »hataï« de l'art contemporain turc (Fig. 10). La décoration de ces broderies montre des analogies tout d'abord avec des textiles turcs et ensuite d'une manière générale avec objets dûs aux diverses disciplines des métiers d'art turcs. Certains motifs de la végétation stylisée, caractéristiques pour les tapis d'Anadolie et de Caucase au XVI^e siècle, peuvent être devinés dans les broderies pour l'église des Balkans, créées à cette même époque.⁴⁶

⁴⁰ Id., op. cit., Pl. XIX.

⁴¹ V. Han, op. cit., 67—68, fig. 30; 72, 73, figs. 40, 42; 76, fig. 46.

⁴² A. Vasilic, *Riznica manastira Studenice*, Beograd 1957, fig. 8; D. Stojanovic, *Umetnički vez u Srbiji od XIV do XIX veka*, Beograd 1959, figs. 35, 36, cat. № 51, 53.

⁴³ K. Nikolesku (C. Nicolescu), op. cit., cat. № 19.

⁴⁴ D. Stojanovic, *Umetnički vez u Srbiji od XIV do XIX veka*, Musée des Arts appliqués, Beograd 1959.

⁴⁵ A. Vasilic, op. cit., fig. 28; D. Stojanovic, op. cit., cat. № 51, fig. 36; cat. № 53, fig. 36.

⁴⁶ D. Stojanovic, op. cit., 27, cat. № 33, fig. 30; M. A. Musicescu, *La broderie médiévale roumaine*, Bucarest 1969, cat. № 36, fig. 55.

Des exemples de la broderie profane de l'époque concernée par notre thème n'ont pas été conservées. Si la destination au culte n'avait pas défini la coupe des broderies pour l'église des trésors de Studenica, déjà citées ici, qui n'ont pas de compositions figuratives mais seulement des ornements dans la stylisation »hataï« nous les aurions sans réserve classées dans le groupe des objets profanes. Ces broderies de toute façon permettent l'hypothèse que durant la seconde moitié du XVI^e siècle dans les régions centrales des Balkans les broderies profanes du pays comportaient une composante ornementale islamique, ou plus précisément turque. Ce point de vue repose surtout sur le fait que la broderie a été particulièrement soignée à cette époque classique et brillante des métiers d'art turcs et que sa haute qualité la faisait rechercher aussi hors des frontières de l'Empire⁴⁷. Ensuite, dans les sources écrites du XVI^e siècle qui, il est vrai, concernent Dubrovnik, lieu périphérique par rapport aux régions nous intéressant, mais étroitement lié à ces dernières, on trouve mention des broderies précieuses, utilisées dans cette ville.⁴⁸ Cette donnée ne met pas en doute la possibilité que de telles broderies luxueuses, ou moins précieuses, turques aient eu un usage généralisé à l'intérieur des frontières de l'Empire dans les Balkans et qu'elles ont inspiré les travaux des brodeurs et brodeuses du pays. Dans ce sens un fait significatif est également celui que l'influence de la broderie turque ait été jusqu'à une époque récente encore assez sensible dans les broderies nationales des pays balkaniques.

La revue des objets dûs aux domaines importants des métiers d'art de la population chrétienne du XVI^e siècle et des premières décennies du XVII^e siècle dans les régions centrales des Balkans donne une image très hétérogène des courants des styles à l'époque. Une telle situation a été due aux causes complexes.

Un fait incontestable est celui que la politique militaire et administrative aient été des facteurs assez importants exerçant leur influence directe sur l'image particulière et multiple de la création artisanale et d'art des peuples chrétiens soumis. Pour des raisons militaires, stratégiques et administratives dans certaines régions on procédait à une concentration plus forte de la population islamique colonisée ainsi que dans des villes et bourgs des Balkans conquis. Ce fait a provoqué une islamisation plus forte des populations autochtones dans ces endroits influençant de ce fait même la création du pays dans le sens des conceptions de l'art turc contemporain. Les régions plus profondément dans les arrières des événements militaires et éloignées des zones vers lesquelles les ambitions conquérantes des Turcs étaient dirigées, sont soit des conservateurs plus prononcés des traditions de l'art national plus ancien, soit celles qui acceptent avec plus d'audace des suggestions formelles et esthétiques venant de l'art occidental.

⁴⁷ C. E. Arseven, Les Arts décoratifs turcs, Istanbul, s.a., 242.

⁴⁸ V. Han, Orijentalni predmeti u renesansnom Dubrovniku, Prilozi za orijentalnu filologiju i istoriju jugoslovenskih naroda pod turskom vladavom, fasc. VI—VII, 1956—57, Sarajevo 1958, 124, 126.

Un facteur important jouant dans le domaine des courants des styles dans les métiers d'art a été aussi le fait que l'arrivée des Turcs a ouvert la voie vers les Balkans aux peuples du Moyen Orient, ce qui a considérablement changé la structure ethnique de la population dans les Balkans.

Des voyageurs, occidentaux surtout, que leurs affaires ou plans conduisaient durant le XVI^e siècle et les premières décennies du XVII^e dans les pays des Balkans, ont été impressionnés par la présence des représentants de divers peuples venus de l'Est et de l'Ouest.⁴⁹ A côté des autochtones chrétiens et des Turcs à cette époque dans les Balkans étaient établis ou y séjournaient provisoirement des Arabes, Arméniens, Perses, Juifs, Tatares, Tcherkesses, Iourouks, Tziganes, Grecs, Albanais, Hongrois, Allemands, Italiens ou d'une manière générale »Francs« ou »Latins«, c'est à dire les occidentaux. Cette société ethniquement diverse, si caractéristique pour le monde islamique, a certes contribué à la diversité des courants des styles dans les métiers d'art des chrétiens autochtones. Parmi les représentants des peuples de l'Orient et de l'Occident il y avait des artisans et des commerçants qui auraient pu influencer directement l'art autochtone des formes mineures soit par leurs travaux soit par la marchandise qu'ils écoulait.

Il a déjà été fréquemment souligné dans la science que le souci du développement des métiers a été une des caractéristiques de la politique économique des Ottomans, qui se manifestait aussi dans des déplacements d'autorité des artisans d'une région dans l'autre de l'Empire. Après la conquête de vastes espaces de la Perse des artisans de Téhéran et d'Ispahan ont été envoyés sur l'ordre du sultan Soliman I-er (1512—1520) en Anadolie et en Roumélie afin d'enseigner leur métier.⁵⁰ Sur un tel ordre du sultan deux orfèvres sont venus de Perse à Bitola pour y transmettre leur art et leur expérience dans la création des objets en argent⁵¹, cet art étant particulièrement soigné en Perse. Ce détail indique que l'art autochtone des chrétiens dans les régions centrales de Balkans aurait pu être influencé par des impulsions directes de l'art décoratif persan, en plus de l'influence indirecte qu'a exercée dans ce sens l'art des Ottomans. Il a déjà été dit plus haut que précisément le traitement des métaux montre plus que tous les autres métiers d'art développés à l'époque par des chrétiens, la présence des ornements persans, ce qui peut être rapproché du séjour des maîtres orfèvres persans dans les régions balkaniques. Des documents des archives turcs encore insuffisamment examinés donneraient probablement plus d'exemples des artisans aux diverses appartenances ethniques qui ont été déplacés par les Turcs dans les régions des Balkans. Quant aux artisans d'origine turque des »dephters« offrent une documentation riche. Nous citerons comme particulièrement intéressante la donnée sur le déplacement des artisans d'une ville des Balkans dans une autre. Des Juifs déplacés de

⁴⁹ M. Šamić, Les voyageurs français en Bosnie à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e et le pays tel qu'ils l'ont vu, Paris 1960, 32.

⁵⁰ Major Mehmed Teofik, op. cit., 32—33.

⁵¹ Idem.

Salonique à Bitola y fabriquaient des »velence« et du drap.⁵² Quelle a été la décoration de ces »velence« nous l'ignorons. Il n'est cependant pas impossible qu'ils comportaient des dessins persans, car des pièces décoratives de tissus ainsi décorés ont été dans l'usage durant la deuxième moitié du XVI^e siècle dans des maisons des Turcs aisés à Buda.⁵³

Durant le XVI^e siècle dans les pays balkaniques vient de l'Occident grand nombre de gens de Dubrovnik, de Dalmates et d'Italiens, Vénitiens en particulier, qui y travaillent et leurs produits sont vendus au marché.⁵⁴ Des maîtres du Littoral, peintres, sculpteurs sur bois, tailleurs de pierre et orfèvres viennent travailler à l'intérieur du pays⁵⁵, ce qui a également contribué à des échanges plus vifs et des influences des styles occidentaux en particulier du gothique tardif sur les métiers d'art de l'époque.

Dans les pays balkaniques, réunis dans un grand ensemble économique, le développement des métiers d'art se déroulait sans liaison organique en se trouvant dans des scissions de divers courants de styles. Les facteurs qui ont d'une part amené l'unité économique des pays des Balkans ont d'autre part fait naître des contrastes des courants des styles dans les métiers d'art.

Durant le XVI^e siècle le commerce a été très vif dans les Balkans. Il est déjà notoire que ses initiateurs et animateurs étaient des commerçants de Dubrovnik. Etablis dans plus de trente centres urbains importants ils tenaient les fils du commerce des Balkans. A ce commerce prenaient part, dans une moindre mesure que ceux des Dubrovnik, des commerçants serbes, bulgares, turcs, persans, grecs, juifs, arméniens et italiens, en particulier vénitiens. On vendait et achetait des marchandises occidentales et orientales. Durant le XVI^e siècle par Dubrovnik et plus tard par Split arrivent dans les pays balkaniques des tissus de l'Italie, de la France et de l'Angleterre⁵⁶ des objets tels que vêtements, bijoux, montres, miroirs⁵⁷, la verrerie luxueuse de Murano⁵⁸ et des livres religieux imprimés à Venise.⁵⁹ D'autre part le mérite, et pas des moindres, des commerçants orientaux est — comme les sources écrites concernant les régions centrales des Balkans le disent — d'y avoir intro-

⁵² Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod, Tom I (1607—1623), Skopje 1963, doc. 52 (1622).

⁵³ L. Fekete, Das Heim eines türkischen Herrn in der Provinz im XVI Jahrhundert, *Studia Historica Academiae Scientiarum Hungaricae* 29, Budapest 1960, 7.

⁵⁴ J. Tadić, L'Unité économique des Balkans et la Méditerranée à l'époque moderne, *Studia historiae oeconomicae*, Vol. 2, 1967, Poznan 1968, 33.

⁵⁵ V. J. Đurić, Dubrovačka slikarska škola, Beograd 1964, 259, 263, 264, 265, 267, 274; J. Tadić, Dubrovačka arhivska građa o Beogradu, knj. I, 1521—1571, Beograd 1950, doc. 18 (1537), doc. 152 (1556).

⁵⁶ J. Tadić, L'Unité économique, 37.

⁵⁷ Ibid., Dubrovčani po južnoj Srbiji u XVI stoleću, *Glasnik skopskog naučnog društva*, VII—VIII, 3—4, Skopje, 1930, 201.

⁵⁸ V. Han, Problemi oko porekla i stila srednjovekovnog stakla iz Srbije, Bosne i Hercegovine, *Zbornik* 13, Musée des Arts appliqués, Beograd 1969 (sous presse).

⁵⁹ J. Tadić, Dubrovačka arhivska građa o Beogradu, doc. 123 (1554), doc. 196 (1560); Id., L'Unité économique, 34.

duit des objets plus ou moins luxueux et précieux de provenance tatare, égyptienne, persane, syrienne ou bien venant de l'Asie Mineure ou d'Istambul.⁶⁰ Malheureusement seule une petite partie de ces objets a été conservé jusqu'à nos jours.

Des documents d'archives à Dubrovnik mentionnent des commerçants persans (depuis 1522) qui transportaient durant le XVI^e siècle par voie de terre par les Balkans et Dubrovnik des textiles, surtout de la soie et parfois des tapis, destinés au marché italien⁶¹, et au retour rapportaient des marchandises occidentales à l'Orient. Quoiqu'il s'agisse du commerce en transit, les longs voyages de ces commerçants persans suivant les artères commerciales des Balkans, leur séjour dans des villes et bourgs balkaniques nous font croire qu'une partie de leur marchandise était vendue à l'intérieur des Balkans⁶², dont pourtant les sources écrites de Dubrovnik ne parlent pas pour des raisons plausibles. La marchandise persane a été très estimée à l'époque et sa qualité servait d'étalon⁶³, ce qui a certainement pu inspirer des maîtres artisans à la prendre pour modèle.

Des objets dûs aux métiers d'art et d'origine soit orientale soit occidentale ne venaient pas uniquement par le canal du commerce dans les pays des Balkans. Des Turcs immigrés d'une part et les gens du Dubrovnik d'autre part, en tant que les plus nombreux des représentants étrangers établis dans des centres urbains des Balkans, apportaient de leur domicile d'origine les objets ménagers, souvent luxueux qui auraient également pu servir directement ou indirectement de modèle aux artisans autochtones. La confrontation des inventaires des maisons dont une appartenait au Turc aisé Ali Čelebija de Brousse⁶⁴, qui a vécu à Buda dans la seconde moitié du XVI^e siècle et l'autre à Trojan Gundulić, issu de vieille famille patricienne de Dubrovnik, barbier, commerçant et imprimeur vivant à Belgrade (mort en 1555)⁶⁵ montre que le dé-

⁶⁰ L'inventaire du leg d'Ismaïl-bey mentionne des sabres courbes tatars en argent, le harnachement égyptien en argent et bonnet persan, cf. *Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod*, Tom I (1607—1623), Skopje 1963, 102, 103. Aux foires en Macédoine on apportait des sabres de Damas, cf. *Istorija na Makedonskiot narod*, knj. I, Skopje 1969, 252. Dans les régions centrales des Balkans des livres manuscrits islamiques étaient apportés, avec des reliures artistement faites en cuir, cf. Z. Janc, *Islamski rukopisi iz jugoslovenskih kolekcija*, Musée des Arts appliqués, Beograd 1956; le même, *Islamski povezi u jugoslovenskim zbirnama* Zbornik 2, Musée des Arts appliqués, Beograd 1956, 61—77, 13 figs., tab. I, II, III. Dans les églises orthodoxes il y avait des objets en métal provenant d'Istamboul, cf. B. Radojković, *Srpsko zlatarstvo XVI i XVII veka*, Novi Sad 1966, 153, fig. 131.

⁶¹ B. Hrabak, *Trgovina Persijanaca preko Dubrovnika u XVI veku*, Zbornik Filozofskog fakulteta, knj. V—1, Beograd 1960, 257—266.

⁶² Notre hypothèse serait étayée par le fait que certains de ces commerçants persans ont eu des transactions financières avec des commerçants du pays, cf. B. Hrabak, op. cit., 264.

⁶³ E. Čelebia, *Putopis, Odlomci o jugoslovenskim zemljama II*, Sarajevo 1954, 37.

⁶⁴ L. Fekete, *Das Heim eines türkischen Herrn*, 3—29.

⁶⁵ F. Kostrenčić, *Inventar prvog beogradskog tiskara Trojana Gundulića*, *Anali Historijskog instituta JAZU*, Dubrovnik 1952, 201, 203—204.

cor de la maison aussi bien de l'un que de l'autre exprime par de divers objets non seulement les caractéristiques de la culture de l'habitation dans le milieu dont ils proviennent, mais encore les côtés spécifiques des métiers d'art.

De nombreux objets, apportés de divers côtés dans les régions centrales des Balkans ont servi à des destinations publiques représentatives ou de culte, ce qui signifie qu'ils étaient accessibles à un nombre important d'hommes et par conséquent ont pu influencer la formation du goût des commanditaires potentiels.

Les sources écrites des XVI^e et XVII^e siècles mentionnent qu'il y avait dans des mosquées des régions centrales des Balkans des broderies⁶⁶ et de »beaux et multicolores« tapis apportés d'Égypte.⁶⁷ Dans les maisons des pachas des Balkans il y avait des tapis de Perse⁶⁸. Des tapis de production turque ont servi de cape aux soldats — cavaliers hongrois.⁶⁹ D'autre part les églises orthodoxes reçoivent en cadeau des icônes, de la vaisselle et timbales en argent, des catapetasmos, des livres religieux et des tissus précieux venant de Russie⁷⁰, des pays roumains arrivent aussi des broderies précieuses.⁷¹ A Dubrovnik étaient achetés des objets en argent travaillés dans le style renaissance.⁷² Durant la seconde moitié du XVI^e et durant le XVII^e siècle des tendances de la libération des Turcs apparaissent dans les peuples balkaniques, alors des agents papistes et des missionnaires, dans le but d'arriver à l'union avec l'église orthodoxe, apportent dans les pays des Balkans orthodoxes des cadeaux — appâts: calices, livres religieux et robes ecclésiastiques, il est vrai faits »alla greca serviana«⁷³, mais d'autres aussi qui portaient des marques des styles occidentaux.⁷⁴

En plus des facteurs qui ont influencé la diversité des courants des styles dans les métiers d'art des régions centrales des Balkans, certains faits qui auraient pu avoir un effet contraire sont pourtant restés sans influence positive sur une unité de style éventuelle dans la création d'art des artisans chrétiens. Quoiqu'aux XVI^e et XVII^e siècles la Macédoine, la Serbie, la Bosnie et Herzégovine fussent unies sous l'admini-

⁶⁶ Iz Sejahtname Evlije Čelebije, š. S. Fehmi Kemura, Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu, juli — septembar 1908, 307.

⁶⁷ Idem.

⁶⁸ Č. Mijatović, Pre trista godina, Glasnik srpskog učenog društva, knj. XXXVI, Beograd 1872, 171. R. Samardžić, Beograd i Srbija u spisima francuskih savremenika, XVI—XVII vek, Beograd 1961, 166.

⁶⁹ R. Samardžić, op. cit., 147.

⁷⁰ S. Petković, Ruski uticaj na srpsko slikarstvo XVI i XVII veka, Stariinar, n.s., knj. XII, Beograd 1961, 92—93, avec citations de la bibliographie plus ancienne.

⁷¹ S. Radojčić, Rapports artistiques serbo-roumains de la fin du XIV^e jusqu'à la fin du XVII^e siècles à la lumière des nouvelles découvertes faites en Yougoslavie, Actes du colloque international de civilisations balkaniques, Sinaïa 1962, 26—27.

⁷² B. Radojković, Srebrna renesansna čaša iz Muzeja primenjene umetnosti, Zbornik 6—7, Musée des Arts appliqués, Beograd 1960—1961, 7—17, 8 ill.

⁷³ J. Radonić, Rimaska kurija i južnoslovenske zemlje od XVI do XIX veka, Beograd 1950, 300.

⁷⁴ V. Han, Intarzija, 98—100.

stration et par l'économie turque et après la renaissance de l'organisation centrale de l'Eglise serbe elles ne faisaient que partie d'un grand domaine unique de sa juridiction, plus grand qu'elle n'en a jamais eu, aucune de ces deux puissances n'a agi avec autorité et par des initiatives qui auraient influencé les métiers d'art dans une telle mesure que grâce à leurs impulsions une orientation d'art unique, une conception esthétique définie fussent formés donnant à toute la création d'art artisanale un cachet commun.

L'art des Turcs dans les pays conquis des Balkans avait surtout un caractère provincial. La magnificence brillante et la richesse formelle de l'art de la cour d'Istamboul au XVI^e siècle n'y ait pas trouvé tout son réflét. Des murs des mosquées, conservées dans les régions centrales des Balkans ne portent pas, par exemple, cette décoration riche, haute en couleurs et d'un effet brillant, faite en faïence iznique, qui représentait un ornement important de l'architecture du XVI^e siècle en Asie Mineure. Il ne faut pas oublier le fait que la faïence, iznique ou autre, en tant que décoration murale est arrivée jusqu'aux églises du Mont Athos⁷⁵, mais dans les mosquées des régions centrales des Balkans nous n'en trouvons pratiquement pas. Nous ne connaissons jusqu'à présent dans ces régions que deux monuments de l'architecture islamique avec une décoration en faïence assez modeste: tombeau dans la cour d'Aladža mosquée à Skopje datant du XV^e siècle et Jeni-mosquée à Bitola datant du XVI^e siècle (1558/9).⁷⁶ A l'époque où la faïence iznique avait déjà atteinte sa plus haute qualité, technologique et artistique et où elle avait été recherchée hors des frontières de l'Empire, la poterie dont on peut dire avec assez de certitude qu'elle provient des ateliers des potiers musulmans sur des territoires conquis, est d'un caractère usuel prononcé, modeste d'apparence et souvent non vernie (p. ex. la céramique noire dite »mohačka« ou »senteška«).⁷⁷ Des pichets caractéristiques en céramique noire des XVI^e et XVII^e siècles ont été retrouvés à Belgrade.⁷⁸ Si le besoin se faisait sentir d'avoir de la céramique plus luxueuse celle-ci était, selon des sources écrites et selon des trouvailles — il est vrai modestes — archéologiques, importée de l'Asie Mineure et en particulier d'Iznik.⁷⁹

⁷⁵ J. Carswell, Pottery and tiles on Mount Athos, *Ars Orientalis*, Vol. VI, University of Michigan 1966, 78, 80, № 33, 34, fig. A; 39, fig. B.

⁷⁶ L. Bogojević, Les Turbés de Skopje, *Atti del secondo congresso internazionale di arte turca*, Napoli 1965, 33, Figs. 1, 2, K. Tomovski, *Džamije vo Bitola*, *Godišen Zbornik na Tehničkiot fakultet*, god. II, knj. 2, Skopje 1956—57, 45, fig. 17. C'est Andreja Andrejević, assistant à la Faculté de Philosophie et d'histoire de Belgrade qui a attiré mon attention sur ces données, je lui exprime donc ici ma reconnaissance.

⁷⁷ G. Fehér jr., L'Influence ottomane sur les Arts hongrois, *First International Congress of Turkish Arts* 1959, Ankara 1961, 147.

⁷⁸ Je dois ma reconnaissance pour ce renseignement au conservateur supérieur Marija Birtašević.

⁷⁹ L. Fekete, op. cit., 18. D'après le renseignement fourni par Marija Birtašević lors des fouilles archéologiques en 1969 dans la Cité basse de la forteresse de Belgrade, des pièces de la faïence d'Iznik ont été trouvées.

La présentation artistique du livre islamique, écrit et enluminé en Perse et en Asie Mineure et importé dans les pays balkaniques dépasse par ses qualités de loin les exemplaires que des calligraphes musulmans immigrés écrivaient et décoraient sur place.⁸⁰

Quoique dans les pays conquis des Balkans de divers tissus étaient fabriqués, ces derniers étaient simples, destinés à l'usage quotidien. Les Turcs n'encouragent pas ici la production des textiles de luxe, développée dans des ateliers d'Istanbul et en général dans ceux de l'Asie Mineure.

Il est évident que les meilleurs artisans étaient groupés à Istanbul et dans les centres artisanaux de l'Asie Mineure et que ceux, moins capables, étaient déplacés dans des régions plus éloignées de l'Empire, y compris les Balkans, dans l'intention de satisfaire avant tout les besoins essentiels de la population turque et autochtone aussi.

Le rétablissement de la Patriarchie de Peć, alors seule autorité religieuse et politique des peuples orthodoxes des régions centrales des Balkans avait eu la possibilité de jouer un rôle décisif dans le soutien et l'initiative à donner aux métiers d'art. Les besoins du rééquipement des églises et ceux des objets de culte se sont alors fait sentir. Des stimulants au travail ne manquaient pas. Après l'année 1557 on construisait dans limites permises et on travaillait intensément. La grande peinture et l'iconographie recevaient alors des impulsions venant du centre de la Patriarchie, impulsions de style homogènes, mais les métiers d'art sont restés sans style défini. L'équipement des églises au centre de la Patriarchie n'a pas été tel de pouvoir servir de modèle et de source de style à une conception esthétique homogène. Sans reflet plus large et plus important sur l'unité de style est resté le fait que de hauts dignitaires du clergé ou des patriarches eux-mêmes aient été ceux qui commandaient des objets de culte de présentation plus luxueuse ou bien qu'ils travaillaient en tant qu'artistes. La science n'a pas encore expliqué pourquoi le centre de patriarchie n'ait pas pris l'initiative de fonder une imprimerie, car les besoins et la demande des livres religieux durant la seconde moitié du XVI^e siècle étaient grand, comme d'ailleurs le travail intense des copistes à l'époque le confirme. L'église a été tolérante envers des objets de culte artisanaux et d'art portant des marques évidentes de l'art des Turcs ou envers ceux provenant directement de leurs ateliers. La conscience d'un parti pris ou de quelque résistance n'a probablement même pas existé.

⁸⁰ Z. Janc, *Islamski rukopisi iz jugoslovenskih kolekcija*, 15.

⁸¹ Dans les documents du XV^e siècle concernant les régions centrales des Balkans, et conservés dans les Archives Historiques de Dubrovnik, on trouve un nombre relativement important de renseignements sur de divers objets d'origine turque en usage chez des familles immigrées de Dubrovnik ou chez des autochtones. Nous n'en citerons que quelques exemples. A Srebrenica, en 1426, on mentionne... arme de cavali turchesche sette... (Test. Not. 11, fol. 140); à Trepča en 1441 parmi des timbales aussi... una turchescha... (Test. Not. 13, fol. 79'); à Smederevo en 1445... un bochal lavorado turchescho in bel modo... (Test. Not. 13, fol. 210); encore à Smederevo en 1447 chez un autre propriétaire... zenture tre turchesche... (Test. Not. 15, fol. 142).

L'explication de ce fait pourrait être cherchée en partie dans le fait que déjà durant le XV^e siècle la population chrétienne de diverses classes dans les régions centrales des Balkans utilisait de nombreux objets d'origine turque ou fabriqués à la manière turque⁸¹, ce que l'église a dû adopter plus tard. Enfin une période relativement calme des rapports de l'Eglise serbe avec la Porte dans la seconde moitié du XVI^e siècle, ainsi que le fait qu'après le rétablissement de la Patriarchie les premiers patriarches ont été apparentés aux plus hauts représentants de l'autorité turque à Istamboul, ont sans doute contribué à ce que des objets des métiers d'art turcs ou des motifs décoratifs turcs trouvent plus facilement leur place jusqu'aux cadres religieux. A ce propos nous arrivons au problèmes des commandes passées pour l'église et des conséquences que les désirs des commanditaires aient pu avoir sur l'aspect des objets commandés et en dernière conséquence sur l'image générale de style des métiers d'art.

Au XVI^e siècle et durant les premières décennies du XVII^e des commanditaires ou mieux des donateurs d'objets de culte, certes plus riches et de présentation plus précieuse que ceux que commandait la masse de la population chrétienne pour ses besoins, se recrutaient parmi le haut clergé et les moines et parmi les laïques des propriétaires terriens chrétiens, des artisans, commerçants et parfois paysans réunis. C'est de leurs possibilités économiques, du niveau de leur culture et de leur goût que dépendait la recommandation au maître quant à l'aspect de l'objet commandé ou l'indication du modèle à copier, comme c'était l'habitude établie à l'époque. Des modèles ne manquaient pas, soit ceux de l'art du pays plus ancien, soit ceux importés de divers côtés. Ils étaient choisis au hasard ou par un concours de circonstances et interprétés en fonction de la compréhension du modèle, des possibilités d'expression et technologiques de l'exécuteur. Le choix des modèles était laissé au hasard faute d'un milieu compétent, riche et vivant dans le luxe, ou faute d'une classe telle, comme par exemple la cour ou la noblesse au Moyen Age qui auraient, par leur exemple, orienté, d'une manière plus large, la création artistique vers une conception esthétique définie, unique.

Les métiers d'art des chrétiens du temps des Turcs dans les régions centrales des Balkans n'offraient pas les conditions permettant aux particuliers, artisans ou artistes, de se développer au point d'agir par la force de leur personnalité d'artiste et par leur potentiel créateur, en dépassant la qualité moyenne de l'art de l'époque, sur le cours général de son développement. A l'époque que les chroniqueurs contemporains ont jugé «amère et instable» la continuité de la création est un fait déjà étonnant.

En résumant nos considérations sur les courants des styles dans les métiers d'art des artisans chrétiens du XVI^e et des premières décennies du XVII^e siècle dans les régions centrales des Balkans nous pourrions souligner quelques traits spécifiques.

Dans certaines zones, semblables à des oasis protégés, des maîtres du pays soignaient les traditions de style de leur art ancien, médiéval. Simultanément dans d'autres régions le processus d'adoption des éléments de style contemporain islamique c'est à dire de la création persane ou turque, se déroulait facilement et presque sans heurts. Dans d'autres zones des artisans, maîtres d'un métier d'art donné, s'inclinaient devant des styles occidentaux, dont le style gothique fut particulièrement prisé. Il y a eu des régions où des synthèses curieuses de styles naissaient des composantes de style divers. La bizarrerie de cet état des choses est encore accentuée par le fait que certains maîtres des métiers d'art donnés manifestaient un penchant prononcé, dans cas isolé, pour un style défini pendant une période plus ou moins longue. Il faut souligner que la composante traditionnelle byzantine est la moins sensible des composantes décoratives. Par conséquent le terme général »post-byzantin« dans la détermination de style de cet art perd sa justification.

Le caractère spécifique du développement des styles, que nous avons désigné par des termes régionalisme de style, traditionnalisme, pluralisme synchrone de style et synthétisme créateur de style, apparaissent soit simultanément, soit à la suite l'un après l'autre sans lois précises, soit dans un seul des domaines artistiques ou bien dans plusieurs.

La revue chronologique des courants des styles démontre que l'adoption des éléments de l'art décoratif islamique, c'est à dire persan ou turc, se déroulait selon un certain ordre quelque peu retardataire, qui correspondait dans une certaine mesure aux cours généraux de leur développement de l'époque, tandis que la captation des impulsions de style venant de l'Occident se produisait hors de la régularité du développement organique de l'art européen. Ce dernier fait joue dans l'aperçu des importations de style occidentales qui, dans notre résumé, ne suit pas l'ordre logique et attendu des styles.

L'élément traditionnel le plus puissant de la décoration est celui de l'ornement entrelacé organisé. Il est présent d'une manière convainquante dans la sculpture sur bois de la première moitié du XVI^e siècle (Macédoine) et durant la seconde moitié du siècle il se perd en étant réduit à l'ornement secondaire. L'ornement traditionnel d'entrelacs accompagne constamment la décoration du livre manuscrit à l'époque limitée par notre sujet et sporadiquement et dans un rôle subordonné il apparaît aussi dans d'autres disciplines artisanales et d'art jusqu'à la moitié du XVII^e siècle.

Des éléments décoratifs de la Renaissance trouvent leur expression dans le livre imprimé serbe, fait dans le rayon de la portée de l'imprimerie vénitienne ou sous son influence et y durent de la fin du XV^e siècle jusqu'aux années soixante du XVI^e siècle. Des motifs renaissance isolés ont atteint par l'intermédiaire du livre imprimé, certains exemplaires du livre manuscrit datant de la seconde moitié du XVI^e siècle. Des reflets sporadiques de la décoration renaissance apparaissent dans la sculpture sur bois de la fin du XVI^e et dans les premières décades

du XVII^e siècle dans les régions plus à l'Occident. Avec des exemplaires de l'orfèvrerie de Dubrovnik des motifs renaissance apparaissent dans l'orfèvrerie à l'intérieur du pays, mais sans y trouver une application plus généralisée.

Tandis que la décoration renaissance apparaît, grâce au concours des circonstances, dans le livre imprimé serbe dès la fin du XV^e siècle, la nouvelle vague du style gothique dans les arts décoratifs n'arrive qu'un demi-siècle plus tard. Après des incursions importantes des éléments gothiques dans les métiers d'art des régions centrales des Balkans au XIV^e et durant la première moitié du XV^e siècle le style gothique n'apparaît de nouveau qu'à partir de la moitié du XVI^e siècle et d'abord dans des ateliers d'orfèvres des maîtres serbes dans les régions au Nord de la Save et du Danube. Durant la seconde moitié du XVI^e siècle et les premières décennies du XVII^e des motifs décoratifs purs, repris de l'architecture du gothique mûr, dominant dans l'orfèvrerie de la Herzégovine. En même temps des symbioses créatrices de la forme gothique et des éléments décoratifs persans et turcs ou des fusions de la décoration gothique avec ces mêmes éléments islamiques, se produisent dans le domaine du traitement des métaux. Ces exemples de l'orfèvrerie représentent aussi la plus haute portée du synthétisme créateur dans le travail des maîtres autochtones chrétiens sous le règne des Turcs dans les régions centrales des Balkans. La décoration ornementale gothique a fait une pénétration profonde dans l'orfèvrerie, tandis que dans d'autres métiers d'art elle n'existe point ou bien elle ne fait que des apparitions intermittentes pour disparaître aussi vite.

La sculpture sur bois de l'«école de Peć», qui a atteint sa maturité dans la seconde moitié du XVI^e siècle, représente également un exemple de la fusion créatrice des motifs originaux avec des éléments décoratifs adoptés, venus de l'étranger.

Des motifs ornementaux persans, assimilés par l'art turc de l'époque, apparaissent dans l'orfèvrerie du pays dès la première moitié du XVI^e siècle. La moitié du siècle les voit devenir compléments décoratifs des thèmes iconographiques traditionnels ou rafraîchis, et en symbiose avec le gothique ils se manifesteront durant la seconde moitié du XVI^e siècle. On suppose que des motifs décoratifs de l'art persan soient transmis non seulement indirectement par intermédiaire de l'art turc, mais aussi directement par des objets originaux venus dans les Balkans ou encore par des maîtres d'origine persane.

Les ornements abstraits turcs dans la stylisation «roumi» suivent la décoration du livre imprimé jusqu'aux années soixante du XVI^e siècle, plus rarement la décoration du livre manuscrit, et dans des variantes plus riches et faites avec beaucoup plus de fantaisie ils sont appliqués par des orfèvres du pays durant la seconde moitié du XVI^e et les premières décennies du XVII^e siècle.

La décoration florale spécifiquement turque, composée en majorité de tulipes, oeillets, hyacinthes et églantines, apparaît durant la seconde moitié du XVI^e siècle dans le livre manuscrit cyrillique, se manifeste sur des textiles imprimés et dans des broderies pour l'église à la même

époque et dans l'intarsia d'os à la fin du XVI^e et durant la première décennie du XVII^e siècle. Ces ornements floraux turcs n'avaient pas encore à cette époque trouvé le chemin des ateliers d'orfèvrerie, où des motifs originaux persans ou bien repris par l'art des Turcs ont été dominants.

Vue dans son ensemble la création artisanale et d'art des maîtres chrétiens dans les régions centrales des Balkans au XVI^e et durant les premières décennies du XVII^e siècle présente comme sa caractéristique de style générale le caractère formel hétérogène. Malgré la diversité et l'imprécision des styles, ces métiers d'art, jugés selon des critères correspondant à la création artistique générale dans les Balkans à l'époque, ne sont pas sans valeurs particulières et caractéristiques spécifiques. A cette époque, souvent dure et orageuse, dans le cadre de laquelle au sein des frontières de l'Empire turc ont vécu et travaillé des artisans du pays chrétiens, plus ou moins habiles et parfois sans grandes connaissances, leur art étonne, leur dynamisme et leur aptitude à adopter des influences hétérogènes forcent l'admiration. Sans trouver la force et l'élan leur permettant de créer quelque chose d'entièrement neuf, ils ont prouvé que le fonds ornemental et décoratif reçu de plusieurs côtés, a pu parfois se fondre grâce à eux en synthèses de style réussies.



Fig. 1. L'Initial E avec des motifs de la Renaissance, xylographie, le Psautier de Cetinje, 1494 (d'après M. Medaković).

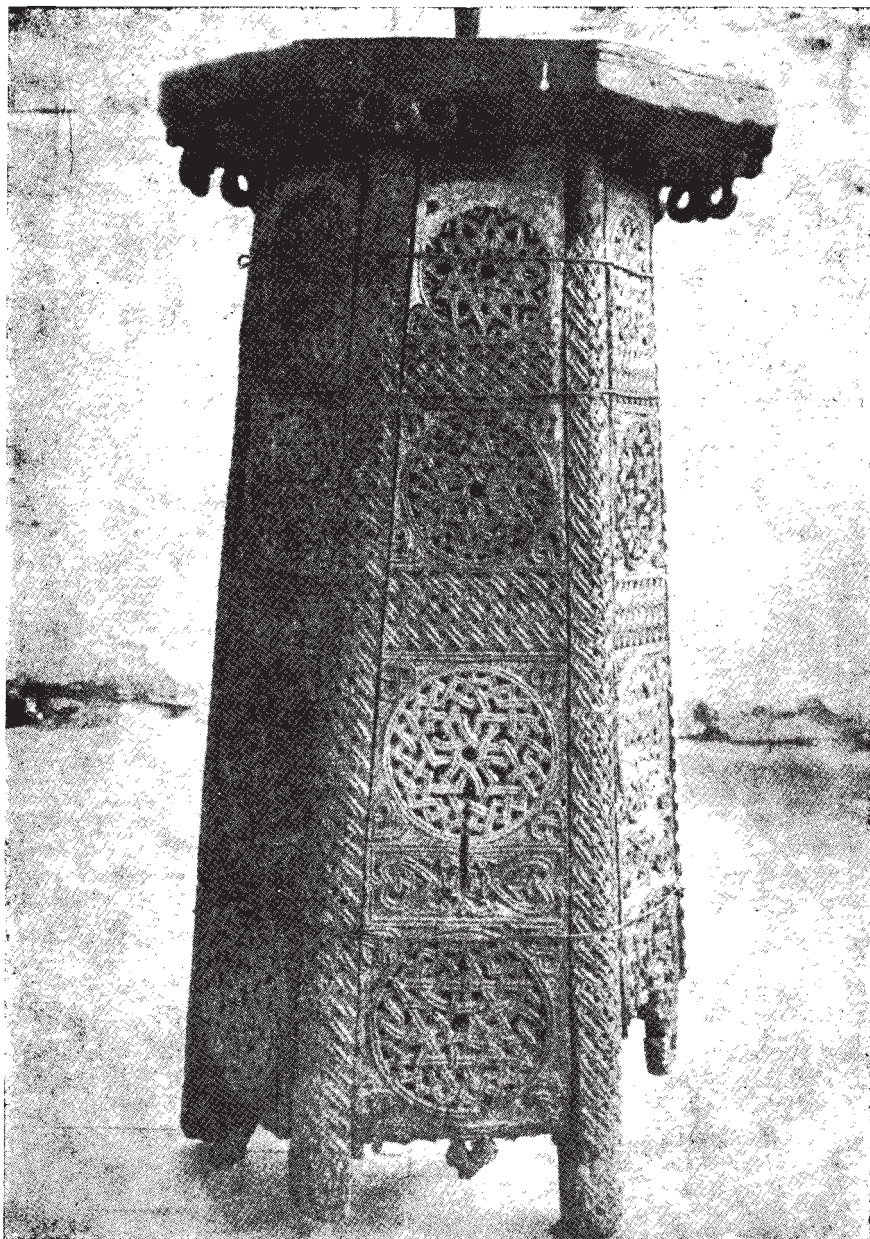


Fig. 2. Ornement traditionnel des entrelacs, sculpté en bois, pupitre d'église, monastère Slepče, XVI^e s.

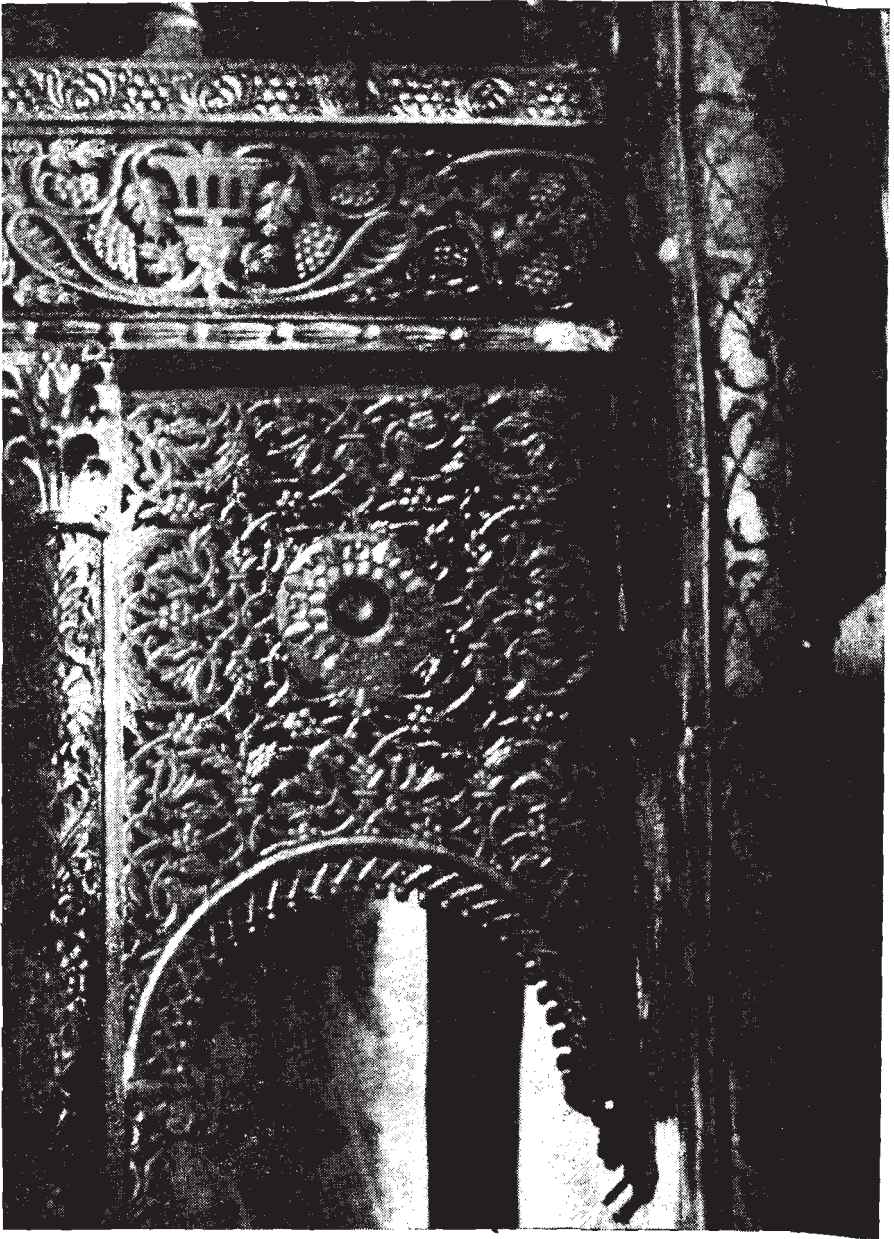


Fig. 3. Motifs du gothique tardif et de la Renaissance en symbiose avec les éléments décoratifs de l'École de Peć, l'iconostase du monastère Piva, 1639.

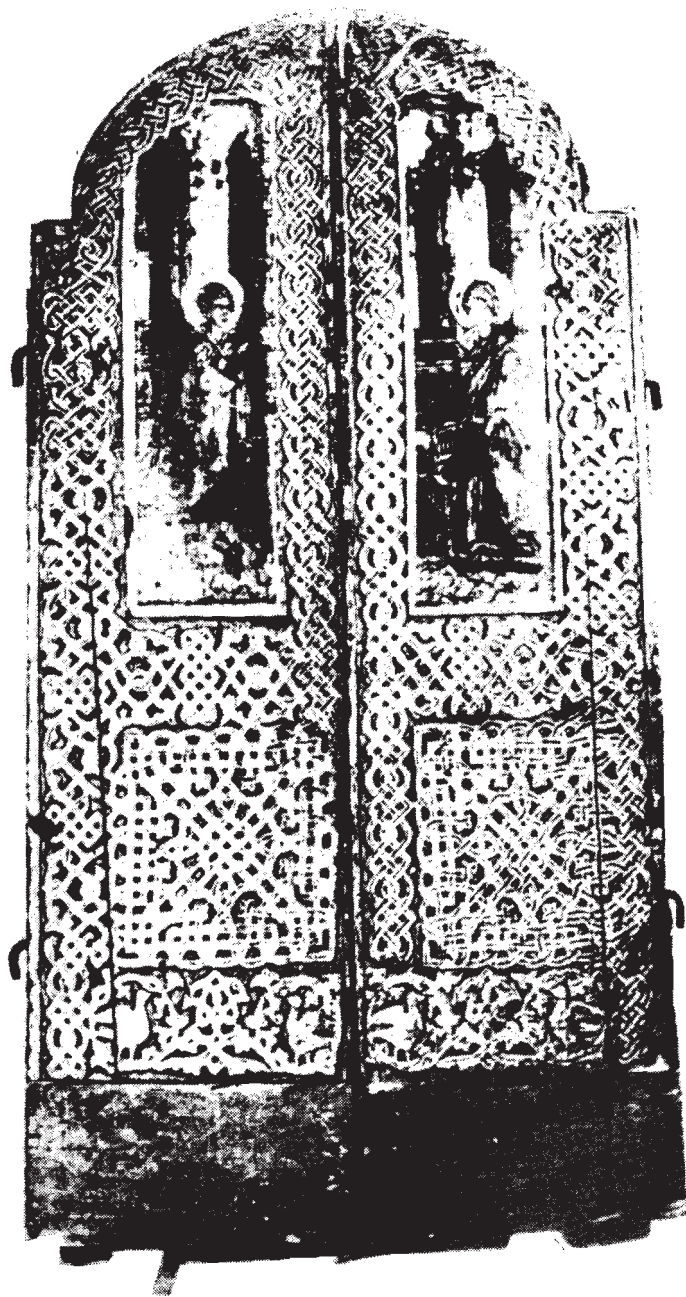


Fig. 4. Ornement traditionnel des entrelacs avec des motifs persano-turcs, porte royale, église de St. Georges, Prizren, XVI^e s. (d'après M. Corović — Ljubinković).



Fig. 5. Motif du style floral turc, incrustation en os, porte de l'église du monastère Piva, vers 1601,



Fig. 6. Calice en forme gothique décoré avec des motifs persano-turcs, monastère Dečani, la seconde moitié du XVI^e s. (Photothèque de l'Institut pour la protection des monuments historiques, RS de Serbie).



Fig. 7. Motifs du gothique tardif, reliquaire en argent de Paprača, 1586, la vieille église orthodoxe de Sarajevo (d'après B. Radojković, photo B. Debeljković).

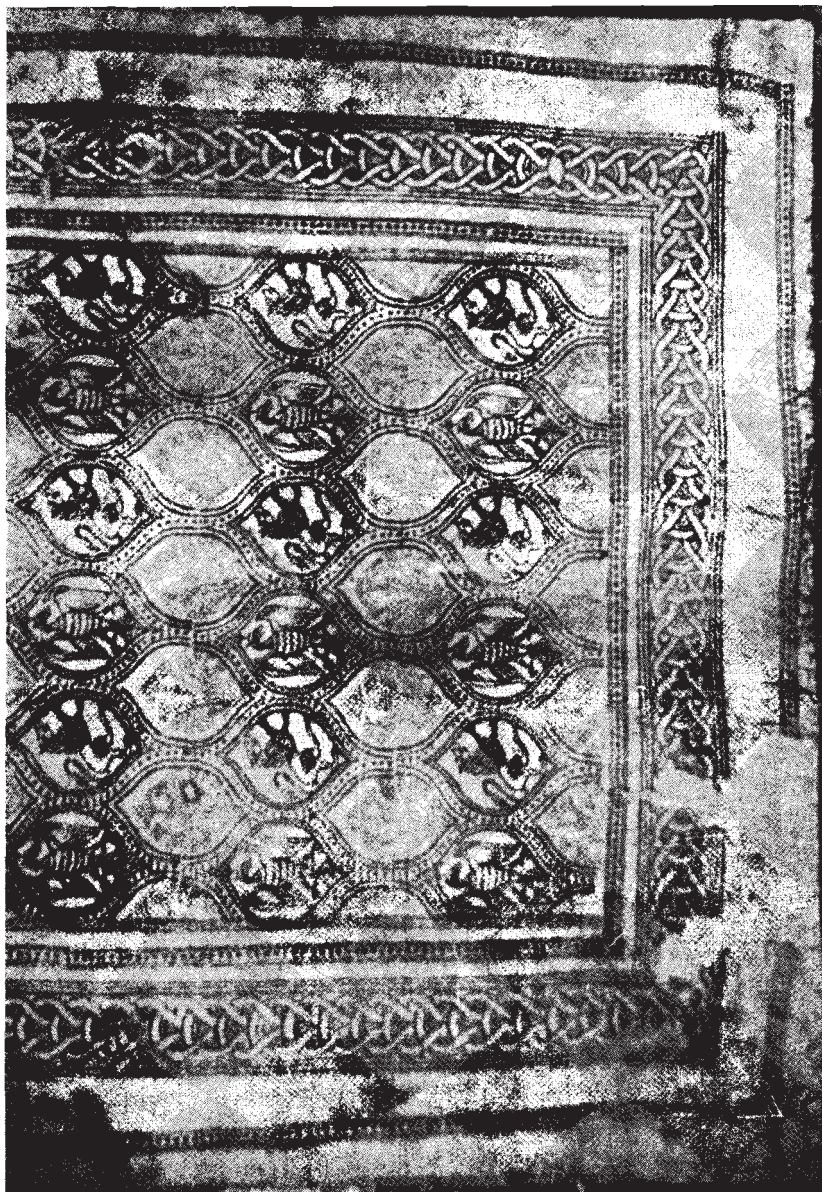


Fig. 8. Toile imprimée, avec des ornements traditionnels et turcs du style floral, en cadres ogivals (détail), monastère du Patriarcat de Peć, première moitié du XVII^e s.



Fig. 9. Motifs du style floral turc sur textile, la robe du diacre, détail d'une fresque du monastère Hopovo, 1608 (d'après S. Petković).



Fig. 10. Broderie avec des ornements du style «hataï», omophorion, monastère Studenica, fin du XVI^e s. (Photothèque de l'Institut pour la protection des monuments historiques, RS de Serbie).

INFORMATIONS SUR L'ACTIVITÉ DES SOCIÉTÉS
BALKANOLOGIQUES

LE COMITÉ INTERACADEMIQUE POUR LA BALKANOLOGIE

I. *L'organisation et le but scientifique*

Le Comité interacadémique pour la balkanologie auprès de l'Académie serbe des sciences et des arts à Belgrade était constitué au but de 1965, à la conférence du 22. novembre 1965. Comme les fondateurs étaient présents les représentants de trois académies: de l'Académie serbe des sciences et des arts Jorjo Tadić et Vaso Čubrilović, de l'Académie yougoslave des sciences et des arts Vaso Bogdanov et Ferdo Čulinović, de l'Académie slovenienne des sciences et des arts France Stelle, les représentants de la Société scientifique de Bosnie et d'Herzegovina (maintenant l'Académie des sciences et des arts de BiH) Branislav Djurdjev et Milenko Filipović, et enfin le représentant de la Faculté des lettres de Skopje Mihailo Petruševski (maintenant l'Académie des sciences et des arts de la Macédoie).

A la même réunion l'Académie serbe était autorisée de prendre le soin de toutes les affaires de ce Comité. La conférence a élu le Président du Comité, membre de l'Académie serbe Vaso Čubrilović, et le Secrétaire dr Tomica Nikčević, le collaborateur scientifique de l'Académie serbe des sciences et des arts.

En traitant les problèmes scientifiques et les principes de l'organisation, la réunion a chargé le Président et le Secrétaire de rédiger un projet du Statut du Comité, et aussi les représentants de l'Académie yougoslave de donner un plan des travaux scientifiques pour 1966. année.

Le projet du Statut était effectué et le Conseil des académies des sciences et des arts de la RSF Yougoslavie l'avait accepté au mois de mai 1966. Le Statut a fixé le but de la constitution, les propositions scientifique et les principes généraux de l'organisation de ce Comité.

Le Comité interacadémique pour la balkanologie doit coordiner et organiser les recherches scientifiques de toutes les disciplines de la balkanologie (archéologie, histoire, ethnologie, droit, linguistique, histoire économique, histoire de la balkanologie stc.), qui s'intéressent soit aux Balkanes en general, soit aux liaisons et l'influence mutuelle de la plupart de ses peuples et ses pays. Le sujet principal des recherches de ce Comité font les relations culturelles, politiques et économiques de tous les peuples yougoslaves avec les autres peuples et les pays balkaniques. Le Comité va entretenir une correspondance avec toutes les institutions et les savants yougoslaves et étrangères qui s'intéressent des études balkanologiques.

Les résultats scientifiques de recherches balkanologiques seront publiées par le Comité dans les monographies et ses éditions périodiques. Le Comité organisera des symposiums et des réunions scientifiques sur les problèmes divers de la balkanologie. Il va aussi déléguer ses représentants aux conférences et aux symposiums, organisés par les autres institutions dans notre pays et l'étranger.

A cause de la diversité des disciplines de la balkanologie et d'hétérogénéité de leurs problèmes, le Comité a prévu la possibilité d'organiser des sections spéciales. On a prévu aussi la possibilité de constituer les centres républicains pour la balkanologie.

Le Comité sera constitué par de ses membres, élus pour trois ans et délégués par ses académies, et par des collaborateurs scientifiques engagés pour une période fixée sur les recherches d'un certain problème scientifique.

II. *Le plan et le programme scientifique du Comité*

Au cours de plusieurs séances on a donné le plan et le programme scientifique du Comité interacadémique de la balkanologie. Quelques problèmes ont été traités en détails dans la première réunion du Comité. Alors, on a notifié tous les voyages décrits, de donner une bibliographie complète et de commencer les recherches sur les problèmes de l'élevage des Balkans. A la réunion de 25 novembre 1966 on a donné une décision d'après laquelle on doit organiser deux réunions scientifiques: 1) une réunion des savants yougoslaves autorisée à faire une analyse sur l'état de la balkanologie en Yougoslavie et 2) un symposium international sur le thème "Le droit coutumier et les autogestions sur les Balkans et dans les pays avoisinants".

1. La réunion des savants yougoslaves sur les problèmes des sciences balkanologiques en Yougoslavie a eu lieu à Belgrade à l'Académie serbe des sciences et des arts le 26 mars 1968. L'activité de cette réunion s'était développée à la base de deux exposés présentés d'abord à tous les représentants. L'académicien Vaso Čubrilović, Président de ce Comité, était l'auteur du premier exposé intitulé "L'organisation des études balkanologiques en Yougoslavie". Milutin Garašanin et Franjo Barišić étaient les auteurs du deuxième exposé sous le nom "La Yougoslavie et la collaboration internationale des études balkanologiques" (v. annexes).

A cette réunion étaient présents les délégués de toutes les cinq académies yougoslaves et de plusieurs institutions scientifiques. La réunion a conclu son travail après une discussion plus minutieuse en donnant des projets sur l'activité des études balkanologiques et surtout sur certaines disciplines de la balkanologie. A la même réunion on a déclarée aussi la nécessité d'élargir les relations et la collaboration internationale du Comité et des savants yougoslaves avec les savants et les institutions étrangers.

2. *Le symposium international.* — Le Comité interacadémique pour la balkanologie a décidé de préparer un symposium international sur le thème "Le droit coutumier et les autogestions sur les Balkans et dans les pays voisins". En portant un choix sur le thème qui ferait le sujet de ce sym-

posium le Comité avait d'abord en vue la richesse et la hétérogénéité des problèmes qui intéressent les sciences balkanologiques, ainsi que la possibilité de participation d'un grand nombre de savants de notre pays et de l'étranger. D'autre part, le Comité avait en vue le fait que dans la vie des peuples balkaniques et de leurs voisins existait pendant des siècles un intense communication mutuelle et le croisement de différentes coutumes et d'institutions de la vie populaire, d'où il ressort que ce fait même présente un intérêt encore et la possibilité d'une collaboration scientifique.

En formulant les thèmes pour ce symposium le Comité a lié les autogestions et les coutumes, car le droit coutumier s'est conservé le plus dans le cadre de l'autogestion de certains peuples balkaniques.

En préparant ce symposium, le Comité interacadémique pour la balkanologie a constaté que le matériel devait être traité d'après les thèses suivantes:

1. Les bases sociales et historiques du développement du droit coutumier;
2. Que représente le droit coutumier et quel est son rapport envers les droits positifs sur les Balkans;
3. L'étude du droit coutumier et des autogestions sur les Balkans et dans l'Europe Sud-Est;
4. Le droit coutumier considéré du point de vue social et historique avec une attention spéciale sur les Balkans;
5. Le droit coutumier et les rapports de droits de propriétés dans les Balkans, avec un accent spécial sur les rapports agraires, le droit d'héritage et les prescriptions du droit sur l'utilisation collective des forêts, des pâturage, des eaux et autres;
6. Le droit coutumier et le formes des organisations des autogestions (village, tribus, commune, collectifs etc.);
7. L'organisation de la justice d'après le droit coutumier et les unités d'autogestion sur les Balkans (réunion, conseil de prud' homme, jugement devient les chefs et autres);
8. L'influence mutuelle du droit coutumier et du droit positif.
9. Le droit coutumier et les autogestions dans la société contemporaine dans les Balkans;
10. Le droit coutumier et les autogestions dans l'histoire;
11. Les codifications du droit coutumier.

Les problèmes scientifiques formulés dans les thèses cités ne sont que sommaires, ce qui fait que certains experts scientifiques peuvent élaborer aussi les autres questions, mais qui sont en rapport avec le thème fondamentale du symposium.

Le symposium aura lieu à l'Académie serbe des sciences et des arts à Belgrade 1971. La date exacte du début et la durée seront fixés ultérieurement.

Резиме

Међуакадемијски одбор за балканологију основан је 1965. године и поверен Српској академији наука и уметности, која је овлашћена да води његове послове. На првом скупу од 22. новембра 1965. Одбор је изабрао за председника академика Васу Чубриловића, а за секретара др Томицу Никчевића. Статут Одбора усвојио је Савет академија наука и уметности СФРЈ на седници од маја 1966. године. Основни задатак Међуакадемијског одбора за балканологију је да подстиче, организује и координира научне студије и истраживања у свим областима балканолошких наука, као и да развија међународну сарадњу на плану балканолошких истраживања. Одбор се састоји од чланова, које бирају и делегирају на три године академије наука Југославије и Историјски институт у Титограду. За одређене научне послове Одбор бира и своје сараднике. Међуакадемијски одбор за балканологију издаваће своје редовне и периодичне публикације.

Већ на својим првим седницама Одбор је поставио свој научно-истраживачки план, којим се у првом реду предвиђа потреба за издавањем путописа, за израду једне комплетне библиографије и отпочињање научне обраде сточарства.

Међуакадемијски одбор је одржао научни скуп југословенских балканолога, о стању и проблемима балканолошких наука у нашој земљи (26. март 1968). Реферате на скупу поднели су академик В. Чубриловић, *Организација балканолошких наука у Југославији*, и М. Гарашанин и Ф. Баришић, *Југославија и међународна сарадња на балканолошким истраживањима*.

Међуакадемијски одбор припрема и међународни симпозијум на тему „Обичајно право и самоуправа на Балкану и у суседним земљама“. У току досадашњих припрема Одбор је разрадио концепцију и саставио основне тезе за рад симпозијума. Симпозијум треба да се одржи у Српској академији наука и уметности у Београду 1971. године.

Tomica Nikčević

LE COMITE NATIONAL YUGOSLAVE POUR LA BALKANOLOGIE

Le Comité national yougoslave pour la balkanologie a été créé en 1963 par la Commission nationale yougoslave de l'UNESCO, comme branche yougoslave de l'Association internationale des études sud-est européennes formée la même année sous le patronage de l'UNESCO à Bucarest. Lors de la séance plénière du Comité, qui eut lieu à Beograd le 9 décembre 1963 ont été fixées ses tâches: de faire progresser les études balkaniques en Yougoslavie, de donner l'initiative à la création d'institutions scientifiques correspondantes, de procéder à l'organisation de réunions scientifiques, d'encourager et de stimuler la collaboration entre les centres balkanologiques et les institutions correspondantes à l'étranger; d'entretenir des relations permanentes avec l'Association internationale des études sud-est européennes et de veiller à ce que les tâches et les engagements pris fussent effectués à temps, d'élire les délégués pour les congrès balkanologiques internationaux et les réunions scientifiques, et de choisir dans leur sein les délégués qui seront membres du Comité international.

Les membres du Comité national yougoslave pour la Balkanologie sont choisis parmi des spécialistes, des collaborateurs des institutions scientifiques ou spécialisées, ou d'organisations correspondantes. Lors de la IV^e Séance plénière des représentants de ces corps en 1966 on a élu comme membres du Comité qui est à présent en fonction: le Président Dr Milutin Garašanin professeur à l'Université de Beograd, vice-président Dr Mihailo Petruševski, professeur à l'Université de Skoplje, secrétaire Dr Dimitrije Djordjević, collaborateur scientifique de l'Académie serbe des sciences et des arts à Beograd; membres: Dr Milovan Gavazzi, professeur à l'Université de Zagreb; Dr Branislav Djurdjev, professeur à l'Université de Sarajevo; Dr Franja Barišić, professeur à l'Université de Beograd; Dr Mirjana Ljubinković-Ćorović, conseiller scientifique du Musée national à Beograd; Dr Ivan Pudić professeur à l'Université de Beograd; Dr Živko Abramovski collaborateur scientifique de l'Institut pour l'histoire moderne à Beograd; Dr Hamid Hadži-Begić conseiller scientifique de l'Institut de la philologie orientale à Sarajevo; Dr Mirko Barjaktarović, professeur à l'Université de Beograd; Dr Mate Suić, professeur à l'Université de Zadar; Dr Alojz Benac, professeur à l'Université de Sarajevo; Dr Metodija Sokolovski, professeur à l'Université de Skoplje; Dr Duje Rendić-Miočević, professeur à l'Université de Zagreb; Dr Hazim Šabanović, conseiller scientifique de l'Institut de philologie orientale à Sarajevo; Dr Kiril Penušliski, professeur

à l'Université de Skoplje; Dr Bogo Grafenauer, professeur à l'Université de Ljubljana; Dr Idriz Ajeti, professeur à l'Université de Priština; Dr Pavle Ivić, professeur à l'Université de Novi Sad; dr Radoslav Katičić, professeur à l'Université de Zagreb; Dr Stane Gabrovec, conseiller scientifique de l'Institut d'archéologie à Ljubljana; Dr Svetozar Radojčić, professeur à l'Université de Beograd.

La tâche la plus importante du Comité national est la collaboration dans l'exécution des projets et l'exercice des activités de l'Association internationale des études sud-est européennes (abregé: AIESEE), dont le centre se trouve à Bucarest. Pour exercer ses activités, l'Association a créé des Comissions pour l'étude de certaines branches de la balkanologie. Le Comité yougoslave a désigné ses représentants dans les comissions, à savoir: pour la comission d'archéologie Dr Milutin Garašanin, Dr Alojz Benac, Dr D. Rendić-Miočević; pour la Commission des archives ottomanes en Turquie et ailleurs: Dr Branislav Djurdjev, Dr Metodija Sokolovski, dr Nedim Filipović; pour la Commission de l'histoire des idées dans le sud-est européen: Dr Radovan Samardžić, professeur à l'Université de Beograd; pour la Commission d'art post-byzantin: Dr Vojislav Djurić, professeur à l'Université de Beograd, Dr Sreten Petković, professeur à l'Université de Beograd; pour la Commission du folklore, musique et poésie populaire balkanique: Dr Milovan Gavazzi, Dr Spiro Kulišić; pour la Commission du substratum des langues balkaniques: Dr Ivan Pudić, Dr Ivan Katičić; pour la Commission de l'histoire de la vie économique et sociale des Balkans du XV^e au XVIII^e siècle: Dr Jorjo Tadić (mort en 1969), Dr Tomislav Popović Institut d'histoire, Beograd.

Les membres du Comité national yougoslave ont vivement participé aux travaux des réunions plénières et autres de l'AIESEE à Athènes, à Sofia, à Bucarest, à Sarajevo, à Vienne, à Paris, à Moscou et à Beograd pendant l'époque s'étendant de 1964 à 1969. Les réunions à Sarajevo et Beograd (en 1965 et 1969) furent organisées par le Comité yougoslave. Le Dr Franjo Barišić fut élu en 1967 président de l'Association internationale. Les scientifiques yougoslaves ont participé, de même, aux travaux des comissions de l'AIESEE. Le professeur M. Garašanin fut élu président de la comission d'archéologie.

Le Comité national a pris part au développement de la balkanologie en Yougoslavie. Il a soutenu l'action lors de la création de l'Institut de balkanologie de l'Académie serbe des sciences et des arts, participé à l'élaboration de plusieurs projets en vue de la collaboration internationale dans les cadres de l'UNESCO etc.

Les activités du Comité national yougoslave se sont manifestées lors de la participation de la balkanologie yougoslave à deux Congrès internationaux: celui qui eu lieu à Sofia en 1966, et celui qui aura lieu à Athènes en 1970. Au Congrès à Sofia où ont participé 1200 délégués venus de 24 pays, le nombre des participants yougoslaves s'est monté à 70 spécialistes qui ont présentés 6 rapports à la réunion plénière du Congrès et 45 rapports à différentes sections. De plus on a organisé à Sofia une exposition de la Balkanologie yougoslave,

Le Comité a commensé les préparatifs pour le second Congrès qui aura lieu à Athènes, dès que le Congrès de Sofia fut terminé. La Yougoslavie doit être représentée au Congrès par 6 rapports dans la réunion plénière, par 4 communications dans les travaux des sections particulières et beaucoup de rapports (95 inscrits) dans les sections. Le Comité constate avec plaisir qu'un certain nombre de ces rapports sera publié *in extenso* dans le premier numéro du périodique *Balcanica*.

Le Comité national yougoslave souhaite continuer ses activités afin que la balkanologie se développe le plus complètement et le plus universellement possible, ainsi qu'à la compréhension et la plus étroite collaboration de nos balkanologues et de ceux de l'étranger, surtout ceux des pays balkaniques voisins. C'est la conséquence naturelle non seulement du développement de la science moderne, mais de l'ensemble historique et culturel de la péninsule Balkanique.

Dimitrije Djordjević

INFORMATIONS SUR LES RESULTATS DES RECHERCHES EFFECTUEES PAR LE CENTRE D'ETUDES BALKANIQUES

Le Centre d'études balkaniques de l'Académie des sciences et des arts de Bosnie-Herzégovine fut fondé en novembre 1962 avec la mission d'étudier la langue, la vie et la culture des peuples balkaniques, de s'occuper des études comparatives dans les pays voisins et de collaborer avec les organisations et les individus des autres pays balkaniques qui s'occupent de recherches semblables.

Un des premiers buts de ce Centre a été la réalisation du plan septennal dont les directives principales ont été les suivantes:

- a) Etudes des différents sujets.
- b) Edition de l'Annuaire et des autres publications.
- c) Collaboration permanente et systématique avec l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen.
- d) Contacts avec les institutions qui s'occupent de problèmes semblables et recherche des possibilités de coordonner le travail même et élaboration de thèmes déterminés.
- e) Collaboration avec le Comité national des Balkans de la République Fédérative de Yougoslavie.
- f) Collaboration avec le Comité yougoslave-italien pour l'étude de la côte adriatique etc.

Pour mieux réaliser tous ces projets le Centre réunit des spécialistes des différentes régions de la Yougoslavie, dont il y en a douze qui sont membres du Centre d'études balkaniques. Ce sont les membres suivants: Franjo Barišić, Alojz Benac (directeur du Centre), Borivoje Čović, Branislav Djurdjev, Nedim Filipović, Stane Gabrovec, Milutin Garašanin, Radoslav Katičić, Špiro Kulušić, Mihailo Petruševski, Duje Rendić-Miočević, Mate Suić.

Le Centre organise chaque année des réunions de ses membres où on discute des résultats du travail et des réalisations de ses projets entre deux réunions. On publie les conclusions de ces réunions dans la "Chronique" de l'Annuaire du Centre d'études balkaniques.

Le Centre a organisé jusqu'à présent trois Symposiums: le premier "Sur la délimitation territoriale et chronologique des Illyriens à l'époque préhistorique", le deuxième sur "Les Illyriens à l'époque antique" et le

troisième sur "Les éléments ethniques pré-slaves dans les Balkans dans l'ethnogenie des Slaves du Sud".

On a organisé aussi deux conférences: l'une sur les formes et la méthode du travail sur la formation du centre illyrien de documentation et l'autre sur la méthodologie de rassemblement des anciens reliquats toponomastiques des Balkans.

Le Centre d'études balkaniques a édité jusqu'à présent quatre volumes de l'Annuaire; les publications spéciales suivantes: trois livres de Symposium et Bibliographia Illyrica (A. Stipčević) et dans l'édition Monographies on a publié le travail "Les tribus illyriennes de la région centrale des Balkans à l'époque préromaine" (F. Papazoglu). On est aussi en train de préparer deux éditions: "Les sources pour la connaissance de l'histoire et de la géographie de notre pays à l'Antiquité" (M. Suić) et "Les sources épigraphiques pour l'étude de l'histoire des Illyriens" (D. Rendić-Miočević).

Le Centre a maintenant un nouveau programme qui sera réalisé à l'aide des membres du Centre d'études balkaniques et des autres collaborateurs de toute la Yougoslavie.

Ayant en vue tous les travaux effectués jusqu'à présent et les expériences acquises, on a conclu qu'il est nécessaire que le Centre s'occupe des travaux qui ont un caractère institutionnel. Le Centre doit aussi s'occuper des études plus larges de terrain et aussi des études dans les archives, les musées et les bibliothèques et de préparer de cette manière la solution des problèmes importants pour la balkanologie actuelle.

ИЗВЈЕШТАЈ О РАДУ ЦЕНТРА ЗА БАЛКАНОЛОШКА ИСПИТИВАЊА

Од свог оснивања 1962. године до данас Центар за балканолошка испитивања Академије наука и умјетности Босне и Херцеговине је имао задатак да се бави проучавањем језика, живота и културе балканских народа, да се бави компаративним студијама у сусједним земљама и да сарађује са организацијама, институцијама и појединцима у другим балканским земљама које се баве сличним истраживањима.

Центар је одмах на почетку свога рада донио један дугорочан план рада чије су основне смјернице слиједеће: рад на обимнијим темама, издавање редовне годишње публикације — Годишњак, координација и сарадња са Међународном унијом за испитивања југоисточне Европе, сарадња са Националним комитетом за балканистику СФРЈ, сарадња са Југословенско-италијанским одбором за истраживање јадранске обале и други слични задаци.

Центар је до сада организовао три симпозија и два савјетовања са ограниченим бројем стручњака, на којима су учествовали најеминентнији стручњаци из свих крајева Југославије, а који се баве проучавањем појединих проблема што улазе у дјелокруг рада овог центра.

Центар је такође развио и издавачку дјелатност, те поред редовне свеске Годишњака издаје и посебна издања (три књиге Симпозија, *Bibliographia Illyrica*) и Дјела (Илирска племена централног Балкана у предримско доба), а у припреми за штампу су још неки радови.

У циљу остварења постављених задатака, Центар окупља већи број истакнутих научних радника из свих крајева Југославије, од којих је дванаест редовних чланова Центра.

На последњем годишњем састанку сталних чланова Центра донесен је нови дугорочни план рада чија је основна оријентација прелазак на институтски карактер рада, за чије ће се остварење побринути чланови Центра у сарадњи са другим научним радницима и институцијама које се баве сличним проблемима.

ЗАКЉУЧЦИ

Радне конференције за балканолошке студије одржане у Београду
26. марта 1968. године

У пролеће 1968. године одржана је у просторијама Српске академије наука и уметности у Београду, радна конференција научних установа из Југославије, које се интересују балканолошким проучавањима. Присутни су, међу осталима, били представници свих академија, Националног комитета за балканолошке студије и Међуакадемијског одбора за балканологију.

Пошто су закључци ове конференције и данас важећи за научне установе и раднике у Југославији, нарочито кад се ради о организацији и подели рада у балканолошким студијама, доносимо их у овом броју „Балканике“. С тим желимо да упознамо и ширу научну јавност која се бави балканологијом.

Представници научних установа заинтересовани за балканолошке студије претресли су на основу реферата Др. Васе Чубриловића и реферата Др. Милутина Гарашанина и Др. Фрање Баришића начине како да се организује сарадња у земљи и иностранству у балканолошким истраживањима.

После дуже и исцрпне дискусије донесени су следећи закључци и решено је да се доставе свима научним установама које се баве балканолошким студијама.

Интензивни развој балканолошких истраживања у свим земљама југо-источне Европе, као и све већи интерес за разне видове балканолошких истраживања у научним круговима ванбалканских земаља, намећу као акутну потребу организовање систематског рада на балканологији и у нашој земљи. Исто тако треба успоставити уску сарадњу са научним установама које на томе пољу делују у иностранству.

Ово треба тим пре да се уради јер су остале земље југо-источне Европе већ далеко одмакле на овом пољу. Југословенске научне установе ће се морати потрудити да их пристигну.

Наше научне установе нарочито ће се морати потрудити да се што више ангажују у раду Међународне асоцијације за проучавање југо-источне Европе чији се Генерални секретаријат налази у Букурешту. Она је основана 1963. под покровитељством УНЕСКО-а и предузела је

читав низ плодних акција, било преко својих комисија, или непосредно које омогућавају међународну научну сарадњу на проучавању разних проблема којима се баве балканолошке науке.

Основна начела за сарадњу југословенских научних установа при балканолошким истраживањима била би да та сарадња и у земљи и у иностранству буде тако организована да олакша научним установама и појединим научницима њихов научно-истраживачки рад, али да не не кочи њихову самоиницијативу у том раду. Према томе установе које ће обједињавати балканолошка истраживања у земљи и иностранству имају првенствено карактер усклађивања и усмеравања рада на балканолошким научним истраживањима.

Усваја се предлог да Међуакадемијски одбор за балканологију Савета југословенских академија, установљен при Српској академији наука и уметности, буде координациони орган за балканолошка истраживања у земљи.

Да би овај одбор био прави представник балканолошких истраживања у Југославији, Конференција предлаже да се он прошири кооптирањем нових чланова.

Међуакадемијски одбор за балканологију помагаће у духу својих правила организовања сарадње у балканолошким истраживањима путем балканолошких центара и секција.

Балканолошки центри обухватиће поједине гране балканолошких студија. Организоваће се онде где се нађу, по научним кадровима и средствима, повољнији услови за таква истраживања. Ови центри развијаће се самостално али ће бити повезани са Међуакадемијским одбором у Београду. Овај Одбор, у духу својих правила, може планове оваквог центра да укључи у своје планове нарочито кад се тиче финансирања његових послова од Савезног фонда за научно-истраживачки рад.

Међуакадемијски одбор за балканологију добиће подршку других научних установа ако при себи организује секцију за усклађивање и усмеравање научно-истраживачког рада за поједине научне гране из балканистике.

Национални комитет за балканологију представља југословенску науку пред међународним форумима за балканологију. Преко њега ће радити све научне установе у Југославији уколико се тиче сарадње са Међународном асоцијацијом (АИЕСЕЕ) и њеним секретаријатом у Букурешту. Преко Националног комитета организоваће се учешће југословенских научника на међународним конгресима, симпозиумима и саветовањима за балканологију.

Конференција је поново поставила питање да се оснује Балканолошки институт у Југославији. Велики број учесника био је за један такав институт савезног значаја. Пошто је то засад немогуће извести сложили су се да се он организује при Српској академији наука и уметности у Београду. Притом се изразила жеља да он преузме на себе читав низ задатака од опште-државног значаја. Зато се препоручило да се у том смислу врши и избор научних кадрова који ће бити доведени у институт.

Захтев за оснивањем овог института утолико је хитнији што већина земаља у југо-источној Европи су основале такве институте. Они су већ снабдевени многобројним научним кадровима, па и материјалним средствима. Југославија, као највећа држава у југо-источној Европи не сме дозволити да на овом пољу научног истраживања, за њу тако важном, буде потиснута.

На Конференцији је изражена жеља да се оснује часопис за балканолошке студије. Предлог је усвојен с тим да се са овим послом задужи Институт за балканологију у Београду чим почне са радом.

На Конференцији је расправљано и о научним гранама којима пре свега треба посветити пажњу. Стало се на становиште да се подстичу она балканолошка истраживања за која постоје изграђени научни кадрови. Притом обратити пажњу на она научна питања из балканолошких студија која су за нас најинтересантнија а с њима се и иначе баве научне установе у иностранству.

Балканолошке студије код нас и у свету нису довољно обраћале пажњу на проблеме који се тичу међубалканских односа у XX веку. Стога је на Конференцији изражено мишљење да би се и тим питањима морала посвећивати већа пажња нарочито у колико се тиче привредних и политичких односа, међусобних културних утицаја балканских народа итд.

Конференција је утврдила да један од главних узрока слабог успеха на балканолошким истраживањима код нас је слаба међусобна повезаност научних установа и међусобно непознавање. Зато је Конференција препоручила да Међуакадемијски одбор за балканологију изврши анкету у Југославији код научних установа које се баве балканолошким истраживањима. Установе би морале обавестити Одбор шта их интересује у балканолошким збивањима, на коме су питању спремне да сарађују и у којим научним гранама балканолошких студија су се специјализовали њихови сарадници. Тако би Национални комитет имао при руци потребне податке кад је у питању сарадња наших научних установа и научних радника са научним установама окупљеним у Међународној асоцијацији за балканолошка истраживања. Међуакадемијски одбор би на основу тих података могао да предузме стварније мере за међусобну сарадњу на балканолошким истраживањима у Југославији.

Балканистика обухвата врло сложену и разноврсну групу наука које се баве проучавањем односа међу балканским народима у свим видовима и свим временима. Зато ће бити врло сложен задатак оних установа које имају да усклађују научно-истраживачки рад на балканолошким студијама. По природи ствари ишло се досад, а ићи ће се и у будуће, на организовање сарадње у појединим наукама. Ове науке тежиште свог истраживачког рада пренеће на проучавање односа и међусобних утицаја двају или више балканских народа.

Области у којима се ова сарадња може развијати и где је потребна координација рада биле би следеће:

Археологија. Археолошка истраживања старобалканског културног и етничког субстрата у вези са проблемима етногенезе старобалканских

народа Илира, Трачана, Келта и Дачана. Део овога задатка обухвата рад Центра за балканолошка истраживања у Сарајеву са проучавањем Илира.

Лингвистика. У првом реду долазило би у обзир прикупљање и проучавање лингвистичке грађе везане за старо-балкански супстрат што улази у оквир проучавања старобалканских народа, као и праћење доприноса тога супстрата у формирању балканских језика. Друга значајна тачка ових проучавања био би студиј међусобних веза и узајамних утицаја балканских језика уопште. Овде нарочито треба имати у виду словенске језике на Балкану и њихове међусобне утицаје почевши од раног Средњег века до данас.

Историја уметности. Балканско полуострво било је матица европске цивилизације и културе. Оно је имало посредничку улогу између северне Африке и предње Азије, и Средње и Западне Европе још од најстаријих времена. Задаци историје уметности би били да испитује међусобне утицаје у развоју уметности код балканских земаља кроз векове: преисторијско доба, Стари век, Средњи век, Нови век Модерно доба.

Етнологија и фолклор. Има много елемената у материјалној и духовној култури балканских народа који их повезују кроз векове. Стога треба проучавати обичаје и живот наших народа у њиховој повезаности са сличним појавама код других балканских народа. Овде нарочито треба имати у виду народну ликовну уметност, музику и обичаје у разним видовима.

Историја. Историја балканских народа проучава се врло живо последњих стотину година. И код нас се отишло у томе далеко. Међутим, нема довољно научних радова о односима међу балканским народима и државама кроз векове. Уколико се писало, то је било у оквиру националних историја и не увек научно непристрасно и критички. Задатак наше историјске науке биће по овим питањима врло важан и врло осетљив. То тим више што не само историјска наука суседних држава, него и Међународна асоцијација за балканолошка истраживања, обраћају пажњу на проучавање односа балканских народа кроз векове. То се могло најбоље видети и на Конгресу балканолошком у Софији 1966. При проучавању односа међу балканским народима у прошлости мораће се ићи по хронологији и по унутарњој вези. Хронолошки узевши мораћемо се држати већ утврђене периодизације историје подељене на Стари, Средњи век, Нови век, Модерно доба.

По унутрашњој вези мораће се проучавати привредни односи, политички, културни односи међу балканским народима кроз векове. Морају се испитивати њихови међусобни односи и утицаји и у њиховој прошлости истраживати не само оно што их је раздвајало већ и оно што их је спајало.

Већ смо поменули да се на Конференцији констатовало како је најновија историја међубалканских односа прилично била занемарена за рачун старијих доба из историје балканских народа. Зато је Конференција закључила да Међуакадемијски одбор за балканологију посвети

овом питању посебну пажњу. Треба разрадити тезе, план и програм међубалканске научне сарадње за проучавање привредних, политичких и културних односа и међусобних утицаја балканских народа у XX веку. Овде нарочито имати у виду развој капиталистичких производних односа, развој саобраћаја и међусобних веза, ширење идејних и друштвено-политичких покрета, раднички покрети на Балкану, социјалистичке револуције на Балкану и њихови међусобни утицаји.

Османске студије. У последње време велико је интересовање за историју Османског царства. Богате архиве у Цариграду омогућују све више не само свестрано проучавање историје овога Царства, но и његов утицај на историју балканских народа. И код нас се на том послу много урадило. Конференција је усвојила предлог Недима Филиповића, директора Оријенталног института у Сарајеву, да тај Институт организује саветовање о усклађивању научно-истраживачког рада за проучавање историје наших народа под Турцима. На овом саветовању би се проучили најприкладнији путеви сарадње са научним установама других балканских држава, а пре свега Турске, у проучавању балканских народа под Турцима.

Литература. На овом пољу врло је мало урађено уколико се тиче међусобних утицаја балканских народа на пољу књижевности. Позната је ствар о, често, уској повезаности народне песме и приповетке код балканских народа. Утицај се јавио и у Средњем веку. У Модерно доба европске књижевне идеје и правци обухватају и повезују и балканске народе. На том пољу рада мислимо да се мора готово од почетка стварати. И овде периодизација мора ићи хронолошким редом, а по унутрашњој вези морају се истраживати међусобни утицаји по разним радовима књижевним и разним идејним стремљењима и правцима.

Конференција је утврдила да постоје разни видови сарадње са балканолошким установама изван земље. Ови видови сарадње уобичајени у научном пословању могу бити непосредни или преко Националног комитета у Београду и Секретаријата Међународне асоцијације за балканологију у Букурешту. Наше научне установе морају се трудити да се што више повежу са научним установама у иностранству, да организују заједничка истраживања, издавање заједничких публикација, и да се међусобно испомажу при обради извесних проблема и тема.

Врло је важно да наше научне установе и научни радници што више учествују у акцијама Међународне асоцијације за балканолошке студије. Посебице треба обратити пажњу да наши научни радници учествују на међународним скуповима, колоквијумима, симпозијумима и конгресима, као и у раду међународних комисија, а нарочито оних које припадају Међународној асоцијацији за балканолошке студије.

На конференцији се нарочито подвукао значај јединственог и усклађеног иступања научних установа и научних радника уопште на овим међународним састанцима и конгресима. Утврђено је да наш стихијски начин иступања пред међународним научним форумима шко-

ди угледу наше науке, наше државе, па и самих научних радника. Стога се препоручује више организованости и међусобног повезивања приликом иступања наших научника пред међународном научном јавношћу. Посебноје треба обратити пажњу на јединствено иступање кад су у питању научна питања која интересују целу заједницу или поједине југословенске народе и земље. О проблему заједничког иступања југословенских научних кругова на међународним састанцима мораће се још расправљати и споразумно донети неке одлуке које би биле обавезне за ове.

Представници Националног комитета за балканологију поднели су извештај о припремама на Други балканолошки конгрес који ће се одржати у Атини 1970. године. До сада је пријављено четрдесет реферата из наше земље за овај Конгрес. Они су разне вредности. На Конференцији се истакло становиште да Национални комитет треба да има оштрија мерила при оцени реферата. Боље је на Конгрес ићи са мањим бројем квалитетних радова, него са већим бројем где ће бити и радова сумњиве вредности.

Академик Васа Чубриловић